HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME SECOND.



A LONDRES.

BRITISH MUSEUM

HISTOIRE
DU
GRAND CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

TROISIE'ME PARTIE.

PENDANT que Tiran se rétablissoit de ses blessures, l'Empereur reçut une Lettre conçuë en ces termes, & que l'armée des Chrétiens écrivoit à Tiran.

« O la meilleure épée qui soit au monde, ton courage est connu de Dieu & « de toute la terre. Nous craignons qu'il « ne nous arrive quelque désastre dans « notre Camp, nous te conjurons de venir « prom-

» promtement à notre ſecours. Après
» Dieu c'eſt toi que nous invoquons ;
» notre ſalut dépend de ton retour. Notre
» attachement pour ta perſonne eſt extrê-
» me ; ſi tu te laiſſes fléchir à nos prieres,
» puiſſe ce que tu aimes avoir pitié de toi,
» & ne te rien refuſer de tout ce que tu lui
» demanderas.

Il en falloit moins à l'Empereur pour lui faire comprendre l'affreux état où ſon armée étoit réduite. Cependant il demeura trois jours ſans remettre la Lettre à Tiran, ne ſçachant ſi il ne feroit pas mieux d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à la Princeſſe Carméſine, afin qu'elle l'engageât à hâter ſon départ.

La Princeſſe s'étant renduë chez Tiran, lui dit en l'abordant : Fleur, qui brillez parmi les plus belles, voyez combien tous nos Soldats vous déſirent, & comment ils s'écrient : Où eſt ce brave Chevalier ? où eſt le Vainqueur des batailles ? Nous n'avons d'eſpérance que dans ſon retour. Voici la Lettre qu'ils vous écrivent ; elle eſt adreſſée au meilleur de tous les Chevaliers, ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit la Lettre, la lut, & la montra à l'Imperatrice, & à tous ceux qui la ſuivoient. Si vous vouliez, brave Chevalier, lui dit alors

alors la Princeſſe, ſi vous vouliez vous rendre au Camp, votre ſeul aſpect feroit trembler nos ennemis, & leur défaite ſeroit aſſurée. Si vous refuſez de partir pour l'amour de nous, faites-le du moins pour la ſatisfaction de votre courage. Tiran lui répondit : Madame, les prieres de V. A. & celles de l'Empereur ſont des ordres précis. Commandez ſeulement, & je ſuis prêt, s'il le faut, à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'Empereur, que pour ſon ſervice, & pour le vôtre, je ferai tout ce qui dépendra de moi tant que je reſpirerai. Il prit alors une des mains de la Princeſſe, & lui fit une eſpece de violence pour la baiſer.

L'Imperatrice après cette converſation ſe leva, ayant ſon Pſeautier à la main, & fut dans un coin de la chambre dire ſon Office avec une Demoiſelle, qui lui répondoit. La Princeſſe demeura avec Tiran, Stephanie, la Veuve Repoſée, & Plaiſir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main, & la baiſoit. La Princeſſe ne put s'empêcher de lui dire : Je vois que plus je mets d'obſtacles à vos déſirs, plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous voulez. L'on mépriſe aiſément ce que l'on obtient ſans

peine. Je vois par la façon dont vous me prenez les mains, que vous me désobéiriez volontiers ; avez-vous oublié que l'Imperatrice est ici, & qu'elle nous peut voir ? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laisser sa fille en repos, & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler ? Je vois que la priere que je vous faits de la part de mon pere déplaît à votre amour ; mais songez que cet amour même demande que vous sacrifiiez votre contentement à votre gloire, & au salut de l'Empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'Empereur ce qu'il vous demande ? Ah, Madame, répondit Tiran ; croit-on que ce soit le moyen de hâter ma guérison, que de me priver de votre vûë ? C'est elle seule qui peut me faire vivre. Votre absence est pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs, que ceux de mon amour. Je ne prétends pas que vous renonciez à cet amour, répondit la Princesse ; mais il faut qu'il se soumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre absence ne me soit pas sensible, & que la seule idée des périls où la guerre va vous exposer ne me fasse pas frémir. Hélas !

las ! que deviendrois-je ſi je vous perdois ? Vous ſeul faites mon bonheur ; vous êtes ſans ceſſe préſent à mon eſprit ; mes ſonges mêmes vous offrent ſans ceſſe à mon ſouvenir. Je trouve tout en vous. Vous poſſedez ſeul tout ce qui peut me plaire, & il me ſemble que quand Dieu vous fit, j'étois là, & je lui diſois : Seigneur, faites-le moi ainſi ; car c'eſt ainſi que je le veux.

Dans ce moment, les Médecins entrerent, & l'Impératrice qui venoit de finir ſon Office s'approchant de Tiran, leur demanda quand il pourroit venir au Palais. Ils lui répondirent que ce ſeroit dans trois ou quatre jours. Alors l'Impératrice & les Dames étant ſorties pour le laiſſer en liberté, quelle fut ſon affliction ! Pour la Princeſſe, lorſqu'elle fut arrivée dans ſa chambre, la converſation qu'elle venoit d'avoir lui cauſa un ſerrement de cœur ſi violent, qu'elle tomba évanoüie. Toutes les Dames jetterent de grands cris. L'Empereur accourut promtement ; il fut extrêmement affligé de voir ſa fille dans un état ſi triſte ; il ſe jetta ſur un lit, pendant que l'Impératrice tenoit la tête de ſa fille dans ſon giron, & pouſſoit des cris qui furent entendus dans

tout le Palais; ſon viſage & ſes habits étoient mouillés de ſes larmes. Un Chevalier courut promtement à la maiſon de Tiran pour avertir les Medecins ; il leur dit tout bas de ſe hâter, qu'à peine ils retrouveroient la Princeſſe en vie. Les Medecins coururent au ſecours de la belle Carméſine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la Princeſſe. A l'inſtant il ſe leve & ſe tranſporte chés elle, il la trouva dans ſon lit & revenuë de ſon évanoüiſſement. L'Empereur étoit déja ſorti avec l'Impératrice, & les Medecins qui craignoient les ſuites de l'inquietude qu'il avoit euë, l'avoient ſuivi.

Tiran ſemblable à un homme qui ſort d'un profond ſommeil, s'approcha de la Princeſſe, & lui dit : J'ai crû vous avoir perduë, ma Princeſſe, vous le ſeul bien qui puiſſe me flater, je n'ai jamais éprouvé une telle douleur : dites-moi, je vous ſupplie, quel mal a ſouffert V. A. ſi je pouvois le combattre, j'en jure par le Batême que j'ai reçu, il n'oſeroit jamais vous attaquer. La bonté Divine a pris pitié de moi, tout pécheur que je ſuis, elle a exaucé mes prieres, elle vous ré-

ſerve

ſerve pour être ma récompenſe. Aux cris que j'ai entendus, j'ai d'abord penſé à V. A. mais je me flattois que vous auriez ſoin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'eſt devenuë cette bonté que vous me témoigniez? Vous ſuis-je devenu odieux? Ah! ſi un pareil malheur me doit arriver, je prie Dieu & ſa très-ſainte Mere de m'ôter la vie avant que j'en puiſſe être le témoin, pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps. Au nom de Dieu inſtruiſez-moi de mon ſort. Mon cher Tiran, lui répondit la Princeſſe, c'eſt toi ſeul, c'eſt la penſée de ton amour qui a cauſé tout mon mal. Cet amour agit ſur moi plus que je ne le voudrois, pourquoi faut-il que nous ne le puiſſions tenir ſecret juſques à des tems plus heureux? Mais hélas! puis-je t'impoſer des loix que je ne puis obſerver moi-même? Eh! quel eſt celui qui peut renfermer du feu dans ſon ſein? Tout ce que je te dis, mon ame & mon cœur le penſent. Va donc, je te prie, trouver l'Empereur afin qu'il ne ſçache point que tu m'as vuë avant lui. Enſuite elle mit ſa tête ſous la couverture de ſon lit, & ordonnant à Tiran d'y mettre la ſienne, elle lui dit: Baiſe ma gor-

ge pour ma conſolation & pour ton repos ; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baiſé les yeux & le viſage, l'on aime mieux, lui dit-elle, donner ces choſes-là que de les poſſeder.

Tiran ſe retira pénétré de ces faveurs. Lorſqu'il parut dans la chambre de l'Empereur, les Medecins le blâmerent de s'être levé ſans leur permiſſion. Il répondit, qu'aïant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'Empereur étoit ſorti, il ſe ſeroit levé, quand il auroit dû lui en côûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carméſine, dit l'Empereur ; mais heureuſement elle eſt rétablie. Jugez quel a dû être mon état, n'ayant plus d'autre fille qu'elle ; car la Reine de Hongrie eſt comme perduë pour moi. Le Ciel m'a conſervé la vie en ſauvant ma chere fille du trépas. Allez la voir, vous ne ſçauriez douter du plaiſir que vous lui ferez. L'entretien roula enſuite ſur differentes choſes ; & les Medecins ordonnant à Tiran de s'en retourner, il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus grand plaiſir que d'être auprès de l'Empereur, quand il ſe flattoit de lui être utile. L'Empereur le remercia de

la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congediant, lui dit encore de paſſer chez Carméſine.

Tiran fut charmé des conſeils de l'Empereur; il ſouhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chés la Princeſſe l'Impératrice qui le vit arriver avec grand plaiſir, & lui parla beaucoup de ſes bleſſures. Tiran voïant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la Princeſſe, ſortit dans la crainte que les Medecins ne diſſent à l'Empereur qu'il y avoit demeuré trop long-tems. L'aimable Stéphanie le conduiſit juſques ſur l'eſcalier, & lui dit en le quittant: Seigneur, ſecourez-moi ou donnez-moi la mort, rien n'approche des maux que je ſouffre; mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les ſuites d'une action qui n'a rien de criminel. Je ne me repens pas de que ce j'ai fait, mais je n'ai plus d'autre bien que mon amour & le bonheur dont les ſonges ou mon imagination me font joüir; dites-moi je vous prie, Général, ſi je ſerai conſolée de la douleur que j'éprouve. Le Chevalier lui répondit: La bravoure & l'habileté du Connétable rendent à préſent ſa préſence abſolument

ſolument néceſſaire au Camp ; mais puiſque la Princeſſe m'ordonne de joindre l'armée, comme vous l'avez entendu, je vous promets que dès que j'y ſerai arrivé, je ferai tout ce qui ſera poſſible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponſe. Tiran s'en alla chez lui, où il trouva les Medecins qui l'attendoient. Ils viſiterent ſes bleſſures, qu'ils trouverent en fort mauvais état, car l'amour qu'il reſſentoit, l'avoit prodigieuſement échauffé.

Tandis que les Chrétiens étoient au déſeſpoir des bleſſures de Tiran, & qu'ils ne comptoient ſur aucun avantage pendant ſon abſence, le Soudan envoya des Ambaſſadeurs au Camp pour traiter avec Tiran de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'Empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la ſûreté dûë à leur caractere.

Tiran commençoit à ſe mieux porter, tous les jours il alloit au Palais, & l'on ne parloit que de ſon départ, lorſque les Ambaſſadeurs arriverent à Conſtantinople. Cette nouvelle le ſuſpendit. L'Empereur envoya les principaux de la Ville & de ſa Cour une lieuë au-devant d'eux

pour

pour les recevoir. Le Général alla juſqu'à la porte de la Ville. Quand Abdalla Salomon l'apperçut, quoiqu'il fût Ambaſſadeur du Soudan, il mit pied à terre, & ſe mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de reſpect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit renduë. Le Général le pria de remonter à cheval; ils furent enſemble trouver l'Empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le Roi d'Armenie, frere de celui de Caramanie, étoit du nombre des Ambaſſadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus ſçavant d'entr'eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes :

« Seigneur, nous ſommes envoïés à V. M. de la part du terrible Maître du monde, le Seigneur des Seigneurs qui profeſſent la Loi de Mahomet, le grand Soudan de Babylone, & de la part du Grand Turc, des Souverains de l'Inde & des autres Rois qui ſe trouvent dans leur Camp, pour vous propoſer trois choſes. Mais auparavant ils m'ont chargé de ſçavoir de vos nouvelles & de vous préſenter leurs ſaluts. Le premier ſujet de notre Ambaſſade, c'eſt que l'on faſſe une Tréve de trois mois par mer & par

» par terre. La seconde c'est que le bra-
» ve Général à qui vous avez confié vos
» Troupes, ayant par la force de son bras
» vaincu le Roi de Caramanie & celui de
» l'Inde ; nous venons sçavoir si vous vou-
» lez pour la rançon du premier que l'on
» vous donne trois fois son pesant d'or, &
» quand les balances seront égales, nous
» les ferons pancher à force de pierreries;
» pour le Roi de l'Inde, nous offrons son
» poids du même métal & la moitié au-de-
» là. Le troisiéme article, c'est que si V.
» M. veut faire une Paix sincere, le sou-
» dan lui demande sa fille Carmésine, à
» condition que les mâles qui naîtront de
» leur mariage seront élevés dans la Loi de
» Mahomet, & les filles dans celle de J.
» C. en laissant à la mere le libre exercice
» de sa Religion. Par ce moyen nous pou-
» vons terminer nos malheurs. Le Soudan
» en faveur de ce mariage rendra tou-
» tes les Villes & les Châteaux de l'Em-
» pire dont il s'est emparé, & fera non-
» seulement la paix avec V. M. mais en-
» core il vous défendra contre tous ceux
» qui voudront vous attaquer. L'Empe-
reur après avoir entendu les propositions
se leva, & passa dans une autre Chambre
avec le Général & tous ceux qui compo-
soient

ſoient ſon Conſeil. Ils convinrent unanimément qu'à cauſe des incommodités de Tiran, on accepteroit une tréve de trois mois. On fit entrer les Ambaſſadeurs pour leur dire qu'en conſidération du Soudan & du Grand Turc on acceptoit la tréve de trois mois, & que l'on refléchiroit ſur les autres articles.

La tréve fut publiée de part & d'autre. L'Empereur conferoit ſouvent avec ſes Conſeillers, dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la Princeſſe, pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les allarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carméſine, il ne put s'empêcher de dire devant pluſieurs Demoiſelles : Que je ſuis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir, puiſque l'Empereur & ſon Conſeil conſpirent également contre une Princeſſe ſi accomplie, & qu'ils veulent la livrer à un Maure ennemi de Dieu & de notre ſainte Religion ? Le Ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus, pour être la proïe d'un Barbare ? O cruel Ambaſſadeur ! ſi j'avois prévû tous les maux que tu me cauſes, je ne t'aurois aſſurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla !

dalla ! je veux que tu ſçaches par toi-même quels ſont les maux que l'amour fait ſouffrir. Tu fais le malheur de la Princeſſe & le mien. Puis s'adreſſant aux Demoiſelles : Dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, ſi on ſouffre plus dans l'abſence de ce que l'on aime, qu'en ſa préce. Les déſirs me brûlent & m'enflamment à la vûë de la Princeſſe ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & ſi je vois partir V.A. continua-t-il en s'adreſſant à elle, l'état auquel je ſerai réduit ne ſe peut concevoir. Que pourrois-je faire autre choſe que de mourir? La Princeſſe lui répondit: Tiran, ſi tu peux diſpoſer de toi, n'ai-je pas la même autorité ſur moi-même, & comment peux-tu croire que je me ſoumette à un Maure, ni que je le puiſſe aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, ſans en épouſer aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refuſé tant de grands Rois, qui m'ont demandée ? Si le Roi & ſon Conſeil prennent cette réſolution, ne crains pas de me voir balancer ; je ſçaurai leur réſiſter avec fermeté. Que ton amour eſt foible, s'il a une autre idée de mon courage. Compte ſur ta Carméſine, elle ſçaura ſe conſer-

ver

ver pour toi ; elle ſçaura défendre les droits de ton amour, comme tu as défendu ſes Etats. Je te fais mon Seigneur, commande, & j'exécuterai tes ordres. L'Empereur vint troubler leur converſation ; ſon arrivée les embarraſſa ſi fort, qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis, lui dit cependant qu'ils parloient des Ambaſſadeurs, & de la folle hardieſſe avec laquelle ils avoient demandé la Princeſſe en mariage pour un Chien fils de Chien, qui reniant le véritable Dieu tous les jours, n'auroit que de mauvais procedés pour elle. Mais ſi par hazard il l'obtient, continua Tiran, & qu'il la traite mal, qui pourra la défendre ? A qui demandera-t-elle du ſecours ? Pour moi, lorſque j'y penſe, je répans des larmes de ſang ; il me prend des ſueurs froides ; & je vous avoüe que j'aime mieux mourir, que de voir préférer un Maure à tous les Chevaliers de la Chrétienté.

L'Imperatrice approuva le diſcouts de Tiran, & ajouta ces mots avec vivacité : Ces Ambaſſadeurs viennent ici pour nous inſulter ; laiſſez-les faire ; laiſſez tenir à l'Empereur tous les Conſeils qu'il tient ; nous ſçavons bien ma fille & moi le parti

que

que nous devons prendre ; & puiſque vous êtes de notre ſentiment, généreux Chevalier, rapportez-vous-en à moi. Si l'on pouſſe ma patience à bout, je vous jure que ceux qui auront donné de mauvais conſeils, s'en repentiront d'une façon à épouvanter tous les autres. Mais ſi ce malheur arrivoit, il y a cent façons de mourir, que je choiſirois plutôt que d'en être témoin. De plus, qui m'empêcheroit d'aller avec ma fille en Païs étranger, où nous pleurerions jour & nuit, puiſque nous ne pourrions apporter de remedes à nos maux ? Laiſſons tous ces diſcours, pourſuivit-elle, ils m'affligent ſi fort, que je ne puis parler. Mais enfin, brave Général, vos ſentimens ſont dignes de la bonne Chevalerie, & j'aimerois mieux donner ma fille à un Chevalier dont je connoîtrois les ſentimens, quelque pauvre qu'il fût, qu'au Maître du monde qui auroit le cœur mal placé. Ne croïez donc pas que rien puiſſe me ſéparer d'elle, que je n'aïe trouvé un Chevalier d'une extrême valeur, occupé de ſon honneur & de celui des ſiens. La Princeſſe lui dit : Mais, Madame, qne ſert la hardieſſe que vous ſouhaitez à un bon Chevalier, ſi elle n'eſt pas accompagnée de prudence ? Il eſt bien

vrai

vrai que l'une & l'autre ſont fort eſtimées dans le monde ; mais la prudence eſt plus utile aux grands Seigneurs, que la hardieſſe.

L'Empereur arriva dans cet endroit de leur converſation ; il en demanda le ſujet. Le Général lui dit : Seigneur, nous agitons une queſtion, qui mérite bien d'être examinée. L'Imperatrice dit que ſi elle avoit un fils, elle aimeroit mieux qu'il eût la hardieſſe en partage, que toute autre qualité. La Princeſſe convient que c'eſt en effet une grande vertu, & fort à déſirer ; mais qu'elle eſtime plus la prudence. C'eſt à V. M. à décider. L'Empereur répondit qu'il ne le pouvoit faire ſans entendre les parties, & dit à la Princeſſe de commencer. Elle s'en défendit long-tems, ne voulant pas parler devant l'Imperatrice ſa mere ; mais enfin elle obéit. L'Imperatrice parla enſuite en faveur du courage,& ne manqua pas de citer l'exemple des grandes choſes dont Tiran étoit venu à bout par ſon courage. La Princeſſe repliqua en faveur de la prudence. Le bon Empereur fut charmé de l'avoir entendu raiſonner ſi bien. L'Impeperatrice répondit encore quelque choſe à l'avantage du courage, & cita tout ce que

l'on dit ſur le cœur & la façon dont il eſt placé, pour preuve de ſon autorité. Enſuite elle pria l'Empereur d'avoir la bonté de juger. Il lui répondit que l'on ne pouvoit pas mieux parler qu'elles avoient fait l'une & l'autre, ſans rien oublier de tout ce qui pouvoit être à l'avantage de leurs ſentimens; que le lendemain il leur rendroit réponſe après avoir entendu les Chevaliers & les Docteurs. Alors il ſortit de la chambre, & paſſant dans une autre, il aſſembla un Conſeil de Chevaliers & de Gens de Loi, qui diſputerent longtems entr'eux ſur le courage & ſur la prudence, ſans pouvoir s'accorder. Enfin après avoir fait compter les voix & écrire l'arrêt, l'Empereur parut le lendemain dans la grande ſalle à l'heure qu'il avoit indiquée. Toutes les Dames s'y trouverent. Il ſe plaça ſur la Chaiſe Imperiale. L'Imperatrice à ſes côtés, la Princeſſe devant lui, & tous les Barons & les Chevaliers ſe placerent pour entendre le Jugement que l'on alloit prononcer. Quand on eut fait ſilence, l'Empereur ordonna à ſon Chancelier de publier la Déciſion. Alors le Chancelier ſe leva, mit un genoüil en terre, & lut: Au nom du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit. Nous Henri, par

par la grace de Dieu, Empereur de Conſtantinople. Aïant entendu les raiſons de part & d'autre ſur la diſpute qui s'eſt élevée entre l'Imperatrice & la Princeſſe ma fille. Aïant la grandeur de Dieu préſente à l'eſprit, & dans le déſir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre Conſeil, ſans avoir aucun égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles; mais dans la ſeule vuë de l'équité, & de rendre la juſtice à qui elle appartient. Sur ce conſidérant que la prudence eſt le plus grand préſent que Dieu ait fait aux hommes, & qu'elle eſt comme le Soleil de qui tous les autres corps empruntent leur éclat, mais que cependant il eſt néceſſaire d'avoir du courage, ſans quoi la prudence ne ſeroit d'aucune conſidération. Nous avons eſtimé qu'un Chevalier qui joint la prudence à la valeur, eſt accompli & digne de la Roïauté. C'eſt pourquoi nous ordonnons à l'Imperatrice, qui a pris le parti du courage, de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera, & que ce ſoit ſans aucune aigreur, afin que la mere & la fille ne ſoient point déſunies. Quand la Sentence fut lûë, les Parties lui donnerent des loüanges, & preſque tous ceux

qui étoient préſens dirent à l'Empereur, que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon Chevalier un bon conſeil. Les Ambaſſadeurs du Soudan, les Rois de Caramanie & de l'Inde ſuperieure, ſe trouverent à cette lecture. L'Empereur tint un Conſeil avec ſon Général & les autres Chevaliers, dans lequel il fut réſolu que l'on feroit une grande Fête, après laquelle on donneroit réponſe aux Ambaſſadeurs. L'Empereur donna le ſoin à Tiran d'ordonner des armes, des danſes, & de tout ce qui pouvoit être néceſſaire. Tiran fit publier la Fête pour le quinziéme jour ſuivant.

Mais Stéphanie voïant que tous les grands Seigneurs étoient revenus à cauſe de la Tréve, & que le Connétable demeuroit au Camp, lui écrivit une Lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le Connétable lui répondit ſur le champ, en lui donnant toutes les aſſurances de ſon amour, & de ſa reconnoiſſance ; mais que ſon devoir le retenoit au Camp, qu'il ne pouvoit quitter ſans congé, & qu'auſſi-tôt après la Fête que l'Empereur avoit fait publier, il feroit tout ſon poſſible pour ſe rendre auprès d'elle. L'Ecuïer qui lui

lui avoit porté la Lettre, ſe chargea de la réponſe. A ſon retour à Conſtantinople il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la Princeſſe. D'abord qu'elle l'apperçut, elle ſe leva & lui dit : Comment ſe porte tout ce que j'aime ? L'Ecuïer ſans lui répondre, fut baiſer la main à la Princeſſe ; enſuite lui en fit autant, & lui donna la Lettre, qu'elle leva vers le Ciel, comme pour la lui offrir. Après en avoir fait la lecture, elles s'entretinrent ſur le chagrin qu'elle avoit de ce que le Connétable ne ſeroit point à la Fête.

La veille du jour marqué pour la célébrer, le Connétable vint à une lieuë de la Ville, & ſe tint caché très-ſoigneuſement. Stéphanie ne vouloit pas abſolument s'y trouver, puiſque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La Princeſſe la pria ſi fort de l'accompagner, en l'aſſurant que ſi elle ne venoit pas, elle n'iroit pas non plus, qu'elle fut obligée de la ſuivre. Quand les Meſſes furent dites avec beaucoup d'appareil, on fut à la place du Marché, que l'on trouva couverte par le haut de draps rayés de blanc, de vert & de tanné. Les côtés étoient cachés par des étoffes d'une grande richeſſe. Il y avoit des tables dreſſées tout au-

tour de la place. Le côté deſtiné pour l'Empereur étoit beaucoup plus riche ; il étoit tendu de brocard d'or. L'Empereur ſe mit au milieu de la table, & fit placer les Ambaſſadeurs d'un côté, & de l'autre l'Imperatrice & ſa fille Carméſine. Les Rois de Caramanie & de l'Inde Superieure mangerent à terre, parce qu'ils étoient priſonniers : toutes les Demoiſelles & les Dames d'honneur occupoient des tables à la droite de l'Empereur. Les Dames de la Ville les ſervoient. Stéphanie étoit aſſiſe la premiere à cette table, à la gauche de l'Empereur, & vis-à-vis d'elle tous les Ducs & les grands Seigneurs. On avoit dreſſé vingt-quatre buffets ; ſur le premier on avoit placé toutes les Reliques de la Ville ; ſur le ſecond tout l'or des Egliſes. Il y en avoit dix autres remplis de toutes ſortes de corbeilles & de panniers d'argent, que l'on avoit tirés du tréſor, & qui tous étoient remplis de monnoïe d'or. Dans les autres il y avoit des coupes d'or & des pierres précieuſes, des plats & des ſalieres de vermeil ; car tout ce qui étoit blanc ſervoit ſur les tables. Tout l'argent monnoïé étoit dans des vaſes au pied des buffets, chacun deſquels étoit gardé par trois Chevaliers, auſquels

auſquels Tiran en avoit confié le ſoin. Ces Chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes juſqu'à terre, avec une baguette d'argent à la main. En un mot, l'Empereur montra ce jour-là de très-grandes richeſſes. Dans l'eſpace renfermé pour les tables étoit une lice préparée pour les Joûtes. Le Général Duc de Pera & le Duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les Joûtes pendant le repas. Le Duc de Pera parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le Duc de Sinopoli les portoit également de brocard, mais ils étoient verds & gris; Tiran les avoit ſimplement de velours verd; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que ſes paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la Fête, Tiran vint à la porte de la Princeſſe, il y trouva Plaiſir de ma vie, à laquelle il demanda ce que faiſoit ſa Maîtreſſe? Elle répondit: Pourquoi voulez-vous le ſçavoir? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans ſon lit, & ſi vous l'aviez vûë comme moi, vous euſſiez goûté la gloire de Paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient de prendre

ſa robe & qui va ſe peigner ; car nous autres nous nous grattons la tête quand les talons nous demangent. Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas mon Hypolite avec vous ? je le vois ſouvent triſte & cela m'afflige. . . La Princeſſe eſt-elle ſeule, dit Tiran ? N'y a-t-il ni eſpions ni ennemis ? Puis-je entrer ſans péril ? Demoiſelle, je vous demande aide & conſeil. Entrez ſans rien craindre, répondit Plaiſir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de riſque que vous s'il y avoit quelque choſe à craindre, je connois les ſentimens de la Princeſſe ; elle ne veut pas que votre amour demeure toujours ſans récompenſe ; & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous ſouffrez, que je ſerai toujours prête à vous aſſiſter. Tiran entra dans la chambre & trouva la Princeſſe qui rattachoit ſes beaux cheveux. Elle lui dit en le voïant : Qui t'a donné permiſſion d'entrer ici ſans mon conſentement ? Si l'Empereur vient à le ſçavoir, il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t'en, je t'en conjure. Tiran ne s'embaraſſant pas de ces paroles, s'approcha d'elle, & la prenant dans ſes bras, il lui baiſa mille fois les yeux, la bouche & la gorge. Les Demoiſelles voïant que

que Tiran joüoit ainſi avec la Princeſſe, étoient attentives autour d'eux ſans remuer ; mais quand il vouloit ſe ſervir de ſes mains, elles venoient toutes au ſecours de leur Maîtreſſe, elles entendirent venir l'Imperatrice ; mais Tiran & la Princeſſe n'étoient occupés que d'eux ſeuls dans le monde. Quand l'Imperatrice fut préciſement à la porte, Tiran ſe jetta par terre, & les filles mirent ſur lui tous les habits qu'elles trouverent. La Princeſſe s'aſſit ſur lui en ſe peignant ſans faire ſemblant de rien. L'Imperatrice ſe mit à côté d'elle, & peut s'en fallut qu'elle ne s'aſsît ſur la tête de Tiran. Elles s'entretinrent des Fêtes & demeurerent en cet état juſques à ce qu'une Demoiſelle apporta les Heures de l'Impératrice, qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La Princeſſe ne ſe remua point dans la crainte que ſa mere ne s'apperçût de quelque choſe ; mais quand elle eut achevé de ſe peigner, elle paſſa la main ſous la robe qui le couvroit, & carreſſoit ſon cher Tiran qui lui baiſoit la main. Enfin pour ſortir de cet embarras, toutes les Demoiſelles ſe mirent devant l'Imperatrice, & ſans faire le moindre bruit, Tiran ſe leva & s'en alla avec le

peigne

peigne de la Princeſſe qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de ſa chambre, il ſe crut en ſûreté; mais à l'inſtant il apperçut l'Empereur qui venoit chez la Princeſſe avec un ſeul Valet de chambre. Il retourna promtement ſur ſes pas, & dit à la Princeſſe : Que ferez-vous de moi? Voici l'Empereur qui vient. Que je ſuis malheureuſe! lui répondit-elle, nous évitons un inconvenient pour tomber dans un autre. Je vous le diſois bien que vous preniez mal votre tems. Auſſitôt elle fit remettre les Demoiſelles devant l'Imperatrice, & fit paſſer Tiran derriere elles pour gagner une autre chambre. Là il ſe mit par terre, & on le couvrit de pluſieurs matelats afin de le cacher aux yeux de l'Empereur qui ſouvent entroit dans cette Piece.

L'Empereur demeura chez ſa fille juſques à ce qu'elle fut coëffée; après quoi l'Imperatrice aïant fini ſon Office; il ſortit avec elle ſuivi de toutes les Demoiſelles pour aller à la Meſſe. Quand elles furent toutes ſorties, la Princeſſe demanda ſes gands, & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moïen elle entra dans la chambre où étoit Tiran

ran & le dégagea. Tiran ſe leva, prit la belle Carméſine dans ſes bras, la porta par la chambre & la baiſant mille fois, il ſe récrioit ſur les charmes de ſon corps & de ſon eſprit, & qu'il ne s'étonnoit pas que le Sultan eût tant d'envie de la poſſeder. Elle lui répondit que l'amour lui faiſoit illuſion ſur ſa beauté, que lorſqu'on aimoit bien, on vouloit encore plus aimer, & que l'Amant généreux ſe contentoit de la vûë. Mérite donc toujours de conſerver ta réputation, ajouta-t-elle; autrement tu ſeras plus cruel que Néron. Baiſe-moi & laiſſe-moi aller trouver l'Empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le tems de lui répondre ni de rien faire de plus, car les Demoiſelles défendoient leur Maîtreſſe dans la crainte qu'elle ne fût décoëffée; mais voïant que la Princeſſe s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains, il étendit la jambe, la gliſſa ſous les jupes, & porta le pied juſques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche; alors la Princeſſe ſortit & fut trouver l'Empereur, & la Veuve Repoſée fit ſortir Tiran par la porte du jardin, ſans que perſonne l'apperçût.

A peine Tiran fut arrivé dans ſa cham-

bre

bre, qu'il quitta le bas & le ſoulier qui avoient eu le bonheur de toucher la Princeſſe, il les fit richement broder avec des perles & des rubis qui valoient plus de vingt-cinq mille ducats, & les mit le jour indiqué pour les Joûtes, mais ſans aucune armure, à cette jambe ; il avoit pour cimier au-deſſus de ſon armet quatre petites colonnes d'or qui portoient un ſaint Graal pareil à celui que conquit Galaſſe le bon Chevalier ; au-deſſus étoit le peigne que la Princeſſe lui avoit donné, avec ce mot écrit que tout le monde ne pouvoit pas lire, *point de vertu qui ne ſoit en elle.*

Au milieu de la Lice étoit un ſuperbe échaffaut couvert de brocard ; & au milieu de cet échaffaut un fauteüil plus ſuperbe encore, poſé ſur un pivot, la ſage Sybile y étoit aſſiſe magnifiquement parée, elle tournoit continuellement, de façon que tout le monde pouvoit la voir ; les Déeſſes étoient aſſiſes à ſes pieds, le viſage couvert, parce qu'au ſentiment des Païens elles avoient des corps céleſtes. Autour des Déeſſes on avoit placé les femmes qui avoient bien aimé, comme la Reine Geniéfure qui avoit aimé Lancelot ; la Reine Yſeult Maitreſſe de Triſtan de Leonois, Pénélope, Héléne, Briſeis, Médée, Didon,

don, Dejanire, Ariane, Phedre & pluſieurs autres qui finirent par être trompées dans leurs amours ; elles avoient toutes un foüet à la main. Les Chevaliers qui étoient renverſés par terre du premier coup, on les conduiſoit ſur l'échaffaut & la ſage Sybile les condamnoit à la mort, en leur diſant qu'ils avoient été des Amans perfides. Mais les autres Déeſſes ſe mettant à ſes genoux obtenoient que cette peine fût changée en celle du foüet. Alors on déſarmoit publiquement le Chevalier, après quoi elles le frappoient de toutes leurs forces en le faiſant deſcendre de l'échaffaut.

Ceux qui devoient joûter entrerent dans la Lice avant le jour. On ne laiſſoit joûter que ceux qui avoient des paremens de ſoïe ou de brocard brodés de brillans d'or & d'argent. Le Connétable averti de la Fête, avoit préparé tout ce qui lui étoit néceſſaire pour y venir ſans être connu. Au milieu du dîné de l'Empereur, il entra dans la grande ſalle vêtu de la ſorte. Ses paremens étoient de deux couleurs, une partie de brocard & le fond cramoiſi, l'autre de damas violet brodé d'épics qui étoient formés par de groſſes perles, & dont les tiges étoient d'or. Son armet

armet étoit couvert de la même étoffe. Il marchoit à la tête de trente Gentilshommes qui portoient un manteau cramoisi doublé moitié de marthres zibelines, & moitié d'hermines. Les deux Chevaliers qui l'accompagnoient avoient des robes de brocard. Toute la suite avoit le visage couvert des chaperons que l'on porte à cheval. Il avoit avec lui six trompettes, & il suivoit une Demoiselle magnifiquement parée, qui portoit une chaîne d'argent, qu'elle tenoit d'un bout, & qui de l'autre étoit attachée au col du grand Connétable. Il menoit avec lui douze mulets, dont les bats étoient cramoisis & les sangles recouvertes de soïe de la même couleur : l'un portoit son lit, un autre étoit chargé d'une grosse lance couverte de brocard ; il y en avoit six portées avec la même cérémonie. Enfin, avec ses mulets chargés de son équipage, il fit le tour de la lice. Il salua profondément l'Empereur, aussi-bien que tous ceux devant lesquels il passa. L'Empereur leur voïant à tous le visage couvert, envoïa demander le nom de ce Chevalier fameux. On lui répondit que c'étoit un Chevalier qui cherchoit les avantures, sans vouloir dire autre chose. Puisqu'il ne veut pas se

nommer

nommer, dit l'Empereur à celui qu'il avoit chargé de la commiſſion, c'eſt un bon priſonnier d'amour. Va demander, continua-t-il, à la Demoiſelle qui le tient enchaîné, quel eſt l'amour qui l'a ſoumis. Si elle ne te répond rien, lis ce que le Chevalier porte ſur ſon bouclier. Le Valet de chambre aïant apporté pour toute réponſe, que le ſort du Chevalier venoit d'une Demoiſelle qui l'avoit réduit à ce point en conſentant à ſa volonté: Mais as-tu lû, lui demanda l'Empereur, ce qu'il y a d'écrit ſur ſon bouclier? Seigneur, lui répondit-il, il y a en eſpagnol & en françois: Maudit ſoit l'amour qui me l'a fait ſi belle, s'il ne la rend ſenſible à mes peines.

Le Connétable étoit déja dans la lice avec la lance ſur la cuiſſe, demandant avec qui il joûteroit? On lui répondit, que ce ſeroit avec le Duc de Sinopoli. Ils firent pluſieurs belles courſes; à la quatriéme le Connétable le rencontra ſi vigoureuſement, qu'il le fit ſauter de la ſelle par terre, d'où il fut conduit ſur l'échaffaut, condamné par la Sybile, & foüetté par les Dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée, le Connétable recommença à courir

tir contre le Duc de Pera qu'il rencontra dans la viſiere à la dixiéme courſe & le renverſa lui & ſon cheval. Quel chercheur d'avantures, dit Tiran! il a déja abbatu mes deux meilleurs amis. Il monta ſur le champ à cheval, prit ſon armet, vint dans la Lice avec une groſſe lance. Pendant ce tems, on porta le Duc qui avoit repris ſes eſprits à l'échaffaut de la ſage Sybile; il lui arriva la même choſe qu'au Duc de Sinopoli. Quand le Connétable ſçut que Tiran s'étoit mis ſur la Lice, il dit qu'il ne vouloit plus joûter. Les Juges déclarerent qu'il devoit faire les douze carrieres, comme on en étoit convenu. Les Dames & tous les Spectateurs rioient de ce que le Chevalier inconnu avoit renverſé les deux Ducs. Attendez, leur dit l'Empereur, il ſe pourroit bien faire qu'il renversât auſſi notre Genéral. C'eſt ce qu'il ne fera pas, reprit la Princeſſe, la Sainte Trinité le garantira de ce malheur; & s'il le fait tomber de cheval, il pourra bien ſe dire un Chevalier de bonne avanture. Sur mon Dieu, répondit l'Empereur, je n'ai point vû de mon tems abbattre deux Ducs en deux carrieres & ſe trouver en auſſi bonne diſpoſition que ce Chevalier;

valier ; car enfin aucun des miens n'en peut faire autant ; il faut que ce ſoit quelque Roi ou fils de Roi. Je meurs d'envie de ſçavoir ſon nom ; car je crains qu'il ne s'en aille ſans nous le dire, pour ne pas faire de peine aux deux Ducs. Il ordonna donc à deux Demoiſelles des plus belles & des mieux parées, d'aller trouver le Chevalier de la part de la Princeſſe, & de lui demander ſon nom, qu'elle déſiroit fort ſçavoir. Les deux Demoiſelles furent lui faire le compliment. Vous pourrez dire, leur répondit-il, à la Princeſſe, que je ſuis de l'extrémité du couchant. Les Demoiſelles rapporterent cette réponſe.

Le Connétable fut enſuite obligé de courir contre le Général Tiran ; mais après avoir mis la lance en arrêt, il la porta toujours haute. Tiran le voïant venir à lui en cet état, leva ſa lance auſſi pour ne le pas rencontrer ; ce qui l'affligea beaucoup ; il s'en expliqua même en termes piquants, que le Héraut rapporta au Connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit uſé de la ſorte que par honnêteté ; mais qu'il prît garde à lui, qu'il alloit à préſent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus groſſe de ſes lances, qu'il leva encore comme

la premiere fois. Tiran furieux de ne pouvoir venger ſes Amis, jetta de colere ſa lance par terre. Ceux que l'Empereur avoit envoïés ſaiſirent promtement les rênes du cheval du Connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les Juges vinrent à lui, & le conduiſirent, en lui rendant toute ſorte d'honneurs, à l'échaffaut de la Sybile, devant laquelle ils lui ôterent ſon armet. Les Déeſſes le reçurent à merveilles. Quand elles le reconnurent pour le Grand Connétable, elles le firent aſſéoir dans le beau fauteüil de la ſage Sybile, où elles le ſervirent à l'envi. L'une le peigna, une autre lui eſſuïoit le viſage. Enfin chacune d'elles étoit empreſſée autour de la perſonne. Ces attentions devoient durer juſques à ce qu'un autre eût mieux fait que lui. L'Empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le Connétable. Le bruit qui ſe répandit de ſon nom cauſa une ſi grande joïe à Stéphanie, qu'elle s'en trouva très-mal. Auſſi Ariſtote dit-il, que la joie qui vient d'un grand amour, eſt auſſi dangereuſe aux filles, que la plus grande douleur. Les Médecins qui n'étoient pas loin, la ſecoururent promtement. L'Empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal: elle répondit que ſon habit étoit trop ſerré.

Le Connétable demeura tout le jour dans le fauteüil ; car il ne ſe trouva perſonne qui pût l'en faire ſortir. Quand la nuit fut venuë, on joûta aux flambeaux. Les danſes, les farces, & les intermédes qui ſuccederent au ſouper, rendirent la Fête ſuperbe, & la firent durer juſqu'à trois heures après minuit. L'Empereur & ſa Maiſon furent alors ſe coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le Marché où il ſe retira avec toutes les Dames, afin de ne point quitter un moment les Fêtes. Elles durerent pendant huit jours. Le lendemain il y eut pluſieurs Chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteüil du Connétable. Il ſe préſenta un Chevalier bien armé, parent de l'Empereur, qui ſe nommoit le Grand-Noble : il portoit ſur la croupe de ſon cheval une Demoiſelle debout, qui avoit les bras ſur ſes épaules, & dont la tête excedoit ſon armet. Il avoit écrit ſur ſon bouclier en lettres d'or : Que tous ceux qui ſont amoureux, la regardent bien, ils n'en ſçauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre auparavant, qui portoit une Demoiſelle comme ſaint Chriſtophe porte J. C. ſur l'épaule. Il avoit écrit ſur les pare-

mens & ſur la tête de ſon cheval : Je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneur ; car elle eſt la meilleure de toutes. Tiran joûta avec le Grand-Noble. Ils firent enſemble les plus belles courſes, & ils ſe rencontrerent enfin d'une façon qui penſa leur coûter la vie ; car Tiran aïant touché le haut du bouclier, le coup gliſſa & le frappa ſi fort dans l'armet, qu'il le renverſa par-deſſus la croupe de ſon cheval. Comme ſa taille étoit peſante, il fit une chute ſi violente, qu'il ſe caſſa deux côtes ; pour lui il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort groſſe, elle ne put ſe rompre ; le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Tiran ſe ſentant tomber, défit promtement ſes étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : Le cheval mourut ſur le champ. Le Grand-Noble fut conduit à l'échaffaut, malgré la douleur qu'il reſſentoit, & fut foüetté comme les autres, moins fort cependant, à cauſe de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec ſon cheval, qu'il avoit perdu les étriers, & qu'il avoit mis une main à terre, les Juges le condamnerent à joûter dans la ſuite ſans paremens, ſans éperons & ſans

ſans gantelet du côté droit. Tiran voïant qu'il avoit reçu cet affront par la faute de ſon cheval, fit vœu de ne joûter jamais que contre un Roi ou contre un fils de Roi. Le Connétable ſortit de ſon fauteüil, & tint les joûtes à la place de ſon Couſin. Les Fêtes furent auſſi belles le huitiéme jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut ſervi avec la même abondance, & tous les plaiſirs ſe répeterent avec un égal ſuccès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les Joûtes, il parut avec un riche manteau de velours noir, brodé & couvert de brillans en forme de feüilles de chicomore, avec la même chevelure dont on a parlé. Mais avant que de ſortir de chez lui, il envoïa le plus beau & le meilleur de ſes chevaux avec les paremens, & tout ce dont il s'étoit ſervi dans les Joûtes, en préſent, au Grand-Noble, ce qui fut eſtimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & ſe divertiſſoit continuellement avec l'Impératrice & les Seigneurs de la Cour; mais il étoit encore plus ſouvent avec les Dames. Il changeoit tous les jours d'habit, ſans quitter ſon bas & ſon ſoulier favori. La Princeſſe lui dit le jour que les Fêtes furent termi-

nées, en allant à la Ville de Pera, devant Stéphanie & la Veuve Reposée : Qu'eſt-ce donc que cette mode ? De quel Païs vient-elle ? L'apportez-vous de France ? Il lui conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu ſon pied, bonheur qu'il croïoit que ſes péchés l'empêchoient d'obtenir. La Princeſſe lui répondit qu'elle s'en ſouvenoit à merveilles. Mais il viendra un tems, continua-t-elle, où les deux jambes auront le même droit. Tiran pénétré de cette promeſſe, ſauta au bas de ſon cheval, ſous prétexte que ſes gands étoient tombés, & baiſa la jambe de la Princeſſe à travers ſa robe.

Lorſqu'ils furent arrivés à la Ville de Pera, & qu'ils prenoient leurs armes, on dit à l'Empereur qu'il paroiſſoit neuf Galeres. Il ordonna que l'on ne commençât point le Tournois, ſans ſçavoir ce que c'étoit. On ne fut pas long-tems dans l'incertitude : on apprit avec beaucoup de joïe que ces Bâtimens étoient François, & commandés par un Couſin de Tiran, à qui le Roi de France, dont il avoit été Page, avoit donné la Vicomté de Branches. Sur le bruit des exploits de ſon Couſin, il avoit déſiré de le voir & de ſervir ſous lui. Pluſieurs Chevaliers & Gentilshommes aïant eu le même deſſein, le Roi

leur

leur avoit donné cinq mille Archers, pour montrer à Tiran le cas qu'il faiſoit de ſes belles actions. Ces Francs-Archers avoient un Ecuïer & un Page. Ils avoient reçû leur paye pour ſix mois. Le Couſin de Tiran vint d'abord en Sicile, où le Roi, qui le connoiſſoit, le reçut bien, & lui fit préſent de pluſieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de ſon Couſin, monta dans une petite Barque avec le Connétable, & pluſieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embraſſerent tendrement, & furent enſemble ſaluer l'Empereur. Les Dames & toute la Cour, & juſques aux Ambaſſadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empreſſerent par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'Empereur remit le Tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armerent tous, auſſi-bien que Tiran; car l'Empereur lui demanda cette grace, en l'aſſurant qu'il le pouvoit ſans aller contre ſon vœu, parce que ce n'étoit pas une Joûte. Le Vicomte de Branches parut ſuperbement armé: il demanda un cheval à ſon Couſin pour le Tournois, dans lequel il vouloit abſolument paroître, malgré tout ce qu'on lui pût alléguer des fatigues du voïage. Tiran

le voïant ainſi déterminé, lui envoïa dix de ſes meilleurs chevaux. L'Empereur lui en fit préſent de quinze magnifiques. L'Imperatrice lui en donna un pareil nombre, & la Princeſſe, par ordre de ſon pere, lui en envoïa auſſi dix. Le Connétable en joignit ſept à tous ceux-là. Enfin tant de Comtes & de Ducs lui en envoïerent, qu'en un moment il s'en trouva quatre-vingt-trois des meilleurs de la Ville. Il parut avec un parement que le Roi de France lui avoit donné; il étoit brodé partout de lions qui avoient de fort groſſes chaînes au col; les lions étoient terraſſés par des amours qui portoient des ſonnettes d'argent, ce qui formoit aux moindres mouvemens du cheval une eſpece de carillon tout-à-fait ſingulier. Il entra dans le Camp huit cens Chevaliers à l'éperon d'or. Ils convinrent que l'on ne recevroit que ceux qui auroient reçû l'Ordre de Chevalerie, & qui auroient des paremens de ſoïe, de brocard, ou de broderie d'or & d'argent; ce qui fut cauſe qu'un grand nombre, pour être du Tournois, ſe firent recevoir Chevaliers. Le Vicomte ſçachant le Réglement, & n'étant pas Chevalier, pour ne pas contrevenir aux ordres de l'Empereur, mit pied à terre, quand tous les autres furent

dans

dans le Camp ; & montant ſur l'échaffaut de l'Impératrice, il la ſupplia de lui donner l'ordre de Chevalerie. La Princeſſe prit la parole, & lui dit, qu'il ſeroit plus convenable que l'Empereur lui accordât cette grace. Madame, lui répondit-il, j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée; c'eſt pour elle que je ſuis venu ici ; j'ai trouvé tant d'honneur en elle, qu'il faut abſolument que ce ſoit une Dame qui m'arme Chevalier.

L'Impératrice fit ſçavoir à l'Empereur cette propoſition ; il vint avec les Ambaſſadeurs, & lui dit d'accorder la demande, ce qu'elle exécuta. Elle envoïa chercher une Epée d'or de l'Empereur, qu'elle lui ceignit. L'Empereur fit apporter enſuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant, un rubis ou un ſaphir ; il les remit entre les mains de deux filles de Duc, avec ordre de n'en chauſſer qu'un, parce que celui qui veut être armé par les Dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent, ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée ; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'eſt

l'uſage

l'uſage que la Dame baiſe le Chevalier qu'elle a reçu, auſſi l'Impératrice le baiſa-t-elle. Enſuite le Vicomte deſcendit de l'échaffaut & entra dans le Camp. Le Duc de Pera commandoit la moitié de ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit à la tête de l'autre moitié. Pour ſe reconnoître, ils portoient ſur leurs têtes des banderoles blanches & des banderoles vertes. Tiran fit d'abord marcher deux Chevaliers; le Duc en envoïa contr'eux un pareil nombre qui commencerent à ſe charger vigoureuſement. Ceux-là furent ſuivis de vingt, & ceux-ci de trente, de façon que peu-à-peu les troupes ſe mêlerent, & chacun combattoit de ſon mieux. Tiran regardoit combattre ſa troupe. Quand il s'apperçut qu'elle avoit du deſſous, il ſe jetta dans le fort de la mêlée, & rencontra un Chevalier qu'il renverſa avec ſa lance. Alors il mit l'épée à la main, & frappant de tous côtés, tout le monde étoit dans l'admiration des grands coups qu'il portoit, & du grand courage qu'il témoignoit. L'Empereur étoit charmé de voir ces beaux faits d'armes. Quand ils eurent duré l'eſpace de trois heures, l'Empereur monta à cheval & ſe mit au milieu des Combattans,

Combattans, que la colere emportoit, & dont il y avoit plusieurs de blessés. Après que tous les Chevaliers furent désarmés, ils se rassemblerent pour se divertir, & s'entretinrent de leur combat. Tous les Etrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vû, soit par la magnificence, soit par la façon dont les chevaux avoient été conduits. L'Empereur se mit à table avec tous les Chevaliers qui avoient été au Tournoi.

Après le dîné, on vint dire à l'Empereur qu'il étoit arrivé dans le Port un Vaisseau tout couvert de noir : Dans le tems que l'on en parloit, quatre Demoiselles entrerent dans la salle, elles parurent de la plus grande beauté, quoique dans le plus grand deüil. Leurs noms étoient admirables. La premiere se nommoit Honneur, & son maintien répondoit à un si beau nom ; la seconde Chasteté; la troisiéme Espérance, parce qu'elle avoit été bâtisée dans le Jourdain ; & la quatriéme se nommoit Beauté. Elles vinrent toutes saluer l'Empereur. L'Esperance étoit à leur tête, qui lui parla ainsi;

La grandeur & la réputation de Votre Majesté nous ont engagées à venir implorer ses bontés. La fortune ennemie qui

qui nous a condamnées à un éternel exil, nous a imposé des loix cruelles & barbares, qui ne nous permettent de joüir d'aucun repos. Nous arrivons ici avec notre Maitresse à l'ombre de votre grandeur, dans l'espérance d'y trouver ce Roi fameux, qui se fait nommer dans le monde le grand Artus, Roi de l'Isle d'Angleterre, pour demander à V. M. si elle n'a point entendu dire en quel lieu il peut être. Il y a déja quatre ans que nous voïageons avec sa sœur Urgande la Déconnuë. Nous avons couru toute la mer noire, & vous voïez devant vous des Demoiselles de sa Cour qui le pleurent sans cesse. L'Empereur ne lui donna pas le tems d'en dire davantage. Dès qu'il sçut que la sage Urgande sœur du Roi Artus étoit arrivée, il se leva de table & prit le chemin du Port avec tous les Chevaliers. Ils monterent dans le Vaisseau, où ils trouverent Urgande sur un lit noir & vêtuë de velours noir, la teinture de tout le Bâtiment étoit de la même couleur. Elle avoit auprès d'elle cent trente Demoiselles toutes d'une grande beauté & qui n'avoient que seize ou dix-sept ans.

L'Empereur fut reçu avec tout le respect

pect qui lui étoit dû. Quand il fut assis, il dit : Consolez-vous, généreuse Reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je suis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous méritez. Il est venu chez-moi quatre Demoiselles de votre part qui m'ont demandé des nouvelles du Roi des Anglois. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai en ma puissance un Chevalier de haut état que personne ne connoît, & dont jamais je n'ai pû sçavoir le nom. Il a une épée très-particuliere qu'il appelle Scalibor, & qui me paroit très bonne, il est accompagné d'un vieux Chevalier qui se fait appeller Foi sans pitié. Quand la Reine Urgande eut entendu ces paroles, elle se leva promtement & se jettant à ses genoux. elle le conjura de lui permettre de voir ce Chevalier. L'Empereur le lui promit, & l'aïant relevée, il lui donna la main pour aller au Palais. Lorsqu'ils y furent arrivés, il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le Roi Artus qui y étoit enfermé tenoit son épée nuë sur ses genoux, & la tête baissée, il la regardoit avec

avec une extrême attention. La Reine Urgande le reconnut d'abord ; mais quelque choſe qu'elle lui pût dire, il ne voulut pas lui répondre. Foi ſans pitié le reconnut aiſément, il courut aux bords de la cage pour lui faire la révérence, & lui baiſa la main. Le Roi Artus toujours dans la même ſituation, dit :

Le devoir des Rois eſt d'inſpirer la vertu, les biens de l'autre vie ſont les ſeuls déſirables. Les ſaints Docteurs & les Philoſophes conviennent également que qui poſſede une vertu, les a toutes, & que c'eſt n'en poſſeder aucune, que de manquer d'une ſeule. Je vois donc ce malheureux monde tourner & aller de mal en pis. Je vois des hommes pervers qui trompent en amour, & qui ſont dans la proſpérité ; des Dames & des Demoiſelles qui aimoient autrefois avec loïauté, & qui ſe rendent à l'or & à l'argent. Mais, lui dit le Chevalier Foi ſans pitié, à l'inſtigation de la Princeſſe, n'y a-t-il perſonne au monde qui aime véritablement ? & puiſque V. M. voit tout dans ſon épée, que doit aimer une Demoiſelle? Je vais le voir, répondit le Roi, puis je le dirai. Et s'étant tû quelque tems, il reprit ainſi : Amour, haine, déſir, eſpérance,

rance, déſeſpoir, crainte, honte, hardieſſe, colere, plaiſir & triſteſſe, voilà tout ce que doit penſer une noble & chaſte Demoiſelle. Foi ſans pitié lui demanda enſuite quels étoient les défauts des hommes. Lorſqu'il eut regardé dans ſon épée, il dit : Sage ſans bonnes œuvres, Vieux ſans honneur, Jeune ſans obéïſſance, Riche ſans miſéricorde, Evêque ſans ſoin, Roi ſans bonté, Pauvre ſans humilité, Chevalier ſans vérité, Fourbe ſans remords, Peuple ſans loix. L'Empereur lui demanda quels étoient les biens de nature ? Le Roi répondit qu'il y en avoit huit ; grande poſtérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande legereté, ſanté, bonne vûë, jeuneſſe & gaïeté. L'Empereur voulut ſçavoir enſuite quels ſont les devoirs d'un Souverain. Le Roi, répondit, il doit conſerver la paix & l'union dans ſes Etats; avoir toujours la juſtice pour l'objet de toutes ſes actions ; éviter toute eſpece de tyrannie ; ne rien faire que dans la vûë de Dieu ; aimer ſon peuple comme ſon propre fils ; avoüer qu'il eſt fils de l'Egliſe, la défendre de toutes ſes forces, & travailler à l'augmentation de la Foi ; il doit être bon, fidéle & véritable envers ſes Sujets,

jets, punir les méchans, protéger les malheureux & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverſes queſtions auſquelles il répondit avec la même ſageſſe, on ouvrit les portes de la cage, où entra quiconque le voulut. On ôta au Roi ſon épée, & dans le moment il ne ſe ſouvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'Empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur, choſe que jamais ne lui avoit pû dire, ni Chevalier, ni Docteur. Le Roi Artus regarda ſon épée, & dit: Rien de plus néceſſaire dans une haute naiſſance que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des ſentimens nobles l'aiment & le recherchent ſans ceſſe. Comment pourroient-ils l'acquerir s'ils ne le connoiſſoient pas? L'Empereur pria enſuite Foi ſans pitié de lui demander ce qui étoit néceſſaire à l'homme d'armes? Il doit, dit-il, pouvoir ſoutenir le harnois, ſupporter la faim, la ſoif, les veilles, les inſomnies & toutes ſortes de maux & de fatigues; il doit expoſer continuellement ſa vie pour la juſtice & pour le bonheur des hommes; par ce moïen il ira en Paradis tout autant que s'il étoit Vierge ou qu'il eût été Religieux; qu'il voïe répandre ſon

ſang

ſang ſans émotion; qu'il ſoit adroit à ſe défendre & à attaquer; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquerir la ſageſſe? Le Roi répondit qu'il y avoit pluſieurs moïens; la priere, l'étude & une continuelle attention. L'Empereur voulut ſçavoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richeſſes, les honneurs, une femme belle & vertueuſe, un grand nombre d'enfans; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de ſçavoir les parties de la nobleſſe. L'Epée inſpira au Roi que le Chevalier noble devoit chercher les actions illuſtres; être vrai, courageux, reconnoiſſant envers Dieu. Il répondit à la queſtion de l'Empereur qui vouloit ſçavoir ce que devoit penſer un Chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît, il doit s'humilier devant lui, mais ſe conſoler en penſant que les plus grands Princes ont été vaincus, que ſes péchés méritoient une plus grande punition, & que la fortune l'a voulu ainſi par ſon inconſtance. L'Empereur dans la crainte de le fatiguer, fit ôter l'Epée, & le Roi Artus ne voïoit & ne diſcernoit aucun objet.

Mais la Reine Urgande tirant de ſon doigt un rubis qu'elle lui paſſa devant les yeux, il reprit incontinent l'uſage de ſes ſens, & la vint embraſſer avec tendreſſe : Alors elle lui dit : Mon frere, rendez graces à l'Empereur, & témoignez-lui votre reconnoiſſance, ſaluez l'Impératrice & la Princeſſe ſa fille. Le Roi Artus s'en acquitta avec toute la politeſſe imaginable ; & tous les Chevaliers vinrent lui baiſer la main.

On paſſa enſuite dans la ſalle où tout étoit préparé pour le Bal. L'Empereur pria beaucoup la Reine Urgande de danſer, puiſqu'elle avoit retrouvé la ſeule choſe qu'elle déſiroit. Pour obéïr, elle envoïa chercher dans ſon Vaiſſeau des habits convenables, & paſſa dans une chambre avec ſes Demoiſelles, elles ſe parerent toutes & ſortirent avec des habits de damas blanc doublez d'hermines, les jupes étoient de même parure : La Reine ſortit la derniere, elle avoit une jupe de ſatin gris découpé & brodé de fort belles perles, ſon habit étoit de damas verd tout couvert de brillans d'or, & portoit pour deviſe de ces rouës que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins, les

vaſes

vaſes des rouës étoient d'or & percés par-deſſous, les cordes étoient auſſi d'or, mais émaillé ; on liſoit ces mots, écrits avec de groſſes perles : *C'eſt un travail perdu, parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état la Reine vint ſaluer l'Empereur, & lui dit: C'eſt un grand effort que celui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on eſt bien alteré ; ſans dire autre choſe, elle prit Tiran par la main, & ils danſerent enſemble pendant long-tems. Le Roi Artus ſe leva & danſa avec la Princeſſe.

Quand les danſes furent finies, la Reine Urgande pria l'Empereur de vouloir bien venir avec le Roi ſon frere ſouper dans ſon Vaiſſeau ; elle accompagna cette priere de beaucoup d'éloges que l'Empereur la pria de ſupprimer. Il lui répondit que touché de ſes vertus & de la tendreſſe qu'elle avoit témoignée pour le Roi ſon frere, en le cherchant avec tant de fatigues, il ſe feroit toujours honneur de lui obéïr : ainſi l'Empereur, l'Impératrice & la Princeſſe Carméſine ſe leverent, toute la compagnie les ſuivit & prit le chemin du Vaiſſeau. L'Empereur donna le bras à la Reine, le Roi Artus à l'Impératrice & Foi ſans pitié à

la Princeſſe : Ils entrerent en cet ordre dans le Navire qu'ils trouverent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les Chevaliers & toutes les Dames ſe mirent à table, ils furent magnifiquement ſervis. Après le ſoupé l'Empereur & ſa compagnie prirent congé de la Reine & du Roi ſon frere, ſans pouvoir revenir de l'étonnement où le ſoupé qu'on venoit de leur donner lës mettoit ; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'Empereur s'aſſit ſur le bord de la mer, toute ſa Cour ſe mit autour de lui pour attendre Tiran qui étoit demeuré ſur le Vaiſſeau avec tous ſes parens : Ils ſe mirent dans une Chaloupe pour arriver à terre. L'Impératrice qui le vit venir, dit à la Princeſſe & aux Demoiſelles : Voulez-vous que nous faſſions une plaiſanterie à Tiran ? Ordonnons à un de ces eſclaves Maures qui le doivent porter à terre de le faire un peu tomber dans l'eau, & de moüiller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque tems ſans le quitter : Je vous avouë que je ſuis curieuſe de ſçavoir ſi il le porte par amour ou par déſeſpoir, & le voïant moüillé, il lui échappera peut-être quelque choſe

qui

qui ſatisfera notre curioſité. Cette idée fut approuvée, & le Maure ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau juſqu'auprès de la Chaloupe, mit Tiran ſur ſon col, & quand il fut près de la terre, il le laiſſa tomber, comme ſi le poids eût été trop fort; & quoiqu'il eût deſſein de ne lui moüiller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en ſe relevant s'apperçut que l'Impératrice, la Princeſſe & toutes les Dames faiſoient de grands éclats de rire, il ſe douta que cette plaiſanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le Maure par les cheveux, & le pria doucement de ſe mettre par terre; ce qu'il fit parce qu'il ſentit qu'il l'y obligeroit aiſément. Alors Tiran lui mit ſur la tête le pied du ſoulier brodé & jura dans ces termes: Je promets à Dieu & à la Dame que je ſers de ne dormir dans aucun lit, & de ne point mettre de chemiſe juſqu'à ce que j'aïe tué ou fait priſonnier un Roi ou un fils de Roi. Pour lors il lui mit ce même pied ſur la main droite & lui dit: Tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offenſe point, parce que c'eſt en préſence de l'Impératrice. Le Vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied ſur le corps du

Maure : Ce que tu as fait, lui dit-il, ne mérite pas d'être puni, parce que tu as ſuivi les ordres qui t'ont été donnés ; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma Patrie qu'après m'être trouvé dans une Bataille où il y ait plus de quarante mille Maures & que je n'en ſois vainqueur, ſoit en commandant les Chrétiens, ſoit en combattant ſous les bannieres de Tiran. Le Connétable s'approcha enſuite, & mettant le pied ſur la tête du Maure, il dit : L'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de ſignaler mon courage, je fais vœu à Dieu & à la belle Dame dont je ſuis l'eſclave de porter ma barbe & de ne point manger de viande auſſi que je n'aïe pris la banniere rouge du grand Soudan ſur laquelle l'Hoſtie & le Calice ſont repréſentés. Hyppolite vint après, qui mit auſſi ſon pied ſur le col du Maure, & dit : J'ai réſiſté aux efforts des Turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un Maître tel que Tiran & de la Dame que je ſers ; je jure donc de ne manger ni pain ni ſel & de prendre tous mes repas à genoux & ſans jamais dormir dans un lit, que je n'aïe de

mes

mes propres mains & ſans le ſecours de perſonne, tué trente Maures ; & prenant le Maure par les cheveux, il lui ſauta ſur les épaules & dit : J'eſpere vivre longtems, & montrant ſon épée, elle ſatisfera bientôt mon déſir. Quand Tiran eut vû que ſes parens s'engageoient pour l'amour de lui, il ôta tous les diamans, les perles & les rubis qu'il portoit à ſon ſoulier & à ſon bas, & les donna au Maure avec un riche manteau & tout ce qu'il avoit ſur lui, à la réſerve de la chemiſe, du bas & du ſoulier. Le Maure ſe racheta.

Les Ambaſſadeurs du Soudan furent étonnés de la magnificence de ces fêtes ; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ſes parens venoient de faire, ils ne compterent plus ſur la paix. En conſéquence de cette idée, Abdalla Salomon dit à l'Empereur que s'il y avoit ſûreté pour eux ſur le chemin, ils partiroient ſans attendre aucune réponſe. L'Empereur ſans lui rien dire retourna avec les Dames & les Chevaliers qui l'accompagnoient à Conſtantinople. Le lendemain après la Meſſe, la même compagnie ſe rendit au marché qui ſe trouva paré comme les jours précédens, &

l'Empereur répondit aux Ambaſſadeurs du Soudan en préſence de tout le peuple : C'eſt avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offenſé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter, je me contente d'avoir prouvé ma patience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puiſſe déplaire à Dieu, ni qui ſoit oppoſé à la ſainte Foi Catholique ; je ne puis donner ma fille à un homme qui n'eſt pas de notre Religion. Pour répondre à une autre de vos propoſitions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au Roi de Caramanie & à celui de l'Inde Supérieure, quelque ſomme d'argent que vous me propoſiez, à moins que par une paix ſincere ils ne me rendent tous mes Etats. Les Ambaſſadeurs après cette réponſe ſe leverent, prirent leur congé & retournerent vers le Soudan.

L'Empereur ne penſa plus qu'à tenir des Conſeils ſur les moïens de ſoutenir la guerre. Tiran, qui voïoit que la Tréve étoit au moment d'expirer, ne ſongeoit de ſon côté qu'aux moiens d'obtenir de la Princeſſe ce qu'il en déſiroit. L'Empereur déſiroit avec paſſion qu'il ſe rendît au Camp ;

Camp ; & Tiran ne ceſſoit de dire qu'il diſpoſoit tout ce qui lui étoit néceſſaire, pour donner Bataille aux Turcs. Cependant il repréſentoit à la Princeſſe l'excès de ſon amour, & l'injuſtice de ſon refus. Je ne crains point, lui diſoit-il, de vous exprimer devant Stéphanie & ſes Compagnes, que je regarde comme mes ſœurs, quelle eſt la violence de mon amour, & le cruel état où vous me réduiſez ; état plus affreux que la mort à laquelle vos rigueurs me condamnent. La Princeſſe qui reconnut tout l'amour dont le diſcours de Tiran étoit rempli, lui répondit en ſouriant avec tendreſſe : Tiran, je vois bien ce que tu me demandes ; mais j'ai vêcu juſques ici ſans reproche, & je veux conſerver ma réputation. Di-moi, je te prie, qui t'a donné les eſpérances que tu conçois ? Si je conſens à ton déſir, comment pourrai-je cacher une pareille faute ? Je vois ton amour avec plaiſir ; mais ſonge à ce que je me dois à moi-même & à l'Empereur mon pere : la crainte de m'en ſéparer m'a fait juſqu'à préſent refuſer la recherche de pluſieurs Rois ; ſon grand âge m'a fait redoubler mes ſoins, quoiqu'il m'ait ſouvent aſſurée qu'il ſeroit charmé de me voir contente & mariée à mon gré avant

ſa mort, l'amitié & la tendreſſe qu'il me témoignoit en me tenant ces diſcours, m'attendriſſoient juſqu'aux larmes ; il croïoit que je pleurois dans la crainte d'un combat que les filles font ſemblant de redouter, & que l'on aſſure être plus agréable que dangereux. Tromperois-je la confiance qu'il a en moi? Sans ton amour, rien ne manqueroit à mon bonheur ; le mien eſt timide ; que veux-tu ? Je me ſouviens toujours de cette nuit du Château de Malvoiſin. Qui n'a point de pitié n'en doit point eſpérer.

Tiran piqué d'un diſcours où il croïoit voir peu d'amour, dans le tems qu'il ſe croïoit prêt de ſon bonheur, lui répondit avec une douleur mêlée d'un peu de colère : J'avouë que je me ſuis trompé ſur le peu d'amour que vous avez pour moi, & que je ne me ſuis conſervé juſqu'ici que pour la gloire & l'avantage de V. M. mais puiſque vous m'ôtez toute eſpérance, je ne veux plus vivre ; dans la crainte que l'excès de mon amour ne m'engage à ſervir une Ingrate. Pourquoi la deſtinée a-t-elle conſervé mes jours contre le brave Chevalier de Villermes, puiſque la mort m'étoit réſervée par les cruautés de V. A. Vous m'aviez donné des eſpérances ; &

puiſque,

puiſque, dans le rang que vous occupez, vous avez pû me manquer de parole, jamais je ne me fierai à votre ſexe. Mais, reprit la Princeſſe, dites-moi, qu'appellez-vous une Parole ? Je ſerois ravie de le ſçavoir. Fort bien, lui répondit Tiran, vous faites ici l'ignorante pour vous excuſer. Mais enfin il me ſemble que la foi & la vérité ſont inſéparables ; & comme ces deux vertus ſont néceſſaires dans notre ſainte Religion, V. M. a manqué par conſéquent à ce qu'elle devoit à Dieu. Il eſt encore établi par la même Religion que qui manque à ſa foi, va directement contre les Sacrements, & devient ennemi de Dieu ; mais ſi pour vous excuſer vous voulez me renvoïer à l'eſpérance qui ſouvent déſeſpere, je prendrai toutes ces Demoiſelles, la Veuve Repoſée & Stéphanie à témoin de votre manque de parole, & des maux que vous me cauſez, & je jure par l'Ordre de Chevalerie, que juſques au moment où je vous ai vûë, je n'ai point connu l'amour, & que je ſuis venu aujourd'hui pour avoir recours à vous, comme à mon Dieu, & dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement à ma peine.

L'Empereur entra, qui les voïant arrangés en cercle, demanda de quoi ils s'entretenoient.

s'entretenoient. La Princeſſe lui répondit, que comme Tiran ſçavoit fort bien prêcher, elles lui avoient demandé ce que c'étoit que la foi. Tiran ſans attendre que l'Empereur le queſtionnât, dit : J.C. nous commande dans ſon ſaint Evangile de croire tout ce qu'il contient, ſans aucune réſerve ; & c'eſt le principal devoir du Chrétien. Les Dames doivent donc bien prendre garde à donner leur foi ; car ſi elles y manquent, elles ſont excommuniées ; & ſi elles mouroient en cet état, on ne pourroit leur accorder la ſépulture. L'Empereur approuva ce diſcours, & dit, que c'étoit une terrible choſe pour les femmes, auſſi-bien que pour les hommes, que de manquer à ſa parole. Il n'auroit pas applaudi au diſcours de ſon Général, s'il avoit ſçû quelle étoit ſon intention. Il donna la main à la Princeſſe ; & ſans vouloir être ſuivi de perſonne, il fut avec elle à la Tour du tréſor prendre l'argent qu'il vouloit donner à Tiran lorſqu'il partiroit pour le Camp. Tiran demeura avec les Dames fort occupé de ce que la Princeſſe lui avoit dit, & très-fâché de ce que la Veuve Repoſée pouvoit avoir deviné ſon ſecret. Pour s'en éclaircir & tâcher de la mettre dans ſes interêts par des promeſſes

meſſes & des douceurs, il dit : Les malheurs à venir ſont cruels à enviſager. Je ne puis douter que la Princeſſe ne ſoit fâchée, & qu'elle n'a pas d'amour pour moi ; je ne puis prouver ce que je ſouffre que par mes paroles. Cependant j'aurois beſoin de conſolation, afin d'être en état de rendre à la Princeſſe de ſi grands ſervices, qu'elle connût enfin que je ne ſuis pas indigne d'elle, & qu'il me fût poſſible de vous marier toutes avantageuſement ; & ſurtout ma ſœur Stéphanie : quoiqu'elle ait tous les biens qu'elle peut déſirer, je voudrois lui en donner encore davantage. Mon deſſein ſeroit de confier mes plus importantes affaires à la Veuve Repoſée, & de lui faire épouſer un Duc, un Comte, ou un Marquis, lui donnant tant de biens, qu'elle en pût être contente pour elle & pour les ſiens. J'aurois les mêmes attentions pour Plaiſir de ma vie, & pour les autres. Stéphanie remercia beaucoup le Général pour elle & pour ſes Compagnes de la bonne volonté qu'il leur témoignoit. La Veuve Repoſée dit à Stéphanie : Remerciez-le pour vous, je ſçaurai bien, moi, lui témoigner ma reconnoiſſance ; & ſe tournant vers lui avec un viſage gracieux, elle

elle lui dit : Je vous remercie de l'envie que vous avez de m'obliger ; mais je ne veux point d'autre époux que celui-là ſeul que j'adore nuit & jour autant que Dieu, & qui eſt toujours préſent à mon eſprit. Je conviens qu'il me fait ſouffrir ; cependant il n'y a point de dangers auſquels je ne m'expoſe, pour lui prouver ce que je penſe. Mais comme ces idées ſont affligeantes, ce n'eſt ici ni le tems, ni le lieu d'en dire davantage.

Plaiſir de ma vie prit enſuite la parole, & dit : Seigneur, prenez bon courage, armez-vous de patience, ne déſeſperez de rien ; Rome n'a pas été faite en un jour. Vous êtes au déſeſpoir pour quelques bagatelles que vous a dites la Princeſſe. Comment, vous êtes comme un lyon dans les combats, & vous tremblez à la vûë d'une fille ! Soïez sûr que vous en ſerez vainqueur. Donnez du courage à nos Troupes, augmentez notre puiſſance. La peur & la pitié ne vont point avec les grandes entrepriſes, & je trouve que Dieu vous récompenſe ſuivant vos mérites. Souvenez-vous du ſonge que j'ai fait dans le Château de Malvoiſin. Le proverbe dit : Qui fait le bien & s'en repent, en perd le mérite. Tout ce que je puis

vous

vous dire, c'eſt que nous travaillons toutes pour vous rendre content. Quant à moi, je ſçai quel ſera le dernier remede : il faut emploïer un peu de violence, & diminuer la peur que vous avez ; car enfin, faut-il attendre que les filles quand on les preſſe, vous diſent : Je le veux bien, j'y conſens ; ce ſeroit une honte à elles. Je jure foi de Demoiſelle, & par tout ce que j'aime le mieux au monde, de vous aider à tout ce que je pourrai. Mais en récompenſe, je vous prie, Seigneur, de faire que mon Hyppolite m'aime toujours; car je ne ſuis pas trop contente de lui : il me ſemble qu'il porte ſes vûës bien haut.

Tiran un peu conſolé par les plaiſanteries de Plaiſir de ma vie, ſe leva & lui dit : Il me paroît que vous n'aimez pas Hyppolite en ſecret, & que vous voulez que tout le monde en ſoit inſtruit. Eh ! Que m'importe à moi, répondit-elle, que l'on ſçache que j'aime ! Quoi ! parce que nous ſommes femmes, nous n'avouërons pas un amour honnête ! L'Empereur revint, & prenant le Général par la main, il le mena dans ſa chambre, où ils eurent une grande conférence ſur la Guerre. Tiran ſe retira chez lui à l'heure du ſoupé. La Veuve Repoſée dit à la Princeſſe, quand

quand elle ſe coucha : Si vous ſçaviez, Madame, tout ce que Tiran nous a dit de l'amour qu'il reſſent pour vous, vous en ſeriez étonnée. Cependant les diſcours qu'il m'a tenus en particulier ſont bien différens. Je n'oſe vous les rapporter ; mais la Providence permet que les choſes feintes ne ſoient pas long-tems ſans être découvertes. Ce diſcours cauſa une grande inquiétude à la Princeſſe. Pour ſçavoir tout ce qui avoit été dit, & n'être entenduë de perſonne, elle emmena la Veuve Repoſé dans une petite garderobe. La Veuve Repoſée, après lui avoir conté tout ce que Tiran leur avoit promis à toutes pour leur établiſſement, ajouta enſuite avec beaucoup de mechanceté : Il m'a dit qu'il n'étoit pas venu dans ce Païs pour ſe battre, comme il fait, ni pour y être auſſi ſouvent bleſſé ; que c'étoit un grand malheur pour lui d'avoir connu Votre Alteſſe & l'Empereur votre pere ; qu'il ne demeuroit que pour venir à bout de paſſer ſa fantaiſie avec Votre Alteſſe ; que Stéphanie & Plaiſir de ma vie ſont dans ſes interêts ; qu'ainſi de force ou de gré il en viendra à bout ; & que ſi vous faiſiez la moindre réſiſtance, il vous coupera la gorge ; après quoi il en feroit autant à

l'Empereur

l'Empereur & à l'Impératrice, & qu'avec les bijoux & les trésors dont il s'empareroit, il retourneroit dans son païs : que pour lui il n'aime que son plaisir, & qu'il le prend partout où il le trouve. Que si jamais il peut retrouver une nuit comme celle du Château de Malvoisin, il n'y aura ni sermens, ni prieres qui puissent l'arrêter ; qu'il ne pensera qu'à se satisfaire, pour se guérir d'une passion, qu'au fonds, dit-il, vous ne méritez pas trop de faire naître : ajoutant que quoiqu'il dise le contraire, votre beauté n'est que mediocre ; que vous avez l'air bas & les manieres effrontées ; que vous semblez le porter à la main, & dire à tout propos, qui le veut si le prenne. Vous voïez ce que le méchant pense & dit de V. A. c'est à vous à regler votre conduite là-dessus. A qui dois-je être plus attachée, qu'à V. A. elle que j'ai nourrie & élevée avec tant de soins & de tendresse ? Cependant V. M. m'a préféré Stéphanie & Plaisir de ma vie. Qu'en est-il arrivé ? Elles vous ont trahie toutes deux, malheureuse que vous êtes ! Elles vous ont perduë de réputation, & ce sera pis encore par la suite. Stéphanie a ses raisons pour cela. Ne voïez vous pas dans quel état est déja sa taille ? Plaisir de ma

vie ſera bien-tôt dans le même cas. Elles voudroient pouvoir s'autoriſer de votre exemple ; méfiez-vous d'elles & de leurs conſeils. Cependant, Madame, il eſt à propos que vous ne témoigniez rien de tout ceci à Tiran juſques à ce qu'il ait mis fin à la guerre. S'il venoit à être inſtruit que ſes projets contre V. A. ſont découverts, il quitteroit le ſervice de l'Empereur, & emmeneroit les meilleures Troupes de l'Armée. Nous nous trouverions dans le même danger où nous étions à ſon arrivée. Je ne vous parle pas du péril auquel vous m'expoſeriez s'il venoit à ſoupçonner que je vous ai rendu compte de ce qu'il ma dit. Je connois la tendreſſe que vous avez pour moi, & la vie ne m'eſt rien lorſqu'il s'agit de votre intérêt.

La Princeſſe à ce diſcours fut pénétrée de douleur & de dépit. Son viſage ſe couvrit de pleurs. Juſte Ciel, s'écria-t-elle, où ſont tes foudres! que n'écraſes-tu ce perfide, cet indigne Chevalier qui eſt venu ſurprendre mon cœur par ſes fauſſes vertus & par ſa feinte paſſion! Helas! je croïois qu'il étoit digne de ma tendreſſe. Il eſt le premier & le ſeul qui m'en ait inſpiré. Il m'en paroiſſoit ſi digne, je croïois qu'il feroit mon bonheur, & que

je

je ferois le ſien. J'eſperois le rendre Maître de l'Empire. Je le regardois comme un frere & comme un époux ; pourquoi faut-il que mes eſpérances ſoient deçuës ? Ah ! tous mes ſens ſe troublent à cette penſée. Je devrois le déteſter, & je ſens que je ne puis vivre ſans lui. Barbare, que t'avions-nous fait pour conſpirer notre mort ? Par où ai-je pu mériter tes mépris & tes diſcours outrageans ? N'eſpere plus me ſéduire, j'en jure par ce qu'il y a de plus ſevere. Elle n'en dit pas davantage ; mais entendant ſonner Matines, elle dit à la Veuve : Allons-nous coucher, quoique je ſois bien certaine de ne pas dormir. Quand elle fut de retour dans la chambre, Stéphanie lui dit, qu'il falloit qu'elle eût trouvé de grands plaiſirs dans la converſation de la Veuve. Je voudrois bien ſçavoir, ajouta-t-elle, ce que vous avez pu dire. La Princeſſe ne lui répondit rien, & ſe coucha. Quand la Veuve ſe fut retirée, elle mit la tête ſous les draps, & s'abandonna à l'excès de ſa douleur. Stéphanie qui s'en apperçut, lui en demanda le ſujet. La Princeſſe lui dit : Stéphanie, ne vous en embarraſſez point, prenez garde que le tout ne tombe ſur vous ; vous en êtes plus près que vous ne penſez. Ce diſcours

donna beaucoup d'inquiétude à Stéphanie ; mais ſans la queſtionner davantage, elle ſe coucha à côté d'elle ſuivant ſa coutume. La Princeſſe ne ferma pas les yeux, elle ne fit que pleurer ; & toute abatuë qu'elle étoit d'une auſſi mauvaiſe nuit, elle voulut abſolument aller à la Meſſe. Tiran informé par Stéphanie de ſon mal, & des pleurs qu'elle avoit répanduës, fut très-inquiet. Il s'approcha d'elle pour lui en demander le ſujet, & lui dire que l'Empereur venoit de lui donner l'ordre du départ. La froideur avec laquelle la Princeſſe l'écouta le pénétra de douleur, il ne put retenir ſes larmes. La Princeſſe lui répondit d'un ton de voix bas : Je ne te parlerai pas long-tems : & comment pourrois-je proférer ſans rougir les choſes infames que j'aurois à te reprocher, & qui cauſent ma douleur ! Je ne puis même y chercher de ſoulagement en la confiant à quelqu'un, il faudra, quoi qu'il m'en coûte, la renfermer dans mon ſein. Il ne lui fut pas poſſible d'en dire davantage, parce que l'Impératrice arriva avec les Médecins. Tiran ſe retira, & dans ſa douleur il ne voulut prendre aucune nourriture. Le Connétable vint au Palais, & s'entretenant avec

Stéphanie

Stéphanie & Plaiſir de ma vie, il leur dit l'état auquel le diſcours de la Princeſſe l'avoit réduit. Quel remede pourrons-nous apporter à ſon mal, diſoit Stéphanie ? Tout ce que je puis faire, la Veuve le détruit. La Princeſſe ne vouloit s'entretenir d'autre choſe que de Tiran & des projets de ſon amour, à préſent elle n'en dit plus rien. Les amans ſont aveugles ; & la Veuve qui connoît l'amour par expérience, change abſolument ſa conduite. Si elle n'étoit pas continuellement dans ſa chambre, je ferois entrer Tiran la nuit, malgré qu'elle en eût, comme j'ai fait au Château de Malvoiſin ; mais au moins je lui parlerai de lui, & je verrai ce qu'elle me répondra. Elle coupa court à leur converſation, & fut auprès de la Princeſſe pour exécuter ſon deſſein ; mais elle ne lui put parler, parce qu'elle s'entretenoit avec la Veuve Repoſée. L'Empereur ſçut que le Connétable étoit chez ſa fille ; il ne douta pas que Tiran n'y fût auſſi, il les fit avertir ; mais avant que de tenir conſeil : Allons, dit-il, ſçavoir des nouvelles de ma fille, qui ne ſe porte pas trop bien. Le Connétable marcha le premier, l'Empereur le ſuivoit, & précédoit Tiran : après Tiran marchoient

tous ceux du Conseil. Ils trouverent la Princesse qui joüoit aux Cartes dans un coin de la chambre avec la Veuve. L'Empereur s'assit auprès d'elle, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Elle lui répondit que dès qu'elle le voïoit, elle ne souffroit plus; & jettant les yeux sur Tiran, elle lui fit un sourire. L'Empereur fut très-content de la trouver aussi-bien. Ils parlerent de plusieurs choses, ausquelles la Princesse répondit avec beaucoup de liberté d'esprit, & surtout à celles que Tiran lui disoit. C'étoit une suite du conseil que la Veuve lui avoit donné de le bien traiter, non comme elle faisoit auparavant, mais comme elle faisoit à tous les autres. La Veuve avoit ses raisons pour lui inspirer cette conduite; elle ne vouloit pas que Tiran retournât dans son païs, elle désiroit seulement qu'il cessât d'aimer la Princesse, en perdant l'espérance de lui plaire, & qu'après cela il s'attachât à elle. C'étoit dans ce dessein qu'elle avoit fait toutes ces noirceurs, qui causerent de si violens chagrins.

Le lendemain l'Empereur pressa tout le monde de partir pour se rendre au Camp. Tiran, aussi-bien que les autres, ne négligea rien pour hâter son départ. Cette nuit Stéphanie aïant essaïé de parler

ler de Tiran, la Princeſſe lui impoſa ſilence, & lui dit : Vous ne connoiſſez pas toute la fauſſeté des hommes : mais je ne dirai rien juſqu'au tems où je pourrai m'expliquer, & que par rapport à toi tu verras mes jours en péril : il vaut mieux dormir. Stéphanie voulut répondre, mais inutilement. Elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé. Deux ou trois jours s'écoulerent de la ſorte, pendant leſquels la Princeſſe faiſoit un accüeil égal à tout le monde, & à Tiran, qu'elle ſçavoit devoir partir inceſſamment. Elle dit en préſence de l'Empereur : Voici votre Grand Général, qui dans peu traitera le le Soudan comme il a fait les Rois de Caramanie, & de l'Inde Supérieure, ou du moins il l'obligera à prendre la fuite comme le Roi d'Egypte. Ses exploits ſont dignes des plus grandes récompenſes. Il ne doit ſes victoires qu'à ſa valeur, & il ne les a remportées que pour les interêts de V. M. L'Empereur dit au Général : Je ne puis trop vous remercier de tous les avantages que vous m'avez procurés. Tout ce que je vous demande, c'eſt de continuer comme vous avez commencé ; & tout ce que je demande à Dieu, c'eſt de pouvoir vous récompenſer ſelon

vos mérites. Tiran excedé d'une converſation ſi indifférente, & que la Princeſſe elle-même avoit entamée à deſſein, ne put répondre autre choſe, ſinon : Cela ſera ; & pour ſe rendre chez lui, il paſſa par un eſcalier qui le conduiſit dans une chambre, où il trouva le Connétable, Stéphanie & Plaiſir de ma vie, qui s'entretenoient. Il approcha d'eux, & leur dit : Eh bien, mes ſœurs, de quoi parliez-vous ? Seigneur, lui répondit Stéphanie, du peu d'amour que vous témoigne la Princeſſe au moment de votre départ, tandis qu'elle devroit au contraire redoubler de careſſes & d'attentions, quand il devroit lui en coûter un peu de ſon honneur. Nous avons auſſi parlé, continua-t-elle, de ce que je deviendrai durant votre abſence ; car l'Impératrice me dit hier au ſoir, que j'étois amoureuſe ; & ſans lui pouvoir rien répondre, je rougis, & je baiſſai les yeux. C'étoit bien en convenir : car je ne ſçavois ce que c'étoit avant la nuit du Château de Malvoiſin. Je prévois qu'après votre départ je vais me trouver dans une fâcheuſe ſituation, & qu'il faudra que je ſois punie de vos fautes. Ne vous ai-je pas promis, ma chere ſœur, lui dit Tiran, que le jour de notre départ

part je prierai l'Empereur, en préſence de la Reine, & de toute la Cour, de conſentir à votre mariage avec le Connétable : il demeurera ici, & le Vicomte de Branches fera ſa Charge pendant que les Nôces ſe feront. Eh comment les ferai-je, lui dit Stéphanie, puiſque vous ſerez abſent, & qu'il ne peut y avoir ni joïe, ni plaiſir ſans vous ? Qu'avez-vous beſoin de tant de joïe à des Nôces, lui répondit Tiran ? Gardez-la pour le lit, où vous ſerez ſans crainte & ſans inquiétudes. En cet endroit de leur converſation, l'Empereur arriva, donnant la main à Carméſine. Tiran trouvant le moment favorable pour lui faire la demande dont il venoit de parler, ſe mit à genoux, & lui dit.

Votre bonté eſt infinie, & le tems que vous avez regné a éclairé le monde Chrétien ; mais enfin, Seigneur, la vie eſt courte, il ne reſte à l'homme en mourant que le bien qu'il a fait : J'ai donc une grace à vous demander auſſi-bien qu'à l'Impératrice & à la Princeſſe ; c'eſt de vouloir permettre le Mariage de la belle Stéphanie avec mon frere & mon ami le Comte de S. Ange, Connétable de V. M. J'eſpere qu'il naîtra d'eux des

Vaſſaux

Vaſſaux à l'Empire & des ſerviteurs fidéles.

L'Empereur lui répondit que ce Mariage lui étoit infiniment agréable, & qu'il permettoit à ſa fille de le conclure avec le conſentement de ſa mere, & il les quitta pour lors. Quand Stéphanie vit que l'Empereur les avoit quitté ſi promtement, elle ne douta pas que ſon mariage ne lui déplût; elle ſe retira donc dans une chambre, où elle s'abandonna aux pleurs & à la douleur. Tiran donna le bras à la Princeſſe, & ſuivis du Connétable & de Plaiſir de ma Vie, ils furent à la chambre de l'Impératrice qu'ils ſupplierent de vouloir conſentir à ce Mariage, dont l'Empereur étoit content. Elle répondit qu'elle l'approuvoit infiniment. On fit auſſi-tôt aſſembler toute la Cour dans la grande ſalle pour aſſiſter aux Fiançailles. Le Cardinal que l'on avoit envoïé chercher pour faire la cérémonie, étoit venu quand on fut chercher la Mariée. On la trouva qui pleuroit encore. Elle ignoroit tout ce qui s'étoit paſſé. Les Fiançailles ſe firent avec magnificence. L'Empereur voulut que l'on fît les nôces le lendemain, pour ne point retarder le départ de Tiran. Elles furent accompagnées de Joûtes, de Danſes & de Comedies; tout

tout le monde étoit content, excepté le malheureux Tiran.

La premiere nuit des nôces, Plaiſir de ma Vie prit cinq petits chats & les mit en dehors ſur la fenêtre de la chambre où Stéphanie couchoit, & toute la nuit ils ne ceſſerent de miauler. Quand elle les y eut placés, elle fut dire à l'Empereur : Seigneur, courez promtement à la chambre de la Mariée, le Connétable lui aura fait plus de mal que l'on ne croïoit, car elle fait des cris épouvantables. Pour moi je crains qu'il ne la tuë ou qu'il ne l'ait bleſſée. Elle eſt votre proche parente, Seigneur, venez donc à ſon ſecours. Ce diſcours de Plaiſir de ma Vie divertit ſi fort l'Empereur, qu'il ſe leva & ſe r'habilla; ils furent enſemble à la porte de la Mariée où ils écouterent quelques momens. Plaiſir de ma Vie voïant qu'elle ne diſoit mot, lui dit : Comment donc, Mariée, vous ne criés plus? Eſt-ce que le combat eſt déja ceſſé? Ne pouvez-vous pas dire encore cet ah! qui fait tant de plaiſir dans la bouche des filles : C'eſt ſigne que l'épine ne vous pique plus, puiſque vous ne dites mot. Croïez-moi; ſi vous ne recommencez, cela vous fera mal. L'Empereur eſt ici pour vous écouter ſi

vous

vous ne criez pas, car il a peur que cela ne vous faſſe mal. L'Empereur lui diſoit tout bas de ne pas dire qu'il fût là. En bonne foi je n'en ferai rien, lui répondit Plaiſir de ma Vie, je veux au contraire qu'ils ſçachent que vous les écoutez. Pour lors la Mariée cria que l'on lui faiſoit mal. Plaiſir de ma Vie lui diſoit que ſes cris n'étoient pas naturels, que c'étoit une comédie qu'elle joüoit. L'Empereur rioit beaucoup des plaiſanteries de Plaiſir de ma Vie. La Mariée qui les entendoit rire, leur dit: Qui a mis ces maudits chats ſur la fenêtre? Je vous prie de les faire ôter, ils m'empêchent de dormir. L'Empereur étoit ſi charmé de la gaïeté de Plaiſir de ma Vie, qu'il lui jura que ſi il étoit veuf, il n'auroit point d'autre femme qu'elle. L'Impératrice fut dans la chambre de l'Empereur & n'y trouva qu'un Page, qui lui dit qu'il étoit à la porte de la Mariée. Elle y vint donc auſſi, & le trouva avec quatre Demoiſelles. Quand Plaiſir de ma Vie l'apperçut, elle lui dit: Madame, dépêchez-vous de mourir au plutôt, je vous prie, car l'Empereur vient de me dire que ſi il n'avoit point de femme, il n'en prendroit pas d'autre que moi.

Com-

Comment, Coquine, vous me dites ces choſes-là à moi-même! & ſe tournant vers l'Empereur : Il vous faut donc une autre femme? Dites-moi un peu ce que vous en feriez. En badinant ainſi, ils s'en retournerent chacun dans leur chambre. Le lendemain on ſe divertit encore beaucoup, & l'on rendit tous les honneurs au Connétable & à ſa femme; on les conduiſit à la Cathédrale pour entendre une magnifique Meſſe.

Après l'Evangile un Moine monta en Chaire & leur fit un beau Sermon. Après la Meſſe l'Empereur fit apporter à la Mariée les cent mille ducats, les bijoux & les meubles que ſon pere lui avoit laiſſés. Enſuite on fit habiller le Connétable avec la ſoubreveſte de ſes armes. On le laiſſa quelque tems dans cet équipage : Après cela on lui fit prendre les habits de Duc de Macédoine ; on déploïa les bannieres de ce Duché ; on lui mit ſur la tête une couronne d'argent, car dans ce tems on couronnoit tous ceux qui avoient un titre. Les Comtes en portoient une de cuivre ; les Marquis, d'acier ; les Ducs, d'argent ; & les Rois, d'or ; celles des Empereurs étoient compoſées de ſept Couronnes. Diofébo grand Connétable,

table, en eut donc une d'argent, garnie magnifiquement de pierres précieuſes. Stéphanie fut auſſi couronnée.

Après toutes ces cérémonies, les Dames & les grands Seigneurs monterent à cheval avec les bannieres déploïées & ſuivis d'une grande quantité d'hommes à cheval. Ils la promenerent dans tous les quartiers de la Ville. Ils vinrent enſuite dans une Prairie magnifique, arroſée d'une belle fontaine nommée la Fontaine-Sainte, où tous ceux que l'on couronnoit & qui prenoient un titre, venoient faire bénir leurs bannieres. Après cette Bénédiction ils prirent le nom de Duc & de Ducheſſe de Macédoine; on les bâtiſa avec de l'eau parfumée. Si le Duc veut faire des Hérauts & des Rois d'Armes, il le peut avec l'eau qui ſe trouve de trop, mais il eſt obligé de porter le nom du Duché. Au reſte l'on ſçait bien que l'on ne peut faire Roi ou Héraut d'Armes que le fils d'un Gentilhomme, parce que c'eſt un homme dans lequel on a plus de confiance que dans tous les autres, & auquel tout le monde s'en rapporte. Après qu'il en eut fait un, le Duc revint à la Fontaine-Sainte dont l'Empereur prit de l'eau & le bâtiſa encore une fois, en lui donnant le titre

tre de Duc de Macédoine. Auſſi-tôt les Trompettes ſonnerent, & les Hérauts & les Rois d'Armes crierent : Voici le grand Prince Duc de Macédoine de la bonne race de Roche-Salée. Après cela il vint trois cens Chevaliers de l'éperon d'or tous armés de blanc, qui ſaluerent l'Empereur & le nouveau Duc, qui ne fut plus Connétable. Sa Charge fut donnée à un brave Chevalier nommé Meſſire Adedoro. Les trois cens Chevaliers ſe diviſerent en deux troupes ; & chacun prit la plus belle Dame, ou celle qui lui plaiſoit le plus par les rênes de ſa hâquenée. Ils marcherent ſuivant leur rang & leur ancienneté ; ils ſe promenoient avec leurs Dames dans les petits bois, & quand ils ſe rencontroient, l'un diſoit à l'autre de lui laiſſer la Dame qu'il menoit ; & ſur le refus que l'on en faiſoit, on ſe propoſoit de rompre deux lances, & celui qui les avoit plutôt rompuës emmenoit la Dame de l'autre.

Pendant qu'ils ſe divertiſſoient ainſi, l'Empereur & l'Impératrice prirent le chemin de la Ville de Pera. La Princeſſe & la Ducheſſe de Macédoine demeurerent dans la Prairie avec Tiran qui ne pouvoit joûter à cauſe du vœu qu'il avoit fait.

fait. Le Vicomte de Branches fut toujours un des premiers. L'Empereur ſe rendit donc à la Ville de Pera où la Fête étoit préparée. Il étoit plus de midi que tous les Chevaliers n'étoient pas encore revenus. L'Empereur monta ſur une tour pour voir ce qui ſe paſſoit. Les Chevaliers en revenant rompoient des lances devant lui; mais il fit à la fin ſonner un grand cor que l'on entendoit d'une lieuë. Au ſon de ce cor ils prirent le chemin de Pera. Ils trouverent trois cens Chevaliers vêtus d'une même couleur qui défendoient le pas. Il ſe paſſa en cet endroit les plus beaux faits d'armes qui firent un grand plaiſir à l'Empereur. Toutes les Dames & les Demoiſelles laiſſerent leurs Chevaliers ſur le champ de bataille, & ſe retirerent dans la Ville. Ce combat dura bien deux heures ſans que l'Empereur le voulût faire finir. Ils mirent l'épée à la main, après avoir rompu leurs lances. Mais à peine l'Empereur eut fait ſonner une trompette, qu'ils ſe ſéparerent, & furent de tous côtés chercher leurs Dames, & ne les trouvant point, ils vinrent témoigner leurs regrets à l'Impératrice & à la Princeſſe. Elles leur répondirent qu'elles ne ſçavoient pas où elles étoient, qu'elles croïoient que ceux

qui

qui les avoient arrêtées sur le chemin les auroient enlevées. Ils retournerent donc contr'eux l'épée à la main, dans l'espérance de les ravoir, & le combat recommença de plus belle. Quand il eut duré quelque tems, ils apperçurent leurs Dames sur les murailles du Palais. On sonna une trompette, ils mirent tous pied à terre. Les Dames qui étoient sur les murailles défendoient l'entrée du Château, mais les Chevaliers entrerent par force d'armes, & quand ils furent dans la grande cour, ils se partagerent en deux troupes. Les Chevaliers assaillans envoïerent un Roi d'Armes prier les autres de s'en aller & les assûrer qu'ils étoient dans le dessein de recouvrer leurs Dames, & de regagner ce qu'ils avoient perdu; mais ils n'y voulurent point consentir. Le combat qui fut très-beau, recommença à pied dans le Palais. Les uns tomboient d'un côté, les autres de l'autre; ils se portoient des coups de masse terribles, & ceux qui perdoient une fois cette arme, ne pouvoient plus revenir au combat. La même loi étoit imposée à tous ceux qui touchoient la terre du corps ou de la main. Ce combat dura jusqu'à ce qu'ils se trouverent dix contre dix, ce qui devint très-

agréable à voir. Après quoi l'Empereur les fit séparer. Quand ils furent tous désarmés, ils se rendirent dans la grande salle où ils dînerent. Après le dîné on dansa jusqu'à une heure devant le coucher du soleil, que l'on forma un ballet ou plutôt un branle, où tout le monde se tenant par la main, ils s'en retournerent en dansant à la Ville de Constantinople. Après le soupé Tiran assembla tous ceux qui étoient de ses parens & qui se trouvoient au nombre de trente-cinq Chevaliers ou Gentilshommes, & leur dit, en ces termes, pourquoi Diosébo s'appelloit de Roche-Salée.

Il y avoit deux freres parens du Roi d'Angleterre, qui firent la Conquête de la Petite Bretagne. L'aîné se nommoit Uterpandragon. Il eut pour fils le Roi Artus. La premiere Conquête qu'ils firent, fut celle d'un Château très-fort, bâti sur une haute montagne de très-bon sel. Malgré les peines qu'ils eurent à le prendre & le monde qu'ils y perdirent, ils ne changerent point son premier nom, que le cadet porta depuis. Son aîné prit celui de Duc de Bretagne. Le Roi de France aïant mandé par ses Ambassadeurs qu'il lui donneroit sa fille en mariage, il envoïa son frere Uterpandragon

dragon en France pour l'épouſer en ſon nom. Mais quand il la vit ſi belle, il dit au Roi qu'il n'avoit point de Procuration de ſon frere, & qu'il ne la fianceroit point. Il ſuppoſa des Lettres de créance avec leſquelles le Roi lui donna ſa fille & deux cens mille écus, à condition que dans l'eſpace de trois ans il prendroit le nom de Roi de Bretagne. Il conſentit à tout, & mena la Princeſſe droit au Château de la Roche-Salée, il laiſſa toute ſa ſuite dans la Ville, & l'aïant fait entrer dans le Château, il l'épouſa. Le Duc de Bretagne apprenant cette nouvelle, la ſupporta aſſez patiemment à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour lui. Mais les Chevaliers qui avoient accompagné la Princeſſe, rendirent compte à leur retour de ce qui s'étoit paſſé. Le Roi en devint furieux. Sur le champ il aſſembla ſon Armée & marcha avec un grand nombre de troupes pour aſſieger le Château de Roche-Salée. Le Duc de Bretagne envoïa prier le Roi de France de pardonner à ſon frere, & dans le même-tems, il lui envoïa des troupes & des vivres, & tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſoutenir un Siege. En effet, le Roi aſſiegea cette Place, devant laquelle il fut un an & deux

mois, & quelques assauts qu'il pût donner, jamais il ne lui fut possible de l'emporter. Le Duc de Bretagne étoit toujours avec le Roi, le priant de vouloir pardonner à son frere. Enfin voïant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, il conclut le Mariage d'une autre de ses filles avec le Duc, qui consentit pour faire la paix de son frere, à prendre une bâtarde & sans dot.

Tous ceux qui étoient avec Tiran étoient de cette ancienne Maison, d'où il étoit sorti de tous les tems d'aussi braves Chevaliers que de belles & sages Demoiselles. Tiran & tous ceux qui descendoient de la Roche-Salée, furent baiser les pieds & la main de l'Empereur, pour le remercier de la grace qu'il leur avoit faite en donnant sa niéce à un homme de leur Maison. Après qu'ils eurent fait leur compliment, l'Empereur leur dit :

Le mérite & les vertus jointes à vos belles actions & à toute votre conduite, brave Général, font que je vous aime de tout mon cœur, & que je suis charmé de me voir allié à la Maison de Roche-Salée, que je préfere à toutes les autres. Mais j'aurois voulu pour être plus

lié

lié avec vous, que c'eût été vous qui euſſiez épouſé ma niece Stéphanie avec le Duché de Macédoine & beaucoup d'autres choſes que je vous aurois données. Vous n'avez rien voulu accepter de tout ce que je vous ai offert, vous avez donné à Diofébo le Comté de S. Ange & le Duché de Macédoine, je vous avouë que je ne ſçai plus ce que vous attendez, à moins que vous ne comptiez que je vous donne mon Empire. Vous vous trompez ſi cela eſt; car ma foi j'en ai beſoin, & je veux le garder pour moi. Pour vous je ne ſçai comment je pourrois vous faire riche, vous donnez tout & vous viendriez aiſément à bout de me ruiner. Cependant il me ſemble que l'on ne doit, ſur-tout quand on eſt dans les Païs étrangers, penſer aux autres qu'après ſon établiſſement. Tous les excès ſont à blâmer, les vices ſe cachent ſouvent ſous les apparences de la vertu. Tiran lui répondit en ces termes: Grand & illuſtre Empereur, les richeſſes ne peuvent jamais ſatisfaire pleinement, c'eſt pourquoi je ne déſire aucun des biens de la fortune; je ne veux que ſervir V. M. de façon que je puiſſe rétablir & augmenter l'Empire Grec. Les tréſors de l'hon-

neur & de la gloire me ſuffiſent, ſi j'en puis amaſſer. Tout ce que je déſire, c'eſt d'établir mes parens & mes amis. Pour moi je ne veux d'autres biens que mon cheval & mes armes. Je prie donc V. M. de ne plus penſer à me faire riche, ni a me donner rien qui puiſſe lui être néceſſaire. Je ſers Dieu pour l'augmentation de la Foi Catholique. Juſques ici ſes graces ne m'ont point abandonné. Je n'ai donc qu'à vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon Couſin Diofébo. Le vieil Empereur charmé de la nobleſſe des réponſes de Tiran, ſe tourna du côté de ſa chere Carméſine, & lui dit: Jamais je n'ai vû de Chevalier auſſi accompli; toutes les fois que je lui parle, j'en ſuis dans l'admiration; mais ſi Dieu me laiſſe vivre, aſſurément je le ferai Roi.

Quand les Fêtes furent terminées, le nouveau Duc de Macédoine logea dans le Palais. Il donna le lendemain un grand dîné à tous ſes parens de la Maiſon de Roche-Salée. L'Empereur dit à ſa fille d'aller trouver la Ducheſſe pendant qu'ils dînoient, afin d'honorer la Fête. La Princeſſe ſuivie de toutes ſes Dames & ſes Demoiſelles, ſe mit en chemin pour s'y rendre;

rendre ; mais avant que d'arriver, la Veuve Reposée s'approcha d'elle, & lui dit : Pourquoi V. A. veut-elle aller trouver ces Etrangers ? Elle ne peut que les embarrasser, & troubler le plaisir qu'ils peuvent goûter. Comptez qu'ils préferent une aîle de perdrix à toutes les Demoiselles du monde. De plus V. A. étant fille de l'Empereur, ne doit point aller si facilement par-tout ; soïez plus réservée, si vous voulez que l'on vous rende ce qui vous est dû ; mais je suis toujours étonnée de voir l'envie que vous avez d'être sans cesse auprès de ce traître de Tiran. L'attachement que j'ai pour vous, m'oblige à vous parler, comme je fais, à vous dire que votre bon homme de pere n'y regarde pas d'assez près, de vous envoïer à une telle heure rendre visite à des Chevaliers. La Princesse déja prévenuë par les discours précédens de la Veuve, suivit son conseil, quoique malgré elle, & alla s'affliger dans sa chambre.

Plaisir de ma vie curieuse de voir ce que faisoit Tiran, fut rendre visite à la Duchesse après le dîner : elle le trouva qui rêvoit dans l'embrasure d'une fenêtre : elle s'approcha de lui, & lui dit pour le consoler ; Je souffre de vous voir dans

l'état où vous êtes. En quoi puis-je vous être utile ? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour y parvenir. Tiran la remercia beaucoup. La Ducheſſe s'étant approchée d'eux, demanda à Plaiſir de ma vie, pourquoi la Princeſſe n'étoit pas venuë ? Elle lui répondit que la Veuve Repoſée l'en avoit empêchée. Mais dans la crainte que la colere ne tranſportât Tiran, elle ne voulut pas leur apprendre tout ce qu'elle leur avoit dit de lui. La Ducheſſe prit ainſi la parole : Puiſque je ſuis à préſent maitreſſe de mes actions, je jure par notre Dame que j'aurai une explication avec la Princeſſe, & qu'entre-ci & demain je ſçaurai ce qui en eſt. Ce n'eſt point cela qu'il faut faire, repliqua Plaiſir de ma vie, elle ne voudra jamais nous écouter, ſurtout la Veuve Repoſée, étant toujours auprès d'elle ; je n'oſe vous dire tout le mal qu'elle dit de Tiran. Ah ! ſi je m'y trouvois, répondit-il, je le ferois bien retomber ſur elle, Laiſſons tout cela, interrompit Plaiſir de ma vie, ne penſons qu'aux remedes que nous y pouvons apporter. Pour moi, voici mon avis. La Princeſſe m'a dit de lui préparer un bain pour demain au ſoir : pendant que l'on ſoupera, je pourrai vous

cacher

cacher dans la garderobe où elle doit ſe baigner. Perſonne ne vous verra ; & quand, après être ſortie du bain, elle ſera endormie dans ſon lit, vous pourrez vous mettre à ſes côtés. Il ne s'agira plus que d'être auſſi hardi que vous l'êtes dans les Batailles. Si vous ſçavez un meilleur moïen que celui-ci, continua-t-elle, faites-nous-en part. La Ducheſſe lui dit qu'elle propoſoit le dernier remede qu'ils puſſent emploïer ; & Tiran ajouta, qu'il ne vouloit point d'un bonheur qu'il ne devroit qu'à la fortune. D'ailleurs, ajouta-t-il, ſeroit-ce un bonheur que de me ſatisfaire, & de déplaire à la Princeſſe? Plutôt mourir de la mort la plus cruelle, que de la voir irritée contre moi ? Par ma foi, lui répondit Plaiſir de ma vie, je n'augure pas bien de vous. Et ſi vous aimiez autant que vous le dites, vous ne refuſeriez pas ce que je vous propoſe. Du moins, vous voïez l'envie que j'ai de vous ſervir. Vous aimez mieux prendre un chemin par lequel vous n'arriverez jamais. Pour moi, je ne veux plus m'en mêler ; cherchez qui pourra vous ſecourir dans vos malheurs. Au nom de Dieu, Demoiſelle, lui répondit Tiran, ne m'abandonnez pas. Voïons enſemble quel

eſt le meilleur parti. La Ducheſſe ne peut plus être auprès de la belle Carméſine auſſi ſouvent que je le voudrois ; je n'ai donc plus que vous, & ſi vous n'avez pitié de moi, comptez que je perdrai l'eſprit. Les Anges eux-mêmes, lui dit Plaiſir de ma vie, ne peuvent vous donner un meilleur conſeil que le mien. Nous vivons dans la Loi de grace, & non dans la Loi de juſtice ; mais le courage vous manque, quand il ne s'agit que d'oſer vous rendre heureux. Enfin, ils réſolurent que la Ducheſſe iroit voir ſi elle ne pourroit pas parler à la Princeſſe.

Quand elles furent arrivées chez elle, elles la trouverent à ſa toilette dans ſa garderobe. La Ducheſſe réſolut de lui faire une malice de femme dans la chambre par où la Princeſſe devoit néceſſairement paſſer : elle ſe mit au pied du lit, la tête baſſe, appuïée dans les mains. La Princeſſe ſçachant qu'elle étoit là, lui fit dire d'entrer dans la garderobe. La Ducheſſe n'en voulut rien faire, & Plaiſir de ma vie, qui avoit imaginé ce ſtratagême, lui dit qu'elle ne pouvoit venir, tant elle lui paroiſſoit affligée. La Princeſſe ſortit de ſa garderobe, & voïant la Ducheſſe ſi triſte, vint à elle, en lui diſant :

ſant : Ma chere ſœur, qu'avez-vous donc qui vous afflige ? Apprenez-le moi, & ſoïez sûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous conſoler. Madame, lui répondit la Ducheſſe, c'eſt vous qui me mettez au déſeſpoir, & qui me faites déſirer de fuïr le monde : vous m'avez chargée de porter des paroles à Tiran quand nous étions au Château de Malvoiſin ; vous les avez renouvellées quand nous ſommes revenuës ici, & vous les démentez toutes. Je vous conjure, Madame, de ne me point rendre parjure, & de n'être point cauſe de ma perte, en me mettant mal pour toute ma vie avec le Duc & avec Tiran. Que vous reviendra-t-il de me rendre malheureuſe ? Toutes ces paroles étoient accompagnées de larmes qui émûrent la Princeſſe, & diminuerent un peu la colere qu'on lui avoit inſpirée contre Tiran. Elle lui dit donc avec beaucoup de douceur : Je t'aime, Stéphanie, tu es ma ſœur, & ma couſine ; je ſuis fâchée de te voir dans l'affliction, moi qui t'aime, qui t'ai aimée, & qui t'aimerai toujours. Puiſque tu le déſires, je parlerai à Tiran, quoique j'aïe toutes les raiſons du monde pour n'en rien faire ; car ſi tu ſçavois comment il en uſe avec moi,

& tout ce qu'il a dit de moi, tu ſerois dans l'étonnement. Mais le tems de ſouffrir ſuccéde à celui de rire & de ſe divertir. Je le verrai, puiſque c'eſt une choſe qui t'eſt néceſſaire; ſans cela je te jure que je ne le verrois jamais. Car on ne peut comprendre qu'un Chevalier auſſi brave, ſoit auſſi ingrat. Comment, Madame, lui répondit la Ducheſſe! vous croïez qu'un Chevalier ſi ſage & ſi vertueux que Tiran, a pû dire quelque choſe qui vous puiſſe offenſer; lui qui s'expoſeroit contre un monde entier, pour punir la moindre parole dite contre votre Alteſſe? Ne croïez pas qu'il ſoit tel qu'on vous l'a dépeint. Quelque faux coquin de flatteur vous aura perſuadé des fauſſetés, pour faire tort au meilleur Chevalier qui ſoit au monde. Plaiſir de ma vie ſe mêla de la converſation, & dit que Tiran raſſembloit toutes les vertus, & qu'elle auroit grande envie de ſçavoir quelle étoit la malheureuſe qui pouvoit accuſer un Chevalier auſſi accompli. Croïez-moi, laiſſez parler les méchans, & aimez ce que vous devez aimer; vous en aurez plus de gloire. C'eſt à un Chevalier auſſi généreux que la poſſeſſion de V. A. eſt duë, elle que ni l'or, ni l'argent,

ne peuvent acheter. Aimez, Madame, celui qui vous aime. N'écoutez point cette Veuve endiablée, qui ſeule fait notre mal à tous. J'eſpere que Dieu tout-puiſſant le fera retomber ſur elle. Quand eſt-ce que je la verrai foüetter toute nuë par toutes les ruës de la Ville ? Tai-toi, lui dit la Princeſſe, tu crois que la Veuve Repoſée me parle ; elle ne ſçais rien de tout cela ; c'eſt moi qui ſent tout le mal, & qui prévois tout ce qu'il en peut arriver. Mais enfin, je ferai ce que vous me conſeillerez. Si vous voulez vous en rapporter à moi, reprit Plaiſir de ma vie, je ne vous conſeillerai rien que pour votre profit, & pour votre honneur.

Alors elles ſe ſeparerent, & la Ducheſſe revint chez elle dire à Tiran tout ce qui s'étoit paſſé. L'eſpérance d'entretenir la Princeſſe modera ſon déſeſpoir ; il paſſa dans la grande ſalle, où l'Empereur, l'Impératrice, & la Princeſſe étoient avec toutes les Dames. Ils danſerent pendant long-tems. La Princeſſe eut beaucoup d'attention pour Tiran. Après les danſes, elle ſe retira chez elle pour ſouper. La Veuve Repoſée ne pouvant être entenduë de perſonne, lui dit : La façon honnête dont j'ai toujours penſé, cauſe le chagrin

que

que j'éprouve en voïant que V. A. veut ſe perdre, & me faire maudire le jour où je ſuis née ; car je trouve des gens qui ont les yeux ſans ceſſe attachés ſur vous, & qui me regardant, s'écrient : O Veuve Repoſée ! Comment peux-tu ſouffrir qu'un Etranger emporte ainſi les premieres faveurs de Carméſine ? Ces paroles me mettent au déſeſpoir. Je préférerois la mort à un tel reproche, s'il étoit mérité. Songez, Madame, qu'avant que cela arrive à une Princeſſe comme vous, il faut que les Evêques & les Archevêques en ſoient avertis. Vous avez dit devant tout le monde, que vous ne vouliez épouſer ni Roi, ni fils de Roi étranger, parce que vous ne les pourriez jamais connoître parfaitement ; que vous n'aviez beſoin d'aucun des avantages de la fortune avec la ſucceſſion de l'Empereur, & que vous ne vouliez être ſoumiſe à aucun Roi, ni à aucun Empereur du monde : ainſi vous prendrez Tiran lorſque vous aurez envie de vous marier. Ce que je vous dis, Madame, ce n'eſt point pour vous rappeller ce que je vous ai déja dit ; ſeulement penſez que quand il ſera votre Mari, les foibleſſes que vous aurez eu pour lui, lui paroîtront des crimes. Au premier chagrin

grin il vous les reprochera, & il se persuadera qu'il n'aura pas été le seul pour qui vous en aïez eu de pareilles. Que pourrez-vous répondre à ses reproches ? Comment vous garantirez-vous des effets de sa jalousie ? Si vous succombiez, comptez que je ne survivrois pas à ce malheur. Elle se tut après cela pour attendre la réponse de la Princesse, dont le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Mais elle n'eut pas le tems de lui rien dire ; car l'Empereur étoit à table, & l'avoit plusieurs fois envoïé chercher. Elle sortit donc de sa garderobe, en lui disant qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir lui répondre.

La Duchesse qui attendoit, pour sçavoir d'elle si Tiran viendroit ou non cette nuit, la voïant agitée, triste, & le visage fort rouge, n'osa jamais lui rien dire ; mais Plaisir de ma vie lui dit en la suivant : Quand le Ciel est rouge, c'est une marque assurée de tempête. Tai-toi, folle, lui dit la Princesse : elle étoit si animée, que l'Empereur s'en apperçut. Il lui demanda la raison du chagrin qu'elle paroissoit avoir. La Princesse lui répondit, qu'elle n'en avoit aucun, qu'un mal de cœur l'avoit obligée de se jetter sur

son

ſon lit ; mais qu'elle ſe trouvoit mieux. L'Empereur ordonna à ſes Médecins de prendre garde à ce qu'elle mangeroit. Ils lui permirent de manger un faiſan, parce que c'eſt une viande cordiale & bonne pour le cœur. La Ducheſſe ſe mit à côté d'elle, non pour ſouper, mais pour avoir une réponſe à porter à Tiran, qui l'attendoit dans ſa chambre. Après le ſouper, la Ducheſſe dit tout bas à la Princeſſe : Votre Alteſſe ſe ſouvient-elle de ce qu'elle m'a promis ? Mais en même-tems je lui dirai, qu'un Vaſſal ne peut nuire à ſon Seigneur, & que la Veuve Repoſée eſt née dans mes Etats ; qu'ainſi elle doit prendre garde à elle ; car elle a deſſervi ſa mort par tout ce qu'elle fait.

Je vous aime, lui répondit la Princeſſe, & je ferai pour vous tout ce qu'une tendre ſœur peut & doit faire, & davantange s'il le faut ; mais je vous prie de ne me point parler de la Veuve Repoſée, & quoiqu'elle ſoit votre Vaſſale, je vous aſſure qu'elle n'a point de tort avec vous. Ne ſoïez point fâchée contre elle, elle n'a aucune part à ce que j'ai dans l'eſprit. Mais, lui dit la Ducheſſe, répondez-moi ſur le compte de Tiran ? Voulez-vous qu'il vienne vous parler cette nuit ? Il eſt

dans

dans une impatience que je ne puis vous repréſenter. Ne me refuſez pas cette grace, continua-t-elle, je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher. Je veux bien qu'il vienne ce ſoir, lui répondit la Princeſſe, je l'attendrai ici, nous danſerons; & s'il veut me parler, je l'écouterai volontiers. Vous vous vantez de franchiſe & de loïauté, dit la Ducheſſe, & cependant vous voulez me tromper. Répondez-moi préciſément. Voulez-vous que Tiran vienne vous parler, comme il a fait au Château de Malvoiſin? Sans cela, vous ne ſatisfaites point à vos engagemens. Quand vous m'avez parlé de Tiran, reprit la Princeſſe, je n'ai jamais compris qu'il déſirât autre choſe que de vouloir m'entretenir de ce qu'il ſouffre; j'y penſe à toute heure avec une douleur & un chagrin que je ne puis exprimer: dites-lui que je le prie, comme Chevalier loïal, de ne me plus tourmenter, & de ne plus penſer à moi; que je pleure des larmes de ſang par le cruel état auquel je ſuis réduite. Mais, reprit la Ducheſſe, pourquoi vous affliger comme vous faites? Souvenez-vous des paroles que vous lui avez données, & des ſermens que vous lui avez faits la nuit du

Château de Malvoisin. Vous pourrez vous entretenir avec lui, & lui dire tout ce qui vous afflige ; mais croïez qu'une Princesse comme vous ne doit pas manquer à sa parole. Enfin, ma chere sœur, lui dit la Princesse, je conserverai mon honneur tant que je vivrai ; vous me trouverez toujours dans cette résolution. La Ducheſſe la laissa fort fâchée de tout ce qu'elle venoit d'entendre. Elle en rendit compte à Tiran ; ce qui redoubla infiniment son chagrin. Quand l'Empereur eut soupé, il envoïa chercher le Général chez le Duc de Macédoine où il sçavoit qu'il étoit. Il dit en même-tems à la Princesse de mander les Musiciens, pour amuser les Chevaliers, dont le départ étoit si proche. Mais elle lui dit qu'elle avoit plus besoin de s'aller coucher que de danser. Elle prit congé de lui, & se retira dans sa chambre, pour ne point parler à Tiran. La Veuve Reposée approuva sa conduite. Plaisir de ma vie alla chez la Ducheſſe parler à Tiran ; elle lui dit : Seigneur, n'attendez rien de la Princesse, tant que la Veuve sera auprès d'elle : elles s'entretiennent à présent toutes deux, & parlent de vous. Jamais vous n'obtiendrez rien, si vous ne faites ce que je vous

ai conſeillé. C'eſt demain le jour de ſon bain, & je vous promets de vous faire paſſer la nuit dans ſon lit. Je couche avec elle depuis que la Ducheſſe eſt mariée ; comptez qu'elle n'en parlera jamais : repoſez-vous ſur moi. Tiran la remercia de tout ſon cœur de l'interêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit. Mais il l'aſſura que pour l'empire du monde, il ne voudroit pas faire la moindre violence à une femme telle qu'elle pût être. Eh quoi ! voudrois-je déplaire, continua-t-il, à celle que j'aime plus que moi-même ! Je ſouffrirai toute ma vie, en la ſervant à pied, à cheval, armé, ou déſarmé. Je me mettrai à ſes genoux pour obtenir pardon, ſi je l'ai offenſée ; mais je ne mériterai point le nom de traître. Plaiſir de ma vie mécontente de ſa réponſe, lui dit : Seigneur Chevalier, par ma foi, je commence à croire que vous n'êtes pas tout ce que l'on dit. Comment, vous craignez d'emploïer une petite violence pour être heureux, & encore auprès d'une femme dont vous ſçavez que vous êtes aimé, & qui n'eſt retenuë que par ſes ſcrupules ? Vous aimez une brave & belle Demoiſelle, croïez-moi, allez dans ſa chambre ; jettez-vous dans le lit où elle eſt, nuë en chemiſe habillée,

pouſſez toujours votre pointe ; entre amis, on n'y regarde pas de ſi près. Si vous faites autrement, je ne me mêle plus de vos affaires. Allez, j'ai vû maints Chevaliers, qui pour avoir ſçu mener les mains, & ſaiſir l'occaſion qui ſe préſentoit, ſont venus à bout de leurs belles. Ah, mon Dieu, quel plaiſir que celui de tenir entre ſes bras une fille de quatorze ans, toute nuë, belle, fille d'un Empereur, que l'on aime, & de laquelle on eſt aimé ! Croïez-moi, ſuivez mes conſeils. Tiran fut obligé de ſortir, parce que la nuit s'avançoit, & que l'on vouloit fermer les portes du Palais. Quand il eut pris congé de la Ducheſſe, Plaiſir de ma vie lui dit : Général, je ne trouverois perſonne qui en fît autant pour moi. Allez vous coucher, & ne quittez pas votre lit. Tiran lui dit qu'elle étoit adorable, & qu'elle donnoit toujours de bons conſeils. Ils ſe ſéparerent. Tiran penſa toute la nuit à ce qu'elle lui avoit dit.

Le lendemain matin l'Empereur envoïa chercher le Général ; il ſe rendit à ſes ordres. Il le trouva qui s'habilloit : la Princeſſe le ſervoit. Elle étoit vêtuë d'une robe volante & fort courte ; ſa gorge étoit découverte, & ſes cheveux flottans

tans ſur ſon dos, touchoient preſque la terre. Lorſque Tiran fut devant l'Empereur, il reſta frappé de l'extrême beauté de la Princeſſe. L'Empereur lui dit : Notre Général, au nom de Dieu, partez inceſſamment, & faites partir les Troupes qui ſont encore ici. Tiran tout occupé, & tout ébloüi de la beauté de celle qu'il adoroit, fut quelque tems ſans lui répondre. Il dit pour s'excuſer, qu'il étoit occupé des Turcs, & qu'il ſupplioit ſa Majeſté de vouloir bien lui répéter l'ordre qu'il venoit de lui donner. L'Empereur fort étonné de l'embarras dans lequel il le voïoit, & de ſon peu d'attention à l'écouter, voulut bien répéter ce qu'il avoit déja dit. Alors Tiran lui répondit : V. M. doit ſçavoir que l'on a crié par toute la Ville, que le départ étoit fixé à Lundi. Nous ſommes aujourd'hui à Vendredi ; ainſi, Seigneur, on partira tout auſſi-tôt qu'il ſera poſſible.

Tiran ſe mit derriere l'Empereur, en face de la Princeſſe, avec les mains ſur le viſage. Elle & toutes les Demoiſelles ne purent s'empêcher de rire. Pendant que Tiran étoit dans cette attitude, Plaiſir de ma vie prenant l'Empereur par le bras, pour l'obliger à la regarder, lui dit : Sei-

gneur, avez-vous fait quelque chose qui puisse récompenser Tiran ? lui qui a vaincu & défait le Grand Soudan, & qui lui a fait abandonner le ridicule projet qu'il avoit formé, de se rendre maître de l'Empire Grec ; & quoiqu'il ait tâché de vous séduire par ses belles paroles, il est encore à Beaumont, où il cherche sa sureté, en abandonnant les Rois Turcs. Si j'étois Maitresse de l'Empire Grec, & que Carmésine fût ma fille, je sçai bien à qui je la donnerois pour femme. Mais nous autres filles, nous ne cherchons que des honneurs, un état, & de la dignité ; aussi cela réüssit comme il plaît à Dieu. Que m'importeroit à moi d'être alliée à la race de David, & que faute d'un bon Chevalier, je perdisse mes Etats ? Comment se peut-il, Seigneur, que vous n'aïez pas fait le projet de donner la Princesse en mariage ; à qui ? le dirai-je ? Oüi, je suis obligé de le dire ; à Tiran. Aïez cette consolation de votre vivant, & n'attendez pas que la chose se fasse quand vous n'y serez plus. Consentez à ce que veut la nature, à ce que Dieu semble avoir déterminé. Vous en aurez de l'honneur en ce monde, & le Paradis en l'autre. Craignez de faire comme ce Comte de Provence,

qui

qui avoit une belle fille. Le grand Roi d'Eſpagne la demanda en mariage. Mais le Roi ſon pere l'aimoit ſi fort, qu'il ne voulut jamais la marier. Enfin, elle vieillit dans ſon Palais. Quand le Roi fut mort, elle ne trouva perſonne qui la voulût épouſer. On s'empara de ſes Etats; elle en fut chaſſée, & alla mourir dans l'Hôpital d'Avignon, pour s'être trop livrée à l'amitié que le Roi ſon pere avoit pour elle. Alors elle ſe tourna du côté de la Princeſſe, & lui dit : Vous êtes du ſang Roïal; prenez promtement un mari; mais très-promtement? & ſi votre pere ne veut pas vous le donner, je vous le donnerai moi-même, & ce ne ſera pas un autre que Tiran. C'eſt une grande choſe qu'un mari; car enfin ſouvent pour un Chevalier il s'eſt donné de terribles combats. Votre Majeſté ne ſe ſouvient-elle pas de la ſituation où étoit l'Empire avant l'arrivée de Tiran? Au nom de Dieu, Demoiſelle, interrompit Tiran, ne dites point des choſes auſſi déraiſonnables de moi. Allez-vous battre, répondit Plaiſir de ma vie, & laiſſez-nous dire ce que nous voulons dans nos chambres. L'Empereur s'écria : Par les os de l'Empereur Albert mon pere, tu ſeras la plus ſinguliere fille du mon-

de : plus tu vas en avant,& plus je t'aime ; je te donne 50000. ducats ſur mon tréſor. Elle lui baiſa la main.

La Princeſſe pendant cette converſation étoit fort troublée, & Tiran ne ſçavoit quelle contenance tenir. Quand l'Empereur eut achevé de s'habiller, il alla à la Meſſe. Tiran accompagna l'Impératrice & la Princeſſe. Au retour il eut occaſion de lui parler, & lui dit : Qui promet, s'engage. Elle lui répondit oüi ; mais je n'ai rien fait en préſence de Notaire. Plaiſir de ma Vie qui les entendoit, lui dit : Non, Madame, les promeſſes d'amour & leur accompliſſement n'ont pas beſoin de témoins. Nous ſerions bien à plaindre s'il nous falloit un acte par-devant Notaire à chaque fois, tout le papier du monde n'y ſuffiroit pas, ces promeſſes s'accompliſſent à tâtons auſſi-bien qu'au grand jour. O quelle folle, dit la Princeſſe ! Parlera-t-elle toujours de ces choſes-là. Tiran n'oſa ſeulement pas la prier de lui rien accorder. Quand ils furent de retour dans ſa chambre, l'Empereur demanda à Carméſine avec bonté de quelle part venoient les diſcours que Plaiſir de ma Vie lui avoit tenus. Je vous jure que je n'en ſçai rien, lui répondit la Prin-

Princeſſe, jamais je n'ai penſé à rien de ſemblable ; mais elle eſt folle, & rien ne la peut empêcher de dire ce qui lui vient en penſée. Elle n'eſt pas folle, reprit l'Empereur, c'eſt peut-être la fille de ma Cour qui eſt du meilleur conſeil. Ne vois-tu pas que je la fais parler ſouvent ? Et n'entens-tu pas les bonnes choſes qu'elle me dit ? Tu voudrois, n'eſt-il pas vrai, épouſer notre Général. La Princeſſe à ces paroles, rougit ſans pouvoir répondre ; mais enfin elle ſe remit un peu, & dit : Je ferai tout ce que V. M. ordonnera, quand le Général aura terminé la guerre des Maures, & ſoumis l'Empire. Pendant ce tems-là Tiran étoit allé dans la chambre de la Ducheſſe ; il fit conjurer Plaiſir de ma Vie de s'y rendre, & lui dit : Je ſuis dans le plus cruel état où l'on puiſſe ſe trouver. Je ne ſçai lequel je déſire le plus, ou de la vie ou de la mort. Daignez trouver un remede à mes maux. Ne vous affligez pas, dit-elle, Général, je vous promets de vous ſoulager cette nuit, ſi vous voulez vous en rapporter à moi. Dites-moi, je vous conjure, pourſuivit Tiran, pourquoi avez-vous parlé tantôt devant l'Empereur, l'Imperatrice & la Princeſſe, comme vous avez fait ?

L'Em-

L'Empereur & la Princeſſe m'ont fait la même queſtion, lui répondit Plaiſir de ma Vie ; mais je leur en ai dit encore davantage pour leur prouver qu'ils ne pouvoient donner la Princeſſe à perſonne qu'à vous : ils ont très-bien reçû ce que je leur ai dit, & ſur-tout l'Empereur; car je n'ai tenu tous ces propos, que parce-qu'il eſt amoureux de moi, & qu'il me leveroit volontiers la chemiſe, ſi je le laiſſois faire. Gardez-moi le ſecret ſur cette confidence, ajouta-t-elle; de plus il m'a juré ſur les ſaints Evangiles que ſi l'Imperatrice mouroit, il m'épouſeroit, & pour gage de ſa foi, il a voulu me baiſer. Je lui ai dit que j'étois étonnée, qu'aïant été ſi moderé dans ſa jeuneſſe, il s'avisât de devenir libertin dans ſa vieilleſſe. Quelques heures après cette converſation, il m'a fait préſent de ce collier de groſſes perles. Il eſt maintenant avec la Princeſſe, qui lui demande ſi elle a envie de vous épouſer ; je n'ai voulu l'engager à lui faire cette queſtion, qu'afin de pouvoir dire, ſi malheureuſement vous étiez ſurpris cette nuit avec elle, que l'Empereur m'avoit déclaré ſes intentions, & qu'elle m'avoit ordonné de vous faire entrer ; ce qui fermeroit la bouche à tout le monde. Dites-

moi

moi, je vous prie, ajouta Tiran, ce qu'il faudra que je faſſe? Plaiſir de ma Vie lui dit :

L'envie que j'ai de vous obliger l'emporte ſur toutes les réflexions que je puis faire. Trouvez-vous ici pendant le ſouper de l'Empereur, n'aïez aucune inquiétude, je vous cacherai dans la garde-robe de la Princeſſe, & vous y paſſerez la nuit; ce tems eſt favorable aux Amans. Leur converſation fut interrrompuë par un Meſſager de l'Empereur, qui ſçachant que Tiran étoit chez la Ducheſſe, l'envoïa prier de venir. Tiran tint Conſeil avec lui ſur la guerre & ſur tous les préparatifs néceſſaires. Ils étoient même déja vêtus en habits de guerre. Tiran revint chez la Ducheſſe; & pendant que l'Empereur ſoupoit avec l'Impératrice & la Princeſſe, Plaiſir de ma Vie entra gaïement dans la chambre où ils étoient, & prit Tiran par la main: il étoit vêtu de ſatin cramoiſi, ſon manteau étoit brodé, il avoit ſon épée dans la main; elle le conduiſit dans la garde-robe de la Princeſſe, & le plaça dans un grand coffre auquel elle avoit fait un trou pour le laiſſer reſpirer. Le bain qu'elle avoit préparé, étoit préciſément vis-à-vis. Après le

ſouper

ſouper de l'Empereur, les Dames danſerent avec les Chevaliers les plus galans; mais quand elles virent que Tiran n'étoit pas de ce nombre, on s'en alla coucher; l'Empereur de ſon côté, & les Demoiſelles du leur, laiſſant la Princeſſe dans ſa garde-robe avec celles qui la devoient ſervir. Plaiſir de ma Vie, ſous prétexte de prendre du linge fin dont elle avoit beſoin pour le bain, ouvrit le coffre dans lequel Tiran étoit renfermé, & le laiſſa un peu ouvert; mais elle le couvrit de pluſieurs choſes pour l'empêcher d'être vû. Pendant ce tems, la Princeſſe ſe déshabilloit, & Plaiſir de ma Vie diſpoſa ſi bien toutes les places, que Tiran pouvoit tout voir. Quand elle fut toute nuë, Plaiſir de ma Vie approcha une lumiere de la Princeſſe, pour obliger Tiran: elle en regardoit & en touchoit elle-même toutes les beautés, faiſant l'éloge des obligations qu'elle avoit à la nature. Elle lui dit après cela: Je crois, Madame, que ſi Tiran étoit à ma place, & qu'il vous touchât comme je fais, il ne changeroit pas ſon bonheur contre le Roïaume de France. Ne crois point cela, lui répondit la Princeſſe, Tiran ſeroit plus flatté d'être Roi. Enſuite Plaiſir de ma Vie s'écria:

Où

Où es-tu à préſent, Tiran! Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puiſſes voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde? Regarde, Tiran, voi les beaux cheveux de la Princeſſe, je les baiſe à ton intention, toi qui es le meilleur de tous les Chevaliers; voi ſes yeux & ſa bouche, que je baiſe en penſant à toi; voi ſa belle gorge que je tiens dans mes mains; voi comme elle eſt bien taillée, petite, ferme & blanche; regarde, Tiran, les belles cuiſſes; regarde le tréſor de la nature, ce que jamais perſonne n'a vû; que ne ſuis-je un homme! je voudrois y finir ma vie. Que ne viens-tu ici, Tiran, puiſque je t'appelle! Tiran eſt le ſeul dans le monde qui ſoit digne de toucher ce que je touche.

Tiran de ſon côté voïoit tout. Les diſcours de Plaiſir de ma Vie le mettoient hors de lui-même, & il avoit de terribles envies de ſortir de ſon coffre. Après qu'elles eurent badiné quelque tems de cette façon, la Princeſſe entra dans le bain, & dit à Plaiſir de ma Vie de ſe déſhabiller & de ſe baigner avec elle. Je n'en ferai rien, Madame, lui répondit-elle, qu'à une ſeule condition; c'eſt que vous permettiez que Tiran paſſe une heure

re avec vous dans votre lit. Tai-toi, folle, lui répondit la Princeſſe. Mais, Madame, continua Plaiſir de ma Vie, dites-moi je vous prie, ce que vous feriez ſi Tiran venoit une nuit ſans que perſonne l'eût apperçu, & qu'il ſe trouvât dans votre lit à vos côtés? Je lui parlerois, reprit la Princeſſe comme il me conviendroit, & je le prierois de s'en aller. Mais s'il ne vouloit point, pourſuivit-elle? Je prendrois alors le parti du ſilence, répondit Carméſine, plutôt que de faire du bruit, & que de me déshonorer. Pour moi, dit la bonne Demoiſelle, je n'agirois pas non plus autrement en cas pareil. Pendant qu'elles s'entretenoient ainſi, la Veuve Repoſée entra, & la Princeſſe la pria de ſe baigner avec elle. Elle y conſentit & ſe déshabilla: elle demeura toute nuë avec des chauſſes rouges, & un bonnet de toile ſur la tête. Quoiqu'elle eût encore beaucoup de beauté, cet équipage la faiſoit paroître plus laide qu'un diable. Quand la Princeſſe fut ſortie du bain, on lui ſervit deux perdrix avec de la malvoiſie de Candie, & une douzaine d'œufs accommodés avec du ſucre & de la canelle. Après qu'elle eut mangé, elle ſe mit au lit. Pour lors la Veuve Repoſée & les autres Demoiſelles

paſſerent dans leur chambre ; il ne demeura que les deux qui couchoient dans la garde-robe. Quand elles furent bien endormies, Plaiſir de ma Vie ſe leva en chemiſe & fit ſortir Tiran de l'armoire : elle lui dit de ſe déshabiller ſans que perſonne l'entendît. Il trembloit comme la feüille, & le cœur lui battoit d'une étrange ſorte. Comment donc, dit Plaiſir de ma Vie, il n'y a point d'homme brave dans les combats qui ne ſoit timide avec les femmes! Raſſurez-vous, continua-t-elle, je ne vous quitterai pas. Je vous jure, mon Dieu, lui répondit Tiran, que j'entrerois en champ clos pour me battre à outrance contre dix Chevaliers plus hardiment que je ne fais ce que vous me faites faire. Mais elle le raſſuroit tout autant qu'elle le pouvoit. Enfin elle le prit par la main, il la ſuivit en tremblant, & lui dit, que l'amour extrême qu'il avoit pour la Princeſſe le réduiſoit en cet état de trouble & d'embarras, & que lorſqu'il penſoit à la colere où elle ſeroit de l'offenſe qu'il lui faiſoit, il aimoit mieux retourner que d'aller plus avant. Je voudrois, continua-t-il, la poſſeder par mon amour & point du tout par de ſemblables moïens. Au nom de Dieu laiſſez-moi retourner,

tourner, j'aime mieux perdre la choſe du monde que j'aime avec le plus d'ardeur que de rien faire qui la puiſſe offenſer: Je me reproche ſeulement d'être venu ici ſans ſon aveu, & j'en ſuis ſi pénétré de douleur, que je crois que je m'en punirai en me privant du jour. Croïez, ajouta-t-il, que c'eſt l'amour & non la crainte qui me fait parler; & ſi jamais elle ſçait que j'ai été ſi près d'elle ſans l'avoir offeuſée, j'eſpere qu'elle ſera touchée de ce bon procedé, & qu'elle m'en aimera davantage. Plaiſir de ma vie trouva toutes ſes raiſons fort mauvaiſes, & lui dit fort en colere: Vous êtes le plus méchant homme que je connoiſſe. Nous ne ſommes pas en ſituation d'avoir une longue converſation: mais ſi vous ne profitez pas de cette occaſion, vous me rendrez malheureuſe pour toute ma vie, & vous ſerez cauſe de ma mort. Je raconterai la fauſſeté de vos paroles & celle de vos procédés; je toucherai de pitié ceux que j'en inſtruirai. Vous me prierez un jour avec inſtance de vous faire retrouver ce que vous refuſez aujourd'hui. Vous faites le malheur de la Ducheſſe. Vous voïez de quelle façon je vous ai conduit dans cette chambre où vous pouvez trouver les plaiſirs

ſans

ſans aucun danger, & je vois par votre refus, & par le tremblement que je ſens en vous tenant la main, que vous n'oſez obtenir ce que tout Amant déſire. Mais enfin je veux voir la fin de tout ceci ; je ſuis laſſe d'attendre plus long-tems ce que vous m'avez demandé avec tant d'inſtance, & je vous déclare que puiſque vous avez ſi peu d'égard à ce que je vous dis, que je vais crier de toute ma force pour faire croire à l'Empereur & à toute la Cour que vous êtes entré ici par force. O Chevalier de peu de courage, vous n'oſez approcher d'une fille ! O miſérable Général, qui mourez de peur ! Quelle raiſon donnerez-vous à l'Empereur quand il vous trouvera dans cette ſituation ? Je vous ferai connoître, & Dieu auſſi-bien que le monde ſeront témoins de votre peu d'eſprit ; on calculera votre amour & votre peur. Faites ce que je vous dis, & je vous répons d'un ſort heureux ; comptez ſur la Couronne Impériale. Nous ſommes au moment où je ne puis vous dire autre choſe, ſinon que vous alliez auprès de la Princeſſe ſans vous embaraſſer de rien. Tiran lui répondit : Je ne penſe plus qu'à prouver mon amour, & je ſacrifie tous les plaiſirs à ce déſir. Je veux

mourir, & mourir fidéle pour celle que j'adore. Eh bien, lui dit Plaiſir de ma Vie en quittant la main de Tiran, demeurez avec votre reſpect & vos ſcrupules. Tiran ne ſçachant où il étoit, parce qu'il n'y avoit point de lumiere dans la chambre, l'appelloit le plus doucement qu'il lui étoit poſſible. Elle feignoit par malice de ne le point entendre. Cependant après l'avoir laiſſé une demi-heure en chemiſe & nuds pieds, lorſqu'elle imagina l'avoir ſuffiſamment refroidi, elle en eut pitié, s'approcha de lui, & lui dit: C'eſt ainſi que l'on corrige ceux qui ſont foiblement amoureux. Pouvez-vous penſer qu'il y ait aucune femme dans le monde qui ne déſire d'être aimée, & qui ne trouve très-bon qu'on entre chez elle le jour ou la nuit par le toît & par les fenêtres? Je ſerois bien fâchée qu'Hyppolite n'en uſât pas ainſi, je l'aimerois mille fois davantage, & ſi je ne voulois pas répondre à ſon déſir, je ne trouverois pas mauvais qu'il me prît par les cheveux, & qu'il me trainât par la chambre pour me contraindre à ce qu'il déſireroit; je l'aimerois d'autant plus qu'il me paroîtroit un homme. Car enfin on doit ſervir, honorer, & reſpecter une femme par tout ailleurs; mais

mais quand on eſt tête à tête, il ne faut plus avoir ni égard ni politeſſe. Ne ſçavez-vous pas que le Pſalmiſte dit : *Manus autem*, & que la Gloſe dit poſitivement : Si vous voulez être bien avec les femmes, ne ſoïez ni honteux, ni timide, comptez que nous vous en eſtimons davantage. Par ma foi, Demoiſelle, dit Tiran, vous m'avez mieux fait connoître mes torts que jamais aucun Confeſſeur n'eût pû faire, quelque bon Théologien qu'il eût été : Menez-moi, je vous prie, au lit de ma Dame. Plaiſir de ma Vie l'y conduiſit, & le fit placer à ſes côtez. Le chevet du lit ne touchoit point au mur. Elle dit à Tiran de ne point remuer, qu'elle ne le lui dît. Elle ſe plaça donc debout au chevet, & mettant ſa tête entre celles de Tiran & de la Princeſſe, après avoir ôté ſa chemiſe, parce que ſes manches l'embaraſſoient; & prenant la main de Tiran, elle la mit ſur la gorge de la Princeſſe, & la promena partout à ſon gré. Elle s'éveilla, & dit : O Dieu, que tu es incommode, Plaiſir de ma Vie ! Comment, tu ne veux pas me laiſſer dormir ! Elle qui avoit la tête ſur le chevet, lui dit : Que vous êtes de mauvaiſe humeur ! vous ſortez du bain & vous êtes ſi bonne à

toucher ! Que j'ai de plaiſir à vous careſſer ! Touche donc, dit la Princeſſe ; mais ne deſcens pas ſi bas. Dormez toujours, lui dit Plaiſir de ma Vie, & laiſſez-moi toucher votre beau corps ; je ſuis ici à la place de Tiran : Où eſt-il à préſent ! Qu'il s'eſtimeroit heureux d'avoir la main où j'ai la mienne ! Pendant ce tems Tiran avoit ſa main ſur le ſein de la Princeſſe, & Plaiſir de ma Vie qui tenoit ſa main ſur la tête de Tiran, l'ouvroit quand elle voïoit la Princeſſe endormie ; pour lors il touchoit partout à ſon gré ; quand elle ſe réveilloit, elle ſerroit la tête de Tiran ; alors il s'arrêtoit. Ils joüerent ce petit jeu pendant plus d'une heure. Mais enfin Plaiſir de ma Vie voïant que la Princeſſe étoit abſolument endormie, ôta la main de deſſus la tête de Tiran, qui ne mit plus de bornes à ſes entrepriſes. Pour lors la Princeſſe commença à s'éveiller, & moitié endormie, elle dit : Tu ne veux donc pas me laiſſer dormir ! mais que fais-tu là, as-tu perdu l'eſprit ? Elle ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir de ce que c'étoit. Plaiſir de ma Vie lui ferma la bouche avec la main, & lui dit à l'oreille, de peur que les autres Demoiſelles ne l'entendiſſent : Taiſez-vous, Madame, gardez

gardez de vous perdre ; craignez que l'Impératrice ne vous entende ; c'eſt notre Chevalier qui mouroit pour vous. O malheureuſe que tu es, lui dit la Princeſſe ! Comment as-tu la hardieſſe de m'expoſer à une telle infamie! Le mal eſt fait, Madame, lui répondit Plaiſir de ma Vie, ne nous expoſez point toutes deux, il me paroît que le plus ſûr & le meilleur eſt de ſe taire. Tiran la conjuroit tout bas le mieux qu'il lui étoit poſſible. La Princeſſe ſe voïant réduite dans une telle ſituation, vaincuë d'un côté par ſon amour, & de l'autre tourmentée par la peur, qui dans ce moment étoit la plus forte, prit le parti du ſilence. La Veuve Repoſée qui avoit entendu le cri qu'elle avoit pouſſé d'abord, ſe douta que Plaiſir de ma Vie y avoit donné lieu, & que Tiran étoit avec la Princeſſe; & ſur le champ elle imagina que ſi il avoit couché avec elle, elle ne pourroit jamais l'amener à ſon but. Tout le monde ſe taiſoit, & la Princeſſe conjuroit Tiran tout bas de ne pas pouſſer plus loin ſon entrepriſe. Mais la Veuve Repoſée ſe levant ſur ſon lit, cria ſi haut Qu'avez-vous donc, ma fille ? que toutes les Demoiſelles s'éveillerent avec beaucoup de bruit & de rumeur, de façon que l'Im-

pératrice en fut elle-même réveillée. Elles se leverent en grande hâte, soit nuës, soit en chemise, & coururent à la chambre de la Princesse qu'elles trouverent bien fermée. Elles demanderent de la lumiere. Pendant qu'on en cherchoit & que l'on frappoit à la porte, Plaisir de ma Vie prit Tiran par les cheveux, & le tira d'un lieu où il auroit voulu finir sa vie; elle le conduisit dans la garde-robe, le fit passer sur un toît, & lui donna une corde afin qu'il pût se laisser descendre dans le Jardin où il trouveroit une porte pour sortir, qu'elle avoit eu la précaution de tenir ouverte, au cas qu'il eût été surpris par le jour. Mais les cris de la Veuve Reposée & des autres Demoiselles l'empêchoient de le faire sortir autrement. Dès qu'elle lui eut donné la corde, elle ferma la fenêtre & revint auprès de sa Maitresse. Tiran de son côté attacha la corde, & dans la crainte qu'il avoit d'être découvert, il se laissa couler en bas sans sçavoir si elle étoit assez longue. Il s'en falloit plus de quatre toises qu'elle ne touchât à terre, & ses mains ne pouvant plus le soutenir, il fut obligé de se laisser tomber; ce qu'il fit si malheureusement, qu'il se cassa une jambe, & qu'il demeura sur

la

la place n'aïant pas la force demarcher.

Quand Plaiſir de ma Vie fut retournée à ſon lit, on apporta des lumieres, & toutes les Demoiſelles entrerent avec l'Impératrice en demandant à la Princeſſe ce qui l'avoit ainſi fait crier. Madame, lui répondit-elle, il a ſauté un gros rat ſur mon lit qui m'a paſſé ſur le viſage, & qui m'a fait tant de peur, que j'ai crié ſans ſçavoir ce que je faiſois : il m'a même égratigné le viſage, je ſuis bien heureuſe qu'il ne m'ait point attrapé l'œil. Effectivement elle avoit une petite égratignure que Plaiſir de ma Vie lui avoit fait en l'empêchant de crier. L'Empereur ſe leva de ſon côté & vint dans la chambre de la Princeſſe avec ſon épée ; & croïant que c'étoit un rat, il ſe mit à le chercher par toute la chambre. Mais Plaiſir de ma Vie fut alerte. Tandis que l'Impératrice parloit à la Princeſſe, elle alla dans la garde-robe, & montant ſur le toît, elle détacha la corde. Elle diſtingua les plaintes de Tiran. Elle ſe douta qu'il étoit tombé, & ſans rien dire, elle rentrad ans ſa chambre. Le bruit étoit ſi grand dans le Palais parmi les gens de la Garde, & les Officiers de la Maiſon de l'Empereur, que c'étoit une choſe terrible à entendre ;

il n'auroit pas été plus considérable si les Turcs étoient entrés dans la Ville. L'Empereur qui soupçonnoit que ce ne fût autre chose qu'un rat, remua tous les meubles & les coffres, il fit même ouvrir les fenêtres; & si Plaisir de ma Vie n'avoit pas eu la précaution de détacher la corde, au moment qu'elle le fit, l'Empereur l'auroit apperçûë. Le Duc & la Duchesse qui étoient au fait de ce qui se passoit, ne douterent pas, en entendant un aussi grand bruit, que Tiran n'eût été découvert. Leur inquiétude fut extrême, en imaginant qu'il étoit pris, ou peut-être tué. Le Duc s'arma promtement dans le dessein de le secourir. La Duchesse ne sçavoit que devenir n'aïant seulement pas la force de remettre sa chemise. Le Duc sortit donc tout armé de sa chambre pour sçavoir la cause de ce bruit, & ce qu'étoit devenu Tiran. Il rencontra l'Empereur qui lui dit que tout cela n'étoit venu que de la folie des Demoiselles qui ont peur d'une bagatelle. Un rat qui a sauté sur le visage de ma fille & qui l'a un peu égratignée à la jouë, a causé tout ce vacarme; retournez-vous coucher, continua-t-il, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin. Le Duc suivit son conseil, & rendit

compte

compte à la Ducheſſe de ce qu'il avoit appris, dont ils furent l'un & l'autre infiniment ſoulagés. Le Duc aſſura ſa femme qu'il auroit tué l'Empereur & tous ceux de ſon parti, ſi l'on eût fait le moindre mal à Tiran, & j'aurois mis notre ami ſur le Trône; mais il vaut mieux que les choſes ſe ſoient paſſées comme elles ont fait. La Ducheſſe ſe leva & courut à la chambre de la Princeſſe. Plaiſir de ma Vie la conjura d'y demeurer, & de prendre garde que l'on ne parlât mal de Tiran, pendant qu'elle iroit ſçavoir de ſes nouvelles. Elle fut dans la garde-robe, monta ſur le toît, & n'oſant rien dire, elle l'entendit ſe plaindre.

Cependant Hyppolite qui ne ſçavoit point ce qu'étoit devenu Tiran au milieu du bruit, & de l'allarme qui ſe répandoit dans la Ville; mais qui n'ignoroit pas qu'il étoit au Palais, dit à tous ſes camarades qu'il étoit chez le Duc; & comme il ſçavoit, auſſi-bien que le Comte de Branches, ſes amours avec la Princeſſe, il fit armer tous les François. Le Seigneur d'Agramont perſuadé que ce bruit ne pouvoit regarder que Tiran, leur dit: Il peut lui être arrivé quelque accident, allons promtement le ſecourir, au cas qu'il en ait beſoin;

ſoin ; car lorſqu'il a couché ici, tout a été tranquille. Pendant que vous acheverez de vous armer & de vous mettre en ordre, leur dit Hyppolite, je vais à la porte du Palais examiner ce qui ſe paſſe. Il ſortit avec le Vicomte de Branches. Celui-ci courut à la grande porte, & Hyppolite à celle du Jardin, en convenant que celui qui ſeroit plutôt inſtruit, reviendroit promtement avertir l'autre. Quand Hyppolite fut à la porte du Jardin, qu'il croïoit fermée, il prêta l'oreille à des plaintes qu'il crut être celles d'une femme. Il dit : J'aimerois bien mieux entendre la voix de Tiran ; puiſque ce n'eſt pas la ſienne, que m'importe. Il examina pour voir s'il ne poutroit pas monter ſur le mur ; mais voïant que la choſe étoit impoſſible, & ne doutant pas que la femme qu'il croïoit entendre, ne fût le ſujet de la rumeur du Palais, il retourna à la grande porte. Il y trouva le Vicomte avec pluſieurs autres qui n'avoient pû entrer, ni rien découvrir. Cependant les cris étoient un peu diminués, & le calme commençoit à ſuccéder. Hyppolite dit au Vicomte ce qu'il avoit entendu à la porte du Jardin, & qu'il ne doutoit pas que les plaintes de cette femme n'euſſent du rapport

port avec ce qui s'étoit paſſé. Allons-y, reprit le Vicomte ; ſi c'eſt une femme, & que nous la puiſſions ſecourir, notre profeſſion nous y oblige. Il y furent en effet. Ces plaintes frapperent leurs oreilles ; mais ſans pouvoir diſtinguer aucune parole, ni reconnoître le ſon de la voix, parce que la douleur y cauſoit un grand changement. Le Vicomte de Branches dit à Hyppolite : Enfonçons la porte, il eſt nuit, perſonne ne ſçaura que c'eſt nous qui l'aurons fait ; mais ils la trouverent ouverte. Le Vicomte paſſa le premier, & marcha droit à la voix. Comme elle lui parut fort extraordinaire, il lui dit : Je te commande de la part de Dieu, de me dire ſi tu es un eſprit, ou un corps qui ait beſoin de ſecours. Tiran croïant qu'ils étoient des gens de l'Empereur, afin de n'être pas reconnu, contrefit encore plus ſa voix, quoiqu'elle le fût déja ſuffiſamment, & dit : J'ai été autrefois Chrétien baptiſé ; mais je ſouffre beaucoup à préſent à cauſe de mes péchés. Je ſuis un eſprit inviſible, & quoique vous me voïez, je ſuis ſous cette forme, afin que les mauvais eſprits puiſſent me caſſer les os & me déchirer la chair. O que je ſouffre, continua-t-il ! ſi vous reſſentiez la milliéme partie de mes douleurs,

leurs, tout ce que l'on vous a dit vous feroit une grande impreſſion. Ils firent alors le ſigne de la Croix, & dirent l'Evangile de ſaint Jean. Le Vicomte dit aſſez haut pour que Tiran l'entendît : Hyppolite, allons au logis, & amenons tous nos Gendarmes, avec de l'eau benîte, & un Crucifix, & venons examiner ce que peut être tout ceci qui me paroît un événement conſidérable. Hyppolite lui répondit qu'il n'étoit pas néceſſaire de retourner chez eux : N'avons-nous pas nos épées, dit-il, ſur leſquelles il y a des Croix ? Je vais approcher. Tiran qui entendit les noms d'Hyppolite & de Vicomte, dit : Si c'eſt toi, Hyppolite de France, approche, ſans avoir peur. Hyppolite tira ſon épée, la mit devant lui, & faiſant le ſigne de la Croix, prononça ces paroles : Je croi, comme tout bon Chrétien, tous les articles de la Foi Catholique & Romaine, & je veux vivre & mourir dans ces ſentimens. Enſuite il s'approcha avec une grande peur. Mais cependant le Vicomte de Branches en avoit encore plus que lui ; car il ſe tenoit éloigné. Tiran lui dit à voix baſſe : Viens, je ſuis Tiran. Mais ſe doutant bien qu'il en auroit plus de peur encore, il éleva la voix, & lui dit : O Chevalier,

valier, que vous êtes poltron ! Quand je ſerois mort, qui pourroit vous empêcher d'approcher ? Hyppolite reconnoiſſant ſa voix, vint. Quel malheur vous a réduit, lui dit-il, dans la ſituation où vous êtes ? Vous êtes apparemment bleſſé. Ne fais point de bruit, & ne t'en embarraſſe point, lui répondit le Général ; mais appelle le Vicomte de Branches. Il vint, & lui demanda pardon de tout ce qu'ils lui avoient dit. Nous n'avons pas le tems d'écouter tout cela, dit Tiran, mais emportez-moi d'ici. Ils le prirent ſur leurs bras, & le porterent hors du Jardin, dont ils fermerent la porte ; & de là ſous un portique auprès de ſon logement. Je ſens, leur dit-il, une douleur plus grande que je n'en ai jamais ſenti dans les plus grandes bleſſures. Je voudrois avoir des Medecins ; mais il faudroit que ce fût à l'inſçu de l'Empereur. Seigneur, lui dit Hyppolite, voulez-vous que je vous donne un bon conſeil ? Votre bleſſure ne ſe peut cacher, ſurtout avec le bruit qui s'eſt fait au Palais. Si vous pouvez monter à cheval, & vous rendre au Palais de Beaulieu, où ſont vos écuries, nous dirons qu'en montant vos chevaux, il y en a eu un qui s'eſt laiſſé tomber ſur vous, & qui vous a caſ-

ſé

ſe la jambe. Hyppolite nous donne un bon conſeil, reprit le Vicomte de Branches; autrement l'Empereur ne pourra ignorer la vérité. Qui ſe livre à l'amour, doit s'attendre à toutes les peines, à tous les malheurs, & à tous les chagrins; pour un plaiſir il éprouve cent douleurs. Ainſi je voudrois que, lorſque vous ſerez guéri, & que vous aurez rempli le vœu que vous avez fait, nous priſſions le chemin de notre Païs. Vicomte, reprit Tiran, il n'eſt pas ſi aiſé de recouvrer ſa liberté. Mais cette converſation n'eſt pas de ſaiſon. Va, mon cher Hyppolite, chercher mes chevaux le plus ſecrettement que tu le pourras. Amene-moi la haquenée la plus douce.

D'un autre côté Plaiſir de ma Vie avoit vû de deſſus le toît que l'on emportoit Tiran. Elle revint dans la chambre de la Princeſſe, où ſe trouvoit la Ducheſſe avec toutes les Demoiſelles. L'Impératrice fort étonnée de ce qu'un rat avoit fait un ſi grand bruit dans le Palais, ſe mit ſur le lit de ſa fille, & lui dit: Puiſque le Palais eſt à préſent tranquille, nous ferons bien d'aller dormir. La Princeſſe appella Plaiſir de ma Vie, & lui demanda tout bas où étoit Tiran. Elle lui répondit qu'il

s'en

s'en étoit allé avec beaucoup de chagrin ; mais elle n'eut pas le courage de lui dire qu'il s'étoit caſſé une jambe, ni de lui rendre compte de tout ce qu'elle lui avoit entendu dire. La Princeſſe apprit avec un grand ſoulagement que perſonne ne l'avoit ni vû ni rencontré. Quand l'Impératrice ſe fut levée, au moment que toutes les Dames en chemiſe alloient ſe ſéparer, la Veuve Repoſée lui dit : Madame, vous feriez bien de mener coucher avec vous la Princeſſe votre fille, de crainte que ſi le rat revenoit, il ne lui fît plus de peur qu'à la premiere fois. Vous avez raiſon, lui dit l'Impératrice ; venez, ma fille, vous dormirez mieux avec moi que toute ſeule. La Princeſſe la remercia, l'aſſurant qu'elle ne vouloit pas l'incommoder, & qu'elle garderoit la Ducheſſe avec elle ; mais la Veuve inſiſta encore ſur le rat, & fit ſi bien que l'Impératrice dit à la Princeſſe : Allons, venez, je me géle ici. La Princeſſe lui dit : Puiſque vous le voulez abſolument, Madame, je vais vous ſuivre. L'Impératrice s'en alla, & la Princeſſe très en colere, dit à la Veuve Repoſée : Je commence à vous connoître, & je vois que vous n'êtes occupée qu'à me tromper par toutes ſortes de voïes,

& par les discours du monde les plus faux? Pourquoi, par exemple, êtes-vous assez hardie pour engager ma mere à m'enmener coucher avec elle, pour me faire passer une mauvaise nuit? vous êtes envieuse & méchante. La Veuve Reposée lui répondit qu'elle n'avoit d'autres peines que celles qui lui venoient de son attachement pour elle, & dont elle ne lui donnoit que des preuves honnêtes, & point de celles que les autres cherchoient à lui donner. Madame, continua-t-elle, vous ne devez pas me sçavoir mauvais gré si je suis plus attentive que les autres à votre honneur, qui m'est plus cher que ma propre vie; & pour vous prouver que je vois tout ce qui se passe, croïez-vous que je n'aïe pas pitié de l'état de Tiran, que je ne l'aïe pas vû descendre par une corde, qui s'est rompuë, de façon que je crois qu'il a les jambes cassées & le corps fracassé. Alors elle se mit à pleurer. La Princesse à ce discours, cria trois fois, Jesus, & tomba évanoüie sur le plancher. Elle fit un si grand cri, que l'Impératrice, qui étoit déja endormie, se réveilla, se leva promptement, & courut à la chambre de sa fille, qu'elle trouva sans connoissance. L'Empereur se leva encore de son côté,

& manda les Médecins, qui furent plus de trois heures à la faire revenir. Il demanda comment ſa fille étoit tombée dans cet accident. On lui répondit qu'elle avoit vû un autre rat beaucoup plus petit que le premier ; mais qu'à cauſe de l'impreſſion que l'autre lui avoit fait, elle avoit perdu connoiſſance. O malheureux Empereur que je ſuis, s'écria-t-il ! Pourquoi faut-il que dans ma vieilleſſe j'éprouve de ſi grandes peines ! Pourquoi la mort me menage-t-elle ! Il tomba lui-même évanoüi. Les cris dont le Palais retentit ne ſe peuvent concevoir. Tiran qui attendoit ſous le portique, les entendit au moment qu'on lui amena ſes chevaux. Il ſembloit que le Ciel alloit tomber ; & l'inquiétude où il étoit pour ſa Princeſſe, redoubla la douleur qu'il reſſentoit. Hyppolite lui enveloppa la jambe avec des martres zibelines pour la garantir du froid, & le mieux qu'il leur fut poſſible ils arriverent à la porte de la Ville. Les Gardes reconnurent Tiran, & lui demanderent où il alloit à cette heure. Il leur répondit qu'il alloit voir ſes chevaux à Beaulieu ; parce qu'il devoit inceſſamment retourner au Camp. On ouvrit auſſi-tôt les portes. Tiran ſuivit le grand chemin ; mais quand il eut

fait une demi-lieuë, il dit qu'il craignoit que l'Empereur n'eût maltraité la Princeſſe par rapport à lui, & qu'il vouloit retourner pour la défendre. Le Vicomte lui dit. Oh! par ma foi, vous êtes joliment accommodé pour cela. Mais en vérité, répondit Tiran, je ne ſens aucun mal, le plus fort emporte le plus foible. C'eſt pourquoi je vous prie de me laiſſer retourner à la Ville pour voir ſi nous ne pourrons être d'aucune utilité à la Princeſſe. En vérité vous avez perdu le ſens, continua le Vicomte; vous ne pouvez vous tenir à cheval, encore moins à pied, & vous voulez retourner à Conſtantinople. C'eſt donc afin que l'Empereur & tous les autres ſçachent ce qui vous eſt arrivé. De plus, ſoïez sûr que ſi vous ne vous faites pas panſer inceſſamment, vous mourrez, ou du moins que vous ſerez eſtropié. Que m'importe, dit Tiran! C'eſt moi qui ai fait le mal, c'eſt à moi de le réparer. Par ma foi, vous ne retournerez pas, dit le Vicomte, quand je devrois emploier la violence. Le Duc n'eſt-il pas au Palais, pour ſecourir la Princeſſe ſi elle en a beſoin? Vous voïez ce que produit votre amour. Mais ne reſtons pas ici plus long-tems: marchons; car chaque moment vous met

en

en danger. Puiſque vous ne voulez pas me laiſſer aller, lui dit Tiran, faites-moi du moins le plaiſir de vous y tranſporter, & ſi quelqu'un veut attaquer, ou faire la moindre choſe à la Princeſſe, mourez tous, ſans recevoir aucun quartier. Enfin, il les pria ſi fort, que le Vicomte fut obligé de retourner à la Ville; ce qu'il fit en diſant tout bas, & ſans être entendu que par Hyppolite: Je veux mourir ſi je m'embarraſſe de Dame ou de Demoiſelle. Je ne penſerai qu'à lui envoïer des Médecins. Quand le Vicomte fut à la porte, les Gardes ne vouloient pas la lui ouvrir; ce qu'ils firent cependant, quand il dit que le cheval de Tiran s'étoit abattu, & qu'il venoit promtement chercher des Médecins. Il fut très-long-tems ſans pouvoir les emmener; ils étoient occupés auprès de l'Empereur & de ſa fille. Quand ils les eurent ſoulagés l'un & l'autre, ils emporterent tout ce qui étoit néceſſaire pour Tiran, ſans oſer apprendre à l'Empereur que le Général avoit beſoin de leur ſecour. Le Vicomte fit tout ſon poſſible pour voir la Princeſſe, afin de pouvoir donner de ſes nouvelles à Tiran. Quand elle revint à elle, & qu'elle ouvrit ſes beaux yeux, elle dit: Il eſt mort

celui qui tient mon ame captive ! Dites-le moi, je vous conjure ; car je ne veux pas lui ſurvivre. L'Impératrice étoit ſi troublée qu'elle ne comprenoit rien à ce diſcours. Elle en demanda l'explication. La Ducheſſe, qui tenoit la Princeſſe ſur elle, lui répondit qu'elle demandoit ſi le Roi étoit mort. Mais elle l'interrompit, en diſant : Je ne demande point cela, je veux ſçavoir ſi celui en qui j'avois mis toute mon eſpérance, ne vit plus. La Ducheſſe lui répondit : Non, il n'eſt pas mort, jamais nous ne l'avons pû trouver : & ſe tournant vers l'Impératrice, elle lui dit : Cette maladie fait dire les choſes les plus folles aux gens les plus ſenſés. Quand elle fut abſolument revenuë le Vicomte & le Duc emmenerent les deux Médecins. La Princeſſe à cette nouvelle répandit des torrens de larmes, & dit : O Tiran mon Seigneur, pere de toute Chevalerie ! Voilà donc la Maiſon de Roche-Sallée détruite, & la Bretagne, qui fait la plus grande perte qu'elle puiſſe faire ; car vous êtes mort, vous êtes perdu ſans reſſource ! On ne tombe point d'auſſi haut que vous avez fait, ſans perdre la vie. Pourquoi ce malheur ne m'eſt-il pas arrivé à moi qui ſuis cauſe de votre infortune !

ne ! La Ducheſſe étoit auſſi très-affligée de ſon côté, & de la maladie de Tiran, & de l'état dans lequel elle voïoit la Princeſſe.

Les Médecins partirent ſans en rien dire à l'Empereur ; ils craignoient, comme il étoit fort délicat, que cette nouvelle ne lui cauſât quelque altération. Ils trouverent Tiran dans un lit qui ſouffroit terriblement ; car ſa jambe étoit ſi fort caſſée, que l'os perçoit la peau. Ils lui firent de ſi grandes douleurs pour la remettre, qu'il s'évanoüit trois fois. Après avoir poſé leur premier appareil, ils lui défendirent expreſſément de ſortir de ſon lit, & revinrent à la Ville. L'Empereur leur demanda à leur retour, où ils avoient été, puiſqu'il ne les avoit pas vûs à ſon dîner. Ils lui dirent, qu'ils avoient été à Beaulieu donner des remedes au Général, Quel mal a-t-il, reprit l'Empereur ? Seigneur, lui répondirent-ils, en eſſaïant un cheval Sicilien qu'il montoit, il eſt tombé dans un canal, & il s'eſt fait un peu de mal à la jambe. Ah ! ſainte Marie, s'écria l'Empereur, il lui arrive tous les jours quelque nouveau malheur. Je veux l'aller voir tout-à-l'heure, pour lui témoigner combien je l'eſtime Les Méde-

cins obtinrent du Prince qu'il ne feroit ce petit voïage que le lendemain, afin qu'il eût le tems de reprendre ſes forces.

L'Empereur paſſa dans la chambre de la Princeſſe pour l'entretenir du mal qu'elle avoit eu, & de celui de Tiran. La Princeſſe ſouffroit tout ce que l'on peut ſouffrir; mais elle n'oſoit le témoigner devant ſon pere. Elle n'étoit occupée que du mal du Chevalier, pour lequel elle avoit tant d'amour. L'Empereur demeura avec ſa fille juſqu'à l'heure du ſouper. Le lendemain matin il fit ſigne par la fenêtre aux Médecins qui alloient voir Tiran de l'attendre. Il monta à cheval, & fut avec eux. Il vit mettre le ſecond appareil, & jugea par l'état de la plaïe que Tiran ſeroit très-long-tems ſans pouvoir aller au Camp. Après qu'on l'eut panſé, il lui parla en ces termes.

Nous ne devons point nous affliger de tout ce que la Providence permet qu'il nous arrive. La prudence humaine ne peut le prévoir. Ainſi les hommes courageux s'arment de patience. Cependant je crois que mes péchés ſont la cauſe du malheur qui vous eſt arrivé. Le Ciel veut me punir, & faire triompher les Turcs. Je comptois vous voir inceſſamment marcher

cher contre mes ennemis qui viennent en plus grand nombre que jamais attaquer mon Empire. Puiſque l'état où vous êtes m'ôte cette eſpérance, je prens le parti, malgré mon âge & mes infirmités, d'aller leur livrer Bataille, & de finir ainſi mes triſtes jours. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur j'ai appris votre accident. Je fondois toute ma reſſource ſur votre valeur. Quand les Turcs ne vous verront plus à la tête de mes Troupes, ils ne craindront plus rien. Ils s'empareront de tout mon Empire. Voïez donc par combien de raiſons je m'intéreſſe à votre ſanté. Je vous conjure de prendre patience, ſi vous aimez votre vie & la mienne. J'eſpere que Dieu aura pitié de vous, & de ſon peuple Chrétien, qui ſans vous, ſera réduit en captivité.

Tiran, que la grande douleur empêchoit de parler, lui répondit d'une voix foible : Me voici à la fin de ma vie. Mais ce qui me touche le plus, c'eſt la part que V. M. prend à ce qui m'eſt arrivé, & je ſouhaite la mort puiſque je perds l'eſpérance de vous ſervir. En même-tems il lui baiſa la main, & continua de la ſorte : Seigneur, vous pouvez choiſir dans le grand nombre des bons Chevaliers qui

ſont à votre ſervice, un Général qui s'oppoſe aux Ennemis. Pour moi je me rendrai toujours au Camp, le jour marqué, pour y faire ce qui dépendra de moi. L'Empereur fut charmé de l'entendre ainſi parler, il lui dit adieu, & revint à la Ville. Quand l'Impératrice le vit, elle lui dit : Seigneur, que Dieu vous donne longue vie, & le Paradis après la mort. Comment avez-vous laiſſé notre Général ? L'Empereur lui répondit en préſence de la Princeſſe & de toutes les Demoiſelles : Il n'y a aucun danger de mort, mais il eſt fort mal, & ſa jambe eſt prodigieuſement caſſée ; cependant il compte partir Lundi. Sainte Marie, s'écria la Princeſſe ! quel eſt le deſſein de V. M. Vous voulez faire aller au Camp un homme en cet état ! C'eſt donc pour qu'il meure en chemin ? De quel ſecours peut-il être à l'armée ? Songez que vous perdez tout en le perdant, & ſi il demeure eſtropié, il n'aura plus d'autre parti à prendre, que celui de ſe faire Moine. L'Empereur, ſans répondre à la Princeſſe, paſſa dans la Chambre du Conſeil pour déliberer ſur le parti que l'on devoit prendre. Il fut réſolu que Tiran demeureroit à Beaulieu.

Dès que l'Empereur ſe fut retiré, le

Général

Général ordonna qu'on lui fit une caisse grande & forte, dans laquelle il pût se faire porter la nuit du Dimanche suivant. Il ne confia ce secret qu'à ceux qu'il avoit chargés de la commission, & fit dire au Duc & à tous les autres, par le Vicomte de Branches & le Seigneur d'Agramont, de partir comme si de rien n'étoit, & de tout mettre en ordre : aucun d'eux n'imaginoit une semblable folie. Il engagea par de grandes sommes un de ses Médecins à le suivre ; pour l'autre, il refusa de l'accompagner, & lui défendit même de se donner aucun mouvement. A minuit il se mit dans la litiere & prit le chemin de la Ville de S. George, après avoir donné ordre que l'on dît à ceux qui viendroient de la Ville, qu'il reposoit. Quand il fut midi, le Duc de Macédoine & le Vicomte, étant ses proches parens, forcerent la porte, disant qu'il n'étoit pas naturel qn'un homme blessé dormît si long-tems. Alors ils apprirent son départ, monterent à cheval, & le suivirent en grande diligence. Ils manderent à l'Empereur que Tiran avoit exécuté ses ordres, & poursuivirent leur route en le maudissant lui & toute sa race. L'Empereur en apprenant cette nouvelle, se récria

récria ſur ſon exactitude à tenir ſa parole.

Le Duc & le Vicomte joignirent Tiran en peu de tems : ils apprirent qu'il s'étoit évanoüi cinq fois dans le chemin. Furieux contre Hyppolite & le Médecin, ils leur dirent qu'ils n'avoient aucun attachement pour le Général: Et vous, Hyppolite, lui dit le Duc, qui êtes de notre Maiſon, comment pouvez-vous laiſſer partir notre parent en cet état ? Il va mourir & nous ſommes tous perdus : Vous avez un ſi grand tort, que ſans la crainte de Dieu, je vous paſſerois tout-à-l'heure mon épée au travers du corps. Ote-toi de devant moi, car je ſens que la patience commence à m'échapper, en voïant la hardieſſe de ce malheureux Médecin qui expoſe les jours du flambeau de la Maiſon de Roche-Salée. Alors la fureur le tranſporta ſi fort, qu'il mit l'épée à la main & courut ſur le Médecin, qui prit inutilement la ſuite ; il le joignit & lui fendit la tête en deux. Quand l'Empereur apprit la mort de ce Médecin, il monta à cheval, & vint trouver Tiran dans l'Hermitage où le Duc l'avoit fait tranſporter. L'Empereur touché de l'état dans lequel il trouva Tiran,

ran, fit venir tous les Médecins, & voulut être préſent à la viſite que l'on fit de ſa jambe. Ils la trouverent beaucoup plus mal, & déclarerent que s'il avoit fait encore une lieuë, il ſeroit tombé évanoüi, & qu'il en ſeroit mort. Tous les grands Barons de l'Empire vinrent rendre viſite à Tiran. L'Empereur tint ſon Conſeil devant lui. On réſolut que tous ceux qui avoient pris la ſolde partiroient le lendemain. Mon avis, dit le Général, ſeroit que quoiqu'il n'y ait qu'un mois & demi, V. M. en fît payer deux. Cette généroſité contentera vos Troupes, & les engagera à combattre de meilleur cœur. L'Empereur approuva cet avis. Il leur dit qu'il avoit reçû pendant la nuit des Lettres du Marquis de S. George, qui lui donnoit avis, qu'il étoit venu un ſi grand nombre de Maures, que la terre en étoit couverte, & qu'en attendant la fin de la Tréve, ils étoient allés faire la Conquête du Roïaume de Lybie, voiſin de l'Empire Grec, & qu'ils avoient pris ce parti à cauſe de la captivité du grand Caraman & du Roi de l'Inde Supérieure. On dit encore, ajoutoit-il, que le Roi de Jéruſalem eſt venu joindre leur Armée; il eſt Couſin germain du grand Caraman, il eſt

ſuivi

ſuivi de ſa femme, de ſes enfans & de ſoixante mille hommes au moins qui ſont du Païs de Endaſi, le plus fertile & le plus abondant qui ſoit au monde. D'abord qu'il y naît un enfant mâle, on en donne avis au Prince qui le fait elever avec grand' ſoin. Quand il eſt parvenu à l'âge de douze ans, on le fait monter à cheval & on lui enſeigne à eſcrimer. Quand il ſçait bien ces deux exercices, on le met chez un forgeron afin de lui rendre les bras forts & nerveux, & qu'il puiſſe dans la ſuite frapper de plus grands coups. Après cela on l'exerce à la Lute, à la Joûte, & à lancer le Javelot. Enfin le dernier métier qu'on lui fait apprendre, eſt celui de boucher. Afin de les accoutumer au carnage, deux fois l'année on leur fait boire du ſang de beuf & de mouton. Auſſi ſont-ils les plus braves des Païens. Dix de ceux-là valent mieux que quarante des autres. Il mandoit encore que le Roi de l'Inde-Mineure, que l'on dit frere de celui qui ſe trouve priſonnier, eſt venu avec quarante-cinq mille Combattans; qu'un autre Roi qu'on appelle Monadon, les avoit joints avec trente-ſept mille hommes; celui de Damas avec cinquante-cinq mille; & beaucoup d'autres qui ſont à la ſuite de toutes

tes ces Troupes. Tiran dit au Roi : Laiſſez-les venir, Seigneur, j'eſpere qu'avec l'aide de Dieu & de ſa ſainte Mere, & avec les braves Chevaliers qui ſont au Service de V. M. elle en ſera victorieuſe, quand ils ſeroient dix fois en plus grand nombre. Après le Conſeil, l'Empereur recommanda Tiran à Dieu, & ordonna à ſes Medecins de ne le point quitter, & de ne le point laiſſer ſortir. La Princeſſe ſouffroit beaucoup de la maladie de Tiran.

Le Lundi ſuivant toutes les Troupes furent prêtes à partir. L'Empereur & toutes les Dames virent partir les Ducs & les Seigneurs. Les Ducs de Pera & de Macédoine les commandoient. Le Marquis de S. George & les autres furent ravis de leur arrivée, quoiqu'il y eût encore un mois de Tréve. Tiran demeura dans l'Hermitage juſques à ce que les Medecins lui permirent d'aller dans la Ville. Mais n'aïant pû marcher avec les autres, il aima mieux demeurer dans cette Retraite. Le Seigneur d'Agramont n'avoit jamais voulu s'en ſéparer, diſant qu'il n'avoit quitté ſon Païs que pour l'amour de lui, & qu'il ne l'abandonneroit pas dans ſa maladie. Hyppolite ne l'avoit pas

quitté

quitté non plus, pour avoir ſoin de ce qui lui étoit néceſſaire, & ſurtout pour aller à la Ville ſçavoir des nouvelles de la Princeſſe, dont il avoit grand beſoin, & quand les Médecins vouloient lui faire prendre quelque remede, ou faire quelque opération, c'étoit toujours au nom de la Princeſſe, qui reprochoit ſouvent à Plaiſir de ma Vie ce qu'elle avoit fait, & qui la vouloit mettre en pénitence dans une chambre noire; mais elle ſe défendoit toujours en badinant, & en lui diſant: Que dira votre pere, ſi il ſçait que vous me puniſſez? Il voudra ſçavoir pour quelle raiſon. Je lui dirai que je n'ai rien fait que par votre ordre, & que Tiran a tout obtenu de vous. L'Empereur veut me faire votre Belle-mere, vous le ſçavez: Alors j'aurai mon tour. Comptez que quand Tiran viendra vous trouver une autre fois, vous ne vous aviſerez plus de crier comme vous avez fait. La Princeſſe ſe fâcha, & lui ordonna abſolument de finir ſes mauvais propos. Puiſque vous me traitez ſi mal, lui répondit-elle, & que je vous ſuis ſi fort à charge, je ne veux plus vous ſervir, & je veux m'en aller chez le Comte mon pere. Sur le champ elle fut à ſa chambre,

bre, fit un paquet de ſes habits & de ſes bijoux, qu'elle mit entre les mains de la Veuve de Monte-Santo qui étoit à la Cour, & montant ſur une haquenée, elle partit accompagnée de cinq Ecuïers, & prit le chemin du lieu où étoit Tiran. La Princeſſe fut très-fâchée d'apprendre ſon départ: elle envoïa de tous côtez pour la faire revenir de force ou de gré; mais elle avoit pris des chemins détournés pour ſe rendre à l'Hermitage qu'habitoit Tiran. Quand il la vit, il ne ſentit pas la moitié de ſes maux. Mais Plaiſir de ma Vie ne put retenir ſes larmes en le voïant auſſi pâle & auſſi défiguré: Vous n'imaginez pas, Seigneur, la triſteſſe que j'éprouve en penſant au danger que vous avez couru, puiſque je ſuis cauſe en partie de la triſte ſituation où ſe trouve le meilleur Chevalier qui jamais ait vêcu; mais vous connoiſſez mon attachement pour vous, il fait mon excuſe, & vous ſçavez ſi j'ai pû faire autrement. J'ai voulu m'oppoſer aux mauvais conſeils de la Veuve Repoſée, & je ne ſçai comment j'ai pû ſouffrir ſi long-tems ſes diſcours. Mais à la fin je ſuis partie, & je viens me livrer à vous pour me ſoumettre à tout ce que vous ordonnerez? Tiran laiſſant

échapper

échapper un ſoupir du plus profond du cœur, lui dit : Demoiſelle, vous n'avez aucun pardon à me demander ; car vous ne m'avez point offenſé ; & quand cela ſeroit arrivé, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, m'engageroit aſſurément à vous pardonner : Mais priez Dieu que je guériſſe, & vous ſerez plus maîtreſſe de moi & de tout ce qui m'appartient, que moi-même. Cependant ſatisfaites ma curioſité, & dites-moi des nouvelles de la Princeſſe, & de ce qu'elle a fait depuis que je ne l'ai vûë ; je ſuis bien perſuadé qu'elle ne veut plus me voir, & c'eſt cette idée qui me réduit en l'état où je ſuis. Plaiſir de ma Vie lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le Palais, & qu'il n'avoit pû ſçavoir, auſſi-bien que de ce qui la regardoit ; elle finit par lui dire que la grande envie que la Princeſſe avoit de le voir ne ſe pouvoit exprimer, & que ſi l'amour n'eût pas été combattu par la honte, elle ſeroit venuë lui rendre viſite. Tiran lui répondit : Si la Princeſſe ne veut plus me voir, elle m'ôtera la vie. Qu'elle m'accorde le plaiſir de lui parler encore une fois de mon amour, mais qu'elle ne tarde pas, car je ſuccomberai : Je n'ai d'autre

tort

tort que celui de l'avoir aimée, & je vous le repete encore. Je m'eſtimerai trop heureux de la voir encore une fois. Plaiſir de ma Vie le pria de lui écrire une Lettre, en l'aſſurant qu'elle l'engageroit à lui faire réponſe; ce qui ſeroit un moïen de ſçavoir ſa derniere volonté. Dans ce moment les Gentilshommes que la Princeſſe avoit envoïés après elle, entrerent, & lui firent part des ordres dont ils étoient chargés. Plaiſir de ma Vie leur dit de répondre à la Princeſſe qu'elle ne pouvoit la contraindre à la ſervir par force, & qu'elle vouloit retourner chez ſon pere. Si je vous avois trouvée ailleurs, lui répondit le Chevalier, j'aurois exécuté mes ordres; mais je ne dis rien ici, parce que je m'imagine aiſément que le Général ne voudroit pas que l'on déſobéît à la Princeſſe; ainſi je compte qu'il en uſera comme il doit. Soïez certain, répondit Tiran, que les ordres de la Princeſſe ſeront exécutés, & j'obtiendrai par mes prieres, que cette Demoiſelle retourne avec vous. Il demanda ce qu'il falloit pour écrire, & malgré les douleurs qu'il ſouffroit, il écrivit ces mots :

» La crainte de déplaire à V. M. m'a ſeulement empêché de vous écrire juſqu'ici; «

» elle redouble les maux que je ſouffre. Si je
» perds V. A. je perds tout dans ce mon-
» de. La ſeule conſolation que j'aïe euë, a
» été celle d'apprendre que lorſqu'on vous
» annonça mon accident, vous criâtes trois
» fois, Jeſus, & que vous perdîtes con-
» noiſſance. Jugez combien je dois être fla-
» té, moi qui connois l'étenduë de vos per-
» fections, & qui vous ſuis pour toujours
» attaché. Je ne me laſſerois point de vous
» écrire, il me ſemble que c'eſt vous entre-
» tenir; je finis en vous aſſurant que j'obéirai
» éternellement à tous les ordres de V. A.»

Quand la Princeſſe ſçut que Plaiſir de ma Vie arrivoit, elle courut au-devant d'elle jusques ſur l'eſcalier, & lui dit: Que vous êtes cruelle, ma chere ſœur, de m'abandonner comme vous avez fait! C'eſt cependant vous-même, Madame, lui répondit-elle, qui m'avez dit que vous ne me vouliez plus voir. La Princeſſe la mena dans ſa chambre pour l'entretenir, après avoir remercié celui qui l'avoit été chercher. Quand elles furent ſeules, elle lui dit: Ne ſçais-tu pas, Plaiſir de ma Vie, qu'il arrive des querelles entre les plus proches parens; & quand il me ſeroit échappé quelques paroles, devois-tu te fâcher contre moi qui t'aime plus

qu'aucune

qu'aucune autre, & qui n'ai jamais rien eu de caché pour toi ? V. A. parle fort bien, lui répondit Plaiſir de ma Vie, mais elle ne ſe conduit pas de même, elle ne donne ſa confiance qu'à la Veuve Repoſée, dont elle connoîtra tôt ou tard les mauvaiſes intentions. C'eſt elle qui a cauſé tout le mal que nous éprouvons, & je crains bien qu'elle ne s'en tienne pas là, & qu'elle ne me faſſe de la peine auſſi-bien qu'à vous. Je n'oublie point cette cruelle nuit où Tiran ſe caſſa la jambe, & où vous perdîtes connoiſſance. Nous étions toutes en pleurs, elle ſeule étoit dans la joïe. Laiſſons-là tous ces propos, dit la Princeſſe, apprens-moi des nouvelles de Tiran, & quand je pourrai le voir ; car l'attachement que j'ai pour lui m'y fait penſer plus que je ne voudrois ; ſon mal me met au déſeſpoir, je l'aime plus que jamais. Parle-moi donc de lui, ma chere ſœur ; dis-moi s'il eſt en danger. Tout ce que je demanderois à Dieu, ce ſeroit de le voir entrer en bonne ſanté dans ma chambre. Plaiſir de ma Vie l'aſſura qu'il falloit eſperer cette grace du ciel ; mais qu'elle avoit une choſe à faire qui le guériroit promtement. Il ſoupire ſans ceſſe, continua-t-elle, après les faveurs & les

bontés de V.A. Croïez que perſonne n'eſt plus digne de vous poſſeder. Voici une Lettre qu'il vous écrit. La Princeſſe la prit avec joïe, la lut, & lui fit ſur le champ cette réponſe.

» Croïez que j'ai éprouvé les peines les » plus ſenſibles depuis votre malheur, j'ai » partagé vos douleurs. Jamais aucune paſ- » ſion n'a été ſi mêlée de peines & de ten- » dreſſe que la mienne. Tu ſçais combien » je t'avois prié de ménager & de conſer- » ver mon honneur; cependant tu en as » uſé avec moi comme un lion furieux. Et » quel mal ne m'as-tu point fait? Mes » plaintes éveillerent la Veuve Repoſée. » L'Impératrice accourut, & je mourois » de honte en lui parlant, car elle eſt en- » nemie de l'amour. Mes ſoupirs auroient » enfin découvert ce que je voulois ca- » cher. Mais ſuccombant à la peine que » tu m'avois faite, je tombai dans les bras » de la Ducheſſe, & puiſque tu n'as pas eu » plus d'attention pour moi, en dois-je » avoir pour toi! »

Elle donna cette réponſe à Hyppolite, & le chargea de mille complimens. Tiran reçut la Lettre avec un extrême plaiſir; mais la fin lui en déplut, & ſur le champ il lui répondit :

» Je ſouffre moi ſeul dans la nature, & la fin de votre lettre me met au déſeſpoir. « Souvenez-vous de la façon & du tems « qu'il y a que je vous aime. Malgré tou- « tes vos rigueurs, je ne demande à Dieu « que le bonheur de vous voir; je le remer- « cie cependant tous les jours d'avoir bien « voulu que je connûſſe la Dame la plus « parfaite que le ſoleil ait éclairé. L'excès « de votre beauté & celui de votre mérite « me perſuade que vous ne méritez d'être « poſſedée que par l'excès de mon amour. « Daignez me mander ſi vous voulez que « je meure ou que je vive, j'obéïrai en tout « à votre Excellence. »

Tiran remit cette Lettre entre les mains d'Hyppolite en le priant de ne la donner à la Princeſſe qu'en préſence de Plaiſir de ma Vie, & de lui rapporter la réponſe le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Hyppolite exécuta ſes ordres. La Princeſſe ne put lire la Lettre d'abord, à cauſe de l'arrivée de l'Empereur; mais pendant qu'il demandoit à Hyppolite des nouvelles de Tiran, elle paſſa dans ſa chambre avec Plaiſir de ma Vie pour ſatisfaire ſa curioſité. L'Impératrice demanda auſſi beaucoup des nouvelles de Tiran, & trouvant Hyppolite pâle & défait, ce qu'il

étoit véritablement à cauſe de la maladie de ſon parent, qu'il veilloit avec un ſoin extrême, elle lui en demanda la raiſon. Il lui répondit qu'il s'ennuïoit de coucher ſeul, & que quelque dormeur qu'il pût être naturellement, il ne laiſſeroit pas dormir une femme, ſurtout ſi elle lui reſſembloit; car, ajouta-t-il, nous n'avons de maux en ce monde que ceux que nous cauſe l'amour, & je prie Dieu tous les jours de m'ôter ces triſtes idées. L'Impératrice ne douta point à cette réponſe que l'état d'abattement où elle le voïoit, ne fût cauſé par l'amour, & voulant ſçavoir ſi Plaiſir de ma Vie, qui diſoit qu'elle aimoit Hyppolite, avoit quelque lieu de s'en flatter, elle lui dit: Je voudrois que Dieu t'accordât tes ſouhaits. Mais dis-moi ce qui te fait tant ſouffrir. Mon malheur, répondit Hyppolite, qui me rend ingrat envers Dieu & ſes Saints. V. M. croit-elle, que la vie que je mene, ſoit moins pleine de hazards, que celle de Tiran? L'Impératrice lui dit: Parle-moi avec franchiſe de tes actions, & compte que j'aurai ſoin de ton honneur, comme toi-même. Qui pourroit rien déguiſer, s'écria Hyppolite, à quelqu'un d'auſſi grand dans le monde que vous l'êtes?

Vous à qui il ne manque que d'être canoniſée, & dont toutes les Egliſes devroient célébrer la Fête avec douze Leçons. Car enfin vous méritez d'être Déeſſe de toute la terre. On eſt obligé d'entendre le bien & le mal qu'on nous veut dire, reprit l'Impératrice. Madame, lui répondit-il, je n'ai aucune raiſon qui puiſſe m'engager à parler. L'amour ſeul me détermine. Je le crois, dit l'Impératrice. Mais tu dis que tu aimes. Pourquoi ne me confies-tu pas le ſujet de ton chagrin? Il y a quatre choſes, pourſuivit-il, qui ſont plus conſidérables que les autres; mais il y en a une cinquiéme plus vraïe, c'eſt que le Ciel m'ordonne d'aimer V. M. & de la ſervir toute ma vie. Après cet aveu, il n'oſa la regarder; il ſortit ſans lui rien dire davantage. L'Empereur cependant l'appella; mais il étoit ſi honteux, qu'il fit ſemblant de ne l'avoir pas entendu. Il arriva chez lui, ſe repentant très-fort de ce qu'il avoit dit. L'Impératrice de ſon côté en étoit fort occupée, & craignant que l'on ne s'apperçût de l'agitation de ſon ame, elle paſſa dans ſa chambre. Hyppolite qui n'oſoit paroître devant elle, & qui cependant vouloit avoir une réponſe de la Princeſſe, fut averti

averti que l'Impératrice s'étoit renfermée. Il fut donc à la chambre de Carméſine, qu'il trouva aſſiſe & renverſée ſur les genoux de Plaiſir de ma Vie & entourée des autres Demoiſelles qui aimoient Tiran ; il lui demanda une réponſe. Mais elle le chargea de lui dire qu'elle étoit charmée de ce qu'il lui mandoit de tendre, qu'elle lui feroit réponſe de tout ſon cœur, & que leurs ames étoient d'intelligence, malgré leur ſéparation : Je n'ai pas le tems de lui écrire ; mais le Meſſager eſt ſi fidéle qu'on peut lui tout dire, ajouta-t-elle ; tu lui diras donc que je ferai ſi bien que j'irai le voir avec l'Empereur un des jours de cette ſemaine, & que je prie Dieu ſans ceſſe de le guérir promtement, & de nous tirer l'un & l'autre de la peine où nous ſommes. Parts & dis-lui que je me ſuis renfermée pour lire ſa Lettre, & que je préfere la ſolitude à toutes les compagnies du monde. Ah Madame, lui répondit Hyppolite ! ſe peut-il que votre cœur ſoit inſenſible aux maux que ſouffre Tiran, & dont ſon amour & vos rigueurs ſont la ſeule cauſe. V. A. lui refuſe une legere conſolation qui eſt la ſeule qui puiſſe le ſoulager : Sa vie & ſa mort ſont entre

vos mains, un ſeul mot ſuffit pour le rappeller à la vie. Je ne puis lui écrire, lui repliqua la Princeſſe ; mais pour te ſatisfaire, & lui tenir lieu de ma réponſe, Plaiſir de ma Vie, dit-elle, coupe-moi trois cheveux, & qu'Hyppolite les porte à Tiran. Mais du moins, Madame, lui dit-il, pourquoi trois plutôt que quatre, Madame, nous ne ſommes plus au tems paſſé ; alors un Amant ſe contentoit, pour preuve de l'amour de ſa Dame, d'un bouquet de fleurs ou de deux de ſes cheveux : Ce tems-là n'eſt plus. Madame, l'amour de Tiran demande quelque choſe de plus réel pour ſon ſoulagement, c'eſt V. A. qu'il voudroit tenir entre ſes bras nuë ou en chemiſe.

Il lui importeroit même peu que le lit fût parfumé. Mais pour vos trois cheveux, ſi vous voulez que je m'en charge, que du moins V. A. m'apprenne le myſtere qu'ils ſignifient. Pourquoi trois ? Pourquoi les faites-vous prendre ſur votre tête ?

J'y conſens, reprit la Princeſſe : l'un repréſente l'Amour que j'ai pour lui, qui ne peut être comparé à rien dans le monde, & qui me rendroit, s'il en étoit néceſſaire, ingrate envers mon pere & ma mere, & ſi je l'oſe dire, envers Dieu même,

même, pour me donner à lui avec tout ce que je poſſede. Le ſecond témoigne l'extrême douleur que je reſſens à cauſe de lui, & le chagrin de l'offenſe que j'en ai reçuë. Le troiſiéme marque ſon peu d'amour pour moi, & ſon peu de reſpect pour mes défenſes. Alors l'idée du péril que ſon honneur avoit couru dans cette fatale nuit, ſe préſentant à ſon eſprit, ſes yeux ſe remplirent de larmes, le dépit la tranſporta; elle arracha les trois cheveux des mains d'Hyppolite, & les jetta par terre. Eh quoi, Madame, lui dit Hyppolite, voïant la colere qui la tranſportoit! V. A. veut-elle donner la mort à Tiran, en l'accuſant de manquer d'amour & de reſpect pour vos ordres? Les a-t-il violés ces ordres? N'ont-ils pas été plus forts que ſon amour? L'honneur de Votre Alteſſe n'eſt-il pas encore tout entier? La violence de cet amour, les ſuites funeſtes qu'il a eu pour Tiran, l'état déplorable auquel il l'a réduit, rien de tout cela ne vous touchera-t-il? Voulez-vous ne rien pardonner au meilleur de tous les Chevaliers du monde? Voulez-vous cauſer ſa mort, pour en être punie en ce monde & en l'autre? Vous mettrez toute la Maiſon de Bretagne au déſeſpoir,

& vous perdrez plus de dix mille combattans, qui vous ſeront néceſſaires pour terminer la Guerre. Voyez tous les ſecours qui vous ſont venus, & que vous ne devez qu'à lui ſeul. La Veuve Repoſée fera-t-elle la guerre pour vous, & pour l'Empereur ? Mais je vois que le malheureux Tiran ne peut eſpérer de vous ni joïe, ni ſanté, tant vous avez peu de bonne volonté pour lui. Plaiſir de ma Vie, pour appuïer les diſcours d'Hyppolite en faveur de Tiran, lui dit : Je voudrois n'avoir jamais connu ce brave Chevalier, dont vous êtes ſi peu touchée, & qui ſe trouve le plus malheureux en amour, & le plus heureux aux armes. Votre Alteſſe me fera mourir de chagrin ; car elle ne connoît pas cet amour. Pour moi, je ne puis comprendre qu'étant doüée d'autant de vertus, vous ſoïez privée de la plus grande des faveurs du Ciel, puiſqu'enfin vous n'aimez point de la façon dont mérite d'être aimé celui qui vous a ſi loïalement ſervi. Comment ſe peut-il que je vous ſerve avec tant de zele ? Tout ce que je demande à Dieu, c'eſt de vous faire connoître quelle eſt la ſatisfaction de ceux qui ſont amoureux. Quant à moi, je l'éprouve, & j'en puis parler ſçavamment.

Si

Si elle vous étoit connuë, V. A. mériteroit tous les éloges poſſibles, & connoîtroit des plaiſirs qu'elle ignore. Et je conclus très-aiſément que, puiſque vous n'aimez pas Tiran, vous n'aimez aucun de ceux qui lui ſont attachés. Le tems viendra cependant que vous les aimerez tous, & que vous gémirez. Car enfin, pourquoi le jour qu'il pourra monter à cheval, ne retournera-t-il pas dans ſon Païs ? Ses parens & ſes amis le ſuivront, & l'Empire ſera perdu. Quand vous ſerez morte, le Seigneur vous demandera au jour du Jugement compte de votre vie. Il vous dira qu'il a créé l'homme à ſon image & reſſemblance, que de ſa côte il en a tiré ſa compagne, & qu'il leur a dit : Croiſſez & multipliez, peuplez l'Univers. Répons, Carméſine, vous dira-t-il, je t'ai ôté ton frére, pour te faire Impératrice de Conſtantinople. Qu'as tu fait pour répondre à mes vûës ? T'es-tu mariée ? As-tu laiſſé des enfans qui puiſſent défendre la foi Catholique, & augmenter la Chrétienté ? Que répondrez-vous ? Mais je vous vois embarraſſée ſans ſçavoir que lui dire. Je vas, pourſuivit-elle, répondre comme vous ferez. O mon Dieu, plein de bonté, pardonnez-moi, je vous prie. Votre Ange

gardien

gardien vous fera répondre : Il eſt bien vrai que j'ai aimé un Chevalier très-brave que votre divine bonté m'avoit envoïé pour délivrer ſon peuple des Infidéles. Je l'aimois & je le ſouhaitois pour mon mari ; j'avois même pour lui toutes les complaiſances que l'honnêteté peut exiger. J'avois à mon ſervice une Demoiſelle qui s'appelloit Plaiſir de ma Vie, qui me donnoit toujours de bons conſeils, que je ne voulois pas ſuivre. Elle le fit venir un jour dans mon lit. Quand je l'apperçus, je fis un cri, & lorſque je fus revenuë à moi, je gardai le ſilence. Mais une Veuve Repoſée, que j'avois auſſi à mon ſervice, fit de ſi grands cris, que tout le Palais fut en rumeur, & j'éprouvai toutes les craintes, & tous les chagrins poſſibles. Enſuite on me pria de répondre aux déſirs du Chevalier, & je n'en voulus rien faire. Alors ſaint Pierre, qui tient les clefs du Paradis, lui dira : Seigneur, celle-ci n'eſt pas digne de joüir de votre gloire ; car elle n'a point obſervé vos Commandemens. Alors on vous envoïera en Enfer avec la Veuve Repoſée ; & moi, j'éprouverai tout le contraire. Quand j'arriverai en Paradis, on m'y fera fête ; on me mettra dans la plus haute hierarchie ;

rarchie ; & comme une fille obéïſſante, on me placera parmi les plus grands Saints.

L'Empereur entra lorſqu'on s'y attendoit le moins, & quand il eut été quelque tems avec ſa fille, il prit Hyppolite par la main; & s'entretenant avec lui de la guerre & de la ſanté du Général, ils paſſerent ſans s'en appercevoir dans la chambre de l'Impératrice, dans laquelle Hyppolite n'avoit aſſurément aucune envie de ſe trouver. Mais pour elle, quand elle l'apperçut, elle lui fit un accüeil gracieux, & le regarda avec beaucoup de bonne volonté. Elle ſe leva, & fut auprès de l'Empereur. Ils parlerent de pluſieurs choſes, & ſurtout du malheur qui leur avoit enlevé le Prince leur fils, ce qui fit pleurer l'Impératrice. Alors il vint dans la chambre où ils étoient, pluſieurs Chevaliers qui la conſolerent, & qui raconterent à Hyppolite le grand courage que l'Empereur témoigna quand il apprit une ſi triſte nouvelle. L'Empereur, diſoient-ils, apprenant ce malheur, répondit au Cardinal & aux autres qui le lui annoncerent : Vous ne m'apprenez rien de nouveau, leur dit-il, je ne l'avois mis au monde que pour mourir. C'eſt une Loi de la nature

ture à laquelle on ne peut s'opposer. Mais quand il sçut qu'il avoit été tué dans une Bataille contre les Infidéles ; c'étoit un premier jour de l'An, jour auquel il étoit dans l'habitude de donner une grande Fête, & de porter une couronne ; il ne fit autre chose, que de l'ôter pour écouter le détail de la mort de son fils ; & quand il eut appris les belles actions qu'il avoit faites en mourant, il remit sa couronne, en assurant qu'il avoit appris avec plus de plaisir les Actes de Chevalerie qu'il avoit faits, que sa mort ne lui causoit de chagrin. L'Empereur prit alors quelques personnes de son Conseil, pour causer dans un coin de la chambre. L'Impératrice demeura pendant ce tems avec Hyppolite ; mais comme elle vit qu'il ne lui disoit rien, & qu'il étoit honteux avec elle, elle l'attaqua de conversation, & lui fit cette question.

Quoique je ne te dise pas absolument tout ce que je pense sur ton compte, j'espere que tu pourras le comprendre. Le peu d'expérience que j'ai me fait douter de ce que tu m'as dit. Je te prie donc de m'expliquer pourquoi tu m'as tenu un semblable propos. Hyppolite lui répondit tout bas : Ose-t-on parler à V. M. sans

trembler

trembler ! Un ſeul regard fier ou mécontent qu'elle jettera ſur un malheureux, peut le faire rentrer vingt pieds ſous terre. Mais cependant je vous dirai avec la plus grande vérité, qu'en entrant dans cette chambre, & vous appercevant, mon premier mouvement a été de me mettre à genoux devant vous. J'ai craint même que l'Empereur ne reconnût le trouble & l'embarras où j'étois. Après cela j'ai ſoupiré, & je n'ai que trop remarqué que V. M. ſe mocquoit de mon ſoupir. Je vous conjure donc de vouloir m'ordonner comme Dame & Maitreſſe, & V. M. verra quelle eſt l'autorité qu'elle a ſur moi, & quelle ſera la patience avec laquelle je ſoutiendrai tout ce qu'elle me voudra faire ſouffrir. Je vous jure par tout ce qu'il y a de ſacré, que Tiran, ni même mon Confeſſeur, ce qui eſt bien plus fort, ne ſçaura jamais rien de ce qui nous regarde. Qui donc pourra jamais ſoupçonner l'amour que j'ai pour vous ? Mais je n'ai pas la force de vous en dire davantage. L'Impératrice lui répondit : Je voudrois que tu ſatisfis ici ma curioſité. Rien ne doit t'en empêcher ; car l'amour rend tout égal. Il n'y a que les indiſcrets & les inconſtans, qui méritent punition. Ceux

qui

qui aiment bien, doivent au contraire être considérés. Car enfin, Hyppolite, quand une Dame aime un Chevalier, il est sans doute qu'elle le préfere à tous les autres. Voi donc quelle est la constance qu'un homme doit avoir ; car la Dame qui l'aime n'a plus d'égards, ni pour mari, ni pour enfans. Elle abandonne son honneur à l'objet de ses vœux, aussi-bien que sa personne ; & si elle a quelques défauts cachés, c'est à son Amant à les supporter. Ce que j'en dis au moins, n'est pas que j'en aïe le moindre sur ma personne, mais seulement pour te prouver combien une femme se soumet à un homme. Je te dirai donc que tout ce que tu m'as dit m'auroit fait grand plaisir, si tu étois moins timide, & si tu me l'avois répeté. Tout ce que tu me diras me sera agréable, & quelque criminel qu'il puisse être, je ne le dirai ni à l'Empereur, ni à personne au monde. Mais, je te le redis encore, un amour honteux ne me plaît pas. Ces mots aïant rassuré Hyppolite, il répondit : Vos rares qualités m'ont mis cent fois au point de vous déclarer l'amour que vous m'avez inspiré ; mais le respect dû au rang auguste que vous occupez, m'a toujours retenu. L'éclat de votre beauté m'a char-

mé ; & ſi Dieu me fait la grace de vous poſſeder, quel eſt le Chevalier qui pourra m'être comparé ? Votre Excellence doit me pardonner en faveur de ma jeuneſſe. Si je lui explique mal tout ce que je ſens, vous venez de me conſoler, & je ne vis que dans l'eſpérance de vous plaire. Si vous ne m'aimez pas, je ne ſurvivrai point à un ſi grand malheur. C'eſt de vous que dépend ma deſtinée, j'attends aux pieds de V. M. un Arrêt qui reglera le ſort de mon amour. Jugez de ſa violence. Il me fait oublier ce que je ſuis.

Tout ce que tu me dis d'agréable, repliqua l'Impératrice, mérite que je te réponde. Ce ne ſera cependant pas de la façon que tu le déſires ; car tu as mis mon eſprit dans une grande agitation. Je ne comprens pas pourquoi tu veux me plaire, ton âge étant ſi différent du mien ; & ſi l'on ſçavoit que je t'aimaſſe, que diroit-on en me voïant amoureuſe d'un homme qui pourroit être mon petit-fils ? Je ſçai d'un autre côté que l'amour des étrangers n'eſt point conſtant, & que celles qui n'ont point de maris, ſont plus en liberté de bien aimer. J'en ai un, & je ne ſçai point encore comment m'y prendre pour le tromper. Ton amour s'accommoderoit-

il

il de voir un autre posséder ce que tu désires ? Peut-être qu'à ma place toute autre femme chercheroit les moïens de se rendre heureuse, en t'accordant ce que tu demandes ; car, je te l'avoüe, tu me sembles fait de façon à porter avec toi l'excuse des fautes que tu ferois faire. Mais je veux t'aimer sans avoir rien à me reprocher, & m'exposer au péril d'aimer un Etranger. L'Impératrice ne put en dire davantage, parce que l'Empereur se leva, & vint lui donner la main pour aller souper. Hyppolite de son côté essaïa inutilement de lui parler. Plaisir de ma Vie s'en étant apperçuë, lui demanda ce qu'il avoit de si secret & de si important à dire à l'Impératrice. Ce n'est rien autre chose, lui répondit-il, que des nouvelles qu'elle me demande de Tiran. Elle voudroit bien qu'il pût être au Camp, d'où on écrit tous les jours qu'il y est infiniment désiré.

Le lendemain matin Hyppolite partit sans avoir de réponse. Tiran lui demanda pourquoi il avoit été cinq jours absent. Seigneur, lui répondit-il, l'Empereur & la Princesse m'ont retenu, pour me parler de vous. Ils veulent incessamment venir vous rendre visite. C'est pourquoi la Princesse ne vous a point fait de réponse.

Je ſuis bien-aiſe, répondit Tiran, d'imaginer que je la verrai bien-tôt. Il fit ſur le champ appeller les Médecins, & les pria de le faire porter à la Ville, parce qu'il ſe trouvoit beaucoup mieux, & les aſſurant qu'il s'y rétabliroit plus en un jour, qu'en dix où il étoit, parce que l'air de la mer, auprès de laquelle étoit la Ville, lui étoit fort ſain, & que c'étoit une expérience qu'il avoit faite pluſieurs fois, lorſqu'il avoit été bleſſé. Les Medecins approuverent ſa réſolution. Il en partit deux pour en inſtruire l'Empereur, qui monta à cheval avec une nombreuſe ſuite, & vint au-devant du Général, qui fit le chemin en quatre jours dans un brancard porté par des hommes. Quand il fut arrivé dans ſa Maiſon, l'Impératrice, & toutes les Dames furent lui rendre viſite, & le féliciter ſur ſa convaleſcence. Une des Demoiſelles de l'Impératrice, la plus affidée, ne quittoit point la Princeſſe lorſqu'elle étoit chez Tiran. Cependant malgré ſon importunité, ils ſe donnoient des marques de leur amour, pendant que Plaiſir de ma Vie alloit & venoit pour mener cette affaire à bien.

La Tréve étant expirée, la Guerre recommença avec beaucoup de chaleur. Les Turcs n'ignoroient pas la maladie de Tiran;

Tiran ; & comme leur nombre s'étoit conſidérablement augmenté, ils venoient tous les jours à la Ville de S. George, & c'étoit-là qu'il ſe faiſoit de beaux faits d'armes, qui coûtoient la vie à bien des Chevaliers de part & d'autre. Les Turcs vinrent un jour avec toute leur Armée, pour s'emparer des écluſes, afin de n'en plus être incommodés. Mais loin d'y réüſſir, ils perdirent plus de trois mille des leurs. Ils vouloient donner Bataille ce jour-là même ; mais leur grand nombre empêcha les Chrétiens de l'accepter. Ce n'étoit alors que vœux dans toute l'Armée, pour la ſanté de Tiran. On diſoit hautement : S'il avoit été préſent, ou n'auroit pas réfuſé le combat.

L'Empereur mandoit tous les jours de ſes nouvelles, aſſurant qu'il commençoit à ſe lever ; mais qu'il falloit attendre que ſa jambe fût fortifiée. A la vérité Tiran ſe rétabliſſoit chaque jour, & marchoit dans la chambre avec une bequille. Les Dames venoient lui tenir compagnie de tout leur cœur, & la Princeſſe avoit toutes les attentions du monde pour lui. Tiran bien aſſuré de n'être point eſtropié, n'avoit aucune impatience pour ſa guériſon, puiſqu'il voïoit tous les jours ſa bel-

le Princeſſe ; & ſans trop s'embarraſſer du ſuccès de la Guerre, il ne penſoit qu'à ſatisfaire ſon amour. Mais l'Impératrice étant un jour dans ſa chambre, & placée de façon que la Princeſſe ne pouvoit rien dire que ſa mere ne l'entendît, Tiran appella Hypolite, & lui dit tout bas : Sors, & reviens te mettre auprès de l'Impératrice. Parle-lui de tout ce que tu croiras qui la pourra le plus amuſer, afin que je puiſſe entretenir la Princeſſe. Hypolite obëit, & dit tout bas à l'Impératrice : Mon amour m'oblige à venir auprès de V. M. je me déplais partout ailleurs. Je vous conjure, tant je ſouffre par l'incertitude où je ſuis de vous plaire, de m'accorder un don : c'eſt d'être aimé de V. M. elle me rendra le plus heureux des hommes.

Tu me parois digne de l'être, lui répondit-elle, ta vertu & ta douceur me feront paſſer toutes les bornes de la pudeur ; diſpoſe de moi, ordonnes-en, pourvû que tu me jure d'être diſcret ; car enfin ne penſe pas ſeulement à te ſatisfaire, ſonge au danger & au déshonneur auquel tu m'expoſerois. Mais je me fie en ta vertu, & je compte que tu te conduiras à ma volonté. Attens-moi donc cette nuit

ſur une petite terraſſe qui eſt auprès de ma chambre. Sois ſûr que je ne ſerai pas long-tems ſans t'y venir trouver ; car je t'aime à la folie.

Hyppolite voulut lui repréſenter un doute qu'il avoit ſur cette démarche. Mais l'Impératrice lui dit : L'excès de l'amour n'enviſage pas les dangers. Si tu en reſſens aurant que tu m'en aſſures, tu feras ce que je te dis, ſans t'embarraſſer du reſte. Hyppolite lui répondit qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonnoit. Ils finirent là cet entretien. L'Impératrice ſuivie de toutes ſes Dames, ſortit de chez Tiran. Quand elle fut arrivée au Palais, elle alla rendre viſite à l'Empereur. Après l'avoir entretenu quelque tems, occupée de ſon nouvel amour, elle ſortit, & dit à la Princeſſe de demeurer avec les Demoiſelles pour tenir compagnie à l'Empereur. Elle paſſa dans ſa chambre, & fit changer ſon lit, qui n'étoit que de drap, pour en mettre un d'étoffe de ſoïe brodée, ſous prétexte que l'Empereur l'avoit aſſurée qu'il vouloit venir coucher avec elle ; & comme il y a long-tems, dit-elle, qu'il n'eſt venu, je veux le bien traiter. Toute la chambre fut donc promtement tenduë de brocard d'or, & le lit bien parfumé.

Après le souper l'Impératrice passa dans sa chambre, feignant un mal de tête. Une de ses Demoiselles, nommée Elisée, lui demanda devant toutes les autres, si elle ne vouloit pas faire venir les Médecins, pour prendre quelque remede. Fais ce que tu voudras, lui répondit l'Impératrice; mais que l'Empereur n'en sçache rien, il se serviroit de ce prétexte pour ne pas venir cette nuit. Les Médecins arriverent & lui trouverent le pouls fort ému, à cause de l'agitation où la mettoit le combat qu'elle s'attendoit d'avoir à soutenir contre un jeune Chevalier. Ils lui conseillerent de prendre un peu de Sirop de Cinnamome; ce qui lui soulageroit infailliblement la tête, & la feroit dormir. L'Impératrice leur répondit: Je ne compte pas beaucoup sur le sommeil de cette nuit; & de la façon dont je me trouve, je m'attends à chercher tous les coins de mon lit. Si vous croïez passer une si mauvaise nuit, lui répondirent les Médecins, envoïez-nous chercher promtement, & nous viendrons vous veiller. Je n'accepte point votre proposition, leur répondit-elle, je ne veux pas que vous me voïez, le mal que j'ai n'a pas besoin de témoins. Je vais me coucher. En s'en allant, ils lui recommanderent

recommanderent bien de ne pas oublier la Malvoiſie. Elle n'eut garde de l'oublier. Elle ſe baigna, ſe parfuma, & fit encore parfumer ſon lit. Enſuite elle dit à ſes Demoiſelles d'aller ſe coucher, & de fermer la porte de leurs chambres. Elle avoit à côté de la ſienne un petit cabinet dans lequel elle avoit coutume de ſe coëffer. Ce cabinet donnoit ſur la terraſſe où l'attendoit Hyppolite. Quand l'Impératrice ſe leva, Eliſée qui l'entendit, vint à elle, croïant qu'elle ſe trouvoit mal, & lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle ſe trouvoit à merveille; mais qu'elle avoit oublié de dire une oraiſon qu'elle diſoit tous les ſoirs. Eliſée la pria de vouloir bien la lui apprendre. L'Impératrice y conſentit, & lui dit: Il faut ſe mettre à genoux devant la premiere Etoile que l'on voit, & dire trois *Pater*, & trois *Ave* en l'honneur des trois Rois d'Orient, pour les prier d'obtenir du glorieux Jeſus, & de ſa ſainte Mere, que l'on ſoit bien conduit, & délivré de tout malheur, comme ils l'ont été eux-mêmes du cruel Hérodes. Par ce moïen l'on obtient, continua-elle, tout ce que l'on demande. Va, ne me détourne pas plus longtems de ma priere. La Demoiſelle

ſelle retourna ſe coucher. L'Impératrice entra dans le cabinet. Quand elle entendit ſonner l'heure dont elle étoit convenuë, elle mit pardeſſus ſa chemiſe une robe de velours verd doublée de martres zibelines. Elle ouvrit la porte de la terraſſe, & vit Hyppolite, qui pour n'être point apperçu, s'étoit couché à plat. Cette attention, & ce ménagement de ſa réputation lui fit plaiſir. Quoique la nuit fût très-obſcure, Hyppolite reconnut l'Impératrice. Il ſe mit à ſes genoux, lui baiſa les mains, & voulut lui baiſer les pieds. Mais loin d'y conſentir, elle le baiſa mille mille fois ſur la bouche, le prenant par la main, & lui témoignant tout l'amour imaginable, elle lui propoſa de paſſer dans ſa chambre. Non, Madame, lui répondit Hyppolite, je n'y paſſerai jamais, que mon bonheur ne ſoit aſſuré; & la prenant dans ſes bras, il la mit à terre, & ſatisfit là l'impatience de amour.

Ils entrerent enſuite dans la chambre. Hyppolite la mettant au comble de la joïe par l'amour qu'il lui témoignoit, lui dit qu'il n'avoit point de termes aſſés forts pour exprimer tout ce qu'il venoit de trouver de charmant en elle, ni combien

de

de moment en moment ſon amour augmentoit. L'Impératrice lui répondit : Je ne me plaindrai de rien dans la vie, puiſque j'ai été aſſés heureuſe pour t'avoir. Madame, lui dit Hyppolite, nous ne ſommes pas ici pour diſcourir, de grace mettons-nous au lit, là nous parlerons de choſes qui augmenteront votre plaiſir & qui mettront le comble à ma félicité. Hyppolite ſe déshabilla promptement, il en fit autant à l'Impératrice qui lui parut ſi agréable en chemiſe, qu'il étoit aiſé de s'imaginer combien elle avoit eu de charmes étant fille. La Princeſſe lui reſſembloit en beaucoup de choſes, mais l'Impératrice avoit été encore mieux dans ſon tems. Hyppolite la prit par le bras, ſe mit dans le lit avec elle, les plus tendres badinages, les careſſes les plus vives ſe ſuccedoient mutuellement ; mais au bout de quelque tems une partie de la nuit étant paſſée l'Impératrice jetta un grand ſoupir. Hyppolite lui demanda : Pourquoi ſoupirez-vous, Madame ? Seriez-vous mécontente de moi ? Helas ! au contraire, lui répondit-elle, mon goût pour toi eſt encore augmenté : Je te croïois ſeulement un bon Chevalier, & tu me parois à préſent le meilleur & le plus bra-

ve

ve de tous ; mais ce qui m'afflige, c'eſt que l'on te regardera comme un hérétique. Comment donc, Madame, reprit Hyppolite ! qu'ai-je donc fait pour cela ? On le peut, continua l'Impératrice, puiſque tu as couché avec ta mere. Il n'y a que moi, reprit Hyppolite qui connoiſſe ce que vous valez ; plus je vous examine & plus je trouve que tout eſt beau en vous. Cette raillerie aïant ranimé l'amour d'Hyppolite, ils paſſerent le reſte de la nuit juſqu'au jour ſans dormir. L'Impératrice avoit bien raiſon de dire aux Médecins qu'elle la paſſeroit ſans fermer les yeux. Enfin ils s'endormirent,& quand le jour fut grand, la Demoiſelle Eliſée après s'être habillée, entra chez l'Impératrice pour voir ſi elle n'avoit beſoin de rien. Lorſqu'elle fut auprès du lit, elle vit un homme à côté de ſa Maitreſſe ; il avoit un bras étendu, ſur lequel elle avoit la tête appuïée, la bouche de ce même homme étoit appliquée ſur la gorge de l'Impératrice. Sainte Marie, dit Eliſée, qui eſt ce traître qui trahit ma Dame ? Elle eut envie de crier pour dire, meure le traître qui eſt entré par adreſſe dans cette chambre pour ſatisfaire ſes déſirs. Mais elle fit réflexion qu'il n'y avoit perſonne

ſonne qui fût aſſez hardi pour venir là ſans ſa permiſſion. Elle ſe douta bien que l'appareil de la chambre ne s'étoit pas fait ſans myſtere. Elle n'oublia rien pour reconnoître l'homme ; mais comme il avoit la tête baiſſée, elle ne put y réuſſir. Elle craignit que les autres Demoiſelles ne vinſſent à leur ordinaire, pour le ſervice de l'Impératrice : Elle entra donc dans leur chambre, & leur dit, que leur Maitreſſe ne vouloit pas qu'elles entraſſent, qu'elles ne fiſſent point de bruit, parce qu'elle n'avoit pas encore aſſez dormi. Une demie-heure après les Médecins vinrent pour ſçavoir comment elle ſe trouvoit. La Demoiſelle Eliſée fut à la porte, & leur dit qu'elle repoſoit, après avoir été tourmeutée pendant la nuit. Nous reſterons ici juſqu'à ſon réveil, répondirent-ils, l'Empereur nons l'a ordonné. La Demoiſelle ne ſçachant quel parti prendre, ni décider ſi elle l'éveilleroit ou non, étoit dant cette irréſolution, lorſque l'Empereur vint frapper à la porte. La Demoiſelle épouvantée courut au lit, & dit tout bas : Levez-vous promtement, Madame, ou vous êtes morte. Votre mari frappe à la porte, & vous voïez que vous l'avez offenſé ; que maudit ſoit celui qui

eſt

eſt à vos côtez ; ſi j'avois le pouvoir de la Reine Pantaſilée, je ſçaurois bien le punir ; mais nous n'avons nous autres de reſſource que dans nos larmes. L'Impératrice réveillée par ces paroles n'eut pas la force de rien dire. Hyppolite qui n'avoit pû diſtinguer ce que diſoit cette Demoiſelle, & qui pour n'être pas reconnu, avoit mis la tête ſous la couverture, voïant l'état où l'Impératrice ſe trouvoit, lui paſſa le bras ſur le col & la tirant dans le lit, demanda quelle étoit la cauſe de ſon chagrin. Helas ! mon fils, on ne peut avoir dans ce monde un plaiſir complet. Le vieil Empereur eſt à la porte, ta vie & la mienne ſont en grand danger, mon bonheur eſt fini, je ne te ſurvivrai pas. Hyppolite fut très-inquiet de cette nouvelle. Il ne s'étoit jamais trouvé dans une pareille ſituation, & n'avoit pas beaucoup d'expérience. Il ſe mit à pleurer avec l'Impératrice ſans ſçavoir quel conſeil lui donner. Il pria la Demoiſelle de lui apporter ſon épée qui étoit dans le cabinet, & reprenant courage il dit : Je veux mourir devant V. M. & quelque juſte que ſoit ma mort, je la vendrai bien cher. L'Impératrice n'entendant aucun bruit, dit à Hyppolite : Va, mon fils, ſauve-toi,

ſauve-

ſauve-toi dans ce cabinet, je l'entretiendrai, ſi il a quelque choſe d'important à me dire, pendant ce tems tu pourras ſauver tes jours, que je déſire uniquement qui te ſoient conſervés auſſi-bien que l'honneur. Pour l'Empire Grec & quatre fois autant, je n'abandonnerai pas V. M. baiſez-moi je vous prie, pour gage de la parole que je vous en donne.

Ce diſcours augmenta la douleur de l'Impératrice, & ſa douleur augmenta ſon amour. Comme elle n'entendoit faire aucun bruit, elle ſortit du lit en chemiſe pour voir ce qui ſe paſſoit, & par une fente de la porte, elle vit l'Empereur qui parloit avec les Médecins. Le danger ne lui parut pas auſſi grand qu'elle le craignoit, elle courut à Hyppolite & le prenant par les deux oreilles, elle le baiſa tendrement, & lui dit : Mon fils, je te prie au nom de l'amour le plus tendre de paſſer dans ce cabinet, afin que je puiſſe voir l'Empereur & les Médecins, & trouver quelque excuſe dans leur eſprit. Hyppolite lui répondit qu'il étoit parfaitement ſoumis à ſes volontés ; mais qu'il la prioit de ne le point renvoïer, parce qu'il ignoroit à quel deſſein ils venoient. Ne craignez rien, pourſuivit

L'Impé-

l'Impératrice, il y auroit un autre bruit dans le Palais, ſi ce qu'Eliſée m'a dit d'abord étoit vrai. Hyppolite entra donc dans le cabinet, pendant qu'elle fit ouvrir la porte de ſa chambre. L'Empereur & les Médecins approcherent de ſon lit, & lui demanderent comment elle ſe trouvoit, & comment elle avoit paſſé la nuit. Elle leur répondit que la douleur qu'elle avoit ſentie à la tête & à l'eſtomach ne lui avoient permis de fermer l'œil, que ſur le matin; mais à préſent, ajouta-t-elle, je me trouve mieux, & je ſerois abſolument guerie, ſi j'avois dormi plus long-tems; mais on ne peut avoir de plaiſir parfait en ce monde, car Eliſée m'a réveillée cruellement; & tout ce que je déſirerois, ſeroit de me retrouver dans la ſituation où j'étois, & d'avoir encore dans mes bras ce que j'aime avec le plus d'ardeur; pour lors je ſerois guérie de tous les maux. Qu'aviez-vous donc donc dans vos bras, reprit l'Empereur? Tout ce que j'aime le plus, vous dis-je, pourſuivit l'Impératrice, car dans le peu de tems que j'ai dormi, il m'a paru que j'étois en chemiſe avec une robe de velours verd doublée de martres, & que je diſois la priere que je dis ordinaire-

ment

ment aux trois Rois d'Orient. Après l'avoir prononcée, j'ai entendu une voix qui m'a dit : Attens, tu vas avoir le plaiſir que tu demandes. Un moment après j'ai vû paroître mon fils que j'aimerai toute ma vie, ſuivi de pluſieurs autres Chevaliers : Ils étoient tous vêtus de blanc, il tenoit Hyppolite par la main ; l'un & l'autre ſe ſont approchés de moi, ils m'ont baiſé les mains, & je n'ai pas voulu leur permettre de me baiſer les pieds ; ils ſe ſont aſſis par terre, & m'ont dit des choſes que j'ai entenduës avec un grand plaiſir, & qui ne ſortiront jamais de mon cœur : Nous ſommes entrés après cela dans cette chambre, & mon fils s'eſt couché auprès de moi, j'ai paſſé mon bras ſur ſes épaules, pendant qu'il me baiſoit la gorge. Jamais je n'ai dormi avec un ſi grand plaiſir. Mon fils me diſoit : Puiſque vous ne pouvez plus m'avoir dans ce monde, regardez mon frere Hyppolite comme votre fils, je l'aime autant que ma ſœur Carméſine. Hyppolite pendant ce tems étoit à genoux au milieu de la chambre, & je demandois à mon fils quel étoit le beau lieu qu'il habitoit. Il m'a fort aſſuré qu'il étoit en Paradis avec les Chevaliers Martyrs, parce qu'il avoit

péri faisant la guerre aux Infidéles. Dans ce moment Elisée m'a réveillé. Ne vous le disois-je pas, interrompit l'Empereur ! elle ne parle que de son fils. Ah ! Seigneur, poursuivit l'Impératrice, songez-vous bien que je le tenois sur ce bras, pendant qu'avec son agréable bouche il me baisoit la gorge ? Vous sçavez que les songes du matin sont vrais. Je crois même qu'il n'est pas encore parti ; & je voudrois éprouver en dormant encore, s'il ne viendroit pas me parler, & si je n'aurois pas autant de plaisir, que j'en viens d'avoir. L'Empereur la pria de ne se point mettre ces folies en tête, & lui conseilla de se lever, puisqu'elle se trouvoit mieux, en l'assurant que plus l'on s'occupoit de semblables idées, plus elles se présentoient à l'esprit. L'Impératrice le conjura encore de la laisser un peu reposer : & les Médecins conseillerent à l'Empereur de sortir, qu'il pourroit arriver que sa maladie devînt plus considérable si on ne lui donnoit pas ce foible soulagement. Il sortit donc aussi-bien que toutes les Demoiselles, à la réserve d'Elisée.

Quand les portes furent fermées, elle fit revenir Hyppolite à la place qu'il occupoit,

occupoit, & dit à Eliſée : Puiſque ton bonheur a voulu que tu fuſſes inſtruite de tout ceci, je te recommande d'avoir plus de ſoin d'Hyppolite que de moi-même ; demeure dans ce cabinet juſqu'à ce que nous aïons un peu dormi, tu ſeras mieux avec moi que toutes tes compagnes, je te marirai plus avantageuſement ; je te promets de plus qu'Hyppolite te fera tant de bien que tu ſeras contente. Je jure Dieu, Madame, répondit Eliſée, que je ne ferai ce que vous m'ordonnez que pour obéïr à V. M. car pour Hyppolite, je ne lui rendrois pas le moindre ſervice. Je ne l'aime ni ne l'honore, & depuis que je l'ai vû aux côtés de V. M. je le déteſte, & lui veux un mal infini. Je voudrois qu'un lion le dévorât. Hyppolite lui fit quelques honnêtetés auſquelles elle répondit fort mal. Elle paſſa dans le cabinet où elle fondit en larmes. Les deux Amans demeurerent ſi long-tems au lit, qu'il étoit preſque l'heure de Vêpres quand ils en ſortirent : Ils trouverent Eliſée qui pleuroit encore ; l'Impératrice la conſola, & la pria de ne point penſer à l'avanture d'Hyppolite, car elle craignoit qu'elle ne la découvrît. Eliſée lui répondit qu'on

lui feroit ſouffrir autant de maux qu'à aucun des ſaints Apôtres, qu'elle ne diroit jamais rien que par ſon ordre ; & que par rapport à elle, elle rendroit à Hyppolite tous les ſervices imaginables. L'Impératrice fut très-contente, & laiſſant Hyppolite dans le cabinet, elle ſe remit au lit. Elle fit ouvrir les portes de ſa chambre, où l'Empereur, Carméſine & toutes les Dames accoururent avec les Médecins ; elle leur fit encore part du ſonge qu'elle avoit eu. On ſervit le dîner. L'Impératrice mangea comme une perſonne fatiguée du grand chemin qu'elle avoit fait. Eliſée eut beaucoup de ſoin d'Hyppolite, elle lui porta deux faiſans, & tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire, ſans oublier le deſſert ; & quand il ne vouloit plus manger, elle l'en prioit au nom de ſa Maitreſſe. Hyppolite, pour n'en être pas haï, lui diſoit les choſes les plus agréables ; mais elle ne lui répondit jamais rien que ſur celles qui étoient néceſſaires à ſon ſervice. L'Impératrice demeura au lit juſqu'au lendemain après le dîner de l'Empereur. Pour lors elle ſe para, & fut à la Chapelle pour entendre la Meſſe. Il y eut même une grande diſpute parmi les Chapelains pour ſçavoir ſi l'on diroit la Meſſe,

ſe, parce qu'il étoit plus de midi. Hyppolite demeura une ſemaine entiere au milieu des plaiſirs. Enſuite l'Impératrice lui donna congé, en l'aſſurant qu'il pourroit revenir, quand il ſeroit repoſé, & qu'il la trouveroit toujours prête à le recevoir. Elle tira de la caſſette où elle mettoit ſes diamans, un collier compoſé de croiſſans d'or aïant une belle perle à chaque pointe & un gros diamant au milieu, d'où pendoit une petite chaîne d'acier qui ſoutenoit une pomme de pin d'or émaillé, une partie des écailles étoient entr'ouvertes, & laiſſoient voir de gros rubis qui repréſentoient les grains; les autres écailles étoient formées par des émeraudes, des ſaphirs & par d'autres pierres de couleur, du plus grand prix. Ce bijou valoit plus de cent mille ducats: Elle le lui mit elle-même au col en lui diſant: Demande à Dieu, mon fils Hyppolite, que je vive, & ſans mirâcle je pourrai dans peu d'années te faire Roi; porte ce collier pour l'amour de moi, & ſouviens-toi que celle qui te l'a donné t'aime plus que ſa propre vie. Hyppolite ſe mit à genoux, lui baiſa la main, & lui demanda pourquoi elle vouloit lui faire préſent d'une choſe auſſi magnifi-

que, qu'il la supplieroit d'accepter si elle lui appartenoit. L'Impératrice lui répondit : Il est juste, Hyppolite, que ta Maitresse te donne, & tu ne dois pas la refuser; car la premiere fois que l'on se voit, le plus riche & le plus élevé doit donner à celui qui l'est moins. Vous êtes maitresse de ma vie & de mon sort, lui répondit Hyppolite, que voulez-vous que je fasse ? Je veux, dit l'Impératrice, que tu t'en ailles. Je crains que l'Empereur n'entre demain dans ce cabinet, & qu'il ne t'y surprenne. Va-t'en, nous trouverons bien le moïen d'y revenir, quand l'inquietude que j'ai pour demain sera passée. Hyppolite lui dit alors : J'ai remarqué que V. M. ne m'aime pas autant que je l'aime ; ma passion pour vous est extrême, mais je me tiens perdu dans votre cœur au peu d'amour que vous me témoignez. Comment ! c'est ainsi que vous me dites adieu, à moi qui suis au desespoir de me séparer de vous, & de penser que je ne vous verrai plus. Vous en usez avec moi comme on fit avec un homme qui mourant de faim s'écarta de son chemin, & fut obligé de passer la nuit sans secours dans la campagne. Le lendemain matin il apperçut un Château

sur

ſur une montagne, il marcha de ce côté, & trouvant une vigne auprès, il y entra pour ſatisfaire ſa faim qui étoit extrême; cette vigne étoit pleine de raiſins. Le Seigneur, qui l'avoit remarqué, envoïa un de ſes valets pour examiner ce qu'il faiſoit, avec défenſes de lui rien dire. Le valet revint, & rapporta qu'il étoit couché par terre mangeant tout ce qu'il trouvoit ſans diſtinction & juſqu'aux feüilles : c'eſt qu'il les trouve bons, répondit le Chevalier, mais vas encore voir comment il ſe gouverne. Le valet rapporta qu'il ne mangeoit plus avec la même avidité, mais qu'il prenoit les grains quatre à quatre, cinq à cinq : Ne lui dit mot, il y trouve encore du goût. Quelque tems après le valet renvoïé encore, l'aſſura qu'il choiſiſſoit les grains les plus mûrs, & qu'il n'en prenoit que le jus : Le Maître lui dit alors : Va, cours & fais ſortir ce coquin de ma vigne. V. M. me traite de la même maniere, cependant je lui obéïrai toujours.

L'hiſtoire d'Hyppolite fit un ſi grand plaiſir à Eliſée qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Ce qui ſurprit beaucoup les deux Amans, & s'adreſſant à Hyppolite, elle lui dit qu'elle voïoit bien qu'elle lui

avoit fait injuſtice, & qu'il étoit homme de bon eſprit, qu'elle lui prometoit de l'aimer & de lui rendre ſervice autant qu'elle le pourroit; ſe tournant enſuite vers l'Impératrice, elle la pria de le laiſſer tout autant qu'il le voudroit, ce que l'Impératrice accorda. Hyppolite courut l'embraſſer pour la remercier de la grace qu'elle avoit obtenuë pour lui : Par ce moïen la paix fut faite entre eux. Un jour qu'Hyppolite étoit dans le cabinet, Eliſée qui s'entretenoit avec l'Impératrice, lui dit : Mais, Madame, comment ſouffrez-vous qu'un Chevalier que vous aimez demeure dans la maiſon de Tiran ? V. M. ne peut-elle pas le mettre en état d'avoir la ſienne, & de n'être aux gages de perſonne : Pour moi, qui ne ſuis qu'une pauvre Demoiſelle, je voudrois donner à mon Amant tout ce que j'aurois. J'y conſens, lui dit l'Impératrice, puiſque tu me le conſeilles; quoique pour l'ordinaire les Etrangers quand ils ſont riches, ou retournent dans leur Païs, ou deviennent indiſcrets. Madame, celui-là, reprit Eliſée, n'eſt pas de ce caractere, vous l'avez vû ſi jeune dans votre Cour. Eh bien, pourſuivit l'Impératrice, je vous accorde cette grace, afin qu'il vous en ai-

me encore plus, Hyppolite étoit demeuré quinze jours dans le cabinet. La veille qu'il en devoit ſortir, il pria l'Impératrice, qui étoit appuïée ſur ſes genoux, de vouloir bien lui chanter une chanſon tendre, car elle chantoit à merveilles. Pour lui faire plaiſir, elle chanta à baſſe voix le Lay de Triſtan, lorſqu'il ſe plaignoit du coup de lance qu'il avoit reçu du Roi Mare; après quoi elle dit: Que feras tu, malheureuſe, ſans ton Hyppolite. Pour lors elle ſe mit à pleurer. Eliſée, pour empêcher qu'ils ne s'affligeaſſent, les fit paſſer dans le cabinet, & prenant les clefs de la caſſette, où étoient les diamans, elle commençoit à l'ouvrir: Mais l'Impératrice l'empêcha de continuer juſqu'à ce qu'elle eût dit à Hyppolite: Il ne te convient point de demeurer avec perſonne, penſe que je t'adore comme Dieu, que j'eſpere tout de toi, & que je veux dépenſer pour toi tout ce j'aurai pendant le cours d'une vie que je conſacre à ton amour: Je veux donc que tu prennes une maiſon ſur le pied de trois cens bouches, Crois que je ſuis aſſez riche pour toi & pour moi. Hyppolite ſe mit à genoux pour la remercier, & la pria de ne le point faire ſortir avec tant de précipitation

tion de la maiſon de Tiran, de peur que l'on n'en parlât, mais que dans quelques jours il feroit tout ce qu'elle ordonneroit. Eliſée ouvrit la caſſette, & tira par ordre de l'Impératrice un gros ſac de ducats qu'Hyppolite avoit peine à porter. Enſuite elle lui donna quatre cens très-belles perles, & lui dit d'en faire broder des grappes de raiſins ſur un habit, puiſqu'elles avoient été la cauſe de leur réconciliation.

Pendant le ſouper de l'Empereur, Hyppolite ſortit du Palais, il fut chez un Marchand choiſir du brocard verd, dont il fit faire une robe traînante, doublée de martres zibelines avec les chauſſes brodées ſur le deſſein que la Demoiſelle Eliſée lui avoit donné. Quand il eut donné ordre à toutes ſes affaires, il partit ſecretement de la Ville & s'en fut à Beaulieu, ſous le prétexte de voir ſes chevaux. Il écrivit de là à Tiran, & lui manda qu'il y étoit demeuré quelques jours, parce qu'il s'étoit trouvé incommodé. Le Meſſager s'acquita ſi bien de ſa commiſſion, que Tiran & tous les autres ne ſoupçonnerent rien. Lorſqu'Hyppolite ſçut que ſes habits étoient prêts, il partit de Beauſéjour ſur un cheval très-leger. Quand il

fut

fut à la Ville, il mit ſes nouveaux habits qui étoient auſſi magnifiques que de bon goût. L'Impératrice & la Princeſſe étoient aux fenêtres chez Tiran, quand elles le virent venir. Il les apperçut de ſon côté, & fit faire quelques voltes à ſon cheval : Après quoi il mit pied à terre. Quand il eut fait la révérence aux Dames, il s'informa de la ſanté de ſon Maître, qui lui répondit qu'il ſe trouvoit très-bien, & que depuis deux jours il alloit à la Meſſe. On ne peut exprimer le plaiſir que l'Impératrice eut de le revoir, elle lui dit : O mon fils, je veux ſçavoir de tes nouvelles & où tu étois lorſque je t'ai vû en ſonge avec mon fils. Elle ne put prononcer ces paroles ſans pleurer. Tiran & tous les autres s'empreſſerent à la conſoler. L'Empereur arriva ſuivi de beaucoup de Chevaliers, & la voïant dans cet état, il lui dit : Eſt-ce ainſi, Madame, que vous tenez compagnie à notre Général ? Il me ſemble que vous deveriez l'amuſer autrement que par des larmes. Seigneur, répondit l'Impératrice, vous connoiſſez tous mes chagrins, dans ce moment la vûë d'Hyppolite a rappellé toutes les idées du ſonge que je fis le jour que vous arrivâtes avec les Médecins

cins, & que vous interrompîtes le plaiſir dont je joüiſſois ; car en peut-on imaginer un plus ſenſible que de mourir dans les bras de ce que l'on aime ; & puiſque je ſuis privée de ce que j'avois de plus cher ; je t'adopte pour mon fils, continua-t-elle, en s'adreſſant à Hyppolite ; & le prenant par la main, regarde moi comme ta mere, rien dans le monde ne pourra changer mes ſentimens tu le mérites & je t'aimerai pour l'amour de ce que j'aime le plus ; elle avoit en vûë Hyppolite, & tout le monde penſoit que c'étoit le Prince qu'elle avoit perdu : Elle raconta encore le ſonge qu'elle avoit eu. Après quoi l'Empereur ſe retira avec toutes les Dames. L'Impératrice ne voulut point qu'aucun autre qu'Hyppolite, lui donnât la main ; elle avoit toutes les attentions imaginables pour lui ; elle lui faiſoit mille préſens devant l'Empereur ; elle ne vouloit ni dîner, ni ſouper qu'il ne fût à ſes côtés.

Tiran profitoit de tous les inſtans pour avancer ſes amours. Il avoit encore le ſecours des Lettres, graces aux ſoins de Plaiſir de ma Vie ; & quand il ſe trouvoit bien de ſa jambe, il s'en alloit tout ſeul au Palais, quoique les Medecins le contraigniſſent

traigniſſent encore. L'Empereur leur demandoit ſouvent quand il ſeroit pleinement rétabli. Ils lui répondoient qu'il ſeroit inceſſamment en état de monter à cheval. Tiran inſtruit de l'inquiétude que l'Empereur avoit pour ſon départ, étoit très-affligé de ne pouvoir accomplir ſon deſſein. L'amour que la Veuve Repoſée avoit pour lui étoit toujours demeuré dans le ſilence ; mais frappée de ce que l'Empereur avoit dit, elle ne douta pas que ſon départ ne fût proche ; elle ne ſongea plus qu'à engager Tiran à la mener avec lui pour avoir ſoin de ſa ſanté ; & ſuppoſé qu'elle ne réüſſît pas dans ce deſſein, ſon eſprit diabolique lui ſuggéra les moïens de broüiller toute la Cour. Elle fut donc trouver la Princeſſe, & lui dit. Tiran en revenant de la Meſſe, m'a demandé un moment d'entretien. Je lui ai répondu que j'y conſentois, ſi vous m'en donniez la permiſſion. Je ne doute pas, comme il ſe voit près de ſon départ, que ce ne ſoit pour me parler mal de V. A. car à peine ſera-t-il parti, qu'il ne ſe ſouviendra pas de vous avoir vûë; & c'eſt ce qu'il me diſoit encore l'autre jour avec autant de plaiſir & de confiance, que s'il me racontoit quelques-unes de ſes proüeſſes. Il ajouta qu'un homme

homme ne devoit ni prendre, ni quitter les armes pour une femme, quelque belle qu'elle pût être. En vérité il parle comme un homme du monde, & nullement comme un Chevalier amoureux. Eh bien, lui répondit la Princesse, voïez ce qu'il vous veut dire; examinons s'il a quelque mauvais dessein. En tout cas, ajouta-t-elle, vous me donnez tojuours un bon conseil, c'est de bien prendre garde à lui. Mais, poursuivit la Veuve Reposée, pour que je puisse découvrir toutes ses faussetés, je crois qu'il ne faut pas que vous sortiez de cette chambre qu'après mon retour.

Alors elle vint dans la salle, & chargea un Page d'aller dire à Tiran que la Princesse étoit dans la chambre de parade, qu'elle avoit à lui parler, & qu'elle le prioit d'y venir. Le Page exécuta promtement la commission. Tiran accourut aussitôt avec le plus grand empressement pour voir sa belle Princesse. La Veuve qui faisoit sentinelle, ne le vit pas plutôt entrer dans la chambre qu'on lui avoit indiquée, qu'elle feignit de sortir de celle de la Princesse, vint à lui avec toute la politesse imaginable & l'air le plus affectueux, & lui dit: Notre malheur a fait venir l'Impératrice dans la chambre de la Princesse

dans

dans le moment que nous lui parlions de vous, & que nous la suppliions de vous faire venir ; car vous nous éclairez toutes quand nous entrons dans le Palais, comme J. C. éclairoit les Apôtres ; & quand vous nous quittez, nous sommes tristes & affligés. Pour moi, continua-t-elle, toutes les fois que je vous vois, je suis contente, quelque chagrin que je puisse avoir dans l'esprit. Je consens à ne voir jamais Dieu, si je vous en impose. Mais comme la Princesse m'a chargé de vous tenir compagnie pendant que l'Impératrice sera chez elle, nous devrions nous asseoir, dautant que vous pourriez vous faire mal à la jambe. Tiran se mit sur un petit lit, & lui dit: Je suis bien sensible au discours que vous me tenez & aux sentimens que vous avez pour moi ; j'attens tout de vous. La passion dont je suis agité, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter. Pour vous donner une forte preuve de tout ce que je voudrois faire pour vous, recevez, ajouta-t-il, après lui avoir dit mille autres choses, pour se la rendre favorable, recevez cette chaîne, & portez-la pour l'amour de moi. La Veuve lui répondit.

Je sens très-bien à quoi tend tout ce que vous venez de me dire ; mais je ne puis

puis parler différemment de ce que j'ai fait ; & pour répondre à votre propos, je vous dirai que si vous aimez l'honneur & la vie, je vous conseille de vous retirer du précipice où vous êtes engagé, & de l'abîme de douleur que vous vous préparez ; car personne n'ignore de quelle façon vous vous êtes cassé la jambe. On dissimule à cause de la guerre, & du besoin que l'on a de vous. Mais quand la Paix sera faite, Carmésine sera la premiere à vous causer les plus violens chagrins. Comment se peut-il que vous ne vous apperceviez pas de tout ce qui se passe de honteux & d'abominable dans ce Palais ? Parce que je les contraints toutes, autant qu'il m'est possible, personne n'a d'amitié pour moi. Ce que je sçai plus surement encore, c'est que vous n'êtes point aimé comme vous méritez de l'être. Cherchez une Maitresse qui soit sincere, franche, & loïale. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous que vous aimassiez une honnête femme qui sçût ce que c'est que l'amour, sans vous embarrasser qu'elle soit fille ? Elle vous suivroit par tout où vous voudriez aller, soit en guerre, soit en paix, elle ne quitteroit pas votre tente, & le jour & la nuit, elle ne penseroit qu'à

vous

vous plaire. Dites-moi, je vous prie, lui demanda Tiran, quelle eſt la Dame qui me rendra de ſi grands ſervices ? Malheureuſe que je ſuis, s'écria la Veuve ! n'en ai-je pas dit aſſez ? Pourquoi voulez-vous feindre de n'entendre pas ce que vous avez ſi bien entendu ? J'ai ſaiſi ce moment, que j'ai cru le plus favorable pour vous déclarer ce que vous me faites ſouffrir depuis que vous êtes arrivé dans cette Ville. Tiran lui dit : Je voudrois bien pouvoir répondre au diſcours que vous me tenez ; mais mon cœur ne peut être ſenſible qu'à la paſſion dont il eſt rempli pour la Princeſſe. Elle ſeule l'occupe tout entier ; il eſt aveugle pour tout le reſte. Regardez la franchiſe avec laquelle je vous parle, comme la preuve de l'eſtime qu'a pour vous un homme qui ne veut pas vous tromper. Choiſiſſez quelque autre Chevalier, vous en trouverez dont vous ferez le bonheur, & qui vaudront mieux que moi de toutes manieres. Si je vous avois rendu la maitreſſe de mon cœur, comme j'ai fait celle qui mérite d'être Dame de tout le monde, il n'eſt rien qui me pût engager à vous tromper.

La Veuve Repoſée lui repliqua d'un air tranquille & ſouriant : Tout ce que je vous

ai dit n'étoit que pour vous éprouver, & pour vous connoître à fonds. Mais afin que vous ſçachiez combien je vous ſuis attachée, & quels ſervices j'ai deſſein de vous rendre, je veux bien vous apprendre ce que vous ignorez, & vous empêcher d'être trompé ſur la conduite de la Princeſſe. Elle n'a pas ſeulement oublié tout ce qu'elle doit à votre amour & à votre mérite, elle a encore oublié ce qu'elle doit à ſa naiſſance, à ſon rang, & à elle-même; car enfin ſi l'amour nous fait commettre des fautes, il faut que le mérite qui nous l'a inſpiré, puiſſe nous faire eſpérer que l'on ne regardera ces fautes que comme des foibleſſes. Que celles de la Princeſſe ſont d'une nature différente! Je ne comprens pas comment le Ciel eſt ſi lent à les punir. Si vous étiez inſtruit de ſes déſordres, vous n'auriez plus pour elle que du mépris, & peut-être étendriez-vous ce ſentiment ſur tout ſon ſexe. Mais pourquoi ne pas vous les découvrir? A quoi bon tant de détours, puiſque je vous en ai tant dit? C'eſt Lauzette, c'eſt un Eſclave noir des Jardins du Palais à qui elle s'eſt abandonnée, & qui lui a inſpiré cette honteuſe paſſion. Ne croïez pas que ceci ſoit une fable. Si vous me promettez de

me

me garder le ſecret, je vous en rendrai vous-même le témoin. Loin de pouvoir arrêter le cours de ſon déſordre, il a fallu moi-même m'y prêter; il a fallu cacher à l'Empereur, & le crime & les ſuites de ce crime. Devois-je laiſſer éclater ſa honte! Devois-je l'abandonner dans le péril où elle étoit! C'eſt à vous, Chevalier, à prendre le parti que l'honneur & la raiſon vous conſeillent. Eteignez une paſſion que vous a inſpiré une Princeſſe, qui par le plus honteux déſordre, ſe rend chaque jour plus indigne de vous. Quel eſt l'aveuglement des Amans, s'écria Tiran! Combien s'empreſſent-ils de perdre l'honneur & la vie, & combien pour ſatisfaire à leurs déſirs, s'expoſent-ils à perdre le Roïaume des Cieux! Vous m'avez percé le cœur & je ſouffre la plus grande peine que j'aïe éprouvée de ma vie. Si je ſurvis au chagrin que j'éprouve, je ne ceſſerai point de pleurer, & jamais je ne pourrai me conſoler.

Mais je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites. Je ne puis me perſuader mon malheur, ni croire qu'il ſoit poſſible qu'une beauté divine s'abandonne à un monſtre comme celui dont vous me parlez. Faites-moi donc voir tout ce que je

crains. Et toi, belle Princeſſe, viens écouter ce que nous diſons ; non tu ne peux être capable d'une pareille infamie. O ma Princeſſe ! ô mon unique bonheur ! Tiran interrompit ſon diſcours par un ſoupir qui fut ſuivi de ces mots : Qui jamais a autant aimé que je t'aime ! Puis il ſe tut, & la Veuve Repoſée demeura très-inquiéte de ce qu'il n'avoit pas ajouté foi à ce qu'elle avoit ſuppoſé.

Alors l'Empereur entra dans la chambre, & voïant Tiran, il l'emmena pour lui parler des affaires de l'Armée. La Veuve demeura ſeule. Elle dit en elle-même : Puiſque Tiran n'a pas ajouté foi à mes paroles, la tromperie que j'avois méditée, ne peut avoir lieu. Mais quand je devrois donner mon ame au diable, je l'amenerai à ce que je déſire. Ils s'éclairciront la Princeſſe & lui ; mon impoſture ſera découverte. Je veux attendre que l'Empereur ait fini, il faut tout tenter, plutôt que de reſter perduë d'honneur. Tout eſt bon, pourvû que je réüſſiſſe. Il y a longtems que je devrois avoir fait ce que je fais aujourd'hui. Au même inſtant, quoiqu'elle fût en colere, elle entra, en faiſant de grands éclats de rire, dans la chambre de la Princeſſe ; & lui montrant

trant la chaîne que Tiran lui avoit donnée, qui pesoit plus de dix marcs, elle lui dit : Madame, vous seriez trop étonnée, si vous sçaviez la derniere résolution à laquelle il m'a proposé de consentir. Il veut armer une Galere, & vous enlever pendant la nuit, pour vous mener dans son Païs ; & tout ce que j'ai pû lui dire pour lui faire abandonner ce projet, ne sert qu'à lui en donner plus d'envie. La Princesse affligée de ce discours, passa dans son cabinet sans lui répondre. Son amour pour le Chevalier lui faisoit souhaiter que ce discours n'eût point de fondement. Mais le crédit que la Veuve avoit acquis sur son esprit ne lui permettoit pas de la soupçonner d'une imposture. Elle passa quelque tems dans la plus cruelle agitation ; mais enfin elle crut devoir encore dissimuler. Elle rajusta sa coëffure ; & aïant repris un air plus tranquille, elle repassa dans sa chambre, où elle ne doutoit pas que Tiran ne vînt la chercher. La Veuve attendit le Chevalier à la porte du Conseil & lui dit : Je veux encore éxiger votre parole, que pour quelque raison que ce soit, vous ne direz rien à la Princesse de ce que je vous ai confié, & je vous promets de vous en rendre témoin ; & cela avant que les 24

heures ſoient paſſées. Je vous ſerai très-obligé, répondit-il, de ſatisfaire cette triſte curioſité ; & je vous jure par le Bienheureux Monſeigneur ſaint George, au nom duquel j'ai reçu l'Ordre de Chevalerie, de vous garder le ſecret. L'Empereur appercevant la Veuve, lui dit d'aller avertir promtement l'Impératrice & ſa fille, de les venir trouver dans le Jardin où il alloit les attendre. Elles s'y rendirent avec leur ſuite. L'Empereur leur dit qu'il avoit donné ordre que l'on envoïât deux mille lances du camp pour accompagner le Général. A cette nouvelle, la Princeſſe ſe troubla, & ſe plaignant d'un grand mal de tête, elle dit : Quoique le Général ſoit ici, je ne puis avoir du ſoulagement, qu'en défaiſant ma coëffure. Ce qu'elle fit, & montra les plus beaux cheveux que jamais femme ait portés. Tiran la voïant ſi belle, ſentit redoubler ſon amour & ſes déſirs. Elle avoit une robe de damas blanc, & pardeſſus une mante de toile de France, dont toutes les coutures étoient galonnées d'or. Elle marchoit à grands pas dans le Jardin, déboutonnant ſa robe comme une perſonne qui a peine à reſpirer, & qui ſouffre beaucoup. L'Empereur inquiet de ſa ſanté,

té, lui demanda, si elle vouloit que l'on fît venir les Médecins : mais elle ne le voulut pas. Pendant ce tems la Veuve sortit avec une Demoiselle & deux Ecuïers ; elle fut chez un Peintre, auquel elle dit : Toi, qui es le meilleur de la Ville, ne pourrois-tu pas me faire un masque appliqué sur un cuir noir, qui ressemblât à Lauzette le Jardinier du Palais ? Je voudrois qu'il eût une barbe épaisse, & commençant à grisonner comme la sienne. Il me faudroit aussi des gands noirs, afin de ressembler à ce Negre. Nous approchons de la Fête-Dieu. C'est une mascarade que je veux faire ce jour-là. Madame, lui répondit le Peintre, je suis à présent chargé d'ouvrage ; mais si vous me païez bien, je ferai ce que vous désirez. La Veuve lui donna trente ducats. Quand la Princesse se fut promenée quelque tems, elle apperçut Lauzette, qui tailloit un oranger. Elle lui fit quelques questions. La Veuve étoit alors de retour, elle fit signe à Tiran de regarder la Princesse. Il étoit à côté de l'Empereur. S'étant retourné, il ne put s'empêcher de dire en lui-même : Que maudite soit la Veuve, qui veut absolument me faire croire une chose aussi indigne, dont je ne

soupçonnerai jamais la Princesse, & que je ne croirois pas même quand je la verrois de mes propres yeux. L'Empereur dit à une Demoiselle, qui se nommoit Prassidé : Dis à ma fille qu'elle appelle le Général, & qu'elle le prie de partir au plutôt pour le Camp ; car les jeunes Chevaliers sont plus pour les Dames, que pour les hommes. La Princesse lui manda qu'elle lui obéiroit. Après qu'elle eut causé quelque tems avec Lauzette sur les orangers & les myrtes, dont il avoit l'inspection, elle vint toujours en se promenant ; & se trouvant vis-à-vis l'Empereur ; elle appella Tiran. Quand ils furent éloignés de tout le monde, Tiran lui dit : Je serois le Chevalier le plus heureux de tous ceux qui respirent, si votre amour avoit été tel que vous me l'aviez promis. Mais la fortune cruelle m'a prouvé l'inconstance de V. A. Cependant malgré tout ce que vous me faites souffrir, votre image est présente à mon esprit le jour comme la nuit. Je serois trop heureux d'obtenir la moitié de ce que je désire. Ecoutez les tendres prieres que je vous fais, soïez-y sensible. Mais la Princesse qui renfermoit avec peine la douleur qu'elle ressentoit, lui dit avec beaucoup de chagrin.

Je

Je ne puis te faire comprendre quel eſt l'amour que je te porte. Je ſouffre pour un mal que je n'ai pas commis, & la paſſion que j'ai pour toi s'en augmente à chaque inſtant. Mais pour mettre fin à une telle ſituation, & pour aſſurer mon repos, & ſatisfaire à ta demande, mets ta main droite dans la mienne. Après quoi la Princeſſe pourſuivit en ces termes : Pour que ceci ſoit un véritable mariage, je me donne, moi Carméſine, à toi Tiran le Blanc pour femme légitime, & je te prens pour légitime mari. Tiran en dit autant. Après cela la Princeſſe dit : Baiſons-nous pour gage de la fidélité que nous nous promettons. Saint Pierre & ſaint Paul l'ordonnent ainſi, comme une preuve de la vérité. Au nom de la ſainte Trinité, le Pere, le Fils & le ſaint Eſprit, continua-t-elle, tu peux me traiter comme ta femme, & je jure par tous les Saints, par ſaint Pierre & ſaint Paul, que tu as en moi une femme qui vivra dans le devoir, & qui, tant qu'elle reſpirera, ne t'abandonnera pour quelque autre que ce puiſſe être. Crois, mon cher Tiran, que mon cœur & mon eſprit ont toujours été conformes à ta volonté, & que je t'ai regardé comme Dieu, quoique

je t'aïe paru quelquefois cruelle. Mon amour augmente avec l'âge. L'honneur que les filles doivent avoir en recommandation, m'a seul empêché de répondre à tes désirs ; mais à présent je ne le conserverai qu'autant que tu le voudras ; & tu verras si je t'aime ; car je veux dorénavant que mon amour l'emporte sur le tien. Sois donc tranquille & content. Pour moi, je ne redoute que ton absence, dont les momens s'approchent. Cette idée m'empêche de te montrer tous mes sentimens ; j'attendrai donc des momens plus heureux. Tiran ressentoit une joïe extrême, en voïant qu'il alloit posséder ce qu'il aimoit, & se trouver Empereur, puisque la Princesse lui avoit parlé avec tant d'amour, de sincérité & de noblesse. Il avoit une grande envie de faire part de son bonheur au Duc de Macédoine son Cousin-germain.

Mais avant que de quitter la Princesse, pour avoir encore une plus grande sûreté, il tira de sa poche un Reliquaire qu'il portoit toujours, dans lequel étoit un morceau de la vraïe Croix, il pria la Princesse de mettre les mains dessus, & de renouveller les sermens de son Mariage. Elle jura encore une fois avec grand plaisir,

ſir, & renonça à toutes les Loix qui pouvoient être contraires à celui qu'elle prenoit pour époux, qui de ſon côté lui fit encore de nouveaux ſermens. Alors il ſe mit à genoux & voulut lui baiſer la main, car il craignoit plus de l'offenſer qu'aucun Saint ; mais elle ne le voulut pas permettre. Il lui témoigna combien il étoit pénetré de reconnoiſſance, & qu'il eſperoit un autre jour avoir le tems de l'entretenir de pluſieurs affaires. La Princeſſe lui répondit : La jeuneſſe & la honte m'ont empêchée de vous montrer juſques ici l'excès de mon amour ; mais cependant je ne me ſuis reſervé que ce que l'honneur exigeoit, & que vous déſiriez le plus. Vous cueïllerez ce fruit que le Mariage permet, quand il vous plaira ; ce fruit qui vous donne l'Empire Grec pour votre vie, & que votre valeur vous a fait conquerir ; mais ne ſoïez pas impatient de le poſſeder, car vous ſçavez que l'on n'a rien ſans peine en ce bas monde : Pour moi je n'ai point d'autre plaiſir que celui de vous aimer, vous qui êtes tout mon bien ; jugez donc tout ce que votre abſence me va faire ſouffrir. L'idée de votre heureux retour me ſoutiendra dans ma peine : Je n'ai plus qu'à vous

répeter

répéter que vous êtes le Maître abſolu de ma perſonne. Tiran d'une voix toute émuë par l'excès de ſa joïe, lui répondit : Je vous aurois ſervi toute ma vie, j'aurois ſouffert mille fois davantage, que je ſerois trop récompenſé par le préſent que vous me faites de votre perſonne ; vous joignez à la jeuneſſe un eſprit ſage, & toutes les vertus à la plus grande élevation ; mais quoique j'aïe à préſent l'eſpérance de poſſeder ce que je déſire avec tant d'ardeur, j'éprouve cependant une ſi cruelle impatience, que chaque heure me paroît un ſiécle ; je crois que le Ciel pour me punir de mes fautes me privera d'un auſſi grand bonheur. Je vous conjure donc avant mon départ de m'accorder quelques-unes des faveurs que V. M. vient de me promettre ; & ſi il étoit poſſible d'avancer le tems à venir, vous mettriez le comble à vos bontés ; mais en vous promettant ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré de ne faire que ce que vous ordonnerez, car je vous regarde comme la Déeſſe de ma vie, & je vous adore comme le Dieu dont j'attens le ſalut de mon ame. Tu me parois ſi plein d'amour, lui répondit la Princeſſe, & tu as fait de ſi belles actions pour augmenter

menter la Foi Catholique, que je crois te devoir accorder une partie de tes demandes; mais la honte d'un côté, & de l'autre le ſoin de ma réputation me retiennent encore, & me font craindre de perdre ce que l'on ne peut jamais retrouver; mais il faut, continua-t-elle, que je me ſépare de toi, afin que l'Empereur n'ait aucun ſoupçon: Parle à Plaiſir de ma Vie, j'exécuterai tout ce dont vous ſerez convenus enſemble. Après cela ils ſe baiſerent pluſieurs fois, car l'épaiſſeur des orangers les empêchoit d'être vûs de perſonne.

Quand la Princeſſe fut auprès de ſon pere, elle lui demanda la raiſon de la profonde rêverie où elle le trouvoit. L'Empereur lui répondit: Je veux faire demain une grande Fête à l'honneur de Tiran pour les grandes Batailles qu'il a gagnées ſur terre & ſur mer: Je veux que l'on mette dans ſainte Sophie toutes les bannieres qu'il a priſes, & que les étendarts de tous les Châteaux & Villes qu'il a réünis à l'Empire Grec, ſoient placés avec ſes armes ſur le grand Autel, afin que l'on ſe ſouvienne du bien qu'il a fait à cet Empire. L'Empereur fit venir tous ceux qui compoſoient ſon Conſeil,

& leur dit ce qu'il vouloit faire. Ils l'approuverent ; on en dreſſa un Acte en l'honneur de Tiran ; & afin que cela ſervît d'exemple aux Chevaliers à venir, on fit le compte des Conquêtes que Tiran avoit faites, l'on trouva qu'en quatre ans il avoit pris trois cens ſoixante-douze Villes ou Châteaux. Tiran qui fut informé du deſſein de l'Empereur, ne voulut pas entrer dans le Conſeil, il demeura chez lui pendant qu'il ſe tenoit. Après le Conſeil, l'Empereur ordonna que le lendemain on plaçât les bannieres. En ſortant du Jardin, Tiran dit à Hyppolite : Vas dire à Plaiſir de ma Vie que je la prie de ſe rendre dans la grande ſalle où je voudrois lui parler. Elle y courut auſſi-tôt. Tiran après l'avoir embraſſée de l'air du monde le plus content, la mena dans une fenêtre & lui dit : Je viens me recommander à vous, car ſans votre ſecours je ne ſuis rien, mon eſprit eſt incapable de tout ; je ſuis comme S. Jean dont on célebre la Fête chez toutes les Nations, & dont on dit que l'ame dort, de crainte que l'honneur qu'il reçoit parmi les hommes, ne lui inſpire des ſentimens qui le faſſent décheoir du rang qu'il tient dans le Ciel. Mon bonheur & l'ex-

cès

cès de mon amour me réduiſent au même état pour celle que j'adore, que je vois ſans ceſſe & que je prie continuellement. Elle m'a enfin promis par ſerment de faire tous ce dont nous ſerions convenus vous & moi : Je voudrois lui parler cette nuit, d'autant que nous nous ſommes donnés la foi de Mariage ; mon eſpérance eſt donc abſolument en vous. Plaiſir de ma Vie fut quelque tems à refléchir ſur les moïens qu'elle pourroit emploïer pour le ſoulagement de Tiran. Après quoi elle lui dit, qu'elle étoit toujours diſpoſée à la ſervir: Ne vous inquiétez de rien, repoſez-vous abſolument ſur moi ; j'irai chez vous pendant le ſouper de l'Empereur, & je vous dirai des choſes dont vous ſerez content. Alors Tiran au comble de ſa joïe la quitta, après lui avoir baiſé le viſage & les yeux. Plaiſir de ma Vie retourna au Jardin où la Princeſſe tenoit conſeil avec l'Empereur au ſujet des bannieres, dont l'arrangement occupoit tous les ouvriers. Quand ils furent partis, l'Empereur rentra dans le Palais, & la Princeſſe avec Plaiſir de ma Vie s'entretinrent de l'heure à laquelle Tiran viendroit. Carméſine lui conta tout. Plaiſir de ma Vie fut charmée de la joïe qu'éprouvoit

prouvoit la Princeſſe. Quand l'heure du ſouper de l'Empereur fut venuë, Tiran vint tout ſeul au Palais : il trouva Plaiſir de ma Vie ſur l'eſcalier qui deſcendoit pour l'aller trouver. Elle lui dit tout ce qu'il avoit à faire. Après quoi ils ſe ſéparerent. Pendant que tout le monde étoit dans le premier ſommeil, la Princeſſe ſe leva, & n'aïant avec elle que Plaiſir de ma Vie & une autre qui étoit du ſecret, qui ſe nommoit de Montblanc, elle mit une robe qui n'avoit jamais paru, que l'Empereur lui avoit fait faire pour le jour de ſes nôces ; elle étoit d'une richeſſe qui ſurpaſſoit tout ce que l'on avoit jamais vû, elle étoit de ſatin cramoiſi toute brodée de perles & doublée d'hermines. Elle mit ſur ſa tête la Couronne Impériale qui étoit d'une valeur ineſtimable ; du reſte elle étoit parfaitement bien coëffée. Plaiſir de ma Vie & la Demoiſelle de Montblanc prirent chacune deux flambeaux dans leurs mains ; elles demeurerent dans cet état à attendre onze heures, c'étoit le moment donné à Tiran, qu'il attendoit avec une extrême impatience. Quand elles furent ſonnées, il courut à la porte du Jardin, & montant par un petit eſcalier de la garde-robe, il trouva la Demoiſelle

moiſelle de Montblanc avec un flambeau qui le ſalua profondément, & qui lui dit : Vous êtes le meilleur Chevalier du monde, & favoriſé de la plus belle de l'Univers. Tiran lui répondit qu'il lui ſouhaitoit pour elle un ſemblable bonheur. Ils entrerent dans la garde-robe, où ils demeurerent juſques à ce que Plaiſir de ma Vie parut plus gaïe & plus contente que Paris quand il conduiſoit Helene. Tiran entra dans une chambre, où la Princeſſe entra par une autre porte. Il tomba à ſes genoux. Après cela ils ſe baiſerent, mais de ſi bonne façon qu'un homme auroit eu le tems de faire un quart de lieuë avant que leurs bouches ſe fuſſent ſéparées. Plaiſir de ma Vie qui voïoit que rien ne ſe décidoit, s'approcha d'eux, & leur dit : Je vous déclare bons & loïaux Amans. Mais je ſuſpens le combat juſqu'à ce que vous ſoïez au lit : Et vous, dit-elle à Tiran, je ne vous tiendrai pas pour franc Chevalier s'il n'y a du ſang répandu. La Princeſſe ôta la Couronne de deſſus ſa tête, & l'aïant poſée ſur celle du Général, elle ſe mit à genoux, & dit :

Seigneur Tout-puiſſant & miſéricordieux, qui avez bien voulu deſcendre du

Ciel par pitié pour la nature humaine, & prendre naissance dans le sein d'une sainte Vierge, pour racheter nos péchés sur l'arbre de la Croix, où vous avez bien voulu mourir véritable Dieu & véritable homme pour ressusciter le troisiéme jour; je vous prie de vouloir laisser posseder cette Couronne à Tiran avec ses dépendances après la mort de mon pere; vous qui avez permis qu'il en fît la Conquête sur les Infidéles; je vous demande que ce soit pour votre gloire, pour celle de votre sainte Mere, & pour l'augmentation de la Foi Catholique.

Après cette priere, la Princesse se leva, & prenant une balance en main, avec laquelle l'Empereur pesoit ordinairement de la monnoïe d'or, elle la montra à Tiran & lui dit: La fortune veut aujourd'hui que je me soumette à toi sans le consentement de mon pere, de ma mere, encore moins de celui du peuple Grec: Regarde cette balance, & voi combien elle est juste. Du côté droit est la chasteté, l'amour & l'honneur, & de l'autre, la honte, l'infamie & le repentir. Choisis. Tiran prit le côté droit en lui disant: Comme V. A. surpasse toutes les autres femmes en beauté & en mérite, je veux

résister

résister au plus violent désir qui fut jamais; par conséquent je choisis ce côté de la balance. Mais si V. A. veut se souvenir de tout ce qu'elle m'a promis, & de tout ce que je désire, elle accomplira notre mariage. Je n'aime que l'honneur, répondit la Princesse; tu viens d'en prendre la balance, ne l'abandonne point, daigne conserver ma virginité, je te le demande en grace: si tu ne me l'accordes pas, que veux-tu que je devienne? Que diront mon pere, ma mere & tout le peuple? J'ai passé jusques ici pour une Sainte, personne ne voudra se fier à moi, il n'en faudra pas davantage pour me faire perdre l'Empire, & tout ce que je puis espérer. Tu seras alors absent, à qui m'adresserai-je? Si l'on m'offense, à qui demanderai-je du secours? Que deviendrois-je enfin, si je ne pouvois cacher l'état où ma foiblesse m'auroit mise. Je sçai bien, mon cher Amant, que je ne puis reculer, que tu es le Maître de mon sort, que je suis ta femme & que je dois t'obéir. Mais pense, je te conjure, à tous les malheurs qui peuvent m'en arriver. On me fermera peut-être dans une tour, en vain je t'appellerai & j'implorerai tout secours, ma voix ne pourra se faire en-

tendre. Tu es mon Seigneur, & tu le ſeras tout le tems de ma vie: Tu es le Maître de tout ce que je poſſede, mais Dieu eſt le Maître de mon ame; & ſi je commets quelque faute, comment oſerai-je me montrer? Tiran ne pouvant laiſſer la Princeſſe ſe plaindre plus longtems, lui dit en riant: Je meurs d'impatience de vous voir en chemiſe ou toute nuë dans le lit, je ne veux ni de votre Couronne ni de l'autorité qui la ſuit; mais répondez-moi, je vous prie, à ce que je vais vous demander: Quand une femme eſt mariée, ne péche-t-elle pas mortellement en ne couchant pas avec ſon mari, quand elle n'a pas des raiſons légitimes? Aïez donc ſoin de mon ame & de la vôtre; ne me mettez point en péché mortel. Vous ſçavez bien que Dieu n'a point de pitié pour ceux qui vont ſe battre en cet état. Cependant Tiran la déshabilloit toujours en la baiſant mille fois, & lui diſant qu'il mouroit d'envie d'être dans le lit; qu'il craignoit de perdre l'occaſion de la grande grace que Dieu lui accordoit. Plaiſir de ma Vie lui dit: Pourquoi tant de façons, portez-la moi ſur le lit toute habillée, nous fermerons les yeux & nous dirons que nous n'avons

rien vû. Si vous attendez qu'elle ait fini, vous en avez pour jusqu'à demain, & si vous manquez une aussi belle occasion, Dieu vous punira comme un faux Chevalier. La Princesse lui dit de se taire, qu'elle l'avoit toujours regardée comme sa sœur & son amie, mais qu'elle agissoit en ennemie. Tiran avoit achevé de la déshabiller, il la prit entre ses bras & lui donnant mille baisers, il la porta dans le lit : elle le sentit bien-tôt tout nud à ses côtés qui ne pensoit qu'à se rendre maître de la place. Elle n'espera pas la pouvoir défendre par force d'armes, elle eut recours aux prieres & aux pleurs, & lui dit les yeux baignés de larmes : Comment ! tu ne veux pas écouter mes plaintes ! mon honneur t'est si peu cher, & rien ne peut t'empêcher d'abuser de l'amour que tu m'as inspiré ! Tu veux me mettre au désespoir. Je n'estime mon honneur que par rapport à toi ; cependant je suis prête à t'obéir fâchée seulement du peu de retour que tu m'auras montré ; mais j'espere que Dieu ne permettra pas qu'un François & qu'un homme de la Maison de Bretagne ait si peu de tendresse. Ouvre les yeux, mon cher Tiran, modere tes désirs, reprime-les pour l'amour

de moi, & pense combien les loix de l'amour ont de force; n'altere point par ta faute mes sentimens pour toi, mon cher Tiran, & crois que le plus grand mérite, c'est de surmonter ses passions. Tiran touché des larmes & des discours de la Princesse, voulut bien se rendre à ses prieres, & lui obéit encore cette nuit. Elle ne fut pourtant pas une nuit tranquille pour eux, ils l'emploïerent à toutes les folies & à toutes les caresses qu'ils pûrent inventer pour tromper les désirs que l'amour leur inspiroit. Le jour étant prêt à paroître, & le bruit commençant dans le Palais: Hélas, dit la Princesse, pourquoi faut-il nous séparer! que cette nuit m'a paru courte! que ne peut-elle durer une année entiere! Leve-toi, Tiran, Empereur des Grecs, avertis Plaisir de ma Vie pour revenir ici quand tu le voudras. Tiran lui obéït fort affligé, en l'assurant qu'il feroit toute sa vie ce qu'elle ordonneroit; mais qu'il craignoit avec raison de ne jamais voir ses désirs satisfaits. Après mille baisers, il la quitta avec beaucoup de peine, afin de n'être apperçû de personne. Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de Montblanc s'approcherent; elles sçavoient ce qui s'étoit passé. Eh bien, Madame, lui dit

Plaisir

Plaisir de ma Vie, V. A. & Tiran se sont vraiment fait beaucoup d'honneur, votre Chevalier a donné de belles preuves de sa valeur dans un combat qu'il n'a osé mettre à fin : Allez, laissez-moi faire, vous verrez comme je le traiterai, je ne le servirai plus, je me déclare son ennemie : Mais, dit la Demoiselle de Montblanc, par ma foi je ne le blâme point, il a sacrifié, en courtois Chevalier, son plaisir à la peine qu'il eût fait à la Princesse.

Elles s'entretinrent de cette façon jusques au grand jour que l'Empereur envoïa chercher l'Impératrice & sa fille pour venir avec toute leurs Dames à la Fête qui se faisoit pour Tiran. On avertit aussi les Chevaliers & les Dames de la Ville. La Princesse auroit alors dormi plus volontiers ; mais pour une semblable Fête, & pour l'amour qu'elle portoit à Tiran, elle se leva sans peine, prit ses plus belles parures, & vint dans la grande salle où l'Empereur étoit avec toute sa Cour. On fit d'abord marcher en procession les deux cens soixante-douze bannieres & chacun suivant son rang alla jusqu'à l'Eglise. Tiran s'approcha de la Princesse qui le reçut de l'air le plus content & lui

dit : Tout ce que j'ai dans le monde je te le donne. Tiran n'osa lui répondre, craignant que l'Impératrice, & celles qui l'environnoient, ne le pûssent entendre. On commença la Messe avec beaucoup de solemnité. A l'Eau bénite on plaça une banniere; après la Confession, une autre; ainsi de suite à tous les Pseaumes & à toutes les Antiennes. Pendant la cérémonie, Tiran ne se mit point selon sa coutume aux côtés de l'Empereur, il entra, ses Heures à la main, dans une Chapelle, d'où il pouvoit aisément voir la Princesse; aussi dit-il peu de prieres pendant cette Messe, & je crois que la Princesse en fit de même, car elle ne cessa de regarder Tiran. Après la cérémonie on sortit de l'Eglise, & l'on se rendit à la Place auprès du Palais. Elle étoit tenduë de draps rouges & remplie de tables: Car l'Empereur recevoit magnifiquement les Chevaliers dont il vouloit honorer les prouesses & les vertus. Il voulut donc que cette Fête durât huit jours, pendant lesquels on donnoit à manger à tout le monde sans distinction. Mais la fortune ennemie ne voulut pas que les huit jours s'accomplissent. Après le dîner on commença les danses. La Princesse monta dans sa chambre

chambre pour changer d'habit : elle fit d'abord fermer la porte, & s'étant miſe en jupon, elle monta avec ſes deux Demoiſelles dans la Tour du Tréſor, & toutes trois elles prirent autant de ducats qu'elles en pouvoient porter. La Princeſſe chargea Plaiſir de ma Vie de faire rendre cette ſomme chez Tiran. Elle reprit d'autres habits, & vint auprès de l'Empereur. Tiran s'approcha d'elle. Alors elle lui dit : Tes mains ont pris poſſeſſion de toute ma perſonne, & il n'y a rien en moi qui n'en conſerve encore le ſouvenir. Pendant que Tiran lui répondoit, l'Empereur leur demanda de quoi ils parloient ſi bas. Seigneur, reprit la Princeſſe, je demandois à Tiran ſi une Fête ſi belle ſe paſſeroit ſans Joûtes. Il m'a répondu qu'oüi à cauſe que les Turcs l'attendoient. Voilà la meilleure nouvelle que je puiſſe apprendre, répondit l'Empereur. Vous ſentez-vous en état de partir, dit-il, s'adreſſant à Tiran ? Oüi, Seigneur, lui répondit-il, quand les Fêtes ſeront finies, & je menerai vos Médecins avec moi. Après cela ils s'entretinrent d'autre choſe. Plaiſir de ma Vie fit ſigne à Tiran qu'elle avoit à lui parler. Il vint à elle pendant que l'Empereur adreſ-

ſoit

soit la parole à d'autres, elle lui dit : Vous avez perdu ce prix de toutes vos peines que vous demandiez avec tant d'ardeur, & puisque vous en avez donné quittance sans le recevoir, vous n'en avez plus d'autre à prétendre ; si j'en suis la Maîtresse, vous ne vous trouverez plus en pareil cas. Je ne me veux plus mêler des affaires d'un Chevalier qui a forfait ainsi aux loix de l'amour, c'est à la Veuve Reposée à vous protéger. Comment, vous tenez entre vos bras pendant toute une nuit une fille jeune, charmante, du plus haut rang, & elle en sort comme elle y est entrée ! Vous devriez mourir de honte. Il n'y a plus de femme ni de fille qui puisse vous estimer. Allez chez vous après le dîner de l'Empereur. Voilà la clef de votre chambre que j'ai fermée, lisez ce que vous y trouverez écrit.

Tiran prit les clefs, sans avoir le tems de répondre, parce que l'Empereur le demandoit expressément. Quand il fut devant lui, il lui ordonna de se mettre tout seul à table, où toutes les Demoiselles le serviroient, sans qu'aucune autre Dame ou Chevalier pût lui rendre le moindre service, pendant que toute la compagnie étoit

étoit assise pour entendre le discours que lut un vieux Chevalier très-éloquent, & très-expérimenté sur tous les faits d'armes de Tiran. Toute la compagnie en fut si satisfaite, que l'on oublia aisément que l'on n'avoit point dîné. Cette lecture du vieux Chevalier dura cependant plus de trois heures. Après le dîner de Tiran, l'Empereur se mit à table avec tous les autres, placés suivant leur rang. Le repas fini, on fut au grand Marché, que l'on trouva tendu des plus belles tapisseries; & là on courut des Buffles qui étoient infiniment courageux; ce qui produisit un magnifique spectacle, qui fut suivi des danses & des intermedes convenables à la fête. Ces amusemens durerent toute la nuit; l'Empereur ne voulut partir qu'au point du jour. Pour la Princesse, elle demeuroit avec grand plaisir; car elle étoit avec Tiran, qui n'osoit pas trop lui parler, de peur que l'Empereur ne l'entendît. Il lui dit cependant à basse voix: La nuit derniere valoit mieux que celle-ci. Plaisir de ma Vie, qui l'entendit, lui répondit: Vous êtes plus fort en paroles qu'en actions.

L'Empereur voïant que le jour paroissoit, voulut que tout le monde vînt avec lui

lui reconduire le Général. Tiran comblé de l'honneur qu'il lui faisoit, vouloit l'accompagner à son tour ; mais le noble Empereur s'y opposa. Quand Tiran fut dans sa chambre, il ne douta pas que Plaisir de ma Vie ne lui eût écrit une Lettre dans le goût du discours qu'elle lui avoit tenu. Mais il ne trouva qu'une charge d'or, qui lui fit admirer la générosité de la Princesse. Plus touché de l'attention que du présent, il fit appeller Hyppolite, & le lui donna pour en avoir soin. Le lendemain à l'heure de la Messe tout le peuple accourut à la Fête. Tiran ne put trouver un moment pour remercier la Princesse de ce qu'elle lui avoit envoïé, qu'après le dîner. Les Fêtes seroient trop longues à raconter. Elles étoient plus belles de jour en jour. Après le dîner on conseilla à l'Empereur d'aller dormir, parce qu'il s'étoit couché fort tard. Il y consentit ; & l'on convint que tout le monde se rassembleroit à l'heure de Vêpres. Les Dames s'en allant au Palais, Tiran s'approcha de la Princesse, & lui dit : Je n'ai point de termes assez forts pour exprimer ma reconnoissance & mon amour. Malgré tous ceux dont elle étoit environnée, elle lui répondit ; Tu es mon Seigneur & mon

mon Maître, disposé absolument de moi. Ce que je t'ai envoïé est peu de chose, mais tu n'as qu'à parler, le trésor n'est ouvert que pour toi. Tiran la remercia encore. Quand ils arriverent à la porte de la chambre de l'Empereur, qui s'enferma, aussi-bien que toutes les Dames, à la réserve de la Veuve Reposée, qui se tint sur l'escalier pour attendre Tiran, & qui avoit préparé tout ce que la méchanceté d'une femme peut inventer de plus noir; elle fut à lui en le regardant tendrement, dans le dessein de l'enflammer, & lui dit:

Seigneur, l'amour que je vous porte m'oblige à vous dire, que c'est avec chagrin que je vous vois courir à votre perte, & que moi seule je vous avertis des malheurs où vous vous précipitez. Mes avis sont plus clairs que les prédictions de l'Apocalypse, & je suis sûre que vous m'aurez obligation tout le tems de votre vie. Ainsi je pourrai vous faire voir ce soir même, d'un lieu où je vous placerai, tout ce que je vous ai dit. Tiran l'assura qu'il seroit prêt à l'heure qu'elle l'ordonneroit. La Veuve le quitta promtement. Elle avoit fait accommoder la maison d'une vieille Dame qui voïoit sur le Jardin du Palais. Elle avoit eu soin d'y

faire

faire dresser un lit. La méchante Veuve voïant l'heure convenable à son dessein, alla trouver Tiran, lui fit faire de nouveaux sermens, & le fit déguiser. Ils arriverent tous deux dans la chambre qu'elle avoit fait préparer. Cette chambre avoit une fenêtre très-haute, & où l'on ne pouvoit atteindre sans échelle. Cette fenêtre découvroit tout le Jardin. La Veuve avoit fait placer un miroir vis-à-vis, & un autre à l'opposite, au-dessous de la fenêtre, mais disposé de maniere que par la réflexion du premier, on voïoit dans le second tout ce qui se passoit dans le Jardin. La Veuve enferma Tiran dans cette chambre, & courut au Palais. Elle réveilla la Princesse, en lui disant: Levez-vous, Madame, l'Empereur vous mande qu'il ne faut pas trop dormir après le dîner, quand il fait chaud. Vous êtes délicate, & vous pourriez vous en trouver mal. Pour la mieux réveiller, elle ouvrit les fenêtres de sa chambre. La Princesse ne doutant point que ce message ne fût une attention de l'Empereur, se leva, mit une robe de brocard, & demeura la gorge nuë, & les cheveux épars. Alors la Veuve lui dit, que les Medecins pensoient qu'elle feroit bien de prendre l'air & de descendre au

Jardin.

Jardin. Nous nous y divertirons, ajouta-t-elle, j'ai un habit de la Fête-Dieu, & un masque qui ressemble au Jardinier ; Plaisir de ma Vie le mettra, & certainement elle vous amusera. La Princesse descendit avec ses Demoiselles. Tiran la voioit dans le miroir s'asseoir auprès d'un bassin. La Veuve avoit si bien arrangé toute sa méchanceté, qu'elle avoit envoïé le Jardinier à la Ville de Pera, afin qu'il ne parût point dans le Jardin. Elle habilla Plaisir de ma Vie de l'habit qu'elle avoit fait faire. Pour elle, elle parut avec ses habits ordinaires. Tiran crut aisément voir le Jardinier ; elle avoit une bêche sur l'épaule, dont elle fit semblant de travailler. Fort peu de tems après il la vit qui s'approchoit de la Princesse, & qui s'asseïant à ses côtés, lui prit les mains, les baisa ensuite, lui manioit la gorge, & lui tenoit des propositions d'amour qui faisoient mourir de rire la Princesse, & & qui la réveillerent à merveille. Le faux Jardinier lui mit ensuite la main sous la juppe. Plaisir de ma Vie contrefaisoit le jargon des Esclaves noirs, & disoit toutes les folies qu'elle étoit capable d'imaginer. La Veuve Reposée tournoit la tête du côté de la chambre où étoit Tiran, comme

comme si elle eût été indignée de ce qui se passoit. On ne peut concevoir dans quelle affreuse situation il se trouvoit alors. Il crut dabord que les miroirs étoient charmés ; il les examina, & n'y trouvant rien d'extraordinaire, il voulut s'assurer si leur rapport étoit véritable. La Veuve n'avoit rien laissé pour monter à la fenêtre. Il en vint pourtant à la fin à bout, en dressant un banc le long du mur, & attachant au bareau un cordon qui retenoit les rideaux du lit. Alors il vit la Princesse, qui donnant la main au faux Negre, se laissoit conduire dans une petite cahutte, où Lauzette serroit en effet ses outils, & où il couchoit en été. Pendant que la Princesse & Plaisir de ma Vie s'amusoient à déranger tout dans la cahutte du Negre, la Veuve Reposée donnant un voile à une des filles de la Princesse, lui dit que pour continuer le jeu, il falloit que quand elle sortiroit, elle allât faire semblant de l'essuïer pardessous ses jupes. La Princesse, qui ne pouvoit soupçonner la malice diabolique de la Veuve, se laissa faire, & confirmoit par-là dans l'esprit de Tiran tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire.

Tiran ne put soutenir plus long-tems l'infamie

l'infamie apparente de ce qu'il voïoit, il tomba dans le plus violent déſeſpoir. Il s'étoit cru la veille élevé au plus haut dégré de gloire & de bonheur, & il ſe voïoit précipité aux fonds des abîmes les plus profonds. Sa douleur étoit trop forte pour ſe plaindre. Il ne ſortoit de ſon accablement, que pour pouſſer de tems en tems des cris perçans.

La Veuve qui étoit revenuë à ſa chambre, ne douta point lorſqu'elle entendit ſes gémiſſemens, que ſon artifice n'eût réüſſi. Elle lui voulut parler, mais il la pria de le laiſſer à ſa douleur. Elle ne ſe rebuta pas, & lui dit : Quand je penſe à l'affront que l'on vient de vous faire, je vous avoüe que je ne puis me conſoler. Car enfin, quoi de plus inſultant pour un Chevalier tel que vous, d'avoir ſi mal placé ſon affection ! Pour moi, je ne comprens pas comment j'ai pu faire une pareille nourriture. Seigneur, croïez-moi, conſolez-vous, comme ceux qui éprouvent les plus grands malheurs. Le Seigneur Tout-puiſſant, la véritable Trinité ſont témoins des chagrins que j'ai éprouvés, & de l'affliction que ſa conduite m'a donnée. C'eſt un grand bonheur dans les adverſités, lui répondit Tiran, que d'a-

voir des compagnons d'infortune ; mais c'eſt une conſolation qui n'eſt point faite pour moi ; car mon malheur n'a point d'exemple. Votre amour ne peut ſe comparer au mien. J'ai éprouvé toutes les révolutions poſſibles dans un même jour ; j'ai vû offrir, & donner à un Negre ce que je n'ai pû obtenir par les plus importans ſervices, & par le plus violent amour. Je ſuis l'homme le plus malheureux en amour qui reſpire ; je ne ſurvivrai pas à ma douleur. Alors il ſe leva pour ſortir, & la Veuve lui dit de ſe repoſer encore quelque tems ; qu'il y avoit beaucoup de monde dans la ruë, & que pour rien, elle ne voudroit qu'on le vît ſortir. Je vais, continua-t-elle, regarder à la fenêtre, & je vous avertirai quand vous pourrez ſortir, ſans m'expoſer. Tiran ſe laiſſa tomber ſur le lit, accablé de la plus vive douleur. La Veuve paſſa dans une autre chambre ; & croïant ne devoir plus rien ménager pour ſatisfaire ſa paſſion, & pour profiter, s'il étoit poſſible, du dépit qui tranſportoit le Chevalier, elle ſe déshabilla promtement, & mit une chemiſe parfumée avec une ſimple robe de velours noir pardeſſus. En cet état, & aïant ſa gorge toute découverte, elle s'approcha

du lit, ſur lequel étoit Tiran ; & ſans aucune pudeur, elle lui dit : Vous ſeriez touché de pitié, ſi vous ſçaviez tout ce que l'amour me fait ſentir, ô brave Chevalier ! Combien ai-je adreſſé de prieres aux Saints pour votre ſanté, & pour votre conſervation ! Combien ai-je fait d'aumônes, de macérations, & de jeûnes à cette intention ! J'ai ſouffert toute la peine, & la Princeſſe a été au moment d'en avoir le plaiſir. Qui trouverez-vous qui vous aime plus que moi ? Moi, qui ai toujours été ſage & fidelle à mon mari. Je ſuis emportée pour vous d'un amour effrené ; & je trouve que vous n'avez pas de comparaiſon à faire entre une femme comme moi, qui vous ſuivra partout pour vous ſervir, & une fille pleine de fauſſeté, qui aime un vil Eſclave, & qui ne peut être fidelle à ſon mari, puiſqu'elle a trompé ſon pere & ſa mere. On ne dira point que la Veuve Repoſée ſe ſoit abandonnée à nul autre qu'à un Chevalier, digne de porter une Couronne. Quel tort ne vous feriez-vous pas dans le monde, ſi l'on ſçavoit que vous euſſiez épouſé une fille telle que la Princeſſe ? Aimez, Seigneur, mais aimez qui vous aime, & ne penſez plus à qui vous mépriſe. Quoique cela ne ſoit

pas trop bien à dire, prenez-moi pour vous ſervir, moi qui vous aime plus que tout au monde. Sans regarder la naiſſance & les biens, ne penſez qu'à l'amour, l'honneur, la fidélité, & la conſtance. Madame, lui répondit Tiran, faites-moi la grace de ne me plus tourmenter. Je ne penſe qu'à mourir, & je n'ai rien entendu de tout ce que vous m'avez dit. Puiſque vous ne voulez pas m'aimer, reprit la Veuve, trouvez bon qu'au moins je me mette toute nuë à vos côtés; & ſur le champ elle jetta ſa robe. Tiran qui la vit en chemiſe, ſauta promtement du lit en bas, ouvrit la porte, & s'en alla plongé dans la plus profonde douleur, laiſſant la Veuve dans un pareil état. Il ne ſçavoit quel parti prendre; il ſe promenoit à grands pas. Ses yeux étoient baignés de larmes; tantôt il marchoit, tantôt il ſe jettoit ſur ſon lit. Il fut plus de trois heures dans cette agitation; mais enfin il ſortit ſeul de chez lui, ſans que perſonne s'en apperçût.

Quand il fut à la porte du cruel Jardin, il vit le Negre, qui ſur la porte de ſa chambre mettoit des chauſſes rouges. Tiran regarda ſi perſonne ne l'appercevoit; & le prenant par les cheveux, il le

traîna

traîna dans la chambre, & lui coupa la tête. Après quoi il retourna chez lui, ſans avoir rencontré perſonne. Tout le monde étoit ſur la grande Place où la Fête ſe faiſoit. Tiran fit alors cette priere. Dieu juſte, qui puniſſez nos fautes, c'eſt à vous à me venger de cette criminelle Princeſſe : ce n'eſt pas à moi à la punir. Dis, fille ingrate, étois-je moins propre à ſatisfaire tes déſirs, que ce miſérable Negre ? Non, ce n'eſt point des feux de l'amour que tu as brûlé, jamais tu ne les as reſſentis. Ses feux n'ont jamais pu inſpirer une paſſion ſi infame.

Pendant que Tiran s'épuiſoit en regrets, & que l'Empereur ſe préparoit avec toutes les Dames pour ſe rendre à la Fête, il arriva un Courier qui lui apporta de mauvaiſes nouvelles du Camp. Le Duc de Macédoine, & le Duc de Pera, qui commandoient l'Armée, étoient pluſieurs fois ſortis du Camp pour former des entrepriſes ; mais rien n'incommodoit tant les Turcs que les écluſes, par le moïen deſquelles les Chrétiens inondoient la plaine où ils étoient campés. La tête des digues avoit été ſouvent attaquée, & l'on avoit perdu beaucoup de monde de part & d'autre ; mais pour deux Chrétiens, il y pé-

riſſoit trois cens Turcs. Il arriva malheureuſement un jour que les Turcs marcherent avec quatre mille Fantaſſins, portans les outils néceſſaires pour rompre les digues & les écluſes. A une lieuë du Camp des Turcs étoit un Village dépeuplé & ruiné, où il y avoit une vieille muraille. Toute l'Infanterie du Soudan y vint pendant la nuit, & la Cavalerie ſe cacha dans un bois, qui n'en étoit éloigné que d'une demie-lieuë. Les Gardes vinrent avertir les Généraux des poſtes que les Ennemis avoient occupés. On tint un conſeil, dans lequel il fut réſolu d'une voix unanime, que l'on prendroit les armes, & que l'on iroit au-devant des Turcs. Les Coureurs rapporterent que les Ennemis vouloient couper la montagne. Les Chrétiens marcherent de ce côté. L'Infanterie de part & d'autre commença l'eſcarmouche, ſi long-tems & ſi vivement, qu'il y eut bien du monde de tué des deux côtés. Enfin ſur le midi, les Turcs jetterent les outils qu'ils avoient apportés, & prirent la fuite. Les Chrétiens les ſuivirent pendant une demie-lieuë, juſqu'à un défilé dont l'inondation avoit rendu le paſſage dangereux. Les Turcs ſe rallierent de l'autre côté. Leur Cavalerie avoit pris

les

les devants, & l'Infanterie qui faiſoit l'arriere-garde, au nombre de cinq mille, ſe jetta dans le Village ruiné, qui ne ſe trouva que trop peuplé dans ce moment ; ils ſe poſterent derriere le grand mur. Le Duc de Macédoine dit alors, qu'il ne lui paroiſſoit pas que l'on dût aller plus avant, & qu'il falloit être en garde contre les embuſcades des Ennemis. Mais le Duc de Pera, piqué de jalouſie ſur le Commandement, lui répondit : Qu'il étoit novice à la guerre ; que la propoſition qu'il faiſoit étoit infame & deshonorante ; & que s'il avoit peur, il pouvoit prendre la fuite, & s'en aller trouver les Dames, avec leſquelles il ſeroit plus à ſon aiſe, & plus convenablement qu'à la tête des Troupes. Le Duc de Macédoine réſolut de ſupporter patiemment ces reproches, afin de ne pas mettre de diviſions dans les Troupes. Il ne put cependant s'empêcher de lui répondre. Duc de Pera, vous feriez mieux de ne rien dire, que de parler comme vous faites. Nous ſommes connus l'un & l'autre des Troupes que nous commandons, & cela même n'eſt pas à votre avantage. Les Chevaliers & les Seigneurs les empêcherent de porter les choſes plus loin. Ils étoient

d'avis contraire ſur l'attaque : ce qui arrive toujours quand il y a pluſieurs Commandans. A la fin il fallut marcher aux Ennemis ; car le Duc de Pera dit, que ceux qui voudroient s'en retourner, étoient les maîtres. Ainſi tout le monde le ſuivit. Ils trouverent les Turcs derriere ce mur, devant lequel il y avoit un petit foſſé, qui obligea tous les Chevaliers de mettre pied à terre, & de les venir attaquer avec leurs lances ; car ils n'avoient point d'autres armes. Dans cette ſituation, le Sultan d'un côté, & le Grand Turc de l'autre, déboucherent par la droite & par la gauche, & fondirent ſur eux, dont ils tuerent un grand nombre, & firent beaucoup de priſonniers ; car aucun de ceux qui avoient mis pied à terre, ne ſe put ſauver. Après cet avantage les Turcs s'en retournerent à leur Ville de Beaumont, & mirent leurs Priſonniers dans de fortes Priſons. Voilà quelle fut la nouvelle que reçut l'Empereur, en ſe diſpoſant d'aller à la Place pour les Fêtes. La conſternation fut générale, & l'Empereur dit que puiſque la Fleur de Chevalerie étoit priſe, on devoit s'abandonner à la douleur. Malheureuſe Grece, s'écria-t-il, après avoir été

ravagée

ravagée par la guerre, tu vas changer de Maître. Ainſi les Fêtes ſe convertirent dans la plus grande douleur.

L'Empereur envoïa chercher Tiran, pour l'entretenir ſur ces triſtes nouvelles, & pour lui faire part des Lettres qu'il avoit reçûës. Quand le Valet de chambre fut à la porte, il entendit qu'il ſe plaignoit ainſi : O fortune ! pourquoi m'as-tu rendu témoin de mon malheur ? Que ne m'as-tu plutôt fait mourir ? Ah ! Princeſſe de l'Empire Grec, deviez-vous être la proïe d'un Maure, d'un infame ennemi de notre ſainte Foi Catholique ? O malheuſe Veuve ! Pourquoi t'ai-je connuë, toi qui eſt la cauſe de mon malheur, & de ma perte ? Le Valet de chambre de l'Empereur ne comprit rien à ces paroles ; & pour exécuter les ordres qu'il avoit reçûs, il cria à travers la porte, car elle étoit fermée : Seigneur, il ne faut pas ſe déſeſpérer, un Chevalier ne doit point s'affliger, comme vous le faites, des choſes que Dieu a permiſes, il faut ſoutenir l'adverſité comme le bonheur. Ne ſçavez-vous pas qu'ils ſe ſuccedent les uns aux autres ? Vous déſirez la mort, c'eſt une douleur aveugle qui vous donne ce conſeil. Tiran demanda quel étoit celui qui le

vouloit

vouloit conſoler. Il ſe nomma, & lui dit tout de ſuite, que l'Empereur le prioit de le venir trouver. Tiran ouvrit ſa porte, & lui dit les yeux baignés de larmes : Mon ami, je te prie de ne point parler de l'état où tu m'as trouvé : Va, dis à ſa Majeſté que je te ſuis.

Le Valet de chambre qui croïoit que la douleur de Tiran venoit des mauvaiſes nouvelles, rendit compte à l'Empereur de l'état où il l'avoit trouvé. Tiran prit un manteau ſans aucun ornement, avec les chauſſes de même couleur & ſon épée dans la main ; il paſſa dans le Jardin & monta au Palais. Il entra dans la grande ſalle où il trouva tout le monde extrémement affligé, au point que perſonne ne lui pouvoit parler.

Le triſte Général paſſa dans une chambre où il vit la Princeſſe évanoüie, entourée des Médecins ; ſon cœur en fut attendri, il ne put s'empêcher de s'écrier : Grand Dieu, eſt-ce parce qu'elle ne peut plus conſerver la dignité de ſon rang que tu veux lui ôter la vie ? La laiſſerez-vous périr ainſi, vous autres ? Pourquoi faut-il que cette horrible image ſoit ſans ceſſe préſente à mon ſouvenir ! Les Médecins croïoient qu'il ne parloit ainſi, qu'à cauſe

de

de la mauvaiſe nouvelle, pendant que lui n'attribuoit la douleur de tout le monde qu'à la maladie de la Princeſſe. En ſe retournant il apperçut l'Impératrice qui avoit arraché tous les voiles de ſa tête & déchiré ſes habits, de façon qu'on lui voïoit toute la gorge ; elle étoit environnée de ſes Demoiſelles toutes dans le plus cruel état, & diſoit en jettant de hauts cris : Nous voici donc eſclaves ſans reſſource ! Qui pourroit à préſent nous délivrer ? D'un autre côté il apperçut l'Empereur par terre & ſans aucun mouvement ; ſa douleur le ſuffoquoit, ſans qu'il eût la force de parler. Il fit ſigne à Tiran d'approcher, & lui donna les Lettres à lire. Tiran après les avoir luës, dit que les affaires alloient plus mal qu'il ne l'avoit penſé. Cependant, continua-t-il en s'adreſſant à l'Empereur, V. M. devroit moins s'affliger; il eſt d'une grande ame de ſoutenir les revers ; la fortune n'eſt pas toujours contraire ; le Ciel nous donnera une autre fois la Victoire. Dans ce moment la Princeſſe ouvrit les yeux, & la connoiſſance lui étant revenuë, elle pria Tiran de s'approcher ; ce qu'il fit, après en avoir obtenu la permiſſion de l'Empereur. Alors la Princeſſe fit aſſeoir

Tiran

Tiran à côté d'elle, & lui dit : Tu es ma ſeule eſpérance, ſi il eſt vrai que tu m'aimes comme tu me l'as prouvé : Puiſſions-nous voir la perte de tant de Ducs & de Seigneurs réparée, & la liberté renduë à ceux qui ſont dans les fers ! Sans l'amour que j'ai pour toi, je ſerois morte de douleur.

La Princeſſe n'eut pas le tems d'en dire davantage. Il arriva deux hommes qui fuïoient du Camp. Ils raconterent fort au long la perte qu'ils avoient faite & la méſintelligence du Duc de Macédoine & du Duc de Pera ; qu'il y avoit cinq mille Chevaliers à l'Eperon d'or de tués ou de pris, ſans compter ceux qui n'étoient pas connus. A ce nouveau récit, les pleurs & les cris recommencerent plus fort qu'auparavant. L'Empereur dans un état difficile à décrire, dit : Ce n'eſt point la mort que je crains, c'eſt la maniere de finir. O infortunés Chevaliers ! les maux que vous ſouffrez me percent le cœur : mais j'en ſeſerois encore plus affligé, ſi je ne vous les avois point annoncés ; vous avez été plus braves que ſages, & vous n'avez pas ſuivi les avis que je vous ai donnés ; vous avez cauſé votre malheur & le mien ; attendez-vous donc à ne jamais me revoir,

& ſoutenez votre captivité avec courage, puiſque c'eſt votre mauvaiſe conduite qui vous l'a attirée. L'Empereur ſe leva enſuite, & tenant ſes mains ſur ſa tête, il paſſa dans une autre chambre. Quand la Princeſſe le vit en cet état, elle fut ſi touchée, qu'elle tomba encore évanoüie. Le premier Médecin dit : Pour moi je la crois morte ; voici la troiſiéme fois qu'elle perd connoiſſance, & je ne lui trouve point de pouls. Tiran qui entendit ces paroles, s'écria : O mort, que tu es cruelle, d'enlever ceux qui ne te déſirent point, & de refuſer ton ſecours à ceux qui t'invoquent ! A ces mots il tomba de ſa hauteur ſans connoiſſance, de façon qu'il ſe bleſſa cruellement à la même jambe qu'il avoit déja eu caſſée. Les Médecins le crurent mort. On courut promtement apprendre cette nouvelle à l'Empereur, qui dit : Tous ceux de ſa famille ſont tués ou pris ; du moins celui-ci me reſtoit, je comptois ſur lui pour délivrer par ſes belles actions, ſes proches & ſes amis. A ces mots, il vint auprès de Tiran, & trouvant ſa fille preſque morte : Dieu, dit-il, auquel irai-je ! Il fit porter la Princeſſe dans ſon lit, & Tiran dans une belle chambre, on le déshabilla promtement;

les

les Médecins lui raccommoderent la jambe, & tout cela ſe paſſa ſans qu'il donnât ſigne de vie; il fut trente-ſix heures en cet état. Après quoi il demanda comment il ſe trouvoit où il étoit. Hyppolite lui répondit qu'il y avoit deux jours qu'il leur cauſoit une inquiétude affreuſe, qu'il étoit ſans connoiſſance, & qu'il n'avoit rien pris de ce que les Médecins avoient ordonné. Je ne veux rien prendre, répondit Tiran, je ne ſouhaite que la mort. Il demanda des nouvelles de la Princeſſe. Hyppolite lui dit qu'elle ſe trouvoit mieux. Je le crois bien, répondit-il, ſon mal ne devoit pas être conſidérable, elle a eu tant de plaiſirs il n'y a pas long-tems; cependant je crois qu'à préſent elle n'eſt pas trop contente. Après tout, elle n'eſt pas la premiere & ne ſera pas la derniere. Non le malheureux Ixion ſur ſa rouë n'eſt pas plus à plaindre que moi. Quelle douleur de ne pouvoir ſe plaindre de ſes maux! L'Empereur, l'Impératrice & leur ſuite vinrent alors dans ſa chambre lui demander de ſes nouvelles. Mais il ne répondit rien. Tout le monde fut très-étonné de ce qu'il ne ſalua pas même l'Empereur ni les Dames. Toujours en proïe à ſa douleur, il dit:

Je

Je ſuis le plus infortuné des hommes, j'éprouve les plus cruelles diſgraces de l'amour, ſans aucune eſpérance de ſoulagement ; mes procédés ne méritoient pas une pareille récompenſe. Tout ce qui m'afflige, eſt de ſçavoir la victoire entre les mains des Turcs. Je prévois la deſtruction des Grecs, ils ſont punis des maux qu'ils n'ont point commis. C'eſt un grand malheur que de ne pas ſçavoir mourir. Puis s'étant fait donner un Crucifix, il lui adreſſa ces paroles avec des ſoupirs & des larmes : O Seigneur, je ſçai que vous connoiſſez mes péchez, daignez me les pardonner, ô Dieu éternel ! placez-moi au nombre des Elûs. Enſuite joignant les mains & baiſant la Croix il dit : O Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu tout-puiſſant ! je meurs par amour ; & toi, Seigneur, tu as bien voulu ſouffrir & mourir par amour pour nous : Et moi j'ai ſouffert par la vûë d'un Maure noir. Toi ſeul peux comparer tes douleurs aux miennes ; ta ſainte Mere étoit au pied de la Croix, ſouffrant un extrême douleur ; & moi j'étois, une corde à la main, avec deux miroirs qui me repréſentoient le plus cruel objet que j'aïe jamais vû, que jamais aucun Chrétien ait rencontré.

Quel

Quel eſt donc celui qui peut comparer ſes peines avec les miennes ? Sois touché, Seigneur, de tout ce que je ſouffre, & ne me punis pas davantage : pardonnez-moi, comme au ſaint Larron & à la glorieuſe Magdelaine.

L'Empereur étoit dans la chambre avec le Cardinal & beaucoup d'autres Gens d'Egliſe. Tous étoient dans l'admiration des choſes pathétiques que Tiran diſoit, & tous le regardoient comme un bon Chrétien. Il ſe confeſſa au Patriarche qui lui donna l'Abſolution. Après quoi il ſe leva un peu ſur ſon lit, & continua ainſi : Bons & pieux Auditeurs, écoutez-moi, regardez quel eſt l'excès de ma triſteſſe ; voïez quelle eſt la ſource de ma douleur. Conſolez-vous, mes parens & mes amis, je touche à la fin de ma triſte & malheureuſe vie. Tournant alors les yeux du côté de la Princeſſe, il lui dit : Je meurs, je vous laiſſe mon cœur, & je recommande mon ame à Dieu. Jamais aucun autre Chevalier n'eſt mort de douleur ; auſſi jamais on n'a pû comparer leur déplaiſir au mien. L'Empereur & tous les Spectateurs pleuroient & s'affligeoient de ſa mort, à cauſe de ſon mérite & de ſes vertus ; mais plus encore par le beſoin

que

que l'on avoit de lui. Enſuite il tourna la tête du côté de l'Empereur, & lui dit : Seigneur, reçois mon ame, elle veut quitter ce miſérable corps. O malheureux que je ſuis ! la lumiere m'abandonne. Rends-moi témoin, Seigneur, de ta brillante gloire. Le moment approche auquel je vais vous quitter. Vous voulez me conſoler ; mais une Dame m'a tué, car mon mal n'eſt rien. Seigneur, s'adreſſant à l'Empereur, qui combatra pour vous, à préſent que vos meilleurs Chevaliers ſont tués ou pris, & que Tiran qui vous étoit le plus attaché, va mourir ; lui qui vous aimoit plus que tous les Princes de la terre ? Une ſeule choſe m'afflige, c'eſt de n'avoir pas fini la guerre : Je n'ai jamais penſé qu'à vous ſervir & à étendre les bornes de l'Empire Grec ; cependant ſi j'ai pû vous offenſer, je vous en demande pardon. Et vous Princeſſe, à qui tout le monde doit être ſoumis, j'ai toujours été prêt à vous défendre contre tous ceux qui vous auroient offenſée : Mais je ne puis dire autre choſe, ſinon que jamais il ne fut de douleur égale à la mienne. Après cela s'adreſſant à toutes les Dames, il leur dit : Quoique je n'aie point eu occaſion de vous prouver mon

zéle, je vous prie de conjurer le Seigneur tout-puissant de me pardonner. Après quoi il baisse la tête & se mit à pleurer amérement, en attendant la mort. Pour Hyppolite, il lui dit : Voi, mon fils, où aboutissent toutes les choses de ce monde ! Voi en quel état je suis ; & remarquant que la douleur d'Hyppolite l'empêchoit de répondre, il ajouta : Ne pleure pas, je vais te recommander à l'Empereur ; & se tournant vers lui, il lui dit : Seigneur, vous sçavez quel a été mon zéle pour vous servir, trouvez bon que je vous demande pour toute grace de prendre sous votre protection mes parens, mes amis & tous ceux qui m'ont servi. L'Empereur l'assura malgré le serrement de cœur qui le suffoquoit, que sa volonté seroit exécutée. Alors la tête de Tiran tomba de dessus le chevet, il ferma les yeux, & parut dans un profond sommeil, que l'on prit pour celui de la mort. Hyppolite s'écria : Ah! mort, en quel état me laisse-tu ! Tous ses gens étant accourus, Hyppolite s'écria de nouveau : Si ce Chevalier meurt, toute la Chrétienté est perduë ; & poussant de grands cris, il dit : Seigneur Tiran, pourquoi ne voulez-vous pas entendre les pleurs & les regrets

grets de tous ceux qui vous ſont attachés ? Tiran lui répondit : Qui m'appelle ? C'eſt le malheureux Hyppolite, repliqua-t-il, que vous mettez au déſeſpoir. Quelque malheureux que vous croïez être, ne cherchez point la mort, c'eſt la derniere des choſes terribles : Voïez le Seigneur d'Agramont qui veut vous parler. A ce nom, Tiran ouvrit les yeux avec beaucoup de peine, & lui dit : Qu'il étoit venu pour le voir expirer, & que cette peine ſe joignoit à celle de n'avoir pas obtenu ce qu'il méritoit, & qu'il les prioit de partager entre eux ce qu'il laiſſoit. Alors avec bien de la peine, il tendit la main à ſes parens & à ſes domeſtiques. Sa voix étant déja fort altérée, il dit en baiſant encore le Crucifix : Seigneur, je te remercie de me laiſſer mourir devant mes parens & mes domeſtiques, l'Empereur, l'Impératrice & la Princeſſe leur fille : Je te prie de me pardonner, de te contenter des peines de mon corps, & de placer mon ame parmi tes Saints dans la gloire du Paradis. Se tournant enſuite du côté de ſes parens, il leur dit : Qu'eſt devenuë la fleur de la Maiſon de Bretagne & de la Roche-Salée ? Je vous quitte, la cruelle mort ne me permet plus de remuer

la tête. O Diofébo, Duc de Macédoine, & toi, Vicomte de Branche ! je vous quitte & je vous dis un triſte adieu ; vous êtes priſonniers pour l'amour de moi ; vous êtes au pouvoir des Infidéles, & ſans moi vous ſeriez dans votre Païs. Qui pourra vous tirer de captivité ? mon malheur m'a ſéparé de vous. O Diofébo ! Quelle ſera ta douleur, quand tu ſçauras que je meurs pour avoir été trompé par celle qui n'a point eu de pitié de moi. L'Empereur m'a promis d'avoir ſoin de vous. Je demande que mon corps ſoit embaumé, porté en Bretagne, & remis aux bons Chevaliers. Je veux que mes Armes & la Chemiſe que j'ai portées dans les combats, ſoient miſes ſur mon Tombeau, dans l'Egliſe Cathédrale, avec les quatre Ecus que j'ai gagnés dans un combat corps à corps contre les Rois de Friſe & d'Apollonie, les Ducs de Bourgogne & de Baviere. Si on peut l'éviter, je prie que l'on ne montre mon corps ni à mon pere, ni à ma mere. Je veux encore que l'on mette ſur mon tombeau une Tête de Négre avec ces mots : *Elle donna la mort à Tiran le Blanc.* Après quoi il pria tout le monde de ne lui plus rien dire. Sa douleur étoit ſi forte, que les Médecins ne pouvoient

voient la ſoulager. L'Empereur & toute la Cour étoient au déſeſpoir. Perſonne ne penſoit à prendre aucune nourriture. On n'enviſageoit qu'une prochaine captivité, car on n'avoit d'eſpérance qu'en Dieu & en Tiran. Le voïant dans cet état, le déſeſpoir s'emparoit des eſprits. Ils ſortirent tous de la chambre du malade. Les Médecins lui ordonnerent pluſieurs choſes, qui toutes ne ſervirent à rien.

Il vint une Juive ſur le bruit de ſon mal qui ſe préſenta devant l'Empereur, & lui dit avec hardieſſe : L'attachement que j'ai pour V. M. m'oblige à paroître devant elle. Votre ſituation me touche, & je crains de vous voir perdre vos Etats ſur la fin de vos jours. Je n'ignore pas que toute votre reſſource eſt dans la vie du brave Chevalier Tiran le Blanc. Tous les Médecins l'on abandonné. Moi ſeule j'entreprens de le guérir, me ſoumettant à la mort & à toutes les peines qu'il vous plaira de m'impoſer, ſi je ne lui rends pas la ſanté. Il a du courage, & certainement il prendra le deſſus. Voici ce qu'il faut faire, continua-t-elle : Faites aſſembler beaucoup de gens armés, qu'ils faſſent ſemblant de ſe porter des

coups d'épées & de lances qu'ils pareront avec des écus. Quand il se réveillera au bruit des armes & des Combattans, il faut lui dire que ce sont les Turcs qui sont dans la Ville, & qu'il n'a point d'autre parti à prendre que celui de la fuite. La honte qu'il aura de fuir le fera lever sur le champ.

L'Empereur consulta les Médecins sur cette idée, & tous l'approuverent. Les cris furent si forts avant que d'arriver à la Chambre de Tiran, qui les entendit, qu'il demanda à la Juive qui étoit au chevet de son lit, ce qui les pouvoit causer. Elle lui répondit : Levez-vous, Seigneur ; ce sont les Turs qui se sont emparés de la Ville, & qui viennent pour se venger de vous. Comment, répondit-il, les Turcs sont si près de moi ! Levez-vous, repliqua-t-elle, & regardez par la fenêtre, vous verrez combien le danger est prochain. Tiran se fit donner des habits & mettre plusieurs bandes autour de sa jambe, il s'arma le mieux qu'il put. Il monta à cheval, & suivi de plusieurs, il marcha avec une si grande valeur, que presque tout son mal se dissipa. L'Empereur & les Médecins lui conseillerent de prendre quelque chose pour

réparer

réparer ſes forces; il conſentit à tout. Après quoi on ne lui fit point miſtére de ce qui s'étoit paſſé, ni du motif que l'on avoit eu. Dieu ſoit loüé, dit alors Tiran, de m'avoir rendu la vie, après me l'avoir ôtée. Avant que Tiran ſe levât la Princeſſe qui n'étoit point avertie de ce qu'on alloit faire, s'étoit miſe à genoux dans ſon cabinet devant une image de la Vierge, & avoit dit en baiſant la terre : O Reine, mere des Anges, Souveraine, pleine de bontés, exaucez-moi, & me prenez en pitié ! Toutes mes eſperances ſe ſont évanoüies : j'invoque la mort, c'eſt le ſeul remede qui me reſte : Si je perds mon Seigneur que j'aime plus que ma vie, je veux que tout le monde ſçache qu'au même inſtant je mourrai moi-même. Alors elle prit un couteau qu'elle cacha dans les plis de ſa robe en attendant cette cruelle nouvelle, & dit : Il vaut mieux que je me tuë, que d'être à la merci des Turcs. J'ai recours à toi, Avocate des pecheurs, pour conſerver mon ame & mon corps.

Quand Hyppolite vit que Tiran étoit habillé, & qu'il demandoit ſes armes, il courut promtement à la chambre de la Princeſſe, & lui dit : Madame, conſolez-

ſolez-vous, livrez-vous à la joïe. Ce changement ſubit ſaiſit tellement la Princeſſe, qu'elle ſe laiſſa tomber par terre. Hyppolite lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer. Elle en eut tant de plaiſir, qu'elle le baiſa au front, & verſa des larmes de joïe. Hyppolite entendant le bruit qui ſe faiſoit, quitta la Princeſſe, pendant qu'elle paſſa dans la chambre de ſa mere. Toutes les Dames ſe mirent aux fenêtres, & virent Tiran qui revenoit avec l'Empereur. Tout le monde n'étoit occupé que de la ſanté du Général. En paſſant ſous la fenêtre de la Princeſſe, il baiſſa la viziere de ſon caſque, & mit ſes deux mains devant ſon viſage. L'Impératrice demanda à Carméſine pourquoi il avoit fait une telle action qui ne ſe pratiquoit que pour marquer le mécontentement d'amour. La Princeſſe lui répondit qu'elle l'ignoroit. Lorſqu'ils furent à la porte du Palais, l'Empereur mit pied à terre, & voulut, mais inutilement, empêcher Tiran de s'en aller chez lui. Ce fut en vain qu'il lui dit, qu'il ſeroit beaucoup mieux ſervi au Palais. La Princeſſe ne put comprendre pourquoi il avoit refuſé une choſe qu'il avoit autant déſirée, & le geſte qu'il avoit fait

en passant devant elle, lui faisoit aussi faire beaucoup de réflexions. Tiran de retour chez lui, fit venir Hyppolite & le Seigneur d'Agramont. Il les pria de faire promtement armer dix Galeres, ce qu'ils firent. Après son dîner, il mit tout en ordre pour son départ. Il fit partir tout ce qu'il avoit de Troupes pour se rendre par mer au Château de Malvoisin. Sur le soir les Médecins l'aïant quitté, & rendu compte à l'Empereur de sa santé, la Princesse qui brûloit d'envie de l'aller voir, conjura Plaisir de ma Vie & la Demoiselle de Montblanc de l'aller trouver, & de lui peindre l'état affreux, où son inquiétude la réduisoit, en l'assurant qu'elle avoit une si grande envie de le voir, qu'elle obtiendroit de l'Empereur d'aller avec lui dans sa maison. Un Page qui vit arriver ces Demoiselles, courut avec beaucoup de joïe & d'empressement en avertir son Maître, qui lui dit de se tenir à la porte, & de leur dire qu'il se portoit bien, mais qu'il dormoit, & qu'il avoit grand besoin de sommeil. Le Page exécuta ses ordres.

Les Demoiselles aïant rendu compte de leur commission à la Princesse, elle fit si bien qu'elle engagea l'Empereur, & l'Impératrice

peratrice à lui aller rendre visite. Tiran qui en fut averti, chargea deux Pages de ce qu'ils avoient à faire. Quand l'Empereur fut à sa porte, un des deux Pages lui dit, qu'il croïoit que sa Majesté ne voudroit pas entrer, parce que Tiran dormoit ; ce qu'il y avoit long-tems qui ne lui étoit arrivé ; que même il avoit une grande sueur, & qu'il faudroit seulement laisser entrer un Médecin, qui ne l'éveillât point. Tiran se mit dans son lit, après avoir fait mouiller un drap, & s'être rougi le visage, il fit semblant de dormir. Le Médecin entra, & vint dire à l'Empereur, qu'il feroit mal de l'éveiller, que le lendemain il seroit en état de recevoir l'honneur de sa visite. La Princesse étoit au désespoir de ne point voir Tiran. Mais elle fut obligée de suivre l'Empereur. Dès que Tiran se vit seul, il fit promtement embarquer son équipage, & lui-même seroit parti à minuit ; mais tout le monde n'étoit pas embarqué. Au lever du Soleil, l'empereur entendit les Trompettes qui sonnoient le départ des Galeres, & le Seigneur d'Agramont vint de la part de Tiran, pour lui dire qu'il s'embarquoit pour se rendre au Port de Trafimêne, & que de-là il iroit à Malvoisin, où

les

les Troupes devoient arriver par terre. L'Empereur lui répondit qu'il le remercioit de la bonne nouvelle qu'il lui apprenoit, & qu'il remercioit le Ciel d'avoir rendu la santé à Tiran, puisqu'il étoit en état de partir ; ce qu'il désiroit le plus au monde, après le salut de son ame ; & que l'espérance qu'il avoit en lui, lui faisoit oublier tous ses maux passés. Et comme je crois, continua-t-il, qu'il sera le repos de ma vieillesse, je le veux regarder comme mon fils. Dites-lui que je lui garde une récompense proportionnée à ses services.

Le Seigneur d'Agramont prit congé de l'Empereur, après lui avoir baisé la main ; & passant dans la chambre de l'Impératrice, où étoit la Princesse, il reçut leurs ordres. L'Impératrice ne put voir partir Hyppolite sans verser des larmes. Elle ne fut pas moins affligée que la Princesse. Elles ressentoient chacune leur mal. Mais la Princesse étoit inconsolable, en pensant que Tiran étoit parti sans lui rien dire.

Pour sçavoir si cette nouvelle étoit véritable, elle courut chez l'Empereur, qui la lui confirma. Et comme elle n'avoit d'autre moïen de revoir son Amant, elle conjura l'Empereur d'aller sur ses

Galeres.

Galeres. L'Impératrice n'eut pas de peine à se joindre à la Princesse. L'Empereur étoit arrivé avant elles. Il recommanda à Tiran les intérêts de l'Empire, & le combla d'éloges & de promesses. Cependant les Matelots le prierent de retourner promtement à terre, parce qu'ils voïoient un orage qui s'approchoit. La Princesse étoit au désespoir de n'avoir pas été sur la Galere avec l'Empereur. Elle auroit vû son Amant, & lui auroit parlé. La Mer devenoit trop grosse, pour qu'on lui permît de s'embarquer, & l'Empereur n'y auroit jamais consenti. Elle ne sçut donc que pleurer & soupirer, en conjurant Plaisir de ma vie d'aller sçavoir pourquoi Tiran partoit ainsi, sans lui rien dire; pourquoi il avoit mis les mains sur son visage, en la voïant, & pour quelle raison il n'avoit pas voulu demeurer au Palais.

Plaisir de ma Vie comprenant l'intention de sa Maitresse, se mit dans une Chaloupe avec Hyppolite, qui laissa l'Impératrice dans la douleur la plus amere. Tiran reçut assez froidement Plaisir de ma Vie; mais il lui parla de façon, qu'il consentit à l'écouter, & qu'elle lui dit: Vous êtes trop généreux pour me traiter comme

comme vous faites. Je vous avertis que vos procedés me mettent au déſeſpoir. Malgré les traverſes que vous avez eſſuïées, la fortune vous a donné les moïens de ſatisfaire votre amour. Mais vous avez mieux aimé ſouffrir & pleurer. O cruel Chevalier! Où ſont à préſent les prieres que tu m'as faites ſi ſouvent pour être heureux, en me diſant que ta vie, & ta mort étoient en ma diſpoſition? Où ſont les larmes que tu as ſi ſouvent répanduës? Se peut-il qu'un auſſi brave Chevalier réduiſe à une telle extrémité une auſſi grande Princeſſe! Le crime du peché de Caïn eſt moins puniſſable, que l'indignité avec laquelle tu abandonnes ton épouſe. Donnez-lui la vie ou la mort, l'un & l'autre dépendent de vous; mais au moins, daignez la voir. Ces dernieres paroles furent entrecoupées de ſanglots, & Plaiſir de ma Vie ne put en dire davantage. Tiran lui répondit tout bas, dans la crainte d'être entendu: Quel eſt celui qui peut me conſoler dans le triſte état où je ſuis? La mort ſeule eſt mon unique remede; puiſque ſeule elle peut m'ôter les idées du Jardinier Negre. Je ſouffre, & je n'oſe en dire la raiſon, ſurtout à vous, fille ingrate, qui avez conſenti à tout ce qui me tuë,

& qui me prouvez, que les étrangers ne doivent ſe fier à perſonne. Je ne déſire que la mort, & mon amour n'eſt pas pour cela diminué. Mes ſentimens ſont purs. Il n'en eſt pas de même des ſiens; rien n'égale leur noirceur. Mais pourquoi feignoit-elle d'agréer mon attachement: Pourquoi me parloit-elle ſi bien? Etoit-ce pour me rendre le cruel témoin d'un baiſer donné par l'infame à Lauzette, à ce monſtre, avec toute la tendreſſe que l'amour peut inſpirer? Etoit-ce pour augmenter l'horreur que j'éprouvois par le ſpectacle des careſſes qu'elle lui faiſoit au ſortir de ſa cabanne? Etoit-ce pour y mettre le comble qu'elle ſe fit eſſuïer au ſortir des bras de ce digne Amant, avec le voile de la Veuve Repoſée? Tu n'es point complice de toutes ces horreurs. Si je t'avois vuë dans le Jardin avec elle, ma fureur n'auroit pu ſupporter ta préſence. Je t'aurois déja précipitée dans la mer. Va-t'en, au nom de Dieu, laiſſe-moi; abandonne-moi à ma rage, & à ma jalouſie. Je parts, parce que j'en crains la violence. L'infame Negre en a déja reſſenti les effets. Peut-être ne ſerois-je pas toujours le maître de lui donner des bornes. Car enfin, je ſens que je l'aime, que

je l'adore toujours, cette ingrate Princeſſe, toute indigne qu'elle en eſt. Puiſſe une mort promte terminer mes peines! Puiſſe la mer jetter mon corps à ſes pieds; ce corps d'un Chevalier qu'elle a fait ſon époux, & qui l'a tenuë dans ſes bras. Puiſſe-t-il recevoir par ſes ſoins les derniers devoirs! A ces mots, la douleur lui étouffa la voix.

Plaiſir de ma Vie inſtruite par ce détail de ce qui cauſoit ſon déſeſpoir, aïant eu le tems de ſe remettre de ſa ſurpriſe, prit la parole, & lui dit: Seigneur, comment eſt-il poſſible que vous ſoïez reſté un ſeul moment dans l'erreur où vous êtes, & que vous aïez pû faire une telle offenſe à la vertu la plus pure, & à l'amour le plus tendre? Votre cœur ne devroit-il pas démentir les apparences trompeuſes, par leſquelles l'infame Veuve Repoſée vous a ſans doute fait illuſion? C'étoit moi que vous avez vuë ſous les habits & ſous un maſque ſemblable à ce malheureux Negre. C'étoit cette abominable Veuve qui l'avoit fait faire. C'étoit elle qui avoit imaginé ce fatal déguiſement, & qui nous propoſa elle-même ce badinage, qui a pour vous, & pour nous des ſuites ſi funeſtes. Tiran refuſoit d'ajou-

ter

ter foi aux paroles de Plaiſir de ma Vie, il vouloit avoir des preuves qu'elles étoient véritables. La Demoiſelle lui répondit en riant : Seigneur, je conſens de demeurer ici, & qu'Hyppolite aille voir s'il ne trouvera pas ſous mon lit les habits & le maſque du Jardinier. Si par hazard ils n'y ſont pas, faites-moi jetter à la mer. Tiran frappé de ce diſcours, envoïa Hyppolite pour s'aſſurer de ce fait, & lui recommanda de faire diligence, & de revenir promtement, parce que la mer groſſiſſoit à chaque inſtant. Hyppolite partit ſur le champ, mais à ſon retour, il trouva le tems ſi gros, qu'il ne put jamais aborder la Galere, ni Plaiſir de ma Vie en deſcendre pour retourner à terre. Cependant avec une corde, on tira à bord le paquet que l'on avoit fait des habits & du maſque. Tiran reconnut alors la méchanceté de la Veuve Repoſée, & il jura publiquement que d'abord qu'il ſeroit débarqué, il la feroit brûler vive devant l'Empereur, ou qu'il la traiteroit du moins comme il avoit traité le Negre. Enſuite il conjura Plaiſir de ma Vie d'obtenir de la Princeſſe ſon pardon. Elle le lui promit. Cependant le gros tems augmentoit toujours. Ceux qui voïoient Hyp-

polite dans ſon petit Bâtiment, le recommandoient à Dieu. Mais enfin il lui fit la grâce de regagner la terre. Le vent devint ſi fort, que les cables des Galeres ſe rompirent, & qu'elles prirent le large. Deux échoüerent. Tout le monde ſe ſauva; mais les Bâtimens ſe briſerent. Des trois autres Galeres, il y en eut une qui alla échoüer auprès d'une petite Iſle; mais la Galere de Tiran, & celle qui l'accompagnoit, furent emportées en pleine mer; la violence du vent ne permettoit de faire aucune manœuvre, ni de ſe ſervir des rames; & bien-tôt il leur eût été impoſſible de l'entreprendre. Leurs voiles furent déchirées, les mats briſés, & les gouvernails emportés par un furieux coup de mer. Tiran vit périr à ſes yeux l'autre Galere ſans la pouvoir ſecourir, & ſans en pouvoir ſauver un ſeul homme. La ſienne réſiſta un peu plus long-tems, cependant elle commençoit à faire eau. Tout l'équipage étoit en pleurs, & chantoit le *Salve Regina*, non ſans s'être confeſſés l'un à l'autre & ſans avoir demandé pardon à Dieu. Plaiſir de ma Vie étoit ſur un lit plus morte que vive: Tiran la conſoloit du mieux qu'il pouvoit. Mais à la fin il ſe mit à genoux, & demandant pardon de ſes péchés, il

prononça ces triſtes plaintes : O Dieu tout-puiſſant, voïez en quel état je ſuis réduit ; je vais périr dans la mer, moi que les Turcs n'ont pû faire ſuccomber. Pourquoi m'avez-vous fait éviter la mort dans le cruel combat que j'ai eu contre le Seigneur de Villermes? Mais enfin je vous louë, ô mon Dieu, de me punir ainſi de mes péchés. Je ſuis moins allarmé pour moi que pour cette Demoiſelle qui ne ſouffre que par rapport à moi. O Tiran, la mort va trancher tes jours, toi qui croïois que perſonne ne pouvoit te vaincre ! O Princeſſe, le Phenix du monde ; plût à Dieu que tu fuſſes ici, non pour partager le péril, mais pour recevoir mes derniers ſoupirs, & m'accorder le pardon de mes injuſtes ſoupçons, quoiqu'ils m'aïent été ſuggerés par la plus noire méchanceté ! Je voudrois encore vivre aſſés de tems pour te punir, malheureuſe Veuve, de toutes les noirceurs que tu as commiſes ſans craindre ni Dieu ni les hommes ; elles ſont la cauſe de notre perte & de la deſtruction de l'Empire Grec. O grand Empereur, en quel état vous réduira ma mort ! Et vous, braves Chevaliers de ma Maiſon, qui pourra vous ſecourir & rompre vos fers !

La

La tempête dura deux jours & une nuit; à la fin du troiſiéme jour, on appercut une côte que les Matelots reconnurent avec étonnement pour être celle d'Affrique. Ils ne pouvoient concevoir comment ils avoient traverſé l'Archipel ſans aller ſe briſer contre les Iſles & les rochers dont cette mer eſt remplie. Cependant la violence du vent continuoit toujours, il les pouſſoit vers une côte eſcarpée dont la vûë redoubloit encore leur craintes.

Un nouvel accident augmenta leur péril, le Pilote fut tué par la chûte d'une poulie qui lui tomba ſur la tête. L'équipage ſans Chef, & ne recevant plus d'ordre, ceſſa de faire aucune manœuvre; alors un des Matelots dit à Tiran: Seigneur, ordonnez à tout l'équipage de jetter l'eau dont la Galere eſt remplie: prenez le bâton, allez partout, puiſque le Comite eſt mort, faites-les travailler malgré le découragement où ils ſont, car ſi nous venons à bout de doubler le Cap, nous pourrons nous ſauver. Tout eſclaves que nous ſerons, l'eſclavage vaut encore mieux que la mort. Tiran lui demandant où ils étoient, il lui dit: De ce côté eſt la Sicile, & de

l'autre Tunis. Ce qui me fâche, c'eſt de voir un auſſi brave Chevalier périr à une Côte de Barbares qui le feront eſclave. Tiran ſe leva malgré ſon incommodité, & fit des efforts incroïables. Mais voïant que la poupe étoit déja remplie d'eau, il ſe fit donner ſes plus beaux habits, & prit une bourſe dans laquelle il mit mille ducats, & un petit billet qui contenoit ces mots : Je prie celui entre les mains de qui mon corps tombera, de lui donner une ſépulture honorable : Je ſuis Tiran le Blanc de Bretagne, de la Maiſon de la Roche-Salée & Général de l'Empire Grec. La Galere cependant ſe rempliſſoit de plus en plus. Les Maures qui étoient à terre voïoient qu'elle alloit échouer, & les Chrétiens étoient ſûrs de ne pouvoir éviter la mort ou l'eſclavage. Dans une ſi cruelle extremité, Tiran fit cette priere à la Mere de Dieu.

O ſainte Mere, qui faites obtenir le pardon des péchés, vous qui fûtes Vierge avant, pendant & après l'enfantement ; pardonnez à mon ame comme je crois ce miracle.

Dans ce moment la Galere ſe trouva près de terre, & tout le monde ſe jettoit à la mer pour ſe ſauver, il commençoit

à faire nuit. Tiran ne voulut jamais abandonner le bâtiment ; & comme il n'y avoit plus ni chaloupe, ni cable, ni manœuvre, il engagea par ſes promeſſes deux Matelots, qui lui étoient attachés, & qui l'avoient ſuivi de Bretagne, d'avoir ſoin de la Demoiſelle. Ils commencerent par la faire mettre toute nuë. La Galere étoit alors preſque entierement ſous l'eau. L'un d'eux prit un morceau de liege, & ſe l'étant attaché autour du corps, il mit la Demoiſelle ſur ſon dos, & l'autre l'aidoit à la porter ; il vint un coup de mer qui ſépara les deux Matelots, celui qui avoit le liege ſe noïa ; l'autre après avoir fait ſes efforts pour aider à Plaiſir de ma Vie fut obligé de l'abandonner : ſon bonheur voulut qu'ils fuſſent près de terre, il faiſoit extrémement nuit ; mais elle entendoit le bruit que les Maures faiſoient pour prendre les Chrétiens ; elle avoit trouvé pied, mais lorſqu'elle voulut ſortir de l'eau, le flot la couvroit abſolument ; cependant en ſuivant le bord de la mer toujours dans l'eau, elle s'éloigna des Maures qui s'égorgeoient entre-eux pour s'enlever leurs priſonniers ; elle voïoit à la lueur des éclairs briller leurs épées, & quand elle

appercevoit quelqu'un venir de ſon côté, elle rentroit dans la mer. Elle ne ceſſoit dans une ſituation ſi cruelle, de prier la Vierge, puiſqu'elle avoit voulu qu'elle vînt ſur les terres des Maures, de la faire tomber entre les mains de quelqu'un qui la traitât avec bonté; elle trouva enfin, après avoir fait preſque une demi-lieuë, une cabane de pêcheur dans laquelle elle apperçut deux peaux de mouton qu'elle s'attacha autour du corps, ce qui diminua un peu le froid dont elle étoit ſaiſie. Comme elle étoit excedée de fatigues, elle s'endormit; mais lorſqu'à ſon réveil, elle ſe trouva ſeule, elle s'abandonna à ſa douleur. Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle, de n'avoir pas péri ſur mer plutôt que de me trouver ici! Mais puiſque tous les Saints me ſont contraires, je crains de ne pas trouver la mort que je préfere à la perte de mon honneur. O Princeſſe que mon abſence vous afflige! vous qui attendiez avec tant d'inquiétude la réponſe que je vous portois. Ne penſez plus à moi, vous ne me reverrez plus. Elle entendit alors un Maure qui venoit à elle en chantant, elle ſe cacha, & voïant qu'il avoit la barbe blanche, elle eſpera qu'il pourroit lui donner quelque ſecours,

ſecours, & s'approchant de lui, elle lui raconta ſes malheurs. Le Maure fut touché de compaſſion à la vûë d'une jeune perſonne réduite en cet état; il lui dit: Sçachez, Demoiſelle, que j'ai été long-tems eſclave en Eſpagne dans un Village nommé Caleſe, dont la Dame me donna la liberté, pour avoir ſauvé la vie à ſon fils que l'on aſſaſſinoit: il étoit déja par terre, je mis l'épée à la main, & je l'arrachai à ſes aſſaſſins que j'obligeai de prendre la fuite; elle me donna des habits & de l'argent, & me fit conduire à Grenade; vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens que je pourrai vous faire; j'ai une fille veuve qui voudra bien me faire le plaiſir de vous regarder comme ſa ſœur. Plaiſir de ma Vie ſe mit à ſes genoux pour le remercier. Le Maure lui donna une capote qu'il portoit, & la conduiſit près de Tunis dans un lieu nommé Rafal. Quand la fille dont il lui avoit parlé, vit dans quel état Plaiſir de ma Vie étoit réduite, elle en fut infiniment touchée. Le pere la pria d'en avoir tous les ſoins poſſibles, & lui dit: Cette Demoiſelle eſt fille de la Dame qui m'a ſi bien traité, je veux reconnoître les obligations que je lui ai.

La fille qui aimoit beaucoup ſon pere, lui donna uue chemiſe avec une robe & un voile à la Moreſque, de façon qu'on l'eût priſe pour une femme du Païs.

Cependant Tiran qui étoit reſté dans la Galere avec un ſeul Matelot, après en avoir fait ſortir Plaiſir de ma Vie, voïant le Bâtiment prêt à couler bas, ſe jetta à la mer dans l'eſpérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être encore plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit fait tant de mal aux Turcs dans la guerre de Conſtantinople, que ſi par hazard il venoit à être reconnu des Maures, les horreurs d'un éternel eſclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. L'obſcurité le favoriſoit, & aſſiſté du ſecours de ſon fidéle Matelot, il gagna, ſans être apperçu, un endroit écarté de la côte. Ils ſe traînerent l'un & l'autre ſans bruit juſqu'à un endroit qui leur parut propre à ſe cacher. Le Matelot s'apperçut qu'ils étoient proche d'une vigne chargée de fruits, il propoſa de paſſer la nuit en cet endroit. Le Conſeil parut bon à Tiran, & après qu'ils eurent repris un peu leurs forces, le Matelot n'entendant plus rien, alla à la découverte, & aïant trouvé une caverne, ils s'y retirerent.

rent. Tiran ſouffroit beaucoup de ſa jambe, il étoit nud, la nuit étoit froide à cauſe de l'orage du jour précédent, & les réflexions les plus chagrinantes ſe joignant à la douleur qu'il reſſentoit, il paſſa une nuit cruelle. On verra dans la quatriéme Partie, par quel enchaînement de circonſtances, il échappa au malheureux ſort qui le menaçoit.

Fin de la troiſiéme Partie.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
GRAND CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

QUATRIE'ME PARTIE.

TANDIS que Tiran occupé de ſa douloureuſe ſituation, s'abandonnoit à ſon déſeſpoir, la fortune préparoit les moïens par leſquels elle avoit réſolu de l'en tirer. Le Roi de Tremecen avoit envoïé depuis quelques mois un Ambaſſadeur à celui de Tunis ; cet Ambaſſadeur le meilleur Chevalier de tout le Roïaume

Roïaume, avoit la confiance de ſon Maître, & commandoit ſes Armées. Ce matin-là même, il étoit ſorti pour chaſſer. Ses chiens aïant fait partir un lievre, cet animal ſe ſauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vûë & celle du Matelot, arrêta les chiens qui ſe contenterent d'aboïer. Un des Chaſſeurs y étant entré, fut touché de l'état où il vit Tiran étendu par terre & ſans mouvement, mais ſurtout il fut frappé de la blancheur de ſon corps qui lui parut un Phénomene ſingulier dans un Païs où tout les hommes étoient bazannés. Il courut rendre compte à ſon Maître de ce qu'il y avoit vû & le récit qu'il en fit à l'Ambaſſadeur, lui donna la curioſité de s'inſtruire par lui-même. Le Matelot qui le vit venir, avec une ſuite de gens armés, oublia Tiran & ne ſongea qu'à prendre la fuite, croïant qu'on l'alloit faire eſclave. L'Ambaſſadeur fut touché d'admiration & de compaſſion à la vûë de Tiran, il lui témoigna l'une & l'autre en ces termes :

Il arrive ſouvent que les plus grands Seigneurs ſont priſonniers ſur terre & ſur mer, ou qu'ils font nauffrage, comme il me paroît que tu l'as fait ; ſi tu es auſſi brave que ton air le promet, ne t'af-

flige

ſige point de ce que la fortune t'a conduit ici, prens confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde. Je te le jure par le ſaint Prophéte Mahomet qui t'a délivré d'un ſi grand danger ; c'eſt pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains, je ne doute point qu'il ne t'ait donné des vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps; j'ai trois fils, tu ſeras le quatriéme. Et s'adreſſant à ſon ſecond fils, il lui dit : Je veux que vous le regardiez comme votre frere. Se tournant enſuite du côté de Tiran, il lui dit : Je te prie de m'apprendre quels ſont tes malheurs; ſois aſſuré qu'après une entrepriſe qui intéreſſe mon fils aîné, auquel on veut enlever ſon épouſe fille du Roi de Tremecen, mon premier ſoin ſera de te rendre heureux. Faſſe notre ſaint Prophete que la fin de mes propres malheurs me laiſſe bientôt en état de terminer les tiens, j'entends tes ſoupirs, je vois couler tes pleurs, découvre-m'en le ſujet.

Tiran auquel le diſcours de l'Ambaſſadeur avoit rappellé le péril auquel ſon abſence laiſſoit la Princeſſe de Conſtantinople, ſe leva avec peine, & lui dit : Seigneur, c'eſt une des plus belles actions de l'humanité,

l'humanité, que la pitié pour les malheureux, & je ſuis bienheureux d'être le priſonnier d'un homme que je crois un brave Chevalier, puiſqu'il eſt ſenſible aux maux dont la fortune m'a accablé. Vous êtes trop généreux, pour que je vous en faſſe un myſtere. Sçachez que je ſuis noble, ſans être Prince; que me trouvant jeune, j'ai couru le monde pour acquérir de l'honneur & de la réputation, & que pour mon malheur, étant dans le Levant, j'ai prêté l'oreille à une Veuve, la plus méchante femme qui ſoit au monde, qui m'a fait voir dans un Jardin les choſes les plus horribles, & les plus affligeantes pour mon cœur. Quoique ce ne fût qu'une illuſion, mon déſeſpoir a été extrême, un malheureux qui n'étoit point coupable, en a été la victime. De douleur, je me ſuis embarqué ſur un Vaiſſeau pour aller en Syrie, & me rendre à la ſainte Maiſon de Jéruſalem, où eſt le ſaint Sépulchre, afin de faire pénitence, & d'obtenir le pardon de mes péchés. Au retour j'ai pris une Galere, & la tempête m'a jetté nud, & dans l'état où vous me voïez ſur cette côte de Barbarie, où la bonté de Dieu m'a conſervé la vie, puiſqu'elle me procure votre protection.

L'Ambaſſadeur

L'Ambaſſadeur lui répondit : A folle entrepriſe, folle réüſſite ; ce qui t'arrive te l'apprends trop tard ; mais conſole-toi. Je ſuis *Chef des Chefs* du Roïaume de Tremecen, je poſſede de grands biens, rien ne te manquera : je te renouvelle le ſerment que je t'en ai fait. Dis-moi ton nom. Tiran le remercia, l'aſſurant qu'il ne demandoit à Dieu que pouvoir mériter tout ce qu'il lui offroit : il lui dit qu'il ſe nommoit *Le Blanc*. L'Ambaſſadeur dit : Que benite ſoit la mere qui t'a donné un nom ſi conforme à la vérité. Alors ſon fils lui donna une de ſes veſtes, & le fit monter en croupe derriere lui. Ils retournerent à leur logement, où il fut magnifiquement habillé à la moreſque ; & afin que le Roi de Tunis ne ſçût pas qu'il avoit été jetté ſur ſes terres, & ne prétendît pas qu'il devoit être ſon Eſclave, l'Ambaſſadeur l'envoïa à un de ſes Châteaux, avec ordre à ceux qui le conduiſoient, de le garder là juſqu'à ſon retour. Le fils du Géneral, celui même qui avoit épouſé la fille du Roi de Tremecen, demeuroit à trois lieuës de ce même Château. On lui dit que ſon pere avoit envoïé un Eſclave Chrétien parfaitement bien fait ; il ordonna qu'il fût gardé avec attention, & qu'on

qu'on le mît aux fers ; ce qui fut fait. Tiran demeura fort affligé, abandonné à tout ſon chagrin pendant deux mois. Au bout de ce tems l'Ambaſſadeur revint avec la réponſe du Roi de Tunis. Il trouva le Roi de Tremecen dans un fort grand embarras. Le Roi Eſcariano, Souverain de la plus puiſſante Nation des Noirs, d'une taille giganteſque, d'une force démeſurée, & dont le courage égaloit la force, s'approchoit à la tête d'une nombreuſe Armée, à laquelle pluſieurs Rois voiſins avoient joint leurs Troupes. Le Roi de Tunis d'intelligence avec lui, avoit retenu l'Ambaſſadeur pendant trois mois, afin de lui donner le moïen de prendre le Roi de Tremecen au dépourvû. Les Etats du Roi Eſcariano confinoient avec ceux du Roi Tremecen. Il avoit envoïé lui déclarer qu'il vouloit qu'il lui donnât ſa fille en mariage avec ſes tréſors, & qu'il lui aſſurât la poſſeſſion du Royaume après ſa mort. Le Roi de Tremecen, Prince foible & timide, s'étoit excuſé ſur ce que ſa fille étoit mariée, & qu'elle étoit même groſſe, repréſentant qu'il ne convenoit pas à un Prince comme lui, d'épouſer une femme qui avoit été entre les bras d'un autre, &

de

de voir ſon épouſe mettre au jour, dans ſon Palais, des enfans dont il ne ſeroit pas le pere. Quand au tréſor, il lui offroit de le partager avec lui, pourvû qu'il lui accordât la paix. Eſcariano répondit, qu'il ne quitteroit point les armes, qu'on ne lui eût livré la Princeſſe, le tréſor & les fils du Roi, afin qu'ils ne puſſent le troubler dans la poſſeſſion du Roïaume. En même-tems il s'avança à la tête d'une Armée de cinquante-cinq mille hommes. Le Roi de Tremecen n'en avoit pas vingt-cinq mille en tout. Il réſolut cependant de défendre l'entrée de ſes Etats, & s'alla poſter dans un défilé qui étoit le ſeul par lequel on y pût pénétrer. C'étoit une vallée fertile où étoient trois Bourgades, défenduës par autant de Châteaux. Les deux plus forts de ces Châteaux étoient ſitués ſur les deux bords d'une groſſe riviere. Ils étoient joints par un pont de pierres, & c'étoit le ſeul endroit par où l'on pût paſſer la riviere. Avant que de parvenir à cette vallée, il falloit traverſer une autre riviere. Le Roi de Tremecen entreprit d'en défendre le paſſage; mais il fut forcé par le Roi Eſcariano. Il ſe retira dans la vallée délicieuſe : c'eſt ainſi que les Maures la nommoient, & le Roi

Eſcariano

Eſcariano lui en donna le tems, n'oſant s'engager à le pourſuivre, à cauſe d'une montagne où il y avoit des défilés dangereux.

Le Général étoit revenu aſſez-tôt de ſon ambaſſade, pour ſe trouver à cette premiere action. Mais il n'accompagna pas le Roi dans ſa retraite. Ce Prince ſe voïant abandonné de ſon Général, ſe crut perdu, & alla s'enfermer dans celui de ſes Châteaux, dont le Roi Eſcariano ne pouvoit former le ſiége qu'après s'être rendu maître du pont, & du Château qui le défendoit.

Le Général ſe retira dans le Château où il avoit envoïé Tiran. Son fils (celui qui avoit épouſé la Princeſſe) y étoit pour le garder. Le Général l'envoïa joindre le Roi, lui ordonnant de mourir, s'il le falloit, dans une Guerre où l'on vouloit lui enlever ſa femme, & détrôner ſon Seigneur. Il le chargea d'aſſurer le Roi qu'il ne négligeroit rien de ſon côté pour le ſervir, & qu'il eſperoit lui être plus utile dans le poſte qu'il occupoit, que s'il alloit ſe renfermer avec lui. Il le conduiſit lui-même avec une eſcorte juſqu'à la vûë de la place; après quoi retournant dans ſon Château, il demanda à ſon autre fils

des nouvelles de l'Eſclave Chrétien. Celui-ci aſſura ſon pere qu'il étoit bien gardé dans une priſon où il étoit enchaîné. Le Général fut très-fâché d'apprendre que l'on avoit fait un pareil traitement à un homme dont il avoit promis de finir les maux. Il l'alla trouver, & lui dit en l'abordant, d'un air careſſant : Je te prie, brave Chrétien, de ne te point fâcher, ſi mon fils ne t'a pas bien traité. Je te jure par Mahomet, qu'il n'a point agi par mon ordre, & que je n'ai jamais eu d'autre deſſein que celui de te regarder comme mon fils, ſçachant que tu en es digne. Je te prie donc de te conſoler, & d'oublier ſa faute. Je t'en demande pardon pour lui. Je conviens que tu as raiſon de te plaindre de moi; mais je te jure foi de Chevalier, que ſi je vis, tu ſeras content de la façon dont je réparerai mon tort. Tu peux me rendre ſervice. Quoique tu ne m'en aïe rien dit, je ſçai que tu as paſſé ta vie dans les combats : les bleſſures dont j'ai reconnu les cicatrices ſur ton corps lorſque je te vis dans la caverne, me ſont de sûrs garants de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une Bataille contre un Roi dont les troupes ſont & plus nombreuſes & plus aguerries que les nôtres.

nôtres. Si je n'ai pas été me renfermer avec mon Roi, n'en ſois pas moins aſſuré de mon courage & de mon affection pour lui. Mais j'ai cru lui rendre le plus grand ſervice, en t'engageant à ſon parti. Tu m'as paru vertueux ; & ſi je ne me trompe, l'amour a eu grande part à tes malheurs. Tu dois ton ſecours à un Roi opprimé injuſtement, & à un Epoux auquel on veut enlever une Epouſe qu'il aime, & dont il eſt aimé. J'implore ton aſſiſtance pour eux, prends pitié de mes malheurs. Seigneur, lui dit Tiran, je connois vos vertus, je ne vous impute point les traitemens que j'ai reçus, & je n'en reſſens pas moins tout le prix de la liberté que vous me rendez. Mes malheurs paſſés me font reſſentir tout le poids de ceux qui vous accablent maintenant ; j'eſpere qu'ils finiront. La fortune des armes eſt journaliere. Le Seigneur Dieu qui m'a créé, ne m'a point procuré la liberté, par votre moïen, pour ne me pas mettre en état d'en faire uſage en faveur de la vertu & de la juſtice. C'eſt-là le ſeul bien qui me peut toucher, dans l'état déplorable où je ſuis. La vie n'a plus de charmes pour moi ; je ne penſerai à la conſerver, que pour être utile à vous & à votre Roi. J'ai

porté les armes en Eſpagne ; & l'expérience que j'y ai acquiſe pourra peut-être me mettre en état de vous donner quelques avis. Du moins me verrez-vous combattre aux premiers rangs, de façon à ne point démentir la bonne opinion que vous avez de moi. Pardonnez ſi je me rends ainſi témoignage à moi-même ; mais les effets feront foi, ſi je l'ai mérité. Vous ne devez point être étonné de voir votre Roi aſſiégé, les Rois le ſont ſouvent. Si vous craignez que les coups de canon ne détruiſent le Château, ne vous inquiétez pas. Quand nous ſerons dedans, je ſçaurai bien en rompre la force. Le Général fut très-content de ce que lui dit Tiran ; il le pria de ſe préparer au départ, & ſurtout d'emporter ce qu'il falloit pour rompre les coups de canon. Seigneur, lui répondit Tiran, quoi qu'en diſe Salomon, la pauvreté & la richeſſe ſont un inconvenient égal pour réüſſir. Le Général lui fit donner un de ſes meilleurs chevaux, des armes, & une ſomme d'argent. Tiran acheta un fiel de balêne, du vif argent, du nitre, du vitriol romain, & pluſieurs autres drogues, dont il fit un onguent, qu'il mit dans une boëte pour le donner en tems & lieu à ſon Maître. Ils partirent très-

très-ſecretement, paſſerent la riviere, & ſe rendirent pendant la nuit à l'autre Château, qui n'étoit éloigné de celui où étoit le Roi que d'un quart de lieuë. Quand Tiran eut bien examiné la Tour, il vit le pont de pierre, & que les ennemis étoient campés dans de grands jardins, de façon que perſonne ne pouvoit paſſer le pont ſans tomber entre leurs mains. Il pria le Général de lui donner un Maure, qui ne fût pas connu, & auquel il pût ſe fier. Il demanda auſſi deux cens moutons, que l'on amena ſur le champ. Il prit une cappotte de berger, & parut comme le Valet de ce Maure. Le Roi Eſcariano, qui ſçavoit qu'il n'avoit point d'ennemis en campagne, qui ne craignoit rien à cauſe du nombre de ſes Troupes, & qui de plus mépriſoit celles de Tremecen, qu'il avoit battuës, faiſoit faire trois fois par jour trois décharges de ſon artillerie, qui conſiſtoit en trente-ſept pieces de canon groſſes & petites. Il avoit déja ruiné plus de la moitié du Château. L'on avoit publié par ſon ordre que tous ceux qui apporteroient des vivres au Camp, ſeroient en toute ſureté. Le Maure & Tiran remonterent la riviere plus d'une lieuë au-deſſus du pont, & vinrent après cela droit

au Camp. Ils demanderent de leurs moutons plus qu'ils ne valoient, de façon que perſonne ne les achetoit, & qu'ils y demeurerent trois jours, pendant leſquels ils s'approcherent des canons avec leurs moutons; & Tiran faiſant ſemblant de les regarder, frotta toutes les pieces avec l'onguent qu'il avoit compoſé. Il avoit la vertu de faire caſſer tous les métaux; mais l'onguent perdoit ſa force au bout de trois heures. Tiran avoit pris ſes meſures ainſi. Quand les Maures voulurent tirer, comme à leur ordinaire, toutes les pieces creverent. Le Roi Eſcariano fut très-étonné, & trouva cet événement d'un mauvais augure. Pendant ce tems-là Tiran rentra dans le Château avec le Maure, où ils retrouverent le Général, auquel il conſeilla de faire rompre une arche du pont, & de mettre à la place un pont-levis. Après que cela fut fait, il fit conſtruire promtement à l'autre bout du pont un retranchement avec de groſſes poutres de bois. Tiran monta ſur un bon cheval, & marcha avec une lance droit au Camp des Ennemis. Il trouva cinq Maures qui ſe promenoient au Soleil, ſans aucune méfiance, en voïant un homme ſeul, qu'ils croïoient de leur Camp; mais avec ſa lance

ce il les tua tous cinq. Cette action donna l'allarme au Camp : tout le monde courut aux armes, & monta à cheval. Tiran ne s'en embarraſſa pas, & tua tous ceux qui ſe préſenterent; mais quand il vit que l'armée approchoit, il ſe retira toujours en combattant, dans le retranchement qu'il avoit fait faire ; il mit promtement pied à terre. Ceux du Château vinrent à ſon ſecours, & l'eſcarmouche commença de façon, qu'il y périt beaucoup du monde de part & d'autre ; mais le nombre des Ennemis augmentoit toujours. Tiran fut obligé de ſe retirer, ce qu'il fit en levant le pont qu'il avoit fait conſtruire. Les Maures détruiſirent tout le retranchement. Tiran le fit refaire de nouveau pendant la nuit, & tous les jours la même manœuvre ſe répéta. Il y avoit deux canons dans le Château, que Tiran fit porter à la tête du pont, avec leſquels il tiroit ſur le Camp, & l'incommodoit beaucoup. Il étoit toujours armé dans le retranchement, & combattoit avec les Ennemis. Une nuit il dit au Général : Seriez-vous bien aiſe que je fiſſe ſortir votre Roi du Château où il eſt, & que je le menaſſe dans quelqu'autre fortereſſe, où il fût plus en ſureté ? Le Général lui répondit : Si

tu me fais le plaiſir de me mettre en état de diſpoſer à ma volonté de ma bru & de ſon époux, je te fais le maître de tous mes biens; & ſuppoſé que le Roi ne recompenſât pas un pareil ſervice, je n'en ſerai pas ingrat. Faites préparer tout-à-l'heure deux chevaux, lui dit Tiran, envoïez-les avec un homme ſûr ſous cet arbre, en lui montrant un pin; envoïez-en un autre qui les puiſſe conduire à une demie-lieuë d'ici. Tout cela fut fait.

Tiran monta à cheval quand le jour fut venu, & prit avec lui cent hommes armés qu'il fit ſortir du retranchement, pendant que ſes deux canons tiroient ſans diſcontinuer. Quand ceux du Camp virent les cent hommes qu'il avoit fait marcher en avant, ils eurent peur qu'ils ne les vinſſent attaquer, comme Tiran avoit déja fait. Ils prirent tous les armes, & marcherent à eux. L'on combattit vivement de part & d'autre. Enfin, les Troupes de Tiran furent obligées de rentrer dans le retranchement que les Ennemis réſolurent d'attaquer. Ils le firent aſſez vivement pour les ſuivre juſques ſur le pont, perſuadés avec raiſon que s'ils en étoient une fois maîtres, le Château ſeroit à eux. Dans ce deſſein ils laiſſerent fort peu de

monde

monde dans leur Camp. Tiran voïant toute l'Armée raſſemblée pour l'attaque du retranchement, dit au Général : Tenez ferme ici tant que vous le pourrez, pendant que j'irai où je dois aller. Alors il piqua des deux, & fut comme un éclair où le Page l'attendoit avec les deux chevaux. Quand il arriva, celui qu'il montoit, étoit déja las, il le donna au Maure, & partit avec le Page. Ils traverſerent les Jardins ſans être vûs de perſonne, & paſſerent le long du Camp ; le Page marchant le premier, parce que ceux du Château ne connoiſſoient pas Tiran. Ils approcherent ſi près, que le fils du Général reconnut le Page pour ſon frere cadet, & défendit que l'on tirât ſur eux. Quand ils furent dans le Château, ils trouverent le Roi dans la ſalle qui venoit au-devant de lui. Seigneur, lui dit Tiran, montez avec la Princeſſe votre fille tout-à-l'heure à cheval ; venez avec moi, je vous menerai en lieu ſûr. Le Roi prit le cheval du Page, mettant la mariée en croupe. Tiran prit la Princeſſe de la même façon ; & dans cet état ils ſortirent promtement du Château, allant à toutes jambes juſques à ce qu'ils fuſſent à une lieuë du Camp, où la nuit les prit. Alors ils allerent au pas. Le

Roi

Roi qui ſçavoit parfaitement les chemins, alla droit à Tremecen, la plus forte place de ſes Etats. Voïant la bonne grace de Tiran, il eut envie de ſçavoir par quel hazard il lui rendoit ſervice, & lui dit : Je te prie, brave Gentilhomme, de me dire quelle eſt la raiſon qui t'a pu engager à t'expoſer, comme tu fais, pour ſauver un malheureux Roi, & me tirer d'un lieu où je comptois finir mes triſtes jours ? O fortune, quelle adverſité tu me fais éprouver dans ma vieilleſſe ! Mais pourquoi m'en plaindre ! Mahomet a voulu que ta valeur me délivrât de ce danger. Compte que je reconnoîtrai magnifiquement tes ſoins. Tiran lui répondit, qu'il avoit été touché des larmes de ſon peuple ; qu'elles avoient renouvellé en lui le ſouvenir de ſes propres malheurs ; qu'il étoit venu dans un de ſes Châteaux par l'ordre de ſon Capitaine Général, dont il étoit le priſonnier. Voilà, Seigneur, ajouta-t-il, quelle eſt ma fortune. Je ſuis aſſez heureux pour avoir rendu ſervice à V. M. j'oublie ce que j'ai ſouffert. Regardez-moi comme un de vos Sujets. Sçachant le mérite & les graces de la Princeſſe votre fille, je me ſuis volontiers expoſé pour elle. Le Roi ſoupira, & lui répondit ;

dit : L'on doit faire cas d'un homme dont les actions répondent à l'extérieur. Je te crois doüé de toutes les vertus. Je te regarde comme un Chrétien ſage & brave, qui ne craint point tous les Maures enſemble. C'eſt pourquoi je te prie d'avoir pitié de ma fille, & de conſerver tes jours, ſans t'expoſer inutilement. O Mahomet ! Pourquoi ta ſainteté m'a-t-elle ôté toute eſpérance ? Tiran lui dit tout ce qu'il crut capable de le conſoler. Ils arriverent enfin à la Ville de Tremecen, où la joïe de revoir leur Roi fut extrême. On donna une Maiſon à Tiran, dans laquelle il fut magnifiquement ſervi. Le Roi lui envoïa des préſens conſidérables. Tous les Chevaliers Maures lui rendirent de grands honneurs. Il vint un jour au Palais du Roi pour lui demander la permiſſion de retourner auprès de ſon Maître, auquel il devoit fidélité. Le Roi lui répondit : Généreux Chrétien, je te prie de ne me point quitter. J'ai mandé au Capitaine Général de ſe rendre ici, & je t'aſſure qu'il y ſera avant dix jours. Mettons cette Ville en état de défenſe, comme tu le jugeras à propos ; & je te promets, ſur ma Couronne, de te donner la liberté. Tiran ſe mit à genoux, lui baiſa les mains,

pour

pour le remercier. La fille du Roi frappée de la bonne mine de Tiran, touchée des ſervices qu'il avoit rendus au Roi ſon pere & à elle, & ſenſible aux applaudiſſemens qu'il recevoit de tous côtés, déſiroit beaucoup que Dieu lui fît la grace de faire mourir ſon mari, afin de le pouvoir épouſer. Elle lui dit donc un jour : Je te prie par Mahomet, heureux Chrétien, de vouloir bien me dire quel eſt ton Païs ? Tiran lui répondit : Vous méritez les honneurs que l'on vous rend, puiſque vous daignez vous intéreſſer à mon malheureux ſort ; je ſuis un Chevalier qui ai perdu tout ce que j'avois ſur une Galere ; mes parens exercent les armes. Pluſieurs Rois ſont morts ſous leurs bannieres. J'étois Seigneur, & je ſuis Eſclave : j'avois des Serviteurs, & c'eſt à moi à ſervir. Ces paroles la toucherent ; ſes yeux furent prêts à ſe remplir de larmes, & elle lui dit : Confie-moi ta fortune & ta naiſſance. Si la fin de tes malheurs ne dépendoit que de moi, compte qu'ils ne dureroient pas long-tems.

Tiran répondit : J'obéïs, que pourroit-on refuſer à la plus belle du monde, à celle dont les charmes & les perfections pourroient mettre non-ſeulement les Maures

&

& les Chétiens en guerre, mais encore le monde entier : Je ſuis né dans la Baſſe-Eſpagne, fils d'un brave Chevalier, d'une ancienne Maiſon & d'une mere belle & ſuffiſamment riche, qui n'ont eu que moi d'enfant, & qui comptent n'en plus avoir, puiſqu'ils ignorent ſi je ſuis mort ou vif. Leur converſation fut interrompuë. La Princeſſe le quitta; mais ſes manieres polies & ſes diſcours flatteurs ne lui ſortoient point de l'eſprit & la comparaiſon qu'elle en faiſoit avec la rudeſſe des hommes de ſa Nation, qui ne regardoient celles de ſon ſexe que comme des Eſclaves deſtinées à ſatisfaire des déſirs paſſagers. Quelques jours après le Capitaine Général arriva, charmé de voir le Roi, la Princeſſe & ſon fils échappés du danger auquel ils avoient été expoſés. Après qu'il les eut ſalués, il accabla Tiran de careſſes. Le Roi qui l'aimoit beaucoup, demanda ſa liberté au Capitaine Général, le priant d'y mettre un prix. Le Général en reconnoiſſance de l'obligation qu'il lui avoit, & touché des prieres du Roi, la lui donna, & le délia de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne le point quitter ni lui, ni le Païs, qu'il ne lui eût dit par trois fois : *Va-t-en. Il*
lui

lui prit les cheveux & lui dit trois fois, en effet : *Va-t-en, tu es en liberté.* Après cela Tiran baisa les pieds & les mains au Roi pour le remercier, & lui dit : Seigneur, je vous jure foi de Chrétien, de ne vous point quitter que je n'aïe tué ou fait prisonnier le Roi Escariano, ou du moins que je ne l'aïe obligé à quitter vos Etats. Le Roi & tous les autres furent très-contens de cette parole.

D'un autre côté, le Roi Escariano apprenant la façon dont celui de Tremecen & sa fille s'étoient sauvés du Château, fut aussi surpris que fâché. Voïant qu'il ne pouvoit s'emparer de sa personne, il résolut de faire la Conquête de ses Etats; & comme il avoit beaucoup de Troupes, les Villes & les Châteaux ne faisoient aucune résistance. Toutes ces nouvelles engageoient le Roi de Tremecen à tenir souvent Conseil pour voir le parti qu'il auroit à prendre. Chaque jour il augmentoit les fortifications de la Ville qui par elle-même étoit très-forte. On la fournit de vivres pour cinq ans. Mais tous les Habitans se regardoient comme perdus, parce que leur nombre n'étoit pas suffisant pour se défendre. Tiran proposa un jour au Roi dans son Conseil de l'envoïer

voïer comme Ambaſſadeur au Roi Eſcariano, afin qu'il pût examiner en quel état étoient ſes Troupes, comment il les diſciplinoit, & juger de quelle façon on pourroit les attaquer. Tout le Conſeil approuva cette réſolution, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui craignîſſent qu'il ne demeurât avec les Vainqueurs. Tiran ſe prépara & partit ſuivi de beaucoup de monde. Il fut droit au lieu où étoit le Roi Eſcariano. Quand il fut devant lui, il lui dit avec un maintien fier & d'un ton ferme : Roi Eſcariano, ne ſois point étonné ſi je ne t'ai pas ſalué, car l'homme ne doit rien à ſon ennemi capital. Le Roi de Tremecen m'envoïe ici, parce qu'il a ſouvent entendu dire du bien de toi, & qu'il te regarde comme un des plus ſages Rois du monde. Il eſt étonné de ce que tu as pris les armes contre lui. Il croïoit ne devoir attendre que des actes de Juſtice d'un auſſi grand Prince que toi, il penſe donc, que ſi tu conſultes le fond de ton cœur, tu auras honte de ta conduite & du tort qu'elle a fait à ta réputation. Car enfin un Roi ſans foi, & qui ſans ſujet en veut détroner un autre, eſt un tyran. Si tu veux je t'offre le combat corps à corps, ou bien

à

à quelqu'un de tes Chevaliers, pour te prouver l'injuſtice de ta cauſe. Si perſonne ne le veut accepter, ne crois pas qu'aucune crainte faſſe parler le Roi de Trémecen, ni qu'il redoute le moins du monde ni toi, ni ta puiſſance; ton entrepriſe ne ſe terminera pas ſans une juſte récompenſe. Sçache que lui & toutes ſes Troupes ſont diſpoſés à te bien recevoir, moïennant la grace de Dieu, qui protege ordinairement ceux qui ont la juſtice de leur côté. Je ne doute pas que ton action ne cauſe la ruïne de ton Etat, & que tes veuves ne pleurent inceſſamment ta mort. Le Roi qui m'envoïe, te demande donc le ſujet de ta venuë dans ſes Etats, afin qu'il puiſſe le faire écrire, & que l'avenir ſoit au fait de ton injuſtice. Le Roi lui répondit : Tu es bien hardi, Chevalier, tel que tu ſois, de venir devant moi ſans en avoir la permiſſion, & de me tenir des propos ſi inſolens. Sans la ſûrete que l'on doit aux Ambaſſadeurs, je te ferois païer cher la hardieſſe de tes diſcours. Mais je veux que ton Maître ſçache que c'eſt avec raiſon que je ſuis venu l'attaquer. Il n'ignore pas que j'ai traité il n'y a pas longtems par le moïen de perſonnes nobles

du

du Mariage de ſa fille avec moi, qu'il me l'avoit promis & qu'il avoit même pris jour pour le terminer. Il a violé lui-même ſa parole, & m'a fait le plus cruel outrage. Comment peux-tu donc dire que ma conduite eſt injuſte, moi qui ne dois pas avoir un moment de repos que je ne l'aïe fait périr ? Je ſçai que la fortune diſpoſe ſouvent autrement qu'on ne l'eſperoit ; mais la crainte des hazards doit-elle m'empêcher de ſoutenir une cauſe juſte ; & puis-je périr pour une plus belle cauſe que la poſſeſſion d'une Princeſſe auſſi accomplie que Smaragdina ? Je ſçai que tu es Chrétien, je ſuis donc charmé de te parler d'elle, j'en parlerois un an de ſuite ſans m'ennuïer ; & ſi tu as aimé dans le cours de ta vie, tu peux t'imaginer ce que je ſouffre. Pendant que j'étois jeune, j'avois auprès de moi trois Moines de ſaint François Docteurs en Théologie, qui me propoſoient ſouvent de me faire Chrétien. Je ſçai bien que cette Loi eſt plus noble & meilleure que la nôtre ; auſſi je l'aurois ſuivie, mais ma mere qui pleuroit tous les jours devant moi, obtint enfin que je renvoïaſſe les Moines. Je puis t'aſſûrer que j'aime cette vertueuſe Demoiſelle avec tant d'ardeur, que j'en deviendrai poſſeſſeur, ou que j'y

périrai. Toi qui la connois, comment peux-tu penſer que je me laiſſe enlever une perſonne auſſi belle & auſſi accomplie ? Il lui rapporta enſuite beaucoup d'exemples mémorables de ce que l'amour avoit fait entreprendre pour les plus célebres Beautés dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire, la Fable & les Romans ; il avoit appris ces faits dans ſes converſations avec les trois Moines de ſaint François. Il finit en lui diſant : Celle que j'adore leur eſt infiniment ſupérieure, j'ai commencé la guerre pour l'avoir, je ne la finirai point que je ne l'aïe. Voilà toute la réponſe que j'ai à te faire. Il lui tourna enſuite le dos ſans vouloir l'écouter plus long-tems. Le ſoir aïant appris que Tiran avoit été eſclave, il voulut s'éclaircir s'il étoit homme de naiſſance & s'il avoit tenu un rang conſidérable, comme on le diſoit. Pour cela il le fit inviter à dîner pour le lendemain. La table fut couverte de mets de toute eſpece, depuis les plus délicats juſques aux plus groſſiers, & il avoit donné ordre que l'on obſervât la même différence dans la façon de les apprêter, afin de juger par le choix que feroit Tiran s'il étoit accoutumé de ſe trouver à de bonnes tables.

bles. Il s'apperçut d'abord du deſſein d'Eſcariano, & par le choix des plats auſquels il touchoit, il ne lui laiſſa plus aucun doute ſur la nobleſſe de ſa naiſſance. Après le repas, Eſcariano le conduiſit dans une tente, où il y avoit un grand monceau de ducats d'or, un autre de monnoïe blanche, & un autre de vaſes d'argent & de pierres précieuſes; il y avoit auſſi beaucoup de harnois, & dix chevaux ſuperbement enharnachés. On voïoit devant ce pavillon une barriere, ſur laquelle étoient trois éperviers. Quand ils furent dans cette tente, le Roi lui dit: Je ſuis dans l'habitude de donner, à ceux qui viennent Ambaſſadeurs auprès de moi, la permiſſion de prendre de qu'ils aiment le mieux, & en auſſi grande quantité qu'ils en ont envie. Prens donc ce qu'il te plaira; & plus tu prendras, plus je te ſerai obligé. Tiran, pour obéir au Roi, choiſit celui des trois éperviers, qui lui parut le meilleur. Le Roi fut très-étonné de ce procedé, & ne douta plus que la nobleſſe de ſes ſentimens & de ſa naiſſance ne répondît à celle de ſa figure extérieure; il auroit fort déſiré le retenir à ſa Cour, mais il ne lui en témoigna rien, parce qu'il le crut incapable

pable de manquer à ſa parole. Tiran retourna auprès du Roi de Tremecen, auquel il raconta fidélement tout ce qui s'étoit paſſé. Le Roi lui demanda ſi l'Armée de ſon Ennemi étoit forte. Seigneur, lui répondit-il, je ne puis vous le dire poſitivement, car je ne les ai pas vû enſemble, mais il leur eſt venu du ſecours, je peux bien avoir vû quatre-vingt mille hommes. On tint Conſeil, où il fut réſolu que le Général & Tiran prendroient les dix mille Combattans qui reſtoient, les autres aïant déſerté ou aïant été tués, & qu'ils ſe jetteroient avec cette troupe dans Aſinaque, Place ſi importante, que tout le Roïaume eût été perdu, ſi les Ennemis s'en étoient emparés. En effet, ils marchoient pour la prendre. Tiran fit uſage de tout ſon ſçavoir pour fortifier la Place; il fit faire des barrieres, & du côté le plus foible, des chemins ſouterrains pour ſortir de la Ville ſans en ouvrir les portes. Ces chemins répondoient à un Jardin voiſin de la Ville. Quand le Général vit toutes les ruſes & les fineſſes que Tiran emploïoit, il fut dans l'admiration, & diſoit qu'il n'avoit jamais vû d'homme auſſi expérimenté dans la Guerre. Pendant qu'ils attendoient

doient les Ennemis, le Roi de Tremecen étoit dans la Ville où il ne manquoit de rien. Eſcariano ſoumettoit tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Un Juif le plus riche qui fût dans la Ville de Tremecen, en ſortit alors ſans qu'on s'en apperçût, & fut trouver le Roi Eſcariano, auquel il propoſa de lui livrer ſon Ennemi, & par conſéquent de le rendre maître de ſes Etats, tout ce qu'il pourroit faire ſans cela étant inutile. Nous ferons, continua-t-il, un Traité enſemble, & ſans courir aucun riſque, je remettrai le Roi & ſa fille en ta diſpoſition. Eſcariano regarda ce diſcours comme une fable, & lui répondit, qu'il ne croïoit pas qu'il pût lui tenir ſa parole ; mais que ſi il le faiſoit, il promettoit foi de Roi, de l'élever en un lieu plus haut qu'aucun autre homme de ſon Roïaume ; mais, ajouta-t-il, tu ne pourras en venir à bout, & tu feras mieux de t'en retourner, que de me donner la honte d'échoüer dans une pareille entrepriſe, comme je ferois en me confiant à la parole d'un Juif. Il lui répondit : Tu ſçais bien, Seigneur, qu'il y a beaucoup d'évenemens qu'il faut abandonner à la fortune, & ſurtout dans les entrepriſes de guerre, où l'on ne peut

tout prévoir; auſſi tout Chevalier qui voudra ne rien donner au hazard, n'augmentera jamais ſa réputation; & ſi tu veux penſer à ma propoſition, tu verras qu'elle eſt auſſi ſimple qu'aiſée. Pour ta ſûreté, je te donnerai mes trois enfans en ôtage, & je donnerai ma fille en mariage, avec douze mille ducats, à un Juif qui vend de l'huile dans ton Camp; il eſt jeune & bien fait, il loge avec le grand Prevôt, donne-lui cette Charge, je te fais entrer dans la Ville. J'ai une porte dans ma maiſon qui donne ſur les murs de la Ville, perſonne ne la garde qne moi, je puis faire entrer par-là deux cens mille Combattans. Le Roi frappé de ces dernieres paroles, dit au Juif: Comment pourras-tu me livrer le Roi & ſa fille? Car j'ai entendu dire qu'ils étoient enfermés dans un Château très-fort & bien muni. Si tu as fait attention à ce que je t'ai dit, lui répliqua le Juif, tu auras vû que je ne ne t'ai point parlé du Château, je n'ai promis de te livrer que la Ville, le Roi & tous ceux qui ſont avec lui; car il habite un Palais dans la Ville, & ne compte ſe retirer dans le Château, que lorſqu'il y ſera contraint. Ce ſont toutes choſes dont je réponds, & que je ſuis très-

très-certain de faire réuſſir. Ils convinrent de tous leurs faits. Après quoi le Roi lui promit de le combler de biens, ſi il faiſoit réuſſir ſon Mariage. Sur le champ il fit venir le Prevôt, c'étoit un Chevalier chargé de faire venir les vivres au Camp. Le Roi lui demanda ſi il connoiſſoit un Juif qui vendoit de l'huile. Le Prevôt lui répondit qu'il y en avoit un qui autrefois avoit été Savetier. Va promtement le chercher, lui dit le Roi. Quand il fut en ſa préſence, il le prit en particulier & lui demanda de quel Païs il étoit. Il lui répondit, que ſuivant ce qu'il en avoit entendu dire à ſon pere, il y avoit longtems qu'ils étoient ſes Sujets, Eh bien, dit le Roi, puiſque tu es mon vaſſal, je veux récompenſer ceux qui me ſervent, je te marie avec Jamille, la fille du Juif Jacob, le plus riche Marchand de Barbarie; elle aura douze mille ducats d'or en dot, & deux mille qui me ſeront donnés pour mes éperons; tu dois m'être très-obligé. Le Juif lui répondit, comme ne trouvant pas la plaiſanterie bonne; il l'aſſura de plus qu'il ne pouvoit ſe déterminer à faire une telle faute. Comment donc, lui dit le Roi! Vous devez ſçavoir, Seigneur, lui répliqua-t-il, pour excuſer

mon refus, qu'il n'y a que trois races desquelles descendent ce que nous sommes aujourd'hui de Juifs, depuis que nous avons crucifié le saint Homme appellé Jesus. L'une est celle de ceux qui déciderent de sa mort, & que l'on reconnoît au mouvement continuel qu'ils se donnent, car ils ne peuvent goûter le repos ni du corps ni de l'esprit; ils joignent à cette inquiétude une grande effronterie. L'autre race vient de ceux qui l'exécuterent; on reconnoît ceux-ci à leur vûë égarée, qu'ils ne peuvent fixer, sans oser regarder en face, encore moins lever les yeux au ciel, comme est celui que vous voulez me donner pour beau-pere. La troisiéme est celle qui descend de David; il est vrai que ceux-ci étoient alors à Jérusalem, mais ils n'y donnerent pas leur consentement, & se retirerent émus de pitié dans le Temple de Salomon pour ne pas voir une si grande injustice; ils sont affables & doux, ils peuvent regarder de tous côtés. Je descend de ceux-ci, par conséquent il me paroît que je ne dois point me mésalier en épousant sa fille. Le Roi ne voulut pas le contraindre, mais il le pria de répondre du moins avec politesse à Dom Jacob. Il les fit venir

nir enſuite l'un & l'autre en ſa préſence, & dit au Marchand que celui-ci conſentoit au Mariage ; mais le plus jeune ne dit pas un mot: Le Marchand voïant que le Roi lui-même le diſoit, ne douta pas que la choſe ne fût faite. Après cela le Roi convint avec le Marchand Juif que le ſeize du mois à minuit, il ſe trouveroit auprès de la Ville de Tremecen pour s'en emparer. Eſcariano s'y rendit, comme il en étoit convenu avec ſes Généraux, & le Juif dans l'eſpérande marier ſa fille, ne l'avoit pas oublié ; il ouvrit promtement la porte de la Synagogue, & toutes les troupes entrerent en foule. Le Roi marcha droit au Palais, ils trouverent une grande réſiſtance, cependant ils paſſerent tout le monde au fil de l'épée. Le Roi, ſes fils & le marié eurent le même ſort, il n'y eut que la fille à laquelle on fit grace. Ils attaquerent enſuite le Château, mais ils ne pûrent le forcer. Eſcariano ne ſe trouvant pas trop bien dans la Ville, réſolut d'y laiſſer la moitié de ſon Armée pour la garder, & partit avec la Demoiſelle qu'il conduiſit, malgré la douleur qu'elle éprouvoit de la perte de toute ſa famille, dans un Fort imprenable, il y mit une bonne garniſon,

niſon, & revint à Tremecen avec le reſte de ſes troupes. Cette terrible nouvelle vint aux oreilles du Général & de Tiran, toutes leurs troupes tomberent dans le déſeſpoir, & diſoient tout haut que puiſque leur Roi étoit mort, il valoit mieux ſe rendre à Eſcariano, que de ſoutenir la guerre; que c'étoit un moïen pour obtenir bon quartier. Tiran dit au Général qu'il ne lui conſeilloit pas d'en agir ainſi, qu'il avoit encore dix mille Combattans, la Ville où ils étoient, & quelques Châteaux, qu'ainſi il pouvoit ſe défendre, après quoi il obtiendroit plus aiſément qu'on lui rendît ſon propre Château, & quelques autres encore pour faire finir la Guerre. Le Général trouva ſon conſeil très-bon. Mais il ne pouvoit ſe conſoler de ſon fils, ni de ſon Roi. Tiran ne pouvoit comprendre comment cette Ville avoit été priſe avec les troupes & les Commandans qu'il y avoit laiſſés. Il vint un homme qui s'étoit ſauvé du maſſacre, qui leur apprit la trahiſon du Juif, ajoutant qu'Eſcariano l'avoit fait arrêter, avoit ſaiſi tous ſes biens, diſant que puiſqu'il avoit trahi ſon Seigneur, dans la crainte qu'il ne lui en fît autant, il vouloit que tout nud & frotté de miel, on l'attachât

à

à une très-haute potence, & que le lendemain il fût écartelé, & donné à manger aux chiens, ce qui fut exécuté. Tiran ayant ſçû que les troupes étoient dans la Ville & dans les lieux voiſins, & que Eſcariano avoit emmené la fille du Roi dans le Château fort du Mont de Tuber, prit avec lui deux hommes qui connoiſſoient parfaitement bien le Païs ; il les fit monter ſur de bons chevaux, & les mit en embuſcade dans une maiſon que l'on appelloit la vieille Moſquée, ſur le chemin du Mont de Tuber.

Quand il fut grand jour, il leur ordonna de prendre deux Maures, afin de ſçavoir ce que faiſoit le Roi, où il étoit, & comment il vivoit. Il apprit qu'il étoit avec la nouvelle Reine dans le Château, avec ſoixante Cavaliers de garde ; mais qui ne la faiſoient ni le jour, ni la nuit ; & qu'en bas dans le Bourg, il y avoit mille hommes d'armes. Tiran inſtruit de ces détails, retourna au Château pour voir en quel état il étoit : après quoi il fut à la Ville, & prit avec lui cent hommes, qui portoient des outils, & les plaça ſur un pont, avec ordre de le rompre au cas qu'ils viſſent venir les Ennemis, afin de les empêcher de paſſer la riviere, ou du

du moins de les arrêter, & de les obliger d'aller chercher un passage éloigné d'une grande journée. Il y avoit trois jours de marche du Château où étoit le Roi, à la Ville de Tremecen, & de ce même Château à celui où étoit Tiran, il n'y avoit que neuf lieuës. Après cette disposition, Tiran marcha avec tout ce qu'il avoit de Troupes droit au mont de Tuber. On prit les armes quand on les vit paroître, & l'on sortit pour les combattre. Mais Tiran & le Général ne voulant pas risquer un combat, ils firent couler leurs Troupes autour du Château; de façon qu'ils prirent beaucoup de bétail, après quoi ils revinrent à la Ville. Tiran venoit très-souvent à ce Château, il y demeuroit deux ou trois jours; & quand il n'avoit plus de vivres, il s'en retournoit. Il sortit un jour de la Ville enveloppé dans ses tristes pensées, occupé de la Princesse qu'il avoit quittée, des dangers de Plaisir de ma Vie, de son esclavage, & de celui de tous ses parens. Dans cet état il vit sortir un Esclave Chrétien d'Albanie, qui s'affligeoit beaucoup, parce que son Maître l'avoit cruellement battu en l'envoïant travailler au Jardin qu'il avoit auprès de la Ville. Tiran qui le connoissoit pour lui

avoir

avoir parlé pluſieurs fois, en eut pitié, & le trouvant aſſez ſage & aſſez diſcret, il l'appella, & lui dit, n'aïant perſonne à qui pouvoir ſe confier : La fortune ſe plaît encore plus à tourmenter ceux qui n'ont pas du courage, que les autres. Le ſouvenir de mes malheurs me rend ſenſible aux tiens. Tu peux m'être utile, faire ton bonheur, & mériter mon eſtime ; car je te crois brave, ou je ſerois trompé. Je te demande de faire ce que je te dirai, & de m'obéïr en tout. Pourvû que tu aïe la réſolution de te laiſſer battre de verges dans le Camp & de te laiſſer couper les oreilles, je ſuis sûr de prendre par ton moïen le Château du mont Tuber, où eſt le Roi Eſcariano. Si la choſe réüſſit, tu ſeras riche à jamais. Au cas que mon deſſein ne réüſſiſſe pas, tu ſeras libre, & tu vivras avec moi, ſans que je te laiſſe manquer de rien. L'Eſclave Chrétien lui répondit promtement : Dieu ſeul connoît mon cœur. Vous m'avez conſolé par ce que vous venez de me dire, & je vous ſuis ſi obligé, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne de tout ce que vous me commanderez, indépendamment même de l'eſpérance que j'ai de recouvrer la liberté ; car la vie que je mene eſt d'autant plus affreuſe, que c'eſt l'amour

mour qui eſt la cauſe de ma captivité ; & qu'elle me ſépare de tout ce que j'aime. Ordonnez donc, aucun danger ne me peut arrêter. Tiran touché de ſa bonne volonté, lui dit : Je te promets, foi de Chevalier, de ne point manger que je ne t'aïe mis en liberté. Sur le champ il fut parler au Général, & le pria de lui permettre de racheter l'Albanois pour cent ducats.

Le lendemain ils partirent avec leurs Troupes pour aller, comme ils avoient fait les autres fois, au mont de Tuber. Mais les Ennemis étoient ſi accoutumés à les voir, qu'ils n'y faiſoient preſque aucune attention, dautant que n'aïant aucune ſorte d'artillerie, ils ne pouvoient leur faire aucun mal, & qu'ils ſçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas demeurer long-tems devant cette Place ; car l'Armée qui étoit dans Tremecen, les auroit chaſſés. Auſſi avec la permiſſion de leurs Chefs, leurs Soldats ſe parloient ſouvent. Un jour le Roi envoïa deux Chevaliers, qui promirent au Général, & à Tiran, tout ce qu'ils voudroient, ſi ils traitoient avec lui. Ils répondirent, qu'ils vouloient vanger la mort du Roi, & de ſes enfans. Quand le pour-parler fut fini, on apporta

porta la collation, comme ils avoient coutume de faire. C'étoit le jour même qu'il avoit pris avec l'Albanois pour faire ce qui ſuit. Après la collation, il s'approcha du lieu où étoit l'argenterie, & il prit un grand gobelet de vermeil. Celui qui avoit le ſoin de la vaiſſelle, fit de ſi grands cris, que Tiran qui s'entretenoit avec des gens du Château, demanda ce que c'étoit. Ils apperçurent alors l'Albanois qui fuïoit, & pluſieurs perſonnes qui couroient après lui. Ils le virent prendre, & conduire au Général. Celui qui avoit ſoin de la vaiſſelle le tenant aux cheveux, lui dit : Seigneur, je vous demande juſtice de ce Voleur, qui m'a dérobé ce vaſe d'argent. Tiran laiſſa parler le premier le Général, qui dit : J'ordonne qu'il ſoit pendu. Tiran dit : Mais, Général, nous ſommes dans un tems où nous ne devons faire mourir perſonne, qu'en Bataille. Je vous prie de changer la peine, & d'ordonner qu'il ſoit foüetté par le Camp, & qu'on lui coupe les oreilles. Ce qui fut fait en préſence des Chevaliers du Château, qui s'entretenoient avec lui. Après cela on lui attacha le gobelet au col, & le foüettant autour du Camp, la troiſiéme fois qu'il paſſa devant le

le Château, il fit un si grand effort, qu'il se détacha les mains, & s'enfuit dans la Forteresse. Le Prevôt du Camp courut après lui, comme pour le rassurer ; mais il se laissa tomber, & lui donna le tems de se retirer sous le feu de la Place, qui le défendit si bien qu'on ne put le reprendre. On mena au Roi l'Albanois : il fut touché de le voir ainsi nud, foüetté, & les oreilles coupées.

Comme il étoit tout en sang, la Reine fut émuë de son état, lui fit donner de quoi s'habiller, & le Roi le prit à son service. Tiran fit semblant d'être très-fâché de sa fuite, il dit aux Chevaliers qui étoient avec lui, de le redemander au Roi, & que s'il ne vouloit pas le lui rendre, il ne feroit aucun quartier aux prisonniers qu'il feroit ; qu'il leur feroit couper les pieds, les mains, le nés, & les oreilles. Le Roi lui fit répondre, qu'il prît garde de ne point commencer une Guerre sans quartier, parce qu'il pourroit lui-même être traité plus mal que les autres. Tiran après cela rompit la conférence, & retourna à la Ville avec ses Troupes. L'Albanois, pour expliquer son histoire, dit au Roi : Je suis au désespoir, & j'aimerois mieux mourir, que de vivre

dans

dans l'état honteux où l'on vient de me réduire. Il n'y a rien que je ne fiſſe pour me vanger de ce traître de Général, qui m'a obligé, en me faiſant mourir de faim, à devenir coupable. Et ſi votre Excellence me permet d'aller & de venir, je l'inſtruirai de tous les projets des Ennemis, afin que leur malheur leur faſſe éprouver le même traitement que le Roi de Tremecen. J'y conſens de bon cœur, répondit Eſcariano; & ſur le champ il ordonna à toutes les Gardes de le laiſſer entrer & ſortir quand il le jugeroit à propos. Cependant il demanda conſeil à pluſieurs Chevaliers, qui lui dirent que cet homme avoit été ſi fort offenſé, qu'il ne négligeroit rien pour la ruine des Ennemis; mais que cependant il falloit prendre garde à ſa conduite. L'Albanois ſortit par une fauſſe porte du Château, & ſans être vû de perſonne, il ſe rendit auprès de Tiran, & lui rendit compte de tout ce qui s'étoit paſſé. Tiran lui donna ſept ducats d'or, & trois reales & demi, avec de la petite monnoïe, une épée, & un petit panier de pêches; car il n'y en avoit point dans tout le païs, puiſqu'il avoit fait couper les arbres, & gâter les jardins autour du Château. Il lui dit,

afin de mériter la confiance du Roi, de lui apprendre en ſecret, qu'il faiſoit faire beaucoup de pain, parce qu'il devoit être trois ou quatre jours devant le Château. L'Albanois s'en retourna. Le Roi le reçut bien. Il préſenta les pêches à la Reine, elles lui firent plaiſir, & il en ſçut plus de gré à l'Albanois, que ſi il lui avoit donné une Ville; car il ne l'avoit pas vû rire, ni prendre plaiſir à rien depuis qu'elle étoit en ſa puiſſance. Quoiqu'il paſſât la journée à lui dire les choſes les plus tendres, elle lui répondoit avec une triſteſſe qui témoignoit combien elle étoit affligée de ſa ſituation.

Quand la Reine ſe fut retirée dans ſa Chambre, l'Albanois montra au Roi l'argent qu'il avoit, & lui dit: Voilà ce que j'ai gagné ſur un des Ennemis de V. M. & ſi je ſors ſouvent, je ſuis ſûr d'en rapporter encore davantage; car j'ai un parent très-proche qui ſert ce maudit Général, & qui m'apprend tout ce qui ſe paſſe. Il m'a dit que l'on fait cuire du pain, & que l'on prepare des vivres pour venir ici. Vous avez du tems pour rompre, & pour déranger leurs projets; & ſi vous joignez la ruſe aux forces que vous avez, que ne ferez-vous point? Ce

ſera le moïen de faire la conquête du Monde. Le Roi fut très-content des diſcours de l'Albanois, & lui dit : Je verrai bien-tôt ſi ton parent ne t'a pas trompé. Trois jours après Tiran arriva, & vint ſe poſter où il étoit ordinairement. Le Roi eut dès-lors une très-grande confiance en l'Albanois. Il lui remit une des principales Gardes du Château, qu'il lui donna avec ſept hommes d'une fidélité reconnuë. Quand l'Albanois étoit de garde, ce qui lui arrivoit tous les cinq jours, il avoit toujours quelque choſe à manger & à boire, dont il faiſoit part à ſes Camarades. Tiran demeura trois jours devant le Château ; après leſquels il s'en alla. Cela dura l'eſpace de deux mois, toujours allant & venant, ſans preſque jamais faire de mal à perſonne. Le Roi envoïoit ſouvent l'Albanois au Camp de Tiran, pour qu'il lui apportât des fruits & des confitures pour la Reine. Un jour il lui apporta une charge de vin, & une épée teinte de ſang, & lui dit : J'ai ſçû que le Général faiſoit porter beaucoup de vin dans la Ville, j'ai été ſur le chemin, & j'ai donné un ſi grand coup de pierre à un Muletier, qui s'eſt amuſé derriere les autres, que je l'ai jetté par terre : après

quoi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'ai laiſſé pour mort. Je lui ai pris cette épée, & cette charge d'excellent vin. Je vous demande la permiſſion, continua-t-il, de tenir un petit cabaret, & quand j'aurai vendu cette marchandiſe, je leur en prendrai d'autres. Enfin je leur ferai tout le mal que je pourrai. Le Roi y conſentit. Beaucoup de Maures venoient boire chez lui. Toutes les nuits qu'il montoit la garde, il portoit un flacon de ce vin, qu'il donnoit à ſes camarades, charmés d'être avec lui.

Lorſque Tiran eut vû quelle étoit la confiance que l'on avoit à l'Albanois, il penſa à exécuter ſon entrepriſe. Ce fidéle Chrétien avoit fait faire une boëte de fer percée de pluſieurs trous, & la nuit qu'il avoit choiſie pour l'expédition, dans laquelle il étoit de garde, il mit des charbons allumés dans la boëte ; le vent qui ſouffloit par les trous les empêchoit de s'éteindre. Il enveloppa la boëte dans du cuir, & la mit ſur ſon eſtomach. Ceux qui faiſoient la garde ſur la Tour de l'Eperon buvoient. Pendant ce tems-là il poſa la boëte dans un trou de la muraille, & battoit le tambour à l'ordinaire. Comme il avoit mis dans le vin de quoi les faire dormir, ils s'endormirent

rent bientôt, & ne ſe réveillerent jamais. L'Albanois les voïant en cet état, prit la boëte où étoit le feu, il en cacha trois fois la lumiere ſous une capotte, & trois fois il alluma une paille par le trou qui regardoit du côté du Camp. A ce ſignal, dont il étoit convenu avec Tiran, il avança avec peu de troupes; mais ſoutenu du reſte au cas de beſoin. Tiran approcha ſeul du pied de la Tour de l'Eperon, il trouva une petite corde que l'Albanois avoit laiſſé pendre, & dont il avoit attaché l'autre bout à ſa jambe, afin de pouvoir être réveillé, ſi par malheur il s'endormoit. Cependant il battoit toujours ſur ſa caiſſe. Il ne ſentit pas plutôt que l'on tiroit la corde, qu'il vint aux crenaux de la Tour, & tira la corde à laquelle le Chevalier avoit attaché une échelle de corde. Par ce moïen il en lia fortement deux aux crenaux. Tiran monta le premier. Quand il vit ceux qui dormoient il dit à l'Albanois : Que feronsnous de ces hommes-ci? Laiſſez-les, lui répondit-il, ils ne nous ferons aucun mal. Malgré cela Tiran les voulut voir, & s'apperçut qu'ils avoient la tête coupée. Pour lors ils firent monter leur troupe, & donnerent le tambour à un de ceux qu'il avoit

amenés. Ils laiſſerent ſuffiſamment de quoi garder la Tour ; car ils étoient montés au nombre de cent ſoixante. L'Albanois marcha le premier, & deſcendit à la chambre du Commandant, qui ſurpris du monde qu'il voïoit, ſe leva tout nud en chemiſe avec l'épée à la main : il fit peu de défenſe ; car Tiran lui fendit la tête avec une hache d'arme qu'il portoit. La femme du Commandant fit de grands cris ; mais l'Albanois qui ſe trouva auprès d'elle, la traita comme ſon mari venoit de l'être. Ils allerent enſuite par tout le Château, dont ils fermerent toutes les portes.

Le bruit du tambour étoit ſi grand, qu'il empêchoit d'entendre ce qui ſe paſſoit ; ils monterent ſur les Tours. Ceux qui faiſoient la garde, les laiſſoient approcher, les croïant de la Garniſon ; & quand ils étoient auprès d'eux, ils les jettoient pardeſſus les crenaux. Il y en eut un qui tomba dans le foſſé. Soit le bonheur, ſoit l'eau qui le garantit, il en fut quitte pour la peur, & courut en porter l'allarme dans le Bourg. Tout le monde ſe leva. On ignoroit dans le Château ce qui s'y paſſoit, qu'on le ſçavoit aux environs. Un homme qui logeoit dans les chambres baſſes,

baſſes, entendit cependant la chute de celui qui étoit tombé dans l'eau, ce qui joint au bruit que les Troupes de Tiran ne pouvoient s'empêcher de faire, l'engagea à faire de ſi grands cris, que tout le Château fut averti; mais ils trouverent les portes de leurs chambres fermées. Le Roi qui étoit couché avec la Reine, ſe renferma dans la principale Tour, quoiqu'il n'eût qu'une Chambriere avec lui. Quand le jour fut venu, Tiran fit mettre des Bannieres, & fit faire des feux ſur les tours en ſigne de réjoüiſſance. Tous ceux qui étoient dans les Villages voiſins prirent la fuite. Le Général voïant la priſe du Château aſſurée, les chargea dans leur fuite; il en prit un grand nombre. Il plaça ſes Troupes dans les mêmes quartiers que les Ennemis occupoient. Enſuite il vint au Château, & vit avec étonnement qu'il n'avoit aucun des ſiens ni tué, ni bleſſé. Car Tiran conduiſoit ſi bien ſes entrepriſes, quelque difficiles qu'elles puſſent être, que rien ne lui étoit impoſſible. Le Général ne put s'empêcher de lui dire: Comment pourrai-je jamais faire ton éloge, brave Chevalier que le Ciel a mis au monde? L'obligation que j'ai à ton mérite ne ſe peut concevoir. Tu me mets en

état de vanger mon fils & mon Roi. J'eſpere que tu voudras m'aider juſqu'à la fin. Faiſons ſouffrir au Roi Eſcariano les ſupplices que mérite ſa barbarie, & que cette indigne Princeſſe, jadis ma bru, qui a reçu dans ſes bras le meurtrier de ſon mari & de ſon beau-pere, l'accompagne à la mort. Ce ſort eſt dû à leurs crimes, & leur perte m'eſt néceſſaire pour m'aſſurer un trône que je devrai à ta valeur, & que je veux partager avec toi. Tiran lui répondit : Les Loix de la Chevalerie défendent de rendre de ſang froid le mal pour le mal, encore moins lorſque l'on a pour Ennemi un brave Chevalier, qui n'a rien fait qu'en ſoutenant une juſte querele. La Guerre qu'a fait à votre Maître le Roi Eſcariano étoit bien fondée. J'en fus inſtruit lorſque j'allai en Ambaſſade auprès de lui. Si la fortune l'a fait tomber entre nos mains par le ſort des armes, ne devons-nous pas avoir quelque pitié de ſa jeuneſſe, & de ſon courage qu'il a fait voir ? Songez que nous ſommes environnés de ſes troupes ; qu'elles ſont maitreſſes de tout le Roïaume ; que ſes troupes ſe feront un devoir de vanger ſa mort, & que les Rois ſes Alliés ſe croiront obligés à les ſoutenir. Quant à la Princeſſe qu'il

qu'il a contrainte de l'épouſer, ſes malheurs ſont-ils des crimes ? Et d'ailleurs, n'eſt-elle pas le ſang de vos Rois ? N'eſt-elle pas votre Reine ? Faut-il nous déshonorer à jamais l'un & l'autre par un crime qui ne ſervira qu'à nous rendre odieux à toute la terre.

Enfin Tiran parla ſi bien au Général, qu'il lui fit ſentir que le projet qu'il avoit formé, étoit indigne d'un Chevalier. Le meilleur conſeil que je vous puiſſe donner, reprit-il, c'eſt de garder avec ſoin le Roi & la Reine, qui ſont en notre pouvoir avec tous les Chevaliers de ſa Cour. Alors ils allerent à la principale Tour. Le Roi ne vouloit pas ſe rendre, qu'on ne lui donnât ſureté de la vie & de ſes membres. Il ſe regardoit comme mort, parce qu'il avoit fait périr le Roi de Tremecen. Eh bien, dit Tiran, laiſſons-le faire, la faim le rendra bien-tôt raiſonnable. Mettons toujours ces Chevaliers ſous bonne garde. Après cela ils viſiterent le Château, qu'ils trouverent muni de toutes ſortes de vivres pour ſept ans, avec une belle fontaine qui ſortoit du ſable. La nuit approchoit. Le Roi Eſcariano touché de pitié pour la Reine, appella par une petite fenêtre, & dit : Puiſque vous ne voulez point

point me donner de quartier, lequel de vous eſt Chevalier, afin que je puiſſe me rendre à lui ? Seigneur, lui répondit Tiran, voilà le Général qui eſt un brave Chevalier. Je ne veux pas avoir à faire à lui, répondit-il ; mais que je te faſſe Chevalier, & je me ferai ton priſonnier. Je ne puis l'être deux fois, dit Tiran ; j'ai été armé par le généreux Roi d'Angleterre, qui brille au-deſſus des autres Rois de la Chrétienté, comme la Lune au-deſſus des étoiles. Le Roi le reconnut alors pour l'Ambaſſadeur avec lequel il s'étoit entretenu. Il lui dit : Promets-moi la vie, afin que je puiſſe faire acte de Chevalier & de Roi. Tiran lui répondit, qu'il pouvoit la lui promettre pour un mois, du jour qu'il ſe rendoit à lui : il en jura ſa foi. Le Roi lui en fut auſſi obligé, que s'il lui avoit donné la liberté. Il vint au bas de la Tour, il ouvrit la porte, & l'épée à la main, il demeura ſur le ſeüil, & dit : Je ne me plains point de la mauvaiſe fortune qui me réduit en l'état où ſuis ; je ne m'en prends qu'à la faute que j'ai commiſe de m'être fié à un Etranger inconnu. Ma jeuneſſe & mon imprudence m'ont réduit dans l'état où je ſuis. Puiſque tu ne veux pas que je te faſſe Chevalier, fais-moi venir

ce

ce petit enfant, qui me paroît n'avoir pas plus de cinq ans, & dont le pere eſt Boulanger. Quand on le lui eut amené, il le fit Chevalier, le baiſa ſur la bouche, & ſe rendit à lui. Après cela il dit : Vous pouvez à préſent recevoir l'ordre de cet enfant, & faire de moi ce que vous voudrez. Le Général dit : Prenez-le, Capitaine Chrétien, & faites-le porter dans une forte Priſon. A Dieu ne plaiſe, répondit Tiran, que je touche un Roi pour lui faire de la peine, je m'attirerois trop de reproches des Chevaliers. Je veux bien les ſecourir ; mais je ne veux ni les mettre en priſon, ni les faire périr. Le Général lui dit qu'il ne lui faiſoit cette propoſition que pour lui faire honneur. Tiran lui dit, qu'il pouvoit accorder cette faveur à ſon fils. Le Général ne s'embarraſſa pas d'en dire davantage. Il prit le Roi, le conduiſit dans une chambre, & le fit enfermer. Tiran en fut très-fâché ; mais il ne dit rien, dans la crainte de l'irriter encore davantage. Quand le Roi fut dans les fers, ils entrerent dans la principale Tour, ils trouverent la triſte Reine qui pleuroit continuellement. Elle fut quelque tems ſans avoir la force de parler. Elle leur dit à la fin.

Ainſi

Ainſi que le vent augmente le feu, ainſi votre vûë a redoublé mes douleurs, elle rappelle à mon eſprit plus vivement encore la perte de mon pere, de mes freres & de mon mari. Je ne déſire que la mort, & depuis mes malheurs je ne connois que les larmes. Voïez l'état ou la douleur m'a réduite. Mes cheveux ſont épars, mes habits ſont inondés de mes pleurs. Je ne vous demande aucune grace que celle de me faire mourir, afin que j'aille retrouver mon pere, car jamais femme ne fut plus malheureuſe que moi. Tous les aſſiſtans la conſoloient de leur mieux. Ils furent enſuite viſiter le Tréſor du Roi, dans lequel ils trouverent cent cinquante-deux mille marcs d'or, ce qui n'eſt point étonnant, car il étoit fort riche, & il avoit beaucoup augmenté ſon tréſor dans la Ville & dans le Roïaume de Tremecen. Tiran fit choix des femmes les plus qualifiées parmi les Maures, & les donna à la Reine pour la ſervir. Le Roi pour lors voulut parler aux Généraux, & faiſant venir le petit enfant qu'il avoit fait Chevalier, il leur dit : Puiſque la fortune a voulu me réduire en l'état où je ſuis, il ne me reſte qu'une choſe à faire. Celui à qui je me ſuis rendu priſonnier

n'a

n'a pas de bien, il n'en peut eſperer de ſon pere, ni de ſa mere, je veux lui en donner avec votre permiſſion. Je lui aſſure donc ſur mes biens, vingt mille doubles ducats d'or de revenu pour tout le tems de ſa vie. Il en fit écrire un Acte public avec la ſignature de deux Alcades comme témoins; auquel il ajouta une donation de toutes ſes Terres & Roïaumes à la Reine Smaragdina ſa femme. Faites à préſent, pourſuivit-il, tout ce que vous voudrez de moi, je recevrai patiemment la mort, dautant que je crois que vous ne me priverez pas de ſépulture. Mais je vous demande en grace de me faire venir ce méchant homme qui m'a ſi bien trompé, quoique je lui pardonne de bon cœur. Quand l'Albanois fut en ſa préſence, il lui dit: Qu'eſt devenuë la parole de mauvais Chrétien que tu m'as donnée d'être fidéle? Ton Général doit bien s'attendre, ſi jamais il a de la confiance en toi, à recevoir un traitement pareil au mien. Par où avois-je mérité de toi la trahiſon que tu m'as faite? Je vais mourir, j'ignore ſi ce ſera aujourd'hui ou demain. Je te pardonne, mais j'eſpere que Mahomet ne laiſſera pas tes crimes impunis, & qu'il t'en donnera la récompenſe.

penſe. Tiran ne put en laiſſer dire davantage au Roi, & lui répondit : Seigneur, ne déſeſperez pas de votre vie, vos malheurs ſont dépendans des événemens de la guerre qui arrivent encore plus aux grands Seigneurs qu'aux autres, parce que ſouvent ils font des Guerres injuſtes. Le Seigneur rend la juſtice par le ſuccès des Batailles & des Guerres. Si il vous a réduit en l'état où vous êtes, croïez que vous n'êtes ni le premier, ni ne ſerez le dernier. L'Albanois dit : Seigneur, laiſſez le Roi me charger de tout ce qu'il voudra, d'autres feront mon éloge. Et s'adreſſant au Roi captif, il lui dit : Comment pouvez-vous vanter votre innocence? Ces tréſors que vous avez amaſſés ici, & que vos peres ne vous avoient point laiſſés, ſont le fruit des ravages, des incendies, & du pillage des Provinces. Vous ne les avez pas même partagés avec ceux dont les crimes vous les ont acquis, par-là vous avez voulu vous charger ſeul de l'iniquité de tous ces crimes. Si les Généraux vous donnent la vie, & que vous n'en faſſiez pas un meilleur uſage, comptez qu'elle ne ſera pas de longue durée ; Dieu ne manquera pas de moïens de vous faire rendre compte

te de la maniere dont vous avez traité vos Sujets, de la dureté des Impôts dont vous les avez accablés, ſous le prétexte des beſoins de la guerre, & de la licence que vous avez accordée à vos troupes pour vous diſpenſer de les païer, & pour groſſir vos tréſors du plus pur ſang de vos peuples. Tiran eut pitié de la patience avec laquelle le Roi écoutoit les reproches que lui faiſoit l'Albanois, & voïant que le Général ne lui diſoit pas de ſe taire, il lui impoſa ſilence, ne voulant pas augmenter les peines de ce malheureux Prince. Comment, lui répondit l'Albanois! vous ne voulez pas que je lui diſe ſes véritez? car enfin il eſt coupable de trois péchés mortels, pour leſquels il mérite la mort. De luxure, puiſqu'il a pris la Reine par force; de l'avarice dont je viens de le convaincre; & enfin de l'envie qui l'a porté à uſurper des Etats ſur leſquels il n'a aucun droit. Tiran voulut encore lui ordonner de ſe taire; mais l'Albanois continua de lui dire: Toute la gloire & l'avantage de ce monde ne conſiſte que dans la Chevalerie; par elle on fait la Conquête des Roïaumes, & l'on imite Alexandre; c'eſt pourquoi je vous prie de me faire Chevalier, quoique

que je ſois indigne de cet honneur ; mais je ferai de telles actions, que je ſçaurai réparer ce qui peut me manquer. Le proverbe dit, que le Chevalier qui n'aide point, le Laboureur qui ne travaille point, le Juif qui ne prête point, & le Prêtre qui ne donne point en ce monde ne ſervent point. Tiran lui répondit qu'il ne pouvoit lui accorder ſa demande, qu'il le récompenſeroit de ſon bien, que ſa fortune étoit faite, mais qu'il ne pouvoit l'armer Chevalier, que ce grand Ordre n'étoit pas fait pour tout le monde, qu'il y avoit bien des choſes qui lui donnoient l'excluſion, & ſurtout la façon dont il venoit de parler au Roi. Croi-moi, continua-t-il, il vaut mieux être un bon Ecuïer qu'un mauvais Chevalier, & pour faire plus de peine à ceux qui ſont jaloux de notre proſpérité, voilà cinquante mille ducats que je te donne pour m'avoir ſi bien ſervi. L'Albanois prit l'argent, & retourna dans ſon Païs.

Tiran après cela ordonna que l'on envoïât cent mille doubles ducats à Tunis à un couſin germain du Général qui gouvernoit ce Roïaume au nom du Roi, pour délivrer le Seigneur d'Agramont, & tous les autres qui s'étoient trouvés ſur

la

la Galere. Le Gouverneur, pour faire plaiſir au Général, les fit acheter par différens Marchands. Après quoi il les envoïa à Tiran. Ils avoient perdu l'eſpérance de recouvrer leur liberté, puiſqu'ils n'entendoient plus parler de leur Général. La joïe qu'ils eurent de le revoir ne ſe peut exprimer. Tiran demanda avec empreſſement à ſon couſin d'Agramont des nouvelles de Plaiſir de ma Vie; mais il lui répondit, que depuis leur nauffrage, il n'en avoit pas entendu parler, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'eût péri. Il fut très-affligé de cette réponſe, & jura par la Vierge qu'il donneroit deux pintes de ſon ſang pour lui rendre la vie. Il leur donna des armes & des chevaux, & tout l'argent qu'ils voulurent; de façon qu'ils ſe regarderent comme des gens qui paſſent de la mort à la vie. Il fit acheter auſſi par des Marchands ſur les Terres de la Chrétienté, des harnois & des chevaux, parce qu'il eut nouvelle que toutes les troupes qui étoient dans Tremecen & dans la campagne, marchoient au Mont de Tuber où il étoit, & qu'ils n'avoient plus que ſix lieuës à faire pour s'y rendre. Il fut encore informé que les Maures avoient envoïé chercher des Chevaliers

dans toute la Barbarie, & avertir des parens du Roi de venir à ſon ſecours. Sur ces nouvelles, Tiran fit augmenter les proviſions du Château. L'Armée du Roi Eſcariano y arriva avant le jour, & attaqua vivement les Faubourgs. Tiran laiſſa la garde du Fort & celle du Roi au Général, & au Seigneur d'Agramont. Pour lui, il fit ouvrir les portes, ſans vouloir que ni le jour ni la nuit elles fuſſent fermées ; à la vérité il avoit fait faire un baſtion pour les défendre. Les Maures voiant la porte ouverte, y coururent avec vivacité. Mais il les reçut ſi bien dans le baſtion, que ceux qui venoient derriere ne pouvoient paſſer, tant il y avoit de corps entaſſés. Les Ennemis perdirent beaucoup à cette attaque, & les Aſſiegés eurent un grand nombre de bleſſés. Les Maures firent enſuite leurs diſpoſitions. A une heure de jour, ils attaquoient, & quand une troupe étoit fatiguée, on la relevoit par une autre ; ce ce qui ſe faiſoit ſucceſſivement juſques à la nuit, pendant laquelle Tiran faiſoit réparer les ouvrages. Quand les Maures furent convaincus qu'ils ne pouvoient emporter la Place de cette façon, ils raſſemblerent tous les canons qu'ils purent

trouver, même hors du Roïaume. Tiran fut bleſſé à la jambe dont il avoit déja tant ſouffert, & reçut un coup de feu dans ſon armet. Les attaques furent un peu ralenties pendant un mois, juſques à ce que l'artillerie eut été raſſemblée, ce qui donna le tems à Tiran de monter au Château à cauſe de ſes bleſſures, laiſſant la garde du Bourg au Seigneur d'Agramont. Quand l'artillerie des Aſſiégeans fut venuë, elle fit beaucoup de mal à la Place; le feu continuel ne permettoit plus de faire de ſorties. Voici le parti que prit Tiran pour faire ceſſer le feu des Aſſiégeans. Il attacha le Roi & les autres priſonniers ſur de longues planches & les deſcendit avec des cordes le long des murailles à l'endroit où les boulets faiſoient bréche. Quand les Aſſiégeans apperçurent non-ſeulement leur Roi, mais encore leurs amis & leurs parens les plus proches, ils n'oſerent plus tirer; car le Roi lorſqu'il étoit ſur cette table, leur crioit avec une voix lamentable: Au nom de Mahomet, ne tirez pas. Les Maures leverent une banniere pour l'en aſſurer. Alors les Aſſiegés les ôterent. Les Aſſiégeans pour ne plus expoſer la perſonne du Roi, réſolurent d'attendre l'arrivée du Roi de Bougie, fre-

re d'Eſcariano & couſin germain du Roi de Tunis. Ils avoient appris qu'il ſe préparoit à venir avec tout ce qu'il pouvoit raſſembler de troupes. Cette nouvelle leur fit prendre le parti de faire une Treve de deux mois. Pluſieurs parens du Roi, ſes Chevaliers & ſes domeſtiques demanderent au Général la permiſſion d'entrer dans le Château pour voir leur Maître. Il y conſentit, & permit qu'il pût y avoir avec le Roi juſques à cinq Chevaliers ſeuls avec lui. Quand la nuit venoit, ils retournoient à leur Camp.

Enfin les Maures eurent des nouvelles certaines du ſecours qui leur arrivoit. Le Roi de Bougie, celui de Fez, ceux de Menadoro, de Perſe, de Tana, de la Petite Inde, de Damas, de Giber, de Grenade & d'Africa. Ils étoient preſque tous parens d'Eſcariano. Ceux qui avoient le moins de troupes conduiſoient quarante-cinq mille Combattans. Les Rois de Bellemarine & de Tunis les joignirent auſſi avec quatre-vingt mille hommes. Toutes ces Armées arriverent au Siége. La Reine envoïa prier un jour Tiran de lui venir parler. Quoi qu'il ne fût pas encore guéri de ſes bleſſures, il ſe rendit dans ſa chambre.

chambre. A ſa vûë la joïe éclata dans les yeux de la Reine, elle le fit aſſeoir à ſes côtez, & après avoir gardé quelque tems le ſilence, elle lui dit en rougiſſant & d'une voix mal aſſurée :

Je revois la lumiere en te voïant, toi à qui tout eſt ſoumis, & qui commandes à tout ce que le grand Dieu a créé. Tu ſurpaſſes tous les Chevaliers du monde, dis-moi, brave Chevalier, quelle eſt la cauſe du changement & de la maigreur que je remarque en toi. Tu n'étois point dans cet état quand tu fis la merveilleuſe Conquête de ce Château. Avec quel plaiſir te vis-je alors arriver dans cette déplorable priſon, moi qui ne pouvois ſouffrir mon mari, & qui n'ai d'amour que pour toi, le meilleur des meilleurs Chevaliers du monde. Je ſçai que je ne pourrai jamais reconnoître les ſervices que tu m'a rendus. Je prie Mahomet de faire ce qui n'eſt pas en mon pouvoir ; mais comme je n'ai que ma perſonne telle qu'elle eſt, je te prie d'accepter le préſent que je t'en fais avec les Etats qui m'appartiennent ; j'aimerois mieux être ton Eſclave que la Souveraine du monde entier. Où trouverois-je, même parmi les plus grands Rois, un homme qui m'é-

galât ? Peut-il y avoir un bonheur pareil à celui d'être ton épouse ? Puis-je former d'autres vœux ? Si tu refuses ma demande, il ne me restera d'esperance qu'en la mort, elle seule pourra finir les maux que me cause la violence de mon amour. Elle est telle que sans la crainte de l'infamie, je te suivrois jusques au bout du monde, fût-ce comme ton Esclave.

Tiran surpris d'un discours auquel il ne s'attendoit pas, lui répondit : Madame, si j'étois libre, j'aurois grand tort de refuser les offres que vous avez la bonté de me faire. Les sentimens que vous me témoignez, m'obligent à vous servir & à vous secourir, comme si vous étiez ma fille, & me forcent à vous avoüer qu'il y a très-long-tems que j'aime & que je suis aimé d'une Dame telle que je serois le plus indigne des hommes, si je manquois à ce que je lui dois. J'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre reproche de sa part. Vous sçavez, Madame, quels sont les sentimens de l'amour. Ne désirez donc point aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. Pardonnez-moi la façon dont je vous parle. Mais vous avez tant de mérite, qu'il n'y

a point de Princeſſe qui vous égale, ni de Prince ou de Chevalier qui ne fût heureux de poſſeder une auſſi grande beauté. Soïez sûre que je ſacrifierai ma vie pour votre ſervice. L'aveu que je vous ai fait, mérite que vous me pardonniez. Vous pouvez croire que Dieu a voulu que je ne pûſſe changer de cœur ni de volonté pour celle que j'aime, & que je languirai toujours juſques au moment auquel je pourrai la revoir. Après toutes ces bonnes raiſons, je pourrois, continua-t-il, alléguer encore à V. M. qu'elle eſt Maure, & que je ſuis Chrétien; ce qui nous empêcheroit de nous marier. Mais rien ne peut mettre obſtacle aux ſervices que je ſuis réſolu de vous rendre.

La Reine lui répondit, les yeux baignés de larmes : Qui croiroit qu'un Chevalier fort accompli eût la cruauté de refuſer un auſſi grand amour que le mien! Il eſt au point que je ne puis te l'exprimer. Et ſi tu n'ajoutes pas de foi à mes paroles, je ſuis réſoluë de mourir. Tu dis que ta Religion s'oppoſe à notre Mariage. Eh bien, fais-toi Maure, & nous n'aurons plus d'obſtacles. Si tu me refuſes cet article, & que tu me diſes que ta Religion eſt meilleure que la mienne, je te croi-

rai là-dessus, comme sur tout le reste. Tu connoîtras par-là quel est mon amour pour toi. Ce que tu me dis d'une autre passion & d'un autre engagement, n'est qu'une défaite pour couvrir le peu de sensibilité que tu as pour moi. Tu ne veux pas m'avouer que ma personne n'a pû trouver grace à tes yeux. Les services que tu m'a rendus, je ne les dois peut-être qu'à ta pure générosité & qu'aux loix de ta Chevalerie. Tu m'offres les sentimens d'un Pere & d'un frere; me pourrois-je réduire pour toi à ceux d'une fille & d'une sœur? Quelque pouvoir que tu aïes sur mon cœur, pourra-t-il obéïr aux loix que tu lui imposes?

Tiran fut quelque tems dans une profonde rêverie. Voïant les bonnes dispositions que la Reine avoit pour se faire Chrétienne, il en eut une grande joïe. Et frappé de la voïe que la grace emploïoit pour étendre la Chrétienté, il résolut de lui témoigner plus de tendresse pour augmenter en elle le désir d'abjurer, mais pourtant sans offenser son amour pour la Princesse Carmésine. Pour lors il la regarda tendrement, & lui dit avec un air content, qu'il l'aimoit & qu'il désiroit de la servir, non comme

elle

elle en avoit envie, mais d'un amour pur & dégagé de toute idée groſſiere, d'un amour qui ne s'arrêtoit pas à ce corps mortel & terreſtre. Que les engagemens où il étoit ne lui permettoient plus d'en prendre d'autres ſans la tromper & ſans trahir en même-tems ſon honneur, ſon amour & ſa religion. Je ne puis, ajouta-t-il, vous donner ma perſonne, mais vous ſerez Souveraine de mes biens & de ma volonté. Je rendrai votre nom fameux dans le monde. Cependant je vous demande en graces de recevoir le S. Bâtême de la véritable Loi, vous irez indubitablement avec Dieu, par le ſecours duquel, ſi je vis, vous ſerez Reine de votre Roïaume, & je vous donnerai un jeune & brave mari; car pour moi, je ne puis me marier, puiſque je le ſuis déja. Vous ſentez aiſement quel ſeroit le rôle que vous joüeriez avec moi. Vous méritez mieux que je ne vaux. Je jure devant Dieu que ſi je ne me livre point à vous, ce n'eſt pas aſſurément que je ne vous trouve plus belle qu'aucune Dame que j'aïe vûë. Mais je penſe que ſi je périſſois dans cette guerre, vous ſeriez ſans ſecours. Il vous eſt donc plus avantageux de prendre un mari qui ne ſoit pas expoſé

ſé aux mêmes dangers. Et quoique vos beaux yeux répandent à préſent des larmes d'amour pour moi, vous ne ſerez pas long-tems, ſans que la vûë de quelqu'autre Chevalier ne vous conſole. La Reine en effet ceſſa de pleurer, & lui dit :

La gloire que tu as acquiſe dans le monde, malgré ta grande jeuneſſe, me fait déſirer d'être ton eſclave, afin de n'être jamais privée de ta vûë, toi qui dans les plus grands dangers ne penſes qu'à ta gloire, ſans te ſoucier des richeſſes. Ce que tu viens de me dire de ſage & de prudent, a fait une telle impreſſion ſur moi, que je te prie de me faire donner le S. Bâtême, puiſque tu es la fleur de tout le monde bâtiſé.

Tiran qui vit la bonne volonté de la Reine pour être Chrétienne, ſe fit apporter un baſſin d'or & un vaſe. Il fit découvrir la tête de la Reine qui demeura avec ſes beaux cheveux, & qui n'en parut encore que plus belle ; il la fit enſuite mettre à genoux, & lui jettant de l'eau ſur la tête, il dit : Smaragdina, au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit, je te bâtiſe. Et dès-lors elle ſe regarda comme bonne Chrétienne. Les quatre femmes qui la ſervoient, furent auſſi bâtiſées publiquement,

quement, & vêcurent très-ſaintement par la ſuite. Quand le Roi Eſcariano apprit que la Reine s'étoit fait Chrétienne, il fit venir Tiran & lui dit : Je crois que Dieu m'a fait éprouver tous mes malheurs pour exercer ma patience. Je vois que tu es le ſoutien de la Religion Chrétienne ; & puiſque la Reine ma Dame a embraſſé ta Religion, je la veux imiter. Bâtiſe-moi donc auſſi, je te prie, & ſois mon frere d'armes pour tout le tems que je vivrai ; tu ne peux me faire un plus grand plaiſir que de m'accepter pour tel. Mais avant que de recevoir le Bâtême, je veux être inſtruit de la ſainte Foi Chrétienne, & ſçavoir ce que c'eſt que la Trinité ; je crois cependant que tu es plus habile à la Guerre que ſçavant dans l'explication de l'Ecriture. Tiran convint qu'il n'en ſçavoit pas beaucoup ſur ce point, mais qu'il lui diroit avec plaiſir ce qu'il en avoit appris dans ſon enfance. Il lui expliqua de ſon mieux tout ce qu'un Chrétien & un Chevalier dévot doit ſçavoir, de façon que le Roi en fut très-content, & qu'il entendit tout ce qu'il lui dit, comme ſi il avoit été Chrétien toute ſa vie, ſoit par la dévotion qu'il avoit pour le Bâtême, ſoit par la

la grace du S. Eſprit. Auſſi dit-il avec une extrême joïe : Je n'aurois jamais crû qu'un auſſi brave Chevalier eût auſſi-bien ſçû la Trinité. Tu m'en as plus appris tout ſeul, que les trois Moines que j'ai eus autrefois avec moi. Donne-moi le Bâtême & fais-moi Chrétien. Il faut avant toutes choſes, lui dit Tiran, que vous me faſſiez le ſerment de la fraternité ſur l'Alcoran, comme Maure, & quand vous ſerez Chrétien, que vous m'en faſſiez un ſemblable ſur l'Evangile. Le Roi y conſentit. Tiran, pour l'éprouver, lui demanda s'il vouloit être bâtiſé en public ou en particulier. Comment, lui répondit le Roi ! crois-tu que je veüille tromper Dieu ? Je veux me faire Chrétien & être bâtiſé devant toutes mes Troupes. Mon éxemple les engagera peut-être à en faire autant. Je te prie, continua-t-il, de les faire aſſembler. Tiran s'acquitta promtement de cette commiſſion, prévoïant l'augmentation de la Foi que cette action devoit produire. Il envoïa un Maure aux Généraux du Roi, par lequel il leur fit ſçavoir que ſous peine de déſobéïſſance, il leur ordonnoit de venir avec toutes leurs Troupes. Les Maures obéïrent ſans peine à cet ordre. Il les avoit avertis de venir ſans armes, &

de

de ne commettre aucun déſordre; ce qu'ils firent en effet.

Cependant Tiran avoit fait ſortir le Roi de ſa priſon. Lorſque ſes Officiers & ſes Troupes furent arrivés, il le fit deſcendre dans une grande place de la Ville, où l'on avoit dreſſé un magnifique échaffaut orné de brocard, & de tapiſſeries, au haut duquel on le plaça dans une belle chaiſe couverte de brocard, à côté de laquelle il y avoit un grand vaſe d'argent plein d'eau. Tiran avoit diſpoſé l'échaffaut, de façon qu'il y avoit à chacun des côtés des gradins, par leſquels on pouvoit deſcendre & monter, afin que ceux qui voudroient ſe faire bâtiſer, en euſſent la commodité. Les Généraux d'Eſcariano, ſans armes, le ſaluerent, & lui demanderent ce qu'il avoit à leur ordonner. Le Roi dit avec beaucoup de fermeté : Mes fidéles Sujets, & vous mes Parens, il a plû à la divine Bonté d'éclairer mon eſprit, & d'avoir pitié de moi d'une façon, dont vous pouvez également profiter. J'ai les plus grandes obligations à ce brave Chevalier Chrétien : je lui dois ma liberté; & ce qui eſt encore un plus grand ſervice, je lui dois la lumiere qui m'éclaire. Il m'a fait connoître la vérité de la foi des Chrétiens

tiens, & la fauſſeté de celle de Mahomet. Je vous prie donc, & je vous ordonne de me tenir compagnie, & de vous faire bâtiſer avec moi. Je vous donne ma parole que vous ferez votre ſalut. Que ceux qui voudront ſe faire bâtiſer, demeurent dans la Place; & que les autres en ſortent pour laiſſer approcher ceux qui n'ont pû y arriver.

Après ce diſcours le Roi ſe mit en chemiſe, & Tiran le conduiſit auprès du vaſe d'argent, prit de l'eau, & le bâtiſa. Preſque tous les Priſonniers imiterent le Roi, parce qu'ils étoient ſes proches parens. Tiran bâtiſa ce jour-là plus de ſix mille Maures. Les jours ſuivans il bâtiſa le reſte; car preſque tous ſe firent Chrétiens. Après cela Tiran dit au Roi: Quand vous étiez Maure, vous m'avez fait un ſerment; à préſent que vous êtes Chrétien, je vous prie de le renouveller. Le Roi y conſentit avec joïe. Tiran avoit écrit de ſa main ſur un papier les premiers mots de chacun des quatre Evangéliſtes, il les lui préſenta, & il jura en ces termes. Moi, Eſcariano, par la grace de Dieu, Roi de la Grande Ethiopie. Comme fidéle Chrétien & bon Catholique, je mets la main ſur les quatre Evangiles, & je promets

mets à Tiran le Blanc, d'être toute ma vie ſon bon & loïal Frere d'Armes, d'être l'ami de ſes amis, & l'ennemi de ſes ennemis, de partager avec lui la moitié de mes biens préſens & à venir ; & ſi par hazard il lui arrivoit d'être pris, d'emploïer mon bien, & ma vie pour le délivrer. Tiran de ſon côté renouvella le ſerment qu'il avoit fait pendant que le Roi étoit Maure. Après cela ils s'embraſſerent.

Tiran continua de bâtiſer ceux qui ſe préſenterent. Le nombre étoit ſi grand, qu'à peine y pouvoit-il ſuffire ; il y paſſoit les jours & les nuits. Il lui vint heureuſement du ſecours. Un Moine Eſpagnol de la Ville de Valence *, qui étoit

* L'Auteur Eſpagnol fait ici une longue diſgreſſion au ſujet de Valence, de la bonté de ſon terroir, de la bravoure de ſes habitans, de la gentilleſſe de ſes femmes, qui ſans être d'une grande beauté, ſont cependant propres à inſpirer les plus fortes paſſions. Des trois grands malheurs qui doivent arriver à cette Ville, ſuivant la Prophétie d'Elie : le premier par les Juifs ; le ſecond par les Maures ; le troiſiéme par des Chrétiens, qui ne le ſeront pas d'origine. Il ajoute, que la cauſe de la fertilité de ce Païs vient de ce qu'elle eſt à l'oppoſite du Paradis Terreſtre, & qu'elle reçoit les mêmes influences. Cette diſgreſſion peut faire ſoupçonner que l'Auteur étoit Valencien.

à Tunis pour racheter des Eſclaves, aïant appris les grandes ſommes qu'avoit fait remettre dans cette Ville un Chevalier Chrétien qui étoit dans le Roïaume de Tremecen, réſolut d'aller implorer ſon aſſiſtance pour les Eſclaves de ſa Nation. Il arriva à propos pour ſoulager Tiran, & pour prendre ſa place. Il y eut quarante-quatre mille trois cens vingt-ſept hommes ou femmes de bâtiſés. Tous ceux qui ne voulurent pas ſuivre l'exemple du Roi, ſe retirerent. Il ne reſta avec lui que les ſeuls Chrétiens; mais ils étoient les plus braves & les plus conſidérables de ſon armée.

Le bruit de cet événement ſe répandit bien-tôt dans toute la Barbarie. Les Rois alliés, qui venoient au ſecours d'Eſcariano ſe déclarerent ſes Ennemis, & allerent s'emparer de ſes Etats, qui ſe ſoumirent ſans réſiſtance, à la réſerve de trois Châteaux qui ne pouvoient pas tenir long-tems. Cette nouvelle affligeante ne put empêcher Eſcariano de ſonger à ſon amour pour la Reine de Tremecen. Son premier Mariage avoit été fait ſans beaucoup de cérémonies. Eſcariano s'étoit ſervi avec elle des droits que lui donnoit la Victoire, & une force à laquelle elle n'avoit

n'avoit pu réſiſter. Son changement de Religion la mettoit en liberté. Il s'adreſſa à Tiran, qu'il ſupplia de l'aſſiſter comme un bon & loïal Frere d'Armes. Par ſon conſeil, il commença par rendre à la Reine de Tremecen tout ce qu'il avoit conquis ſur le Roi ſon pere.

La paſſion de cette Princeſſe pour Tiran continuoit toujours, & elle avoit même pris de nouvelles forces. A meſure que la ſanté du Chevalier ſe rétabliſſoit, il recouvroit ſes premiers agrémens. Elle ne pouvoit ſe réduire aux ſeuls ſentimens de cette affection épurée qu'il lui avoit promis, elle fit encore de nouvelles tentatives pour l'engager à l'épouſer, & à ſe mettre la Couronne de Tremecen ſur la tête; mais il ſçut la menager avec tant d'adreſſe, qu'il la fit enfin conſentir à donner ſolemnellement la main à Eſcariano. Elle étoit d'un humeur douce. Les refus de Tiran étoient accompagnés de tous les témoignages poſſibles d'eſtime & d'affection. Le Roi Eſcariano étoit jeune & aimable, quoique de la couleur des autres Ethiopiens. Il avoit pour elle la paſſion la plus violente : la poſſeſſion même n'en avoit pu rallentir l'ardeur. Tiran ne pouvoit être ſon époux, & le parti

qu'il lui proposoit étoit le seul que la raison lui permît de prendre.

On célébra son mariage avec toute la magnificence que permettoit la situation des affaires. Elles devenoient tous les jours plus fâcheuses. On apprit bien-tôt que les Rois ligués s'étoient emparés des trois Châteaux, & qu'ils marchoient dans le dessein de venir attaquer les nouveaux Chrétiens. Tiran proposa de faire la revuë des troupes, & de se préparer à une défense vigoureuse. L'ancien Général du Roi de Tremecen, qui avoit obtenu la permission de rester dans sa Religion, & d'attendre le tems de sa conversion, étoit jaloux du credit & de l'autorité de Tiran. Il le regardoit comme celui qui l'avoit empêché de monter sur le trône. Il lui parla avec hauteur, & proposa à Escariano de retourner au Mahometisme avec ses Sujets. C'étoit, selon lui, le seul moïen d'appaiser les Rois ligués, & de conjurer l'orage qui les menaçoit. La proposition, & quelques expressions dont elle étoit accompagnée, porterent la colere du Roi Escariano au plus haut point. Il mit l'épée à la main, & abattit la tête du Général, en disant: *Chien, fils de Chien*, élevé dans une fausse Loi, & qui

veux

veux nous y faire rentrer, voilà le païement de tes conseils.

Tiran fut très-sensible à la mort d'un homme auquel il avoit obligation ; mais connoissant le caractere violent d'Escariano, il crut devoir lui donner le tems de revenir de lui-même. On fit la revûë : il se trouva 18230. hommes de cavalerie, & 45000. fantassins. Le Roi, qui s'apperçut que son action avoit déplu à Tiran, & qui avoit pour lui la plus tendre amitié, fut le premier à lui en parler. Il lui en demanda pardon, & cet événement, qui d'ailleurs fit grande impression sur ceux des nouveaux convertis, dont la foi étoit chancelante, ne servit qu'à resserer l'union qui étoit entre les deux Freres d'Armes. On reçut alors de Thunis les armures & les chevaux bardés que l'on avoit fait venir de Sicile. Il y avoit de quoi former un corps de 440 hommes d'armes, avec lesquels Tiran n'auroit pas craint d'attaquer trois mille Cavaliers Maures armés à la legere comme ils étoient.

Le Roi quitta la Ville de Tremecen, & marcha avec Tiran vers la frontiere, pour défendre l'entrée du Roïaume aux Ennemis. Les deux camps n'étoient qu'à

trois lieuës. Les Rois ligués firent proposer à Escariano de rentrer dans la Religion de ses peres. Il renvoïa les Ambassadeurs sans réponse, & Tiran lui proposa de rester avec la moitié de l'Armée dans la Ville où ils étoient campés, tandis qu'avec l'autre il iroit examiner la disposition des Ennemis. O mon frere, dit le Roi, j'aimerois mieux être avec toi. Laissons le Seigneur d'Agramont dans la Ville. Donne-lui tes ordres; je veux vivre & mourir avec toi. Tiran se rendit aux instances du Roi, & donna le Commandement au Seigneur d'Agramont, en lui disant: Demeurez toujours armés, & les chevanx sellés; & quand vous verrez sur cette hauteur qui commande la riviere une Banniere rouge avec mes armes, sortez avec toutes vos troupes, chargez sur la droite où le fleuve est profond, & nous en ferons périr un grand nombre; mais sur toutes choses, ne sortez pas de la Ville, que vous ne voïez la Banniere.

Les Maures étoient obligés de traverser une montagne pour venir attaquer les Chrétiens. Tiran prit un détour pour aller se poster de l'autre côté de la montagne, dans un lieu d'où il pouvoit découvrir leur marche. Il s'embusca dans un bois

bois fort épais, & fit mettre pied à terre à ſes troupes pour ſe repoſer, pendant qu'il monta ſur un grand pin. Il découvrit de là qu'ils s'étoient engagés au paſſage de la montagne; qu'ils avoient mis une journée entiere à faire deux lieuës; que la tête de leur Armée s'étoit arrêtée ſur le ſommet à une lieuë de la Ville, & que l'arriere-garde avoit pris le parti de camper au pied de la montagne, ſans précaution, & ſans avoir conſervé de communication avec le reſte de l'Armée. Cette arriere-garde étoit compoſée de 40 mille chevaux.

Lorſque Tiran vit que preſque toute la troupe avoit mis pied à terre, il vint les attaquer avec le Roi. Le carnage fut prodigieux: ſans la nuit qui ſurvint, il n'en ſeroit pas réchappé un ſeul. Ceux qui étoient ſur la montagne entendirent bien les cris des combattans; mais ils ne s'imaginerent jamais que les Chrétiens euſſent la hardieſſe de venir ſi près de leur Camp. Le lendemain au lever du Soleil, le Roi Ménadoro deſcendit de la montagne, ſans penſer à Eſcariano, non plus qu'à Tiran; il croïoit ſeulement que quelques Coureurs avoient cauſé ce déſordre. Ne doutant point qu'ils ne fuſſent pris, il envoïa

un Trompette, pour leur dire de venir promtement ſe faire Maures, ou de s'attendre à être pendus. Tiran chargea le Trompette de dire à ſon Maître, que s'il vouloit deſcendre dans la plaine avec ſon Armée, il lui feroit connoître quel étoit celui qu'il menaçoit ainſi. Cette réponſe mit le Roi dans une ſi grande colere, qu'il pouſſa ſon cheval ſans rien dire; toute ſon Armée le ſuivit, & le combat recommença : il fut très-ſanglant. Quand il eut duré quelque tems, & qu'il y eut eu beaucoup de monde de tué des deux côtés, le Roi Ménadoro ſe retira avec ce qui lui reſtoit de troupes du côté de la montagne, & manda à ſon frere le Roi de la petite Inde, de venir à ſon ſecours. Quand il fut arrivé, il lui dit : Mon frere, voilà ces Chrétiens bâtiſés, avec leſquels je viens de me battre, comme je ne me ſuis jamais battu de ma vie. Je ne me regarderai plus comme Chevalier, ſi je ne tuë de ma main un grand traître qu'ils ont parmi eux, qui donne des ordres partout, dont la ſoubreveſte eſt de damas verd, avec des étoiles d'or & d'argent. Il porte à ſon col ſon Mahomet d'or qui a une grande barbe *, & un petit enfant ſur

* On a vu plus haut que Tiran portoit une figu-

ſon

ſon épaule, avec lequel il paſſe une riviere. Pour moi, je crois que cet enfant eſt fils de ſon Mahomet, qui lui donne ſecours dans la Bataille. Le Roi de la petite Inde s'écria : Montre-le moi ; je te promets de te vanger, quand même il auroit le Dieu Mahomet dans le ventre. Il ſe tourna du côté de ſes troupes, & leur dit : Suivez-moi, mes amis, vangeons la honte que ces Chiens de Chrétiens ont fait à mon frere. Prenez tous ceux que je renverſerai ; vous aurez aſſez à faire à garder les priſonniers que je ferai. Ils monterent auſſi-tôt à cheval, & fondirent ſur les Chrétiens avec de grands cris. En peu de tems il y eut beaucoup de chevaux qui n'avoient plus de maîtres. Quand Tiran eut rompu ſa lance, il prit ſa petite hache ; il n'en donnoit pas un coup qui portât à faux. Les deux Rois l'approcherent, & lui porterent chacun un coup de pointe avec leurs épées. Il ſe ſentit bleſſé, & ſe retournant vers l'un d'eux, il lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Maures eurent beaucoup de peine à retirer ſon corps. C'étoit cependant le Roi de la pe-

re de ſaint Chriſtophle en or attachée ſur ſes Armes ; c'eſt là ce que le Roi Ménadoro nomme le Mahomet de Tiran.

tite Inde qui l'avoit tant bravé. L'autre Roi voïant ſon frere mort, ſe battit en déſeſperé. La bleſſure de Tiran aïant un peu rallenti le combat, ils eurent le tems d'envoïer dire aux autres le malheur de leur Maître, ſur-tout à celui de Bougia, qu'ils regardoient comme leur chef. Ces Rois vinrent à leur ſecours; mais comme il étoit nuit, ils s'arrêterent au pied de la montagne. Les Chrétiens voïant venir à eux un ſi grand nombre de troupes, & jugeant par la bleſſure de Tiran, qu'il n'étoit plus en état de les conduire, ils décamperent pendant la nuit, ſans que les Maures s'en apperçuſſent.

Le lendemain matin les Ennemis, qui s'attendoient à donner Bataille, ne trouverent perſonne devant eux. Il ſuivirent les Chrétiens juſques à la Ville, où ils s'étoient retirés. Tiran fit alors ſortir le Seigneur d'Agramont avec ſes troupes. Il chargea les Maures, de façon qu'il demeura beaucoup de monde de part & d'autre ſur la Place. Mais les Maures ſe rallierent, & les Chrétiens toujours en combattant, furent obligés de ſe retirer dans la Ville. Ils fermerent les portes ſur eux, & firent bien; car les Ennemis les ſuivirent de ſi près, qu'ils toucherent ces portes

portes de leurs lances. Le Roi commandoit dans la Ville, & pourvut à ſa défenſe. Il fit une ſortie avec beaucoup de ſuccès ; mais à la fin il fut repouſſé. Tiran étoit au déſeſpoir de n'être point en état de combattre. Enfin voïant que tous les jours ils perdoient beaucoup de monde, il dit au Roi Eſcariano, qu'il devoit menager des ſorties, qui lui coûtoient trop de monde, & qui n'aboutiſſoient à rien. On ſuivit ſon avis juſqu'à ce qu'il fut guéri ; mais il ne l'étoit pas tout-à-fait encore, qu'il voulut marcher. Le Roi lui repréſenta vainement qu'il y avoit de la témérité à s'expoſer dans l'état où il étoit. Tiran ſans l'écouter, ſe fit donner promtement ſes armes, monta à cheval avec une grande partie des troupes, & attaqua un des côtés du Camp. Les Maures ſe mirent en défenſe, & repouſſerent Tiran, comme ils avoient fait les jours précédens. Les troupes Chrétiennes étoient extrêmement découragées. Lorſque Tiran vit qu'il ne les pouvoit rallier, il ſe retira ſur le bord du fleuve ; & le déſeſpoir le tranſportoit tellement, qu'il ne voïoit plus rien. Le Roi d'Affrique étoit de l'autre côté du fleuve. Il portoit ſur ſon armet une Couronne d'or

enrichie

enrichie de pierres précieuſes. La ſelle de ſon cheval étoit d'argent, & ſes étriers étoient d'or ; ſa ſoubreveſte étoit cramoiſi, brodée de très-groſſes perles d'Orient.

Ce Prince s'approcha de Tiran, & lui demanda, s'il n'étoit pas le Général des Chrétiens. Tiran ne daigna pas lui répondre. Plongé dans la plus amere douleur, il regardoit le déſordre de ſes troupes, & leur faiſoit les reproches les plus piquans.

Le Roi d'Affrique le voïant en cet état, dit aux ſiens : Je vais paſſer la riviere, pour tuer ou faire priſonnier ce chien de Chrétien. Si j'ai beſoin de ſecours, ne manquez pas de m'en donner. Quand il fut paſſé, il courut vers Tiran, & le rencontra ſi vigoureuſement avec ſa lance, qu'il fit mettre les genoux de ſon cheval à terre, & lui fit entrer un morceau de fer au-deſſus de la mammelle. Tiran étoit ſi affligé de l'état où il voïoit les Chrétiens, & penſoit alors ſi vivement à la Princeſſe, qu'il n'avoit pas même vû approcher le Roi d'Affrique. Sa bleſſure le fit revenir à lui, il mit l'épée à la main, ſa lance étant rompuë. Le combat fut très-vif. Le Roi étoit un Prince vaillant : mais aïant fait faire un mouvement à ſon cheval,

val, pour éviter un revers que Tiran lui portoit ; le coup porta ſur la tête du cheval, qui tomba mort. Le Roi reſta engagé deſſous ; mais les Maures qui venoient à ſon ſecours, eurent le tems de le dégager. Ils le releverent, & lui donnerent un cheval. Tiran voïant qu'il ne pouvoit faire autre choſe, ſaiſit un Maure au corps, lui arracha ſa lance, & tout de ſuite il en renverſa trois avant qu'elle rompît ; il en envoïa encore trois autres par terre avec ſon tronçon ; après quoi avec ſa petite hache, il fendit en deux la tête d'un autre. Ceux qui reſtoient ſe récrierent : O Mahomet ! quel eſt ce chien qui nous détruit tous ? Malheureux eſt celui qui l'attend. Le Seigneur d'Agramont regardant par une fenêtre du Château, reconnut Tiran à ſa ſoubreveſte ; & voïant qu'il combattoit ſeul, il cria : Secourez promtement le Général ; il eſt ſeul, & ſur le point de périr. Alors le Roi ſortit avec le peu de troupes qu'il avoit ; mais avant qu'il pût arriver au lieu du combat, Tiran avoit reçu trois bleſſures, & ſon cheval pluſieurs coups de lances. Il fut donc obligé de ſe retirer, & de gagner la porte de la Ville le plus promtement qu'il lui fut poſſible, juſques à laquelle les Maures le pourſuivirent. Les

Les Maures voïant les Chrétiens renfermés, affiegerent la Ville dans les formes; ils paſſerent de l'autre côté de la riviere, & la ſerrerent de ſi près, que perſonne ne pouvoit plus entrer ni ſortir. Tiran, que ſes bleſſures n'empêchoient point de penſer à tout, craignit même les mines qu'ils pouvoient faire ſous le Château; il ordonna que l'on mît dans les ſouterrains des baſſins de cuivre pour indiquer par leur ſon le travail de la mine, & la diſtance des Travailleurs. Peu de jours après que Tiran fut guéri, & qu'il fut en état de porter les armes, une jeune fille qui faiſoit du pain dans le Château, entendit que les baſſins de cuivre faiſoient beaucoup de bruit, elle courut en avertir ſa Maitreſſe, femme du Gouverneur; ſur le champ le Roi & Tiran en furent inſtruits, ils s'armerent promtement, & ſe placerent dans le ſouterrain ſans faire aucun bruit; ils n'y furent pas une heure que les Ennemis commencerent à ſortir de la mine. A peine furent-ils au nombre de ſoixante, que ceux du Château les égorgerent. Comme les autres ſuivoient avec beaucoup d'empreſſement, il fit jetter des grenades & des feux d'artifice dans la mine; enſorte que ceux qui

y étoient, périrent tous. Cependant comme les vivres commençoient à diminuer, Tiran réſolut de faire quelqu'action d'éclat qui relevât le courage des ſoldats; pour cet effet, il dit au Roi qu'il prendroit la moitié des troupes, pendant que lui demeureroit dans la Ville avec l'autre. J'irai, lui dit-il, dans ce petit bois que vous voïez d'ici; vous ſortirez au Soleil levant par la porte de Tremecen, vous ferez tout le tour de la Ville pour attaquer le Camp, pendant que je donnerai de l'autre côté, & ſi je réuſſis dans mon projet, nous ſerons les Maîtres du Camp; tout ce qui m'inquiete, c'eſt qu'il faudra paſſer au travers de ces troupeaux de bœufs qui ſont dans la Prairie, & qui me tuëront beaucoup de chevaux. Un Chevalier Genois qui ſe trouva préſent, & qui étoit ſur la Galere de Tiran quand elle ſe perdit, s'engagea de les mettre en fuite, ſans qu'il en demeurât un ſeul: il ajouta que pendant que les Maures voudroient les reprendre, ce ſeroit le tems de tomber ſur leur Camp. Si tu me rends ce ſervice, lui répondit Tiran, je te jure par le nom de Carméſine de te faire grand Seigneur, & de te donner tant de biens que tu ſeras content. Le Roi dit à Tiran:

Puiſque

Puiſque vous voulez exécuter ce projet, laiſſez-moi, je vous prie, aller à ce petit bois le jour que vous choiſirez, & ſoïez sûr que j'attaquerai le Camp d'abord que je verrai la banniere ſur la plus haute tour. Tiran y conſentit, il ordonna que l'on fît ferrer les chevaux, & que l'on mît les équipages en état. Le Genois prit pluſieurs barbes de bouc avec du ſuif de mouton qu'il mêla bien enſemble, il le mit enſuite dans de petites terrines au nombre de ſoixante. Quand tout fut prêt, Tiran fit aſſembler toutes les Troupes avant le départ du Roi, & leur fit un diſcours pour les animer.

A minuit le Roi partit & ſe poſta dans le bois, ſans qu'aucun Maure l'eût apperçû. Almédiſer, c'eſt le nom du Genois, prit avant le jour les terrines qu'il avoit préparées, & ſortant du Château, il les plaça fort près les unes des autres, & les alluma. Le vent portant l'odeur de la graiſſe ſur les bœufs, leur fit prendre la fuite avec une ſi grande furie, que paſſant à travers le Camp, renverſant les tentes & bleſſant hommes & chevaux, ils étoient comme autant de diables déchaînés. L'épouvante qu'ils prirent fut même ſi grande, qu'ils ſe bleſſerent eux-

mêmes.

mêmes. Beaucoup de Cavaliers & de Fantaſſins coururent après pour les r'attraper. Le déſordre fut épouvantable; ces animaux étoient au nombre de plus de cent mille. Dès que Tiran eut apperçû ce qui ſe paſſoit, il fit lever la Banniere verte & blanche. Le Roi ſortit auſſitôt du bois avec de grands cris; & diſant: Vive le peuple Chrétien, il tomba ſur le milieu du Camp, pendant que Tiran, comme ils en étoient convenus, attaqua de l'autre côté. Le combat devint alors terrible. On voïoit Tiran de tous côtés, renverſant tout ce qui ſe préſentoit devant lui, car ſa colere n'étoit pas encore paſſée. Le Roi faiſoit auſſi des merveilles. Du côté des Maures, il y avoit beaucoup de bons Chevaliers, & ſur-tout le Roi d'Affrique, & le Roi de Bougie dont la valeur étoit très-grande. Le Roi d'Affrique, qui reconnut Tiran à ſes armes, tourna contre lui. Les deux chevaux ſe rencontrerent par le poitrail ſi vivement, que le Roi & Tiran tomberent à terre; mais ce dernier plus agile ſe releva le premier, & voïant ſon ennemi encore à terre, il courut pour lui couper les courroïes de ſon armet, mais il vint tant de monde au ſecours de ce Roi, que ce fut un miracle

racle que Tiran put éviter la mort. Le Seigneur d'Agramont qui vit le danger dans lequel il étoit, courut à lui ; il arriva, lorſqu'un Chevalier Maure faiſoit tous ſes efforts pour le tuer ; il le chargea. Leur combat fut violent, ils ſe bleſſerent tous deux dangereuſement. Tiran & le Seigneur d'Agramont étant dans un ſi grand danger, un des Chevaliers nouveaux convertis qui étoit hors de combat, courut au Roi, & lui dit : Seigneur, votre frere d'Armes s'eſt engagé ſi avant dans les Ennemis, que je doute qu'il en puiſſe revenir ; ſongez que ſi nous le perdons, nous n'avons plus de reſſource. Le Roi comme un Chrétien Catholique, ſe jetta au plus fort de la mêlée, & fit tant avec ceux qui le ſuivoient, qu'il parvint au lieu où étoit Tiran, au moment que le Roi de Bougie ſe diſpoſoit à lui couper la tête : il le reconnut à ſes armes, & lui porta un ſi grand coup de lance entre les deux épaules, qu'il le perça de part en part. Les Maures firent tant d'effort pour emporter ſon corps, qu'ils y parvinrent, & donnerent le tems aux deux Chevaliers de remonter ſur leurs chevaux. Alors le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant, il dura

dura juſqu'à la nuit qui ſépara les Combattans. Les Chrétiens retournerent dans la Ville très-contens d'avoir forcé le Camp. Ils ſçurent par la ſuite que les Ennemis avoient perdu trois Rois ; celui de Bougie par la main de ſon frere, & ceux de Geber & de Grenade ; on ne nomma de Rois bleſſés que ceux de Damas & de Tana. Toute cette nuit les hommes & les chevaux ſe repoſerent. Les Chrétiens parurent en armes au point du jour. Les Maures furent étonnés de les voir revenir avant qu'ils euſſent eu ſeulement le tems d'enterrer leurs morts. Le combat recommença donc encore ce jour-là, & ne fut pas moins cruel que le précédent ; mais pour un Chrétien il périſſoit cent Maures, parce qu'ils n'étoient ni ſi bien armés ni ſi bien montés, & qu'ils n'avoient aucuns chevaux bardés. Ils ſe battirent cinq jours de ſuite. L'odeur des cadavres devint ſi forte, que ne la pouvant plus ſoutenir, les Maures firent propoſer une Tréve que le Roi & Tiran accepterent. Tiran faiſoit tous les jours dire la Meſſe, & prioit le Roi & tous les autres de l'entendre. Le jour que la Tréve fut accordée, Tiran pria le Seigneur & la Vierge Marie de lui faire diſtinguer ſur le champ

de bataille les Chrétiens d'avec les Maures, car il regardoit ceux-là comme des Martyrs, & vouloit leur donner une sépulture honorable. Dieu exauça sa priere, car tous les Chrétiens se tournerent sur le dos avec les mains jointes vers le Ciel, sans avoir la moindre odeur. Les Maures avoient le visage contre terre & sentoient très-mauvais. Tiran pria le Moine de dresser un Procès-verbal en forme de ce miracle, afin qu'il passât à la postérité, & qu'il servît de preuve que ceux qui meurent en combattant pour la Religion Catholique vont en Paradis. On leur fit une très-honorable sépulture, & on bâtit une Eglise à l'honneur du glorieux saint Jean, dans l'endroit où s'étoit donné le plus fort de la Bataille. Pour les Maures ils jetterent leurs cadavres dans la riviere; le nombre en fut si grand, que l'eau changea de cours.

Après ces combats, les Maures se camperent sur la montagne, & les Chrétiens demeurerent dans la Ville. Dans ce tems-là le Marquis de Luzanne aïant appris que Tiran étoit en Barbarie s'embarqua à Aiguemortes sur une Galiote, déguisé en Marchand. Etant arrivé à Tunis, il ouït conter les grandes Victoires

que

que Tiran avoit remportées, & les Conquêtes qu'il avoit faites, il résolut de le joindre ; mais apprenant que la Tréve étoit au moment de finir, il s'arrêta dans un Village nommé Zefra ; il fit sçavoir à Tiran le lieu où il étoit, & lui demanda une escorte pour le venir joindre en sûreté. Tiran lui envoïa mille hommes, dont il donna le commandement à Almédiser. Les Maures en étant instruits, en détacherent deux mille, afin de les prendre à leur retour. Le Roi d'Affrique qui commandoit cette troupe, sortit donc d'un bois, où il s'étoit mis en embuscade, & chargeant les Chrétiens par derriere, il en tua un grand nombre & fit beaucoup de prisonniers. Ceux qui purent se sauver, apporterent cette nouvelle au Roi & à Tiran, qui répondit : Je ne dois me prendre de ceci qu'à moi seul, qui comme un jeune homme ai consenti à une Tréve qui ne pouvoit être avantageuse qu'à des Ennemis sur lesquels nous avions un si grand avantage, je jure que tant que je serai dans ce Païs, on n'en fera aucune de mon consentement ; mais il n'est plus tems de songer à une faute commise. Ne pensons qu'à la réparer & qu'à en prévenir les suites.

Alors adreſſant la parole au Roi, il lui dit : Il faut que vous alliez cette nuit trouver la Reine à quatorze lieuës d'ici, où elle eſt. Vous raſſemblerez ſur la route tout ce qui ſe trouvera de montures, chevaux, ânes ou mulets, il n'importe. Vous prendrez avec vous tout ce que vous rencontrerez d'hommes, de femmes & même d'enfans en état de vous ſuivre. Ceux que vous ſerez obligé de laiſſer dans les Villages auront ſoin de les tenir fermés ſans en ſortir. Vous les ferez monter ſur vos chevaux. Ils s'envelopperont chacun d'un drap blanc, & par-deſſous ce drap, ils mettront une citroüille ſur leur tête afin de paroître plus grands. Vous amenerez la Reine ici avec vous, ſa préſence les encouragera. Eſcariano partit & exécuta les ordres de Tiran. Cependant le Général fit creuſer au dehors de la Ville un foſſé étroit, mais très profond ſans que les Maures, renfermés dans leur Camp, s'en apperçuſſent. Il leur envoïa demander les Priſonniers ; & ſur leur refus, il les défia au combat à dix jours de-là. Le Roi arriva avec quarante mille hommes ou femmes qu'il avoit raſſemblés, & qui parurent tout couverts de blanc. Ils entrerent en plein jour, afin

que

que les Maures les pûſſent voir. L'arrivée de ce ſecours les étonna beaucoup. Le jour que la Tréve finit, les Maures vinrent attaquer la Ville à minuit. Tiran qui ſçavoit le métier de la guerre, & qui étoit toujours armé, plaça quatre cens hommes ſur les murailles, & ſortit avec le Roi par une autre porte à la tête des autres troupes; ils firent le tour de la Ville, & chargerent les Maures en queuë; il avoit eu la précaution de faire mettre des vêtemens blancs á toutes les troupes; les femmes ſortirent auſſi de la Ville, & borderent le foſſé qu'il avoit fait faire, aïant chacune une groſſe canne à la main; il eſt vrai qu'il y avoit deux cens hommes pour les garder. Le combat fut très-ſanglant. Tiran portoit une lance courte & très-forte, & malheur à celui qu'elle touchoit; elle envoïa ce jour-là bien des Maures en enfer. Avant que de charger les Ennemis, il avoit laiſſé cinq cens hommes auſquels il avoit défendu de ſortir de leur poſte; c'étoit une troupe d'élite. Voïant que le Roi & le Seigneur d'Agramont faiſoient des prodiges de valeur, il ſortit de la Bataille, & courut joindre les cinq cens hommes, & marcha à leur tête droit au Camp des Maures;

Quand ils furent arrivés aux tentes, ils crierent de toutes leurs forces, Marquis de Luzanne, répondez-nous, voici Tiran le Blanc qui vient vous délivrer. Quand Almédizer entendit la voix des Chrétiens, il crut qu'elle venoit du Ciel, & tous deux coururent à Tiran, qui le reconnut, & lui fit prendre le cheval de celui de ſa troupe qui étoit le mieux monté, Almédizer ſe mit en croupe. Quand il fut hors du Camp, il les fit déchaîner, leur donna des armes, & revint mettre le feu au Camp. Ce qui fut ſi bien exécuté par ſa troupe, qu'en un moment l'embraſement devint général. Alors Tiran retourna au combat & vint au ſecours du Roi & du Seigneur d'Agramont; il portoit de ſi terribles coups, que perſonne n'oſoit tenir devant lui. Quand les Rois & les Généraux Maures virent que leurs troupes étoient fort diminuées, ils penſerent à la retraite, mais ils virent alors leur Camp tout en feu. Dans le même tems ils apperçurent un gros corps de troupes vêtu de blanc, car la diſtance ne leur permettoit pas de reconnoître ce que c'étoit. Juſques-là la chaleur du combat ne leur avoit pas permis de le remarquer. Le Roi de Tunis, dit: Seigneurs, je ne crois

crois pas que ces gens-ci ſoient des Chrétiens, je crois plutôt que ce ſont des diables bâtiſés, ou que notre Mahomet s'eſt fait Chrétien, car nous n'avons pû les entamer, malgré la ſupériorité du nombre. Voïez de plus toutes ces troupes qui n'ont point encore donné, & qui attendent que nous ſoïons fatigués, pour nous charger par derriere, & nous mettre en pieces. Pour moi je crois que nous devons nous retirer, non dans l'endroit où eſt notre Camp, mais ſur cette autre montagne qui eſt par-delà, car je crains ces maudites gens vêtus de blanc, voïez comme ils ſont grands à cheval, je n'en ai jamais vû de pareils. Le Roi d'Affrique lui répondit : Quant à moi, je ne déſire que vengeance, puiſque j'ai perdu mon frere, & j'eſpere toujours que je pourrai tuer ce faux Chevalier. Suivez-moi avec courage; dans la douleur que j'éprouve, je ne cherche que la mort, ou le plaiſir de me venger. Après avoir dit ces mots, il piqua des deux, & ſe jetta dans le plus fort de la mêlée. Le hazard voulut qu'il rencontrât le Marquis de Luzanne; il fut à lui d'une telle violence, qu'il le renverſa lui & ſon cheval; ſans le Seigneur d'Agramont qui vint à ſon ſecours, il alloit

périr. La Bataille dura juſqu'à deux heures après midi, ſans que l'on eût pu dire de quel côté étoit l'avantage. Les choſes étoient en cet état, lorſque le Roi de Thunis, qui portoit un Mahomet d'or ſur ſon armet, reconnut Tiran à la ſoubreveſte ſemée d'étoiles qu'il portoit. Il dit aux autres Rois : Si vous voulez être vainqueurs, allons tous ſur celui qui vous fait tant de mal ; quand nous l'aurons tué, tous les Chrétiens ſeront priſonniers. Sur le champ tous les Rois coururent contre Tiran. Quand ils furent à une certaine diſtance, il ſe jetta au milieu d'eux comme un Lion ; ſa lance n'étant pas encore rompuë, il en frappa le Roi de Tana ſi vigoureuſement, que malgré ſes armes, il lui perça la poitrine, & le renverſa mort. Après cela il rencontra le Roi de Tunis, lui perça le bras, & le fit tomber de ſon cheval. Le Roi Eſcariano, ſuivi du Marquis, & d'Almédiſor, qui combattoient vaillamment, arriverent en cet endroit, & ils emporterent le Roi de Thunis dans la Ville. Alors Tiran jetta ſa lance, & prenant ſa petite hache, qu'il avoit toujours à l'arçon de la ſelle, il en donna un ſi grand coup à un Maure, qu'il lui fendit la tête & la poitrine. Je ne

trois pas que jamais aucun Héros de l'antiquité ait donné un ſi grand coup. Les Maures eux-mêmes en demeurerent étonnés ; mais voïant que toutes leurs lances étoient rompuës, ils ſonnerent d'un cornet, tournerent le dos, abandonnerent la Bataille ; & ſe retirerent ſur une montagne. Les Chrétiens qui avoient beſoin de repos, les laiſſerent aller volontiers. Cependant malgré leur laſſitude, il les ſuivirent juſques à la montagne, aſſez contens d'être demeurés les maîtres du champ de bataille. De retour dans la Ville, ils crioient, hommes & femmes : Vive le bienheureux Chevalier : Beni ſoit le jour de ſa naiſſance : heureux celui dans lequel il nous a bâtiſé ; que celui où il eſt venu dans cePaïs eſt fortuné ! Plût à Dieu qu'il fût Roi de tous les Maures ! Avec de pareilles acclamations, on conduiſit Tiran au Château, où il trouva le Roi de Thunis, que l'on avoit déja panſé de ſa bleſſure. La Reine étoit encore avec toutes les femmes, à cheval ſur toutes ſortes de montures & les citroüilles ſur la tête, couvertes de linge blanc. Quand le Roi de Thunis ſçut la ruſe dont s'étoit ſervi Tiran, il fut au déſeſpoir, arracha l'appareil que l'on avoit mis ſur ſa plaïe.

Tiran

Tiran inſtruit de ſon déſeſpoir, le vint trouver pour le conſoler, & l'engager à ſe laiſſer panſer. Il le trouva dans une rage qui ne lui laiſſoit rien écouter ; malgré tous les efforts que l'on avoit fait pour le retenir, il avoit déchiré ſa plaïe. Il perdoit tout ſon ſang, & il n'étoit pas poſſible de l'étancher. Il mourut le ſoir même.

Auſſi-tôt après ſa mort, Almédiſer demanda ſon corps à Tiran, qui le lui accorda. Il fit ſçavoir au Camp des Maures qu'ils pouvoient le venir chercher. Cette nouvelle augmenta leur conſternation. Ils choiſirent cinquante des meilleurs Chevaliers, qu'ils envoïerent à la Ville chercher le corps du Roi. Quand ils furent en préſence du Général, ils le ſupplierent de vouloir leur permettre de le voir. Tiran ordonna à Almédiſer de le faire mettre dans la ſalle, de le couvrir d'un magnifique drap d'or, & de placer autour de lui cent Chevaliers l'épée à la main. Quand ſes ordres furent exécutés, Tiran fit entrer les Maures dans la ſalle. Ils leverent le drap d'or ; & quand ils eurent reconnu le Roi, le plus conſidérable dit : Général, le meilleur de tous les bons, écoute-moi : Tu es la lumiere qui as éclairé les Chrétiens. Ton nom ne peut être oublié dans toute

toute la Barbarie. Plus tu as rendu d'honneurs à ce grand Prince, qui étoit ſi digne de les recevoir, plus tu t'es honoré toi-même. La fortune a voulu que ce malheureux Prince fût ton Eſclave ; il n'a pu ſoutenir ce malheur, lui qui par ſon courage étoit digne de ſoumettre toute la Chrétienté, de donner un Pape à Rome, un Calife à Babylone, & de voir à ſes pieds l'Europe, l'Aſie, & l'Affrique entieres. O mort ! Tu l'as enlevé ce généreux Roi ; & ſa fin ſera la perte de tous les Maures. Mes freres & mes compagnons, nous ne pouvons trop donner de larmes au ſort de notre Roi. Ils pleurerent tous en effet, & plaignirent leur malheur en baiſant les pieds du corps.

Quand ils eurent rempli pendant quelque tems ce triſte devoir, le vieux Chevalier Maure ſe leva, & dit : O Dieu, grand & tout-puiſſant, Créateur du Ciel & de la Terre, comment as-tu permis la mort d'un ſi bon Roi, & d'un ſi brave Chevalier ? Il étoit jeune, & capable de faire la conquête du monde. Il défendoit la ſainte Loi que nous a donnée ton Prophete, & que l'on ſuit dans toutes les parties du monde. Comment as-tu ſouffert qu'un ſeul homme ait eu l'adreſſe diabolique

de

de convertir tout un peuple à la Loi Chrétienne, & de cauſer la perte de tant de Rois, & de tant de milliers de Maures ? Aidez-moi, Chevaliers, à pleurer nos malheurs ; donnez-moi de triſtes expreſſions ; partagez avec moi la douleur de notre perte, & de celle de la Chevalerie Maure. O ſaint Prophete Mahomet, s'écria-t-il d'une voix enroüée, ô défenſeur de notre liberté, prens pitié de nous. Ne permets pas que les Chrétiens nous maltraitent plus long-tems. N'étoit-ce pas aſſez de perdre une grande Bataille ? Falloit-il être privé du ſoutien de la Barbarie ? O Roi de Thunis, puiſſe le Seigneur te pardonner, & conduire ton ame où doivent être celles de tous ceux de ta Religion. Tu occuperas parmi eux le premier rang. Se tournant enſuite du côté de Tiran, il lui dit : Général des Chrétiens, l'état où tu nous vois t'apprend l'horrible ſituation où tu nous a réduits : notre Camp eſt inondé du ſang que tu as répandu. L'air que nous reſpirons eſt infecté par les cadavres de ceux de nos Soldats que tu as mis à mort. Les plus puiſſans & les plus braves de nos Rois ont péri ſous tes coups. Nos malheurs redoublent à chaque inſtant. Chaque inſtant offre à nos yeux de nouveaux

ſujets d'horreur & de déſeſpoir. O Général, né pour le malheur de la ſainte Loi, & du monde entier, c'eſt toi qui as verſé le ſang reſpectable de nos Rois. Ennemi de Dieu & des hommes, Chrétien déteſtable, que maudit ſoit le jour abominable qui te vit arriver dans ce Païs. Que maudite ſoit la Galere qui t'apporta ſur nos bords ; que n'a-elle été engloutie avec toi dans les gouffres les plus profonds.

Tiran ſourioit en écoutant les diſcours du Chevalier Maure : cependant il prit la parole, & lui dit : Je pardonne tes emportemens à l'excès de ta douleur ; mais crains de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Le Maure lui obéït. Les autres Députés demanderent le corps de leur Roi. J'en ſuis le maître, leur dit Almédiſer, & vous ne l'aurez qu'en païant une rançon de vingt mille doubles ducats d'or. C'eſt la moindre ſatisfaction que je puiſſe exiger de vos diſcours. Sur votre refus, je livrerai ſon cadavre aux chiens & aux corbeaux. Les Députés conſentirent à tout, & emporterent le corps.

Quand ils furent au Camp, ſa vûë mit les Maures en fureur. Ils coururent aux armes, monterent à cheval, & ſe précipiterent

piterent vers la Ville, en criant : Meure ce traître, ce faux Général des mauvais Chrétiens, cet ennemi de notre Loi, & de notre Empire. Le Roi de Damas ſe préſenta alors à eux, & leur dit : Seigneurs, quel eſt votre projet ? J'ai toujours oüi dire que la colere eſt le plus mauvais de tous les conſeillers.

Songez quel eſt l'ennemi que vous allez attaquer ; ſongez à ſon habileté, qui nous a fait perdre plus de quatre-vingt mille Soldats dans des Batailles rangées. Croïez-vous que le déſordre avec lequel vous marchez, vous mettra en état de réparer nos pertes ? Qui marche ainſi au combat, court grand riſque de n'en revenir qu'en déroute. Ses conſeils ne furent point exécutés ; ils continuerent de courir vers la Ville.

Tiran qui ne pouvoit être ſurpris, avoit découvert leurs mouvemens. Il ſortit à leur rencontre avec ſes troupes, aïant mis ordre à la défenſe de la Ville, & aïant placé derriere le foſſé ce corps de femmes couvertes de voiles blancs.

Le combat fut long & opiniâtre. Les Maures ſe battoient en déſeſperés. Le Roi Eſcariano fut pluſieurs fois ſur le point de perdre la vie, ou la liberté. Tiran & le

le Seigneur d'Agramont le tirerent plusieurs fois des périls où sa valeur l'avoit précipité. Le combat dura jusqu'à la nuit. Tiran ne permit pas à ses troupes de poursuivre les vaincus : ils se retirerent dans leur Camp, & le lendemain on trouva que les Maures avoient laissé trente-cinq mille vingt-sept hommes sur le champ de Bataille.

Les Maures voïant que leurs pertes augmentoient chaque jour, les Rois tinrent conseil, & résolurent de demander une tréve pour trente jours. Ils envoïerent pour cet effet une Ambassade à la Ville. Tiran ne jugea pas à propos de l'accorder ; mais le Roi Escariano, le Seigneur d'Agramont, Almédiser, & le Chevalier Melchisedech y consentirent, parce qu'ils avoient beaucoup de blessés. Quand la tréve fut faite, les femmes Chrétiennes allerent sur le champ de bataille prendre les corps des Chrétiens pour les enterrer avec pompe. Les Maures résolurent de partir la nuit qui précéda la fin de la Tréve, & de se retirer dans les grandes montagnes de Fez, où les Chrétiens ne pouvoient les suivre. Ils rassemblerent leurs troupes, & se mirent en marche environ sur le minuit, sans faire

faire le moindre bruit. Le lendemain au point du jour, les gardes avancées vinrent frapper à la porte de la Ville, pour apprendre au Général que les Maures partoient avec beaucoup de précipitation. Tiran fit ſur le champ prendre les armes à toutes ſes troupes. Au grand jour les Chrétiens ſe mirent à la pourſuite des Maures, & joignirent les traîneurs. Les Rois envoïerent redemander à Tiran non-ſeulement ce qu'on leur avoit pris, mais encore juſtice de ceux qu'on leur avoit tués, parce qne la tréve n'étoit pas expirée, aſſurant que s'il leur refuſoit cette ſatisfaction, ils feroient ſçavoir dans toutes les Cours la mauvaiſe foi du Roi Eſcariano, & celle de Tiran le Blanc Général des Chrétiens, après en avoir fait leurs plaintes à Mahomet. Quoique Tiran pût oppoſer leur départ précipité pour autoriſer ce qu'il avoit fait, comme de part & d'autre on pouvoit alléguer de bonnes raiſons, il crut devoir exécuter le traité, pour ne pas expoſer ſa réputation. Il fit rendre tout ce qui avoit été pris; & pour chaque Maure qui avoit été tué, il donna la liberté à deux de ceux qu'il avoit fait priſonniers. Les Maures furent très-contens de ce procedé,

cedé, & disoient hautement que Tiran étoit le meilleur, & le plus franc Chrétien qui fût au monde. Les Maures faisoient des marches forcées, & eurent bien-tôt gagné les hautes montagnes de Fez, & de-là par des défilés presqu'impratiquables il se rendirent dans les plaines fertiles de ce Roïaume.

Cependant Tiran marcha après le départ des Maures du côté des défilés, & soumit toutes les Villes & tous les Châteaux qui étoient en deça. Le Seigneur d'Agramont voïant que ces défilés n'étoient point gardés, proposa à Tiran de l'envoïer tenter le passage, afin de se mettre en état de conserver les conquêtes que l'on faisoit. Tiran approuva cet avis; & de concert avec le Roi Escariano, il donna au Seigneur d'Agramont un corps de quarante mille chevaux, & de huit mille fantassins, avec lequel il traversa les montagnes. Quand il fut de l'autre côté il ne trouva point de troupes ennemies. Les Rois Maures s'étoient separés pour se retirer dans leurs Etats. Alors le Seigneur d'Agramont se mit à faire la conquête du Païs. Presque toutes les Places se soumirent; celles qui voulurent résister, furent forcées & pil-

lées. Ce Chevalier étoit brave & habile, & ſes troupes avoient confiance en lui. Ils arriverent à Montagata : elle appartenoit à la fille du Roi de Bellemarine ; ſon pere & ſon mari aïant péri dès le commencement de la Guerre. A la vûë des Chrétiens, ceux de la Ville tinrent un Conſeil, dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit les clefs au Seigneur d'Agramont. Il les reçut avec bonté, & leur accorda tout ce qu'ils lui demanderent. Mais quand les Chrétiens furent prêts d'entrer dans la Ville, ceux qui la gouvernoient ſe repentirent de ce qu'ils avoient fait, & réſolurent de mourir plutôt que de ſe rendre. Le Seigneur d'Agramont voïant que l'on ſe moquoit de lui, attaqua la Ville de tous les côtés, & fit donner un aſſaut. Il y fut bleſſé d'une balle d'arbalête.

Toutes les troupes le voïant tomber, le crurent mort. On le mit ſur un bouclier, & on le porta à ſa tente. Cet accident fit ceſſer le combat. Alors le Seigneur d'Agramont promit à Dieu, & aux ſaints Apôtres, qu'il ſe vangeroit de la tromperie qui lui avoit été faite ; & furieux de la douleur que lui faiſoit ſa bleſſure, il jura qu'il ne partiroit point ſans avoir pris la Ville,

Ville, & fait paſſer tous les habitans par l'épée. Sur le champ il envoïa demander la groſſe Artillerie. Tiran la conduiſit lui-même avec toutes ſes troupes, & fit donner l'aſſaut à la Ville en arrivant. Il fut ſi terrible, qu'il s'empara d'une grande tour qui ſervoit de Moſquée, & qui tenoit à la muraille ; mais la nuit fit ceſſer l'aſſaut. Le lendemain matin les Maures envoïerent dire qu'ils ſe rendroient, à condition qu'on les laiſſât vivre dans leur Religion ; qu'ils donneroient par an trente mille pieces d'or, & rendroient tous les priſonniers qu'ils avoient. Tiran les renvoïa à ſon couſin, leur diſant qu'il ne feroit que ce qu'il ordonneroit. Quand ils furent devant lui, quelque prieres qu'ils lui fiſſent, il ne voulut jamais les écouter. Alors le peuple réſolut de lui envoïer leur Souveraine avec pluſieurs autres Demoiſelles pour tâcher de le fléchir. (Ici l'Auteur interrompt ſon récit, pour parler de Plaiſir de ma Vie.)

Quand la bonté de Dieu eut délivré Plaiſir de ma Vie du nauffrage, elle fut conduite à Tunis chez la fille d'un Pêcheur, comme il a été rapporté. Cette fille ſe maria deux ans après avec un homme qui demeuroit auprès de Montagata ;

elle fut toujours regardée comme Eſclave ; mais elle menoit une vie aſſez douce, travaillant à des ouvrages de broderies en or & en ſoïe, dont ſa Maitreſſe faiſoit un débit avantageux. Cette femme aïant cru s'appercevoir que ſon mari la regardoit avec complaiſance, elle en devint jalouſe, & réſolut de s'en défaire. Ainſi étant allée à la Ville, ſous prétexte de faire quelques emplettes, elle fut trouver la fille du Roi, & lui dit, qu'aïant appris qu'elle vouloit ſe marier, & qu'elle cherchoit des chemiſes travaillées en or & en ſoïe, elle venoit lui offrir une Eſclave jeune & bien faite, à laquelle elle avoit montré dans ſon enfance à faire toutes ſortes de beaux ouvrages de femme. Alors elle lui préſenta des morceaux de ſon ouvrage, en l'aſſurant que ſi elle vouloit lui en donner cent pieces d'or, elle lui feroit volontiers le ſacrifice de tout ce qu'elle lui avoit coûté, & des ſoins qu'elle avoit pris pour la rendre auſſi adroite. La Reine aïant examiné l'ouvrage, accepta le marché. La Mauriſque ajouta qu'elle ne la lui vendoit qu'à condition qu'elle ne lui diroit point qu'elle l'avoit venduë ; parce qu'elle l'aimoit ſi fort, que la ſéparation lui ſeroit trop ſenſible ; mais qu'elle auroit

auroit la bonté de dire qu'elle la lui avoit prêtée pour deux mois. Car, ajouta-elle, elle mourroit de chagrin, ſi elle ſçavoit que je l'euſſe venduë. Peu de tems après cela, la Ville fut aſſiégée. Les Maures firent beaucoup de Priſonniers Chrétiens, parmi leſquels il ſe trouva un homme d'armes, qui étoit ſur la Galere de Tiran, quand elle fit nauffrage. Plaiſir de ma Vie le reconnut, & lui demanda ſi il n'étoit pas du nombre de ces Chrétiens qui périrent ſur une Galere à la côte de Tunis? Oüi, Madame, lui répondit-il, & j'eus beaucoup de peine à me ſauver à terre. Après cela, je reçus mille baſtonnades; & par la ſuite je fus vendu, non ſans avoir beaucoup à ſouffrir. Que me diras-tu, continua-t-elle, de Tiran? Où périt-il? Sainte Marie, repliqua le Priſonnier! il eſt plein de vie, & Général des Chrétiens; il travaille à la conquête de ce Païs. Enſuite il lui parla de la bleſſure du Seigneur d'Agramont. Elle lui demanda des nouvelles de Plaiſir de ma Vie. On croit qu'elle s'eſt noïée, répondit-il, notre Général a été bien ſenſible à ſa perte. La joïe qu'elle reſſentit en apprenant ces nouvelles, ſuſpendit le ſouvenir de ſes malheurs, & elle ne fut plus occupée

que des moïens de travailler à ſa délivrance, & à celle des autres Priſonniers Chrétiens.

Le jour que ſa Maitreſſe devoit aller trouver les Généraux Chrétiens, elle ſe déguiſa & ſe mit à ſa ſuite. La Reine ſortit à la tête de cinquante Demoiſelles & accompagnée de pluſieurs Eſclaves; elle alla d'abord ſe préſenter à Tiran, qui ſans vouloir l'écouter, la renvoïa au Seigneur d'Agramont. Il la reçut encore plus mal qu'il n'avoit fait les premiers Députés. Elle retourna donc à la Ville, n'attendant plus que la ruine de ſon Roïaume. Elle paſſa la nuit dans les cris & dans les larmes. La conſternation étoit univerſelle.

Le lendemain matin, Plaiſir de ma Vie dit à la Reine & aux principaux de la Ville, que ſi ils vouloient lui permettre de ſortir, elle parleroit au Général, & lui diroit des choſes qui l'engageroient à leur pardonner. Dans le déſeſpoir où ils étoient, ils ne pouvoient refuſer la permiſſion qu'elle demandoit, il falloit tout eſſaïer. Plaiſir de ma Vie s'habilla proprement à la Moreſque, & s'étant noirci le tour des yeux à la maniere des femmes du Païs, pour ſe déguiſer, elle marcha ſuivie des femmes de la Ville; elles

arriverent

arriverent à l'heure de midi à la tente de Tiran, qui leur manda d'aller trouver le Seigneur d'Agramont, parce qu'il ne pouvoit rien faire en leur faveur. Plaiſir de ma Vie lui fit dire qu'il paſſeroit pour un faux Chevalier, ſi il refuſoit de voir & d'entendre des Demoiſelles, lui que l'Ordre de Chevalerie qu'il avoit reçu engageoit à prendre leur défenſe contre tout le monde, qu'elles lui demandoient Aide & Conſeil. On vint rendre cette réponſe au Général. Celui qui la lui fit, ajouta qu'il avoit parlé à une Demoiſelle très bien faite, qui parloit le Moreſque à merveille, & qu'il lui ſeroit bien obligé, quand on prendroit la Ville, de la faire Chrétienne & de la lui donner pour femme. Va, dit le Général, amene-les ici. Après les ſaluts, Plaiſir de ma Vie lui dit :

Seigneur Général, ton noble & généreux cœur, veut-il ſe démentir en cette occaſion des ſentimens qu'il a toujours montré ? Sera-t-il ſans pitié pour les malheureux Habitans de cette Ville qui te parlent par ma bouche, qui confeſſent leur faute & qui implorent ta miſéricorde ? As-tu oublié que ta Loi, que l'exemple de ton Dieu, que les regles de ta Che-

valerie t'obligent de pardonner à un Ennemi ſoumis, & qui reconnoît ſa faute. Pardonne la liberté avec laquelle je te parle. Nous ſommes inſtruits de tes grands exploits, les Victoires que tu as remportées dans la Grece ſur les Turcs, nous ſont connuës comme celles qui ont accompagné tes armes dans ce Pais. Tu ne ſeras pas moins généreux pour nous que tu l'as été pour le Roi Eſcariano, pour cet Ennemi qui te doit la gloire & le bonheur de ſa vie. Aïe quelque compaſſion d'une Reine infortunée, je t'en conjure au nom de la Demoiſelle à qui tu as donné ton cœur.

Tiran étoit trop irrité contre la perfidie de ceux de la Ville & trop affligé du danger, où étoit ſon couſin d'Agramont, pour ſe laiſſer toucher à ce diſcours, il lui répondit : Que la clémence conſiſtoit à pardonner ſes propres injures, mais que la juſtice obligeoit à pourſuivre la vengeance de celles qu'avoient reçû les ſiens. Il renouvella les ſermens de faire paſſer tous les habitans au fil de l'épée, & ordonna en même-tems qu'on la fît ſortir. Alors Plaiſir de ma Vie, prenant la parole, dit avec un eſpece d'emportement: Juſte Ciel, eſt-ce là ce Tiran le Blanc de

la

la Roche-Salée dont on vantoit les vertus par toute la terre ! Songe aux engagemens que tu pris lorſque tu reçûs l'Ordre de Chevalerie dans cette brillante Cour d'Angleterre, où tu te couvris de gloire par la défaite du redoutable Seigneur de Villermes, par la mort de deux Rois & de deux Ducs, par la Victoire que tu remportas ſur les deux freres Thomas & Kyrié Eleïſon de Montauban. Faut-il pour te ramener à la vertu, te rappeller le nombre infini de tes autres exploits; le ſecours que tu donnas à la Religion de Rhodes, la prudence avec laquelle tu vins à bout de conclure le Mariage du Prince de France & de l'Infante de Sicile ; ce que tu as exécuté en faveur de l'Empereur de Conſtantinople ? Songe à l'état cruel où l'a laiſſé ton abſence ; ſonge à la douleur dans laquelle cette abſence plonge une grande Princeſſe, dont les charmes ne peuvent être ſurpaſſés que par ſes vertus. Songe aux malheurs auſquels la fortune, en t'éloignant des terres de Conſtantinople, expoſe peut-être ton malheureux couſin Diofébo & Stéphanie la Ducheſſe de Macédoine, que tu lui as donné pour épouſe ; ils ſont ſortis de ton ſouvenir. O malheureuſe Maiſon de la Roche-

Salée

Salée, la meilleure qui ſoit au monde! O Chevaliers de Bretagne qui gémiſſez peut-être dans les fers! n'attendez plus de ſecours, celui duquel vous en deviez eſperer, n'eſt plus ſenſible au ſort des malheureux.

Plaiſir de ma Vie avoit pris l'accent de la Laugue du Païs, & cet accent déguiſoit ſa voix. Tiran étoit dans le plus grand étonnement, il ne pouvoit concevoir comment toute ſa vie lui étoit ſi bien connuë; les dernieres idées qu'elle lui avoit rappellé avoient renouvellé toutes ſes douleurs, il la pria de lui dire qui elle étoit, & qui lui avoit revélé toutes ces choſes; étoit-elle un diable ou un eſprit familier, revêtu d'un corps féminin?

Non, Tiran, lui répondit Plaiſir de ma Vie, je ſuis une femme ordinaire, ſemblable à toutes les autres, & ſi le peu de choſes que je t'ai dit t'a étonné, il m'en reſteroit bien d'autres à te découvrir, qui te jetteroient dans la plus grande ſurpriſe. Mais à quoi cela pourroit-il ſervir! Te rappellerois-je cette nuit délicieuſe du Château de Malvoiſin, dans laquelle la Princeſſe Carméſine s'abandonna à ta diſcretion! Te parlerois-je de cette autre nuit, dans laquelle par le conſeil & par le ſecours

cours d'une malheureuſe fille que l'on nommoit, ſi je ne me trompe, *Plaiſir de ma Vie*; elle te mit ſur la tête la Couronne de Conſtantinople, & te reçut dans ſon lit comme ſon Seigneur & ſon époux! Mais à quoi me ſerviroit de te rappeller des choſes qui ne ſont plus préſentes à ta mémoire! tu les a oubliées. Infortunée Princeſſe de Conſtantinople, ton Empire eſt en proïe aux Infidéles; ta Ville, ton pere, tes parens, ta perſonne même ſont prêtes de tomber entre leurs mains; mais tu ignores encore le glus grand de tes malheurs, ton Chevalier t'abandonne.

La douleur & le ſaiſiſſement de Tiran étoient devenus ſi grands, qu'il ne put entendre les dernieres paroles de Plaiſir de ma Vie, ſans tomber évanoüi; il reſta ſans connoiſſance. Le caractere impétueux du Roi Eſcariano, penſa rendre cet accident fatal à Plaiſir de ma Vie. Il croïoit qu'elle avoit jetté quelque charme ſur le Chevalier, il donna ordre qu'on la ſaisît & qu'on la gardât avec ſoin, juſques à ce que l'on eût vû quelles ſeroient les ſuites de cet accident. Plaiſir de ma Vie en étoit elle-même trop touchée pour faire quelque attention à autre choſe; elle ſe jetta à terre en déchirant ſes habits,

bits, & ſoulevant le Chevalier, elle poſa ſa tête ſur ſon ſein, diſant à ceux qui vouloient l'en empêcher : Laiſſez, c'eſt à moi à réparer le mal que j'ai fait, je connois ce Chevalier avant tous ceux qui ſont ici, & ce n'eſt pas le premier ſervice que je lui ai rendu. Elle arroſoit ſon viſage de ſes larmes, & faiſoit les plus grands regrets ; mais alors elle ſe reſſouvint d'une bleſſure qu'il avoit reçûë à l'oreille dans ſon combat contre le Seigneur de Villermes, & dont la cicatrice étoit demeurée ſi douloureuſe, qu'il ſuffiſoit de la toucher pour le retirer du plus profond évanoüiſſement.

Tiran revint en effet, pouſſant un grand ſoupir, & ſurpris de ſe trouver entre ſes bras il la regardoit fixement & ſans parler. Au nom du Dieu que tu adores, lui dit-il après avoir repris ſes eſprits ; apprends moi d'où tu ſçais les choſes que tu m'as dites ; j'en jure par le nom ſacré que tu as prononcé, je t'accorderai tout ce que tu me demandes. Plaiſir de ma Vie qui craignoit qu'en ſe découvrant tout d'un coup, la ſurpriſe ne fît retomber le Chevalier dans un ſecond évanoüiſſement plus dangereux que le premier, lui dit : Promettez-nous la grace

que

que nous vous demandons, le Ciel vous en récompenſera par l'interceſſion de notre grand Prophéte. Enſuite elle enfila un long diſcours pendant lequel Tiran demeurant toujours la tête ſur ſes genoux, tomba dans une profonde rêverie; les périls de la Princeſſe & de ſes parens en étoient l'objet.

Cependant le Seigneur d'Agramont inſtruit de l'accident de Tiran, & croïant qu'il avoit perdu la vie, s'étoit levé tout furieux; il accourut l'épée à la main à la tente du Général & le voïant étendu par terre auprès d'une femme vêtuë à la Moreſque, il s'écria en entrant: Que fait ici cette Sorciere? Attendez-vous qu'après avoir donné la mort à votre ami, à votre Seigneur, elle vous enleve encore ſon corps; c'eſt à moi à la punir de ſes crimes, puiſque vous n'avez pas daigné le faire. En même-tems il la ſaiſit par les cheveux qu'elle avoit épars, & levant l'épée il ſe préparoit à lui couper la tête. Au cri que la fraïeur fit pouſſer à Plaiſir de ma Vie, Tiran ſortit de ſa rêverie, il ſe jetta ſur le Seigneur d'Agramont, & lui ſaiſit l'épée; mais celui-ci étoit tellement tranſporté de colere, qu'il ne voïoit plus rien, il retira l'épée, & par ce mouvement

ment il fit à Tiran une ſi dangereuſe bleſſure que l'on crut quelque tems qu'il en demeureroit eſtropié. On ſe jetta ſur le Seigneur d'Agramont & on l'entraîna hors de la tente. Eſcariano le vouloit tuer. Tiran étoit dans la plus furieuſe colere contre lui, pour avoir voulu frapper à ſes yeux une femme, & une femme à laquelle il avoit accordé ſa protection. La confuſion & la douleur dans laquelle le Seigneur d'Agramont ſe trouva, lorſqu'il fut revenu à lui, toucherent Tiran, & il réſolut de lui pardonner; mais comme rien ne le pouvoit diſtraire de ce qui regardoit ſon amour, il demanda avant toutes choſes à Plaiſir de ma Vie, ſi elle avoit été eſclave à Conſtantinople. Alors ſe levant & ſe jettant à ſes pieds: Eh quoi, Seigneur, lui dit-elle, en langage Grec! ne connoiſſez-vous plus la malheureuſe Plaiſir de ma Vie? en avez-vous perdu le ſouvenir? Elle ſe préparoit à lui conter le détail de ſon hiſtoire, mais il ne lui en donna pas le loiſir. Il la releva en l'embraſſant pluſieurs fois.

Il ordonna auſſi-tôt que l'on dreſſât un Trône magnifique à la porte de ſa tente, & que l'on mandât la Reine & toutes les Dames de la Ville. Ce Trône étoit couvert

vert de drap d'or, on y montoit par plusieurs dégrés; il y plaça Plaisit de ma Vie, & comme elle avoit déchiré tous ses habits, il lui fit donner un de ses manteaux de brocard cramoisi doublé d'hermines; il fit mettre la Reine de la Ville sur le dernier gradin, & les Demoiselles prirent leur places à ses côtés par terre, de façon que Plaisir de ma Vie étoit traitée en Reine. Il lui avoit ôté son voile, & sa tête n'étoit ornée que de ses beaux cheveux. Tout le monde voïant que Tiran lui rendoit tant d'honneur, croïoit qu'il la vouloit épouser. Il fit ordonner dans le Camp, que sous peine de mort, on vînt baiser la main à Plaisir de ma Vie. Il fit aussi publier le pardon général qu'il accordoit aux Habitans de la Ville, leur permettant de vivre dans la Religion qu'il leur plairoit, avec une expresse défense à tous ses soldats de faire le moindre tort à aucun Habitant. Il fit préparer des viandes, & donna un grand repas à tous ceux qui voulurent manger. Tous les instrumens & les trompettes de la Ville joüerent pendant le repas. Cette Fête dura huit jours, & fut la plus singuliére que l'on eût jamais donnée dans un Camp. Quand le Seigneur d'Agramont sçut que celle qu'il avoit

avoit voulu tuer étoit Plaiſir de ma Vie, il fut encore plus affligé de ce qui lui étoit arrivé; il alla donc trouver le Roi Eſcariano & la Reine qui ne quittoit pas Plaiſir de ma Vie, & les pria de faire ſa paix avec Tiran. Ils y conſentirent, & l'un & l'autre l'accompagnerent. Quand il fut devant le Général, il lui dit d'un air fort affligé qu'il étoit au déſeſpoir de l'action qu'il avoit commiſe, qu'il n'avoit point reconnu Plaiſir de ma Vie, & convint qu'il n'y avoit point de punition qu'il ne méritât; il ajouta que ſi il ne vouloit pas lui pardonner, il étoit réſolu de retourner en Ponant pour y finir ſa triſte vie, & que plus l'amitié & les liens du ſang l'attachoient à lui, plus il ſentoit combien ſa faute étoit grande. Tiran fut touché en l'entendant parler ainſi, il l'embraſſa, en lui diſant: Oublie, mon cher Couſin, la colere où j'ai été contre toi, comme j'oublierai ce qui l'avoit cauſée. Crois qu'elle n'a point alteré mon amitié; dans peu je t'en donnerai des marques convaincantes. Le Roi & la Reine furent charmés de voir la paix faite entre-eux. Tous enſemble furent au Tribunal ſur lequel Plaiſir de ma Vie étoit charmée d'être aſſiſe. Le Seigneur d'Agramout lui demanda

manda beaucoup de pardons, l'assurant qu'il les méritoit, parce qu'il ne l'avoit pas reconnuë, & que si elle le refusoit, il s'en iroit dans le monde errant & vagabond cherchant la mort, & qu'au reste elle n'auroit jamais de Chevalier qui lui fût plus attaché que lui, & que dès ce moment il cessoit de désirer la ruine de cette Ville, puisqu'elle étoit si fort attachée à sa conservation. Plaisir de ma Vie lui répondit : La cruauté & la haine ne sont point les passions des femmes bien nées ; à Dieu ne plaise que je deshonore la Nation Grecque par de semblables sentimens ; quand bien même vous m'eussiez offensée, j'aurois d'autant moins lieu de m'en plaindre, que je ne vous étois pas connuë ; vous n'avez offensé que le Général, sous la protection duquel étoit ma vie ; je me serois consolée de la perdre de la main d'un aussi brave Chevalier ; j'aurois obtenu la Couronne du Martyre, puisque je n'étois occupée que du soin d'augmenter la sainte Foi Catholique, comme vous en serez convaincu par la suite. Ne me demandez point de pardon, parce que je ne suis point offensée, & quand je le serois, je l'oublirois aisément, puisque vous voulez bien pardonner à cette

Reine & à ſes Sujets. Ce qui me reſte à vous demander, c'eſt qu'oubliant le paſſé, vous repreniez votre ancienne gaïeté. Je prie le Seigneur qu'il vous faſſe obtenir l'amour de l'objet que vous aimez. Le Roi Eſcariano & Tiran interrompirent leur converſation ; & quand les Fêtes furent finies, ceux de la Ville précédés de leur Reine apporterent leurs clefs à Tiran, il les prit & les donna à Plaiſir de ma Vie, qu'il revêtit en même-tems de la Souveraineté. Plaiſir de ma Vie partit auſſi-tôt accompagnée de Tiran & d'un nombreux cortege. On la plaça ſur le Trône, & on lui prêta ſerment, l'ancienne Reine lui abandonna le Palais. Plaiſir de ma Vie avoit une nombreuſe Maiſon que lui avoit formée le Général. Elle gouverna pendant huit jours, prit connoiſſance des affaires & fit quelques Reglemens. Les Maures étoient charmés de la prudence de leur nouvelle Reine ; ils étoient ſurpris de voir dans une fille de ſon âge, le bon ſens joint à la jeuneſſe & à la beauté. Au bout de huit jours, elle envoïa chercher l'ancienne Reine, & lui dit : Ne croïez pas que le changement arrivé à ma condition m'ait fait perdre le ſouvenir de vos vertus & des bon-

tés

tés avec leſquelles vous m'avez traitée pendant mon eſclavage. La révolution qui m'a fait paſſer de la captivité ſur le Trône & qui m'a donné votre place, eſt un des jeux ordinaires de la Fortune; je ne ſuis point ébloüie de l'éclat de ſes préſens; ſans avoir été Souveraine, je me ſuis trouvée dans une ſituation peut-être encore plus élevée. Comme je ne rougis point d'avoir été votre Eſclave, vous ne devez point rougir d'être ma Sujette, vous ne la ſerez pas encore long-tems, je vous rends votre Trône & vos Sujets. En même-tems elle ſe leva & ſalua la Reine d'une maniere reſpectueuſe, en voulant l'obliger de reprendre les clefs de la Ville. L'ancienne Reine les refuſa, & ſe jettant à ſes pieds: Non, Madame, lui dit-elle, c'eſt à vous d'être la Souveraine d'un peuple dont vous avez ſauvé les jours, & dont vous faites déja le bonheur par votre prudence & par vos vertus, je ſerai contente ſi vous me gardez auprès de vous. Plaiſir de ma Vie ne l'avoit pû ſouffrir dans cette ſituation, elle l'avoit relevée en l'embraſſant. La Reine la ſerroit dans ſes bras en pleurant de joïe. Enfin elle ceda aux vives inſtances de Plaiſir de ma Vie, & conſentit à remonter

ſur ſon Trône. La Reine exaltoit la généroſité & la nobleſſe de cette action. Non, Madame, lui dit Plaiſir de ma Vie, ce que je fais ne mérite point de loüanges, mon action n'a rien que d'ordinaire dans les principes de la Religion que je profeſſe ; ne me loüez point, loüez ma Religion, comprenez quelle en eſt la perfection. Que j'en ſuis encore éloignée !

La Reine frappée de ce diſcours & de tout ce qu'avoit fait Plaiſir de ma Vie, garda un moment le ſilence & reprenant la parole, elle lui dit : Oüi, Madame, car vous ſerez toujours mon égale, puiſque vous ne voulez pas être ma Souveraine, je reconnois la perfection de votre Loi & la fauſſeté de la nôtre ; je ſuis Chrétienne, faites-moi donner le Bâtême.

Plaiſir de ma Vie ſe ſentit penétrée d'entendre ces paroles : Ah, ma chere ſœur, s'écria-t-elle en l'embraſſant ! ma joïe eſt plus grande que ſi vous me faiſiez Souveraine de toute la Barbarie. En même-tems elle fit aſſembler les Habitans, elle abdiqua la Souveraineté en leur préſence, déclarant qu'elle tranſportoit à leur ancienne Reine, tous les droits qu'ils lui avoient donné par leurs ſermens;

on prêta de nouveau ſerment à l'ancienne Reine. Plaiſir de ma Vie la quitta pour retourner au Camp, en l'aſſurant qu'elle alloit travailler pour elle. Tiran la reçut avec de très-grands honneurs; mais quand elle eut rendu compte de ce qui venoit d'arriver, on lui donna lesplus grands éloges. Tiran approuva tout ce qu'elle avoit fait. Mais, dit le Seigneur d'Agramont, ſi vous ceſſez d'être la Souveraine de cette Ville, ſi ſes Habitans ne ſont plus vos Sujets, que deviendra le ſerment par lequel je ſuis lié? Qui me relevera de mon vœu?

Chevalier, dit Plaiſir de ma Vie, ne leur as-tu pas accordé le pardon? Voudrois-tu déshonorer ton nom & ta race par une vengeance priſe de ſang froid? Mais ſi ton vœu t'embarraſſe, il eſt facile de lever ton ſcrupule. Tu as juré de faire paſſer * *par l'épée*, tous les Habibitans de cette Ville. Eh bien ils y paſſeront. Le Roi tiendra une épée par la garde, & Tiran par la pointe, tous les Habitansde la Ville paſſeront par-deſſous,

* L'Eſpagnol dit : *Has hecho voto que todos los de la Ciudad han de paſsar ſo tu Eſpada.* Ces derniers mots ſignifient également paſſer au fil de l'épée, & faire paſſer par deſſous ſon épée.

alors tu ſeras abſous de ton maudit ſerment, & moi je te donnerai la bénédiction quand je chanterai Meſſe. Tout le monde ſe mit à rire. L'expédient de Plaiſir de ma Vie fut accepté. Après cette cérémonie, elle pria la Reine de ſe faire bâtiſer, comme elle le lui avoit promis. Elle y conſentit, & ſur le champ elle reçut le ſaint Bâtême avec une grande dévotion, & treize cens perſonnes avec elle. Après cela tous les Habitans de ce Roïaume furent convertis, & Tiran obtint du Pape que le Moine qui étoit venu pour racheter les Eſclaves Chrétiens, ſeroit ſon Légat dans ce Païs, & les Maures comme les nouveaux Chrétiens, ne lui donnoient plus d'autre nom que le Pere des Chrétiens.

Avant de quitter cette Ville, Tiran propoſa à la Reine d'épouſer Melchiſedech, brave Chevalier du Roïaume de Tremecen; il pria Plaiſir de ma Vie de joindre ſes inſtances, elle le fit, & la Reine conſentit à ce Mariage. Le Chevalier ordonna des Fêtes que l'on a coutume de faire en ces occaſions. Cette Reine vêcut parfaitement bien, avec une grande dévotion pour la ſainte Mere de Dieu, & fit bâtir dans ſa Ville beaucoup de Couvents d'Hommes

d'Hommes & de Femmes, & fit beaucoup d'aumônes. Quand les Nôces eurent été célébrées avec toute la pompe imaginable, le Roi Eſcariano & Tiran décamperent en conduiſant avec eux Plaiſir de ma Vie. Ils allerent conquérir une Province, que l'on mit ſous la dépendance du Roïaume de Tremecen. Tiran donna ce commandement à un brave Chevalier qui ſe nommoit le Seigneur d'Antioche, qui s'étoit très-bien conduit dans la guerre, & qui étoit intime ami de Melchiſedech Roi de la Ville dont nous venous de parler.

Quoique Tiran eût été ſans ceſſe occupé de l'abſence de ſa Princeſſe & du déplorable état où devoit être l'EmpireGrec, les circonſtances dans leſquelles il s'étoit trouvé juſqu'alors ne lui avoient pas permis de former aucun projet pour le ſecourir. Il ne dépendoit pas même de lui de quitter l'Affrique. Mais il ſe trouvoit alors dans une autre ſituation ; il pouvoit conduire une nombreuſe Armée contre les Turcs, & il ne penſoit plus qu'aux meſures qu'il devoit prendre pour aſſurer l'exécution de cette entrepriſe.

Ces meſures demandoient quelque tems, il falloit achever de détruire les Rois li-

gués qui s'étoient retirés dans les montagnes, ſans quoi les nouveaux Chrétiens n'auroient pû envoïer leurs troupes hors de l'Affrique ; il falloit avoir des Vaiſſeaux de tranſport pour conduire par mer une Armée à Conſtantinople, & il n'y en avoit point dans les Ports qui dépendoient des Roïaumes conquis.

Eſcariano offrit à Tiran les tréſors qu'il lui avoit rendus en le remettant ſur le Trône, & que ſa portion du butin fait ſur les Maures conquis, avoit encore beaucoup augmentés. Tiran les accepta, fit faire de groſſes remiſes en Italie & dans les Places maritimes de la Chrétienté ; il chargea *Eſpertius*, un jeune Chevalier de Tremecen auſſi intelligent que courageux, de paſſer en Italie, & d'emploïer les fonds qu'il y devoit trouver à faire préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entrepriſe ; il lui ordonna d'acheter des armes & des chevaux, de ſoudoïer les plus braves gens qu'il pourroit rencontrer, & les plus capables de ſervir de Chefs à ſes ſoldats. Il devoit acheter quelques Vaiſſeaux de Guerre, & arrêter le plus grand nombre de Bâtimens de tranſport qu'il lui ſeroit poſſible ; il avoit auſſi ordre de faire des proviſions de vin en Italie, car pour

pour des bleds, l'Affrique en pouvoit fournir en très-grande abondance.

En attendant que le ſecours fût prêt, Tiran réſolut d'envoïer un Ambaſſadeur à l'Empereur de Gréce, afin de lui en donner avis, pour ſçavoir au vrai l'état des choſes, & pour être en état de prendre de juſtes meſures. Son choix tomba ſur le nouveau Roi Melchiſedech. Il comptoit ſur ſa prudence & ſur ſon courage. Il étoit Maure de Nation, & s'il tomboit entre les mains des Turcs, il lui auroit été facile de ne leur donner aucuns ſoupçons. Il donna ſes ordres pour faire armer un Vaiſſeau, & pour le faire charger de bleds.

Pendant que l'on y travailloit, un jour qu'il s'entretenoit avec Plaiſir de ma Vie, & qu'elle lui racontoit le détail de quelques circonſtances de ſa captivité; cette converſation rappellant à cette fille le ſouvenir de ſes malheurs, & de l'état où ſe trouvoient l'Empereur, la Princeſſe, ſa propre famille, elle ne put retenir ſes larmes, ni moderer ſa douleur. Tiran qui avoit pour elle l'amitié la plus tendre, en fut touché, & il lui dit en l'embraſſant: Sechez vos larmes, ma chere ſœur, Dieu qui a voulu que je fuſſe la cauſe de vos malheurs, ne l'a voulu que pour vous éle-

ver

ver à un rang, où ſans ces malheurs, je n'aurois pû vous porter. Il y a déja quelque tems que j'y ai penſé, & je ne dois plus reculer l'exécution de mon projet. Vous ſerez Souveraine de deux Roïaumes puiſſans, & je vous donnerai pour époux un de mes plus chers parens, un brave Chevalier de la Maiſon de la Roche-Sallée de Bretagne. Vous ferez le bonheur & le repos de ſa vie; il ſera la gloire & la ſoutien de la vôtre.

Plaiſir de ma Vie ſenſible à l'amitié, & à la généroſité du Chevalier, voulut ſe jetter à ſes pieds, & lui baiſer la main. Il ne le lui permit pas; mais l'embraſſant de nouveau: Non, ma chere ſœur, lui dit-il, ne me remerciez point, je ne puis rien vous donner qui ne ſoit au deſſous de ce que vous méritez, & des obligations que je vous ai. Soïez la Souveraine des Roïaumes de Fez & de Bougie. Vous mériteriez d'être celle de l'Affrique entiere. Ces deux Roïaumes ſont ma conquête, j'ai le droit d'en diſpoſer; & ſi j'avois beſoin du conſentement du Roi Eſcariano, mon frere, il ne me le refuſeroit pas. Ce Prince entra alors dans la chambre où ils étoient. Il apprit avec joïe le projet de Tiran. Il avoit conçu beaucoup d'amitié

pour

pour Plaiſir de ma Vie, & la Reine ſa femme ne pouvoit s'en ſéparer.

L'humeur libre & enjouée de cette fille, étoit accompagnée de beaucoup d'eſprit, & même de plus de raiſon qu'on n'auroit dû en attendre. La vuë d'un engagement ſerieux avec un homme pour lequel elle n'avoit aucune inclination, & qui peut-être ne l'épouſeroit que pour partager ſa nouvelle grandeur, la rendit penſive. Elle avoüa le ſujet de ſes réfléxions à Tiran. Non, lui dit-il, Reine de Fez & de Bougie, ne craignez rien de pareil; l'époux que je vous deſtine, vous rendra heureuſe, l'amour a été juſqu'à préſent une paſſion inconnuë pour lui, vous lui en ferez éprouver les premieres douceurs; votre perſonne & votre humeur lui inſpireront une tendreſſe que l'habileté de votre eſprit ſçaura rendre éternelle. En même-tems il ôta de ſon col une magnifique chaîne d'or, qu'il mit à celui de Plaiſir de ma Vie, en lui diſant: C'eſt au nom d'Agramont Roi de Fez & de Bougie, que je vous épouſe, n'y conſentez-vous pas? Oüi, Seigneur, répondit-elle en ſe jettant à ſes pieds, & les embraſſant malgré ſui, le brave Tiran n'eſt-il pas le Souverain de ma volonté?

Pour-

Pourrois-je refuſer l'honneur d'entrer dans ſon illuſtre Maiſon !

Tiran la releva en ordonnant qu'on appellât le Seigneur d'Agramont. Mon Couſin, lui dit-il, lorſqu'il le vit entrer, je vous ai marié avec la Reine de Fez, avec l'aimable fille que vous voïez ici. Vous connoiſſez ſon mérite ; vous ſçavez les obligations que je lui ai, & ce qu'elle a ſouffert pour moi, dégagerez-vous ma parole ? Accepterez-vous ſa main & le Trône que je vous offre avec elle ?

Seigneur, répondit Agramont, vous ſçavez combien j'avois toujours été éloigné d'une paſſion que je ne croïois propre qu'à inſpirer des foibleſſes. Celle dont vous m'offrez la main, étoit ſeule capable de me donner d'autres penſées. Depuis ce malheureux jour qu'elle m'a ſi généreuſement pardonné, ſes graces & ſon mérite m'ont fait ſentir que l'amour de la gloire n'étoit pas capable de remplir tous les beſoins de notre cœur ; qu'il étoit formé pour de plus tendres ſentimens. C'eſt la perſonne ſeule de la charmante Reine de Fez, qui peut me toucher. Je vous la demande donc avec ardeur. Je la prie de m'accepter pour ſon époux, & de croire que les Sceptres de

Fez

Fez & de Bougie, que vous m'offrez avec elle, tirent leur plus grand éclat à mes yeux de la main à qui vous les avez remis. En même-tems il s'approcha de Plaiſir de ma Vie, & voulut fléchir le genoüil devant elle pour lui baiſer la main. Elle ſe baiſſa pour le relever. En même-tems Tiran les ſerrant l'un & l'autre entre ſes bras, les fit s'embraſſer & ſe baiſer. Le Seigneur d'Agramont peu fait aux façons de l'amour, étoit un peu timide.

Tiran ordonna que l'on préparât tout pour la cérémonie de leurs fiançailles, & de leur Couronnement. Plaiſir de ma Vie voulut que la célebration du mariage fût remiſe au tems de ſon arrivée à Conſtantinople, & des nôces de Carméſine avec Tiran. Le Seigneur d'Agramont auroit bien voulu être quitte de la peine de ſoutenir le rôle d'Amant, dont il ſe trouvoit plus embarraſſé, qu'il ne l'eût été d'un combat en champ-clos avec un Chevalier ; mais comme ſa paſſion pour la nouvelle Reine étoit plus ſolide qu'impetueuſe, il conſentit à ce qu'elle demandoit. Plaiſir de ma Vie lui pardonna ſon peu d'impatience; elle le regardoit moins comme un Amant, que comme un Mari.

Les Fêtes qui accompagnerent les fiançailles

çailles durerent huit jours. Plaiſir de ma Vie y parut avec un air de grandeur, auſſi libre & auſſi aiſé que ſi elle eût paſſé ſa vie ſur le Trône. Tiran ne négligeoit point cependant les préparatifs de la Guerre contre les Rois ligués, ni ceux du départ de l'Ambaſſadeur Melchiſedech pour Conſtantinople. Le lendemain des Fêtes, le Vaiſſeau ſe trouva en état de mettre à la voile, & l'Ambaſſadeur s'embarqua avec ſes Lettres & ſes Inſtructions. Le jour même Tiran ſe mit en marche vers le Païs des hautes montagnes. Son Armée étoit très-forte; ſa Cavalerie nombreuſe & bien armée, & il menoit avec lui tout ce qui étoit néceſſaire pour entreprendre un ſiége. Les Rois ligués s'étoient retirés dans la Ville de Caramen, Place très-forte ſur les frontieres de la Barbarie & du Païs des Negres de Borno. Tiran marcha droit à eux; ils vinrent à ſa rencontre, quoique plus foibles que lui; mais ils crurent que la ſituation avantageuſe du poſte qu'ils occupoient, les mettroit en état de ſe défendre long-tems. Tiran qui brûloit d'impatience de terminer la Guerre, les attaqua ſi vivement, que malgré leur courage, & leur réſiſtance qui fut extrême, il les força d'abandonner ce poſte pour ſe retirer dans la Ville. Tiran

Tiran y alla mettre le ſiége auſſi-tôt ; mais il reconnut bien-tôt qu'elle étoit trop forte pour être emportée d'emblée. Les Rois qui s'attendoient depuis long-tems à être aſſiégés, l'avoient pourvuë de proviſions pour pluſieurs années. La Garniſon étoit nombreuſe, & compoſée de troupes aguerries. Tiran aïant formé un ſiége régulier, & ſçachant que les Ennemis ne pouvoient avoir aucune Armée en campagne, détacha une partie de ſes Troupes, ſous la conduite des Rois Eſcariano & Agramont, pour aller ſoumettre les Châteaux & les Places qui étoient dans le Païs. Ils furent reçus preſque partout, & trouverent peu de réſiſtance. On redoutoit l'extrême valeur de Tiran ; mais ſon nom étoit encore plus aimé. Son humanité, ſon exact attachement aux principes de l'équité, & la diſcipline dans laquelle il tenoit ſes troupes, faiſoient déſirer aux peuples de vivre ſous ſa domination.

Cependant l'Ambaſſadeur Melchiſedech avoit fait une heureuſe navigation. Il étoit arrivé à Conſtantinople ſans obſtacle. A ſon entrée dans le Port, il fit dire aux Officiers, qu'il étoit envoïé par Tiran le Blanc vers l'Empereur, & qu'il déſiroit

déſiroit de lui être préſenté. On alla porter cette nouvelle au Palais. L'Empereur envoïa recevoir l'Ambaſſadeur par un Chevalier, remerciant Dieu de ce qu'il avoit enfin pris pitié de l'Empire Grec, & de ce qu'il vouloit bien finir ſes malheurs.

On amena l'Ambaſſadeur au Palais avec un nombreux Cortége de Chevaliers & de Courtiſans qui l'accompagnerent. Il étoit vêtu à la Moreſque d'une robe doublée des plus précieuſes fourrures: ſon manteau étoit rattaché ſur l'épaule par une magnifique agraffe. Il portoit ſur la tête les ſimboles de ſa Roïauté. L'Empereur & l'Impératrice l'attendoient ſur un trône. Il ne conſidera dans les honneurs qu'il leur rendit, que la qualité d'Ambaſſadeur de Tiran, dont il étoit revêtu. Il ſe proſterna devant eux, & leur baiſa les pieds & les mains. Enſuite il préſenta à l'Empereur la Lettre de Tiran. Elle fut luë par un Secretaire : elle n'étoit que de créance. L'Empereur remit l'Audience au lendemain. La nuit étoit proche, & l'Ambaſſadeur devoit avoir beſoin de repos. On le conduiſit dans une Maiſon, où lui & ſa ſuite furent ſervis avec beaucoup de ſoin.

Les

Les Magiſtrats & les principaux Bourgeois de la Ville furent invités à l'Audience du lendemain, avec les Seigneurs & les Officiers du Palais. L'Empereur croïoit ne pouvoir faire trop d'honneur à Tiran, & il étoit perſuadé que l'éclat même de cette cérémonie ſerviroit à ranimer le courage abattu de ſes peuples. L'Ambaſſadeur admis à l'Audience, parla aſſis par ordre de l'Empereur. Il fit le récit de tout ce qui étoit arrivé à Tiran, aſſura l'Empereur que lors de ſon départ il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour être en état de lui amener un ſecours promt & conſidérable, dès qu'il auroit terminé une Guerre avant la fin de laquelle il ne pouvoit tirer aucunes troupes de l'Affrique. Qu'il eſperoit de s'embarquer avec une Armée de cent cinquante mille hommes, & que la Flotte néceſſaire pour le tranſport d'une ſi nombreuſe Armée, étoit en grande partie raſſemblée lors de ſon départ.

En finiſſant l'Audience l'Ambaſſadeur demanda la permiſſion d'aller rendre ſes devoirs à la Princeſſe. L'Empereur le lui accorda, & donna ordre qu'on le conduiſît dans le Couvent où elle avoit choiſi ſa retraite. Elle y vivoit parmi des filles

de ſainte Claire, vêtuë comme elles, & obſervant une partie de leur Regle. Elle étoit plongée dans la plus amere douleur. La maniere dont Tiran l'avoit quittée, ſon départ précipité avec Plaiſir de ma Vie, l'ignorance où l'un & l'autre l'avoient laiſſé de leur ſort, les raiſons qu'elle avoit de ſoupçonner leur mort, ou ſon inconſtance; les malheurs de l'Empire, dont les Turcs avoient conquis la plus grande partie; tout préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit les idées les plus accablantes.

Dès qu'on lui annonça un Ambaſſadeur de Tiran, elle courut à la porte, & ôta ſon voile pour le recevoir. Il ſe proſterna à ſes pieds, & lui baiſa la main. Elle le releva en l'embraſſant. Il lui préſenta la Lettre de Tiran. A ce nom, & à la vûë des caracteres tracés par la main de ſon Chevalier, elle reſta immobile; des larmes de joïe remplirent ſes yeux, la parole mourut dans ſa bouche. Après quelques momens de ſaiſiſſement, elle lut la Lettre qui la pénétra de la joïe la plus vive. Elle retrouvoit ſon Amant vivant, fidéle, & plus paſſionné que jamais. Elle fit pluſieurs queſtions à l'Ambaſſadeur; il lui apprit quelle avoit été la fortune de Tiran. Il lui rendit compte de tout ce qu'il

qu'il avoit fait pour Eſcariano. Il n'oublia pas les avantures de Plaiſir de ma Vie, le rang auquel Tiran l'avoit élevée ; enfin ſes fiançailles avec le Seigneur d'Agramont auquel elle avoit porté en dot les Roïaumes de Fez & de Bougie. Il ajouta qu'elle ſe préparoit à ſuivre Tiran lorſqu'il viendroit amener le ſecours, & qu'elle n'avoit pas voulu achever ſon Mariage avant que d'avoir vû terminer les malheurs de ſa chere Maitreſſe. L'Ambaſſadeur prit congé d'elle après ce récit.

Ce jour-là même on avoit débarqué les proviſions envoïées par Tiran, & l'Empereur réſolut de donner dès le lendemain une réponſe à ſon Ambaſſadeur. Il prit donc ſon Audience de congé. L'Empereur lui donna des Lettres pour ſon Général. Il alla ſaluer la Princeſſe, qui le chargea auſſi d'une Lettre, & l'embraſſa en le priant de marquer à Tiran combien ſa préſence étoit néceſſaire, & avec quelle ardeur elle étoit déſirée. L'Ambaſſadeur mit à la voile, & partit avec quelque inquiétude. Les Turcs n'avoient point encore de Flotte ; mais on diſoit qu'ils en faiſoient venir une de Syrie, & d'Egypte. Il craignoit d'en être rencontré.

Pendant le voïage de l'Ambaſſadeur,

le siége de Caramen duroit toujours ; mais il avançoit peu à cause de la force de la Place, & de celle de la Garnison. Enfin, Tiran prit le parti de faire creuser une mine. La Ville quoique dans une plaine, étoit bâtie sur le roc, ce qui rendit l'ouvrage plus long & plus difficile. Mais cela même en assuroit le succès. L'entrepriſe paroissoit si peu possible, que les Ennemis ne prenoient aucunes précautions pour s'en garantir.

Cette mine devoit aboutir à une grosse tour qui commandoit une des portes de la Ville. Lorsqu'elle fut prête à s'ouvrir, Tiran choisit mille hommes des plus braves de l'Armée. Il mit à leur tête *Mossen de Rocaforte*, Gentilhomme Catalan, qui après avoir servi dans les Armées des Chrétiens, avoit été fait Esclave par les Maures. Son esclavage avoit été long, & il connoissoit la Ville de Caramen, pour y avoir demeuré avec un de ses Maîtres. Il étoit un des Esclaves délivrés par Tiran.

Tandis qu'il marchoit par le souterrain, Tiran fit attaquer la Ville par dix côtés différens ; ses Soldats poussoient des cris continuels ; les instrumens de guerre faisoient un très-grand bruit. Rocaforte ouvrit la mine sans obstacle, & même sans être

être entendu. On n'étoit occupé qu'à défendre les remparts. Il courut ouvrir la porte de la Ville la plus proche aux troupes de Tiran. Après celle-là il en ouvrit une autre ; le combat devint affreux. Les Rois Titulaires de Fez & de Tremecen, qui étoient renfermés dans la Ville, ſe battoient en déſeſpérés à la tête de leurs troupes. Leur mort fit perdre le courage à ces troupes. Elles mirent bas les armes, & ſe rendirent à Tiran.

Après cette victoire, tout reconnut les armes victorieuſes de Tiran ; on venoit de toutes parts ſe mettre ſous ſon obéiſſance. Il ſe mit en marche vers le Port de Conſtantine, où étoit le rendez-vous donné à Eſpertius. Quelques Places du Roïaume de Fez qui avoient tenu pour leur ancien Roi, envoïerent des Députés offrir leurs clefs, & demander les ordres de la Reine Plaiſir de ma Vie, & du Roi Agramont, qui ſe trouverent alors poſſeſſeurs tranquilles & abſolus de leur nouveau Roïaume.

Pendant la marche l'Ambaſſadeur Melchiſedech, qui avoit évité à ſon retour la Flotte des Turcs, & qui étoit heureuſement débarqué au Port d'Aſtoura, vint rendre compte à Tiran de ſa négociation.

Il le trouva dans une Ville où il faiſoit prendre quelques jours de repos à ſes troupes. La Reine de Tremecen & celle de Fez étoient avec lui ; elles n'avoient point quitté l'Armée, & avoient aſſiſté au ſiége. Melchiſedech préſenta ſes Lettres à Tiran. Celle de l'Empereur étoit conçuë en ces termes.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude, & les craintes que nous avons éprouvées dans notre malheur juſqu'à l'arrivée de votre Ambaſſadeur ; & quoique nous aïons beaucoup ſouffert, nous avons été plus inquiets de vous, que de nos peines. Ce n'eſt pas ſans raiſon, puiſque nous n'eſpérons de nous voir délivrés que par vous. Nos Ennemis ont profité de votre abſence. Ils ſont maîtres de tout l'Empire. Je me trouve réduit aux ſeules Villes de Conſtantinople & de Pera, & à quelques Châteaux qui me ſont demeurés, parce qu'ils ſont ſur la riviere en deça du Pont de pierre. Les Ennemis nous attaquent ſi vivement, & nous avons ſi peu de vivres, que nous ſommes au moment de périr, à moins que Dieu n'ait la bonté de vous envoïer ici, vous qui êtes notre ſeule eſpérance. Je vous regarde comme mon fils. Nous vous regrettons tous les jours, vous

priant

priant au nom de Jeſus Crucifié, d'avoir pitié de nos malheurs, & de ceux de notre chere fille, qui vous nomme ſans ceſſe, auſſi-bien que tout le peuple : elle n'a d'autre eſpérance après Dieu qu'en vous. Soïez touché de notre ſituation, & de celle de vos Parens & Amis qui languiſſent dans l'eſclavage, & qui ne ſoupirent qu'après vous. L'Affrique que vous avez conquiſe, vous permettra de faire la conquête de mon Empire. Car enfin, Tiran, la conquête du monde ne ſeroit rien pour vous. Le Grand Turc & le Sultan tremblent l'un & l'autre, en penſant que vous êtes ſur la terre.

La lecture de cette Lettre attendrit beaucoup Tiran. La ſituation de l'Empereur lui fit répandre des larmes. A cette idée ſe joignit le triſte ſouvenir du Duc de Macédoine, & de ſes autres Parens, qui n'étoient Eſclaves qu'à cauſe de lui, & qui ne pouvoient être délivrés que par lui. Il fut étonné d'apprendre que l'Empereur eût perdu en auſſi peu de tems tout le Païs qu'il lui avoit conquis ; car il fit beaucoup de queſtions à ſon Ambaſſadeur. Il s'informa, comme l'on peut croire, des nouvelles de la Princeſſe ; il lui apprit que la douleur de ſon abſence l'avoit engagée

à ſe retirer dans le Couvent de ſainte Claire, pour y ſervir Dieu ; ce qu'elle faiſoit avec une grande dévotion. Elle vous conjure, ajouta-t-il, d'empêcher qu'elle ne tombe entre les mains des Turcs, & vous demande pardon ſi jamais elle a pû vous offenſer. Elle eſpere que par les liaiſons qu'elle a avec vous, vous ne l'abandonnerez pas : vous aſſurant que tout ce qui lui appartient, vous ſera auſſi ſoumis qu'elle-même. Après cela l'Ambaſſadeur lui remit ſa Lettre. Tiran la lut. Voici ce qu'elle lui mandoit.

La douleur où j'étois, & le chagrin qui ne m'a point quittée depuis votre départ, ont été ſuſpendus par votre Lettre, qui m'a rendu la vie, quoiqu'en la voïant la joïe ait penſé me donner la mort. Mon premier ſoin eſt celui de vous écrire, ce que je fais dans une Cellule de ce Couvent, où je fais pénitence de mes péchés. La lecture de votre Lettre eſt le ſeul moment de plaiſir que j'aïe éprouvé depuis votre départ ; votre retour eſt mon unique eſpérance. Je vous ſuis acquiſe pour ma vie. Tout ce que vous avez ſouffert pour moi eſt préſent à mon eſprit. Je n'oſe attribuer vos ſuccès à mes prieres. Ils étoient dus à votre valeur & à vos vertus.

Si vous ne m'avez point oubliée, quittez l'Affrique au plutôt, & venez vous montrer à moi, auſſi-bien qu'à ce peuple dont les cris douloureux vous appellent ſans ceſſe. Souvenez-vous que l'Empire des Grecs vous attend. Ce que vous avez tant déſiré de moi, ſeroit-il la proïe d'un Barbare? Ne ſouffrez pas que votre épouſe tombe entre leurs mains. Je ne ſçai ce que je dis, ni ce que je fais. Je ne ſuis occupée qu'à baiſer, & qu'à regarder quelques bijoux que vous m'avez donnés; ils ſont toute ma conſolation. Je parcours les lieux que j'habite en diſant: Ici, mon Tiran s'eſt aſſis. Là il m'a embraſſée, en cet endroit il m'a baiſée, & dans celui-ci j'ai été toute nuë dans ſes bras. Voilà quelles ſont mes occupations le jour & la nuit; mais toutes ces idées s'évanoüiront, & je les perdrai ſans regret en vous voïant. Viens, mon cher Tiran, viens promtement ſoulager tous mes maux, & ſauver le peuple Chrétien.

Tiran fut ſi touché de cette Lettre, les malheurs de la Princeſſe, ceux de l'Empereur, du Duc de Macédoine, & de ſes Parens ſe préſenterent à ſon eſprit ſous une image ſi vive, qu'il tomba évanoüi. Cet accident fit grand bruit dans le Palais,

lais. Plaisir de ma Vie accourut, & le trouva sur un petit lit, sur lequel on l'avoit porté ; elle lui jetta de l'eau rose sur le visage, & lui mit ensuite le doigt dans l'oreille sur son ancienne blessure. Tiran reprit ses esprits ; il étoit si fort troublé, qu'il fut quelque tems sans pouvoir parler. Enfin, il s'écria : O vous tous, qui aimez, ressentez-vous des peines qui puissent se comparer à celles que je sens ? N'étoit-ce point assez d'être separé de ce que j'adore ? Falloit-il craindre encore pour ses jours ? Empereur que j'aime, que j'honore, & que j'adore comme Dieu ; Impératrice qui as porté dans ton sein la seule espérance de ma vie ; Princesse qui nous représentes la vive image de la Divinité, Beauté plus brillante que celle des Anges, Beauté qui captives ma liberté : O toi, mon seul bien & mon seul repos, dans quel abîme de maux te plonge mon absence ! O qui me prêtera des aîles pour me transporter en des lieux toujours présens à mon esprit, en des lieux où ma présence est si nécessaire ! Dieu tout-puissant, Dieu Créateur & Rédempteur du Monde, c'est à toi que je m'adresse. Prosterné aux pieds de ta bonté, les yeux & les mains élevés vers toi, j'implore ton

assistance ;

assistance, daigne suspendre les progrès des Ennemis de la sainte Loi, jusqu'à ce que ton serviteur puisse par ta protection, achever l'ouvrage de leur destruction que tu as voulu qu'il ait commencé.

Après que Tiran eut exprimé ainsi ses regrets, il dit au Roi Escariano qu'il falloit partir à l'instant, & prendre le chemin de Tunis pour s'en rendre les maîtres; il mit ses troupes en bataille, & marcha droit à Tunis. Quand les Habitans de ce Roïaume furent instruits de son approche, ils envoïerent des Ambassadeurs offrir de se soumettre & de recevoir le Roi que Tiran voudroit leur donner. L'Armée entra paisiblement dans la Ville, Tiran fit reconnoître le Roi Escariano, les Habitans prêterent serment entre ses mains.

Toutes les Villes & Châteaux qui en dépendoient se soumirent. On vint alors avertir Tiran, que six gros Vaisseaux Genois étoient arrivés au Port de Constantine; sur le champ il envoïa Melchisedech avec beaucoup d'argent pour naulizer ces bâtimens, les charger de bleds, & les envoïer à Constantinople. Melchisedech partit & exécuta les ordres qu'il avoit reçus. Peu de jours après, les Vaisseaux

ſeaux furent chargés, & mirent à la voile. Après leur départ Tiran tint Conſeil avec Eſcariano & Agramont ſur les différens moïens qu'ils pouvoient prendre pour attaquer les Turs & pour ſecourir l'Empereur. Ils convinrent que les troupes de Tremecen, de Tunis & de Fez s'embarqueroient avec Tiran & feroient voile vers Conſtantinople, tandis que le Roi Eſcariano retourneroit en Ethiopie, & qu'à la tête d'une Armée qu'il leveroit dans le Païs, il marcheroit par terre contre les Turcs, afin de leur couper toute communication avec leurs Etats, & de les prendre en queuë, tandis que Tiran les attaqueroit de front. On convint encore qu'il étoit à propos de faire part du projet au Roi de Sicile. Ce Roi étoit le Prince Philippe de France, l'ami de Tiran, que la mort du pere, & des freres de ſa femme, avoit placé ſur ce Trône. On ne doutoit pas qu'il ne joignît ſa Flotte, & une partie de ſes troupes à l'Armée de Tiran.

Les Rois Eſcariano & Agramont expédierent les ordres néceſſaires pour faire avancer les troupes de leurs nouveaux Roïaumes, qu'ils deſtinoient à cette expédition. Il vint quarante-quatre mille chevaux,

chevaux, & cent mille fantaſſins des ſeuls Roïaumes de Tremecen & de Tunis; les Roïaumes de Fez & de Bougie fournirent vingt-quatre mille hommes de cavalerie, & cinquante mille d'infanterie. Le Chevalier Eſpertius avoit mandé qu'il alloit ſe mettre en mer avec les Bâtimens de tranſport. Il arriva en effet quelques jours après avec une partie de la Flotte, le reſte ne tarda pas à le joindre. Elle étoit compoſée de cent Galeres, de trois cens Vaiſſeaux de haut bord, & d'un grand nombre de moindres Bâtimens. Eſpertius ſe remit en mer, chargé des Lettres de Tiran pour le Roi de Sicile. Il devoit le prier de faire diligence, & de tenir ſes Vaiſſeaux prêts pour les joindre à la Flotte, qui le devoit aller prendre à Meſſine.

Tiran ſongea alors à l'embarquement. Quelque nombreuſe que fût ſon Armée, il ſe trouva plus de Vaiſſeaux qu'il ne lui en falloit. Il fit charger de bleds & de vivres de toute eſpece, trente Bâtimens. Il craignoit que ſon Armée ne fût expoſée à la diſette dans un Païs ruiné par pluſieurs années de Guerre, il fit enſuite aſſembler ſes troupes, & après être monté ſur un échaffaut, aïant à ſes

ſes côtés les Rois de Tunis & de Fez, & les principaux Barons & Chevaliers des nouveaux Chrétiens de Tremecen, & des Païs conquis, il parla ſur les devoirs de l'honneur & de la Chevalerie : il étoit trop rempli de ſon amour pour ne rien dire de la force de cette paſſion, & il termina ſon diſcours par ce qu'il leur dit ſur la perfection de la Loi Chrétienne ; mais il ajouta que le Moine qui les alloit prêcher, leur en parleroit bien mieux que lui ; alors il fit monter dans une chaire préparée ſur l'échaffaut un Moine de la Mercy nommé Frere Jean Ferrier, grand Théologien, & fort habile dans la langue Arabe. Il parla fort au long des avantages du Chriſtianiſme ſur la Loi de Mahomet, fit beaucoup d'invectives contre ce dernier, attaqua vivement ſes mœurs, & le relâchement de ſa morale, lui reprochant ſa gourmandiſe & ſa luxure. Il leur montra enſuite la juſtice de la cauſe pour laquelle ils alloient combattre, & finit en promettant à ceux qui auroient embraſſé le Chriſtianiſme, la victoire, ou du moins le Paradis s'ils périſſoient dans cette guerre.

Ceux des Maures qui n'avoient pas été bâtiſés, furent ſi touchés de ce ſermon, qu'ils

qu'ils demanderent ſur le champ le Bâtême avec de grands cris. Dans l'eſpace de trois jours, on bâtiſa quatre cens quatre mille perſonnes tant de ceux qui devoient s'embarquer que de ceux qui devoient reſter dans le Païs.

Lorſque les troupes furent embarquées, le Roi Eſcariano & ſa femme prirent congé de Tiran, de Plaiſir de ma Vie & du Roi Agramont, & ſe mirent en marche vers l'Ethiopie. Les Etats du Roi Eſcariano étoient fort étendus; ils confinoient d'un côté avec le Païs de Tremecen, & s'étendoient de l'autre juſques aux Indes & juſques au Païs du Prête-Jan. Le Fleuve du Tigre coule ſur les terres d'Eſcariano, & l'on donne le nom de *Jam Jam* à ſon Roïaume.

Après ſon départ, Tiran mit à la voile, il arriva en peu de jours ſur les côtes de Sicile. Sur la nouvelle qui s'étoit répanduë de l'armement conſidérable que les Sarraſins avoient fait en Syrie, le Roi avoit levé des troupes, & mis une Flotte en mer pour être en état de défenſe au cas que les Maures vinſſent l'attaquer. Le Roi de Sicile apprit avec joïe tout ce qui étoit arrivé à Tiran, & promit de ſe joindre avec lui pour ſecourir l'Empereur.

Les

Les six Vaisseaux chargés de bled envoïés par Tiran à Constantinople firent une traversée heureuse ; mais lorsqu'ils furent à la Valone, ils apprirent que le grand Turc & le Soudan, après l'arrivée de leur Flotte avoient fait passer le bras de S. George à leur Armée, & que cette Flotte bloquoit le Port tandis qu'ils assiegeoient la Ville par terre. Ils firent passer un Courier par terre pour instruire l'Empereur que le secours étoit en mer, & en même-tems ils dépêcherent un Brigantin pour instruire Tiran de ces nouvelles ; ils lui manderent que la Ville étoit extrêmement pressée, que sans la valeur d'Hyppolite que l'Empereur avoit fait Général, les Infidéles auroient déja pris la Ville. Ce Brigantin joignit la Flotte lorsqu'elle étoit prête d'entrer dans le Port de Messine. Ces nouvelles firent sentir à Tiran combien il lui étoit nécessaire de faire diligence. Il descendit seul à terre avec Plaisir de ma Vie & un petit nombre de Chevaliers ; le Roi & la Reine de Sicile vinrent à sa rencontre & le conduisirent au Palais ; on servit un magnifique repas, après lequel, tandis que le Roi de Sicile s'entretenoit en particulier avec Tiran, on commença un grand bal. La

Reine

Reine de Sicile tira à part celle de Fez, & l'entretint de la Princeſſe Carméſine. La Reine de Fez connoiſſoit la pénétration de celle de Sicile, ainſi elle ſe tint en garde contre les queſtions qu'elle lui fit au ſujet des amours de Tiran; & par les éloges qu'elle donna à cette Reine ſur ſon eſprit & ſur ſa beauté, elle fit changer d'objet à la converſation.

Tiran & le Roi de Sicile convinrent de mettre à la voile dès le lendemain, à la pointe du jour. Les troupes Siciliennes avoient leurs ordres, elles furent embarquées avant le coucher du Soleil. Le Roi de Sicile qui attendoit Tiran de jour en jour avoit reglé la forme du gouvernement pendant ſon abſence; ainſi aïant pris congé de la Reine ſon épouſe il s'embarqua dès le ſoir même avec Tiran & Plaiſir de ma Vie. On ſortit du Port à la faveur de la Lune, & on mit à la voile dès la nuit même pour profiter d'un vent favorable. La Flotte arriva en peu de jours au Port de la Valone où étoient encore les ſix Vaiſſeaux chargés. Tiran leur ordonna de le ſuivre, & il fit voile vers le Canal de Romanie.

Après que le Roi Eſcariano eut quitté Tiran, il fit tant par ſes journées, qu'il ar-

riva dans ſon Roïaume d'Ethiopie avec la Reine ſa femme ; ſes Sujets les reçûrent l'un & l'autre avec les démonſtrations de la plus grande joïe, & leur firent de grands préſens, charmés de revoir leur Maître après les grandes Conquêtes qu'il avoit faites. Après quelques jours de repos, il fit aſſembler tous les Barons & les Chevaliers de ſon Roïaume dans la Ville de Troglodite, Capitale de l'Ethiopie, & leur tint ce diſcours : Je vous aſſemble ici, Barons & Chevaliers, pour vous conter ce qui m'eſt arrivé, car je ſuis sûr que mon bonheur vous donnera de la joïe : Vous avez ſçu que j'ai eu le malheûr d'être pris par un grand Général Chrétien, nommé Tiran le Blanc, le plus brave & le plus généreux qui ſoit au monde, il m'a reçu Frere d'armes, après m'avoir donné la liberté. C'eſt lui qui m'a fait épouſer la fille du Roi de Tremecen, en me donnant ce Roïaume ; mais je lui ſuis plus obligé du préſent de cette Princeſſe, que ſi il m'avoit donné le monde entier. Il ne s'en eſt pas tenu là, il m'a fait préſent du Roïaume de Tunis ; il veut faire la Conquête de l'Empire Grec, pour le rendre à l'Empereur de Conſtantinople, que le Soudan & le grand Turc en

ont

ont preſque dépoüillé ; il m'a prié, comme ſon frere & ſon ami, de l'aider de toutes mes forces. Je prie donc tous ceux qui voudront me ſuivre, de venir à Conſtantinople à ma ſolde & à mes dépens. Ses Sujets lui étoient tellement attachés à cauſe de ſes vertus, qu'ils lui dirent d'une voix unanime, qu'ils vouloient vivre & mourir avec lui, & lui jurerent qu'ils iroient non-ſeulement à Conſtantinople, mais au bout du monde. Le Roi les remercia de leur bonne volonté, & leur ordonna de retourner dans leurs terres pour ſe préparer au départ ; il leur marqua un jour pour ſe rendre dans cette même Ville, & recevoir leur ſolde. Il envoïa en même-tems des Chevaliers dans toutes les Villes de ſon Roïaume pour faire publier que tous ceux qui voudroient prendre parti avec lui, étrangers ou gens du Païs, n'avoient qu'à le venir trouver à Troglodite. Pendant que tout le monde s'y rendoit de tous les côtés, la Reine qui étoit très-bonne Chrétienne, & qui poſſedoit toutes les vertus, réſolut d'augmenter la Foi Chrétienne. A ſon départ de Conſtantine, elle avoit emmené avec elle pluſieurs Moines, des Chapelains & deux Evêques dans le deſſein

de faire bâtir des Egliſes & des Couvents. Auſſi-tôt qu'elle fut à Troglodite, elle les fit prêcher. Un grand nombre d'Ethiopiens ſe firent Chrétiens, parce que le Roi & la Reine étoient de cette Religion, mais beaucoup d'autres ſe firent bâtiſer par dévotion. Après quoi la Reine fit bâtir des Egliſes & des Couvents, auſquels le Roi donna beaucoup de revenus. Les Evêchés furent bien établis, & l'on éleva pluſieurs Egliſes dans l'étenduë du Roïaume, où la Reine envoïa en Miſſion ceux qui étoient en état d'en ſoutenir la fatigue. On ne ſçavoit point alors dans l'Ethiopie ce que c'étoit que le Mariage, les femmes étoient communes, ils ne connoiſſoient que leurs meres, par conſéquent ils étoient tous bâtards : mais comme ils devinrent Chrétiens à l'arrivée de la Reine, on établit les Mariages, & les enfans devinrent légitimes. Il y a dans ce Païs une grande montagne ſur le bord de la mer, qui ſur le midi jette une grande quantité de feu ; de ce côté il y a de grands déſerts qui joignent l'Arabie, à laquelle la mer Océane ſert de bornes. Quand tout le monde fut aſſemblé, le Roi donna la ſolde à tous ceux qui la voulurent, il y en eut un grand

grand nombre qui ne la voulurent point recevoir. Ce Roi étoit fort riche, car il avoit beaucoup de mines, ſa Cavalerie étoit fort bonne ; enfin c'étoit un des plus grands Rois après le grand Kan. Après qu'il eut donné ordre à toutes ſes affaires, & qu'il eut entretenu ceux qu'il chargeoit du ſoin de gouverner ſes Etats pendant ſon abſence, car c'étoit un homme très-prudent, il aſſigna un jour pour le départ de ſes nombreuſes troupes ; il avoit eu ſoin d'avoir beaucoup de chariots, de chevaux & d'éléphans pour porter les vivres & le bagage, pour conduire l'artillerie, enfin pour tout ce qui étoit néceſſaire à la Guerre, ſans oublier de faire ſuivre l'Armée par le bétail néceſſaire à ſa nourriture. La Reine que Tiran avoit invité de ſe trouver à ſes nôces avec Carméſine & à celles de Plaiſir de ma Vie avec le Seigneur d'Agramont, ne négligea rien pour y paroître avec éclat. Elle fit conduire avec elle les plus riches étoffes de l'Inde, & les toiles les plus fines ; les Etats de ſon mari fourniſſoient les pierreries les plus recherchées ; elle joignit aux femmes blanches de ſa ſuite un pareil nombre de filles Ethiopiennes ; la noirceur de leur teint

donnoit un nouvel éclat à celui de la Reine.

Le Roi Eſcariano partit de Troglodite avec toute ſon Armée, & arriva ſur la Frontiere de ſon Roïaume à une Ville qui ſe nommoit Serac, & qui touchoit aux Etats du Prête-Jan ; il s'y repoſa quelques jours. Jamais on ne l'avoit vû dans cette Ville qui étoit éloignée de cinq cens journées de ſa Capitale. (Ici l'Auteur abandonne le Roi Eſcariano & ſa grande Armée qui prenoit le chemin de Conſtantinople, & parle du Chevalier Eſpertius.)

Aprés avoir reçû ſon Audience de congé du Roi de Sicile, il avoit été chercher Tiran à Conſtantine ; mais il l'avoit trouvé parti. Il prit donc la route de Conſtantinople, & arriva promtement en vûë de Valona ; l'Armée en étoit encore partie pour aller dans le Canal de Romanie. Il fit voile pour la joindre, la tempête l'écarta de ſa route, ſon Vaiſſeau ſe briſa contre des roches à la côte de l'Iſle de Lango, l'équipage ſe noïa, Eſpertius échappa ſeul avec dix hommes, qui furent à la découverte dans l'Iſle pour voir ſi ils ne trouveroient point quelque habitation ; ils rencontrerent un vieillard qui gardoit

un

un petit troupeau, ils lui firent pluſieurs queſtions, auſquelles il répondit qu'il n'y avoit dans toute l'Iſle qu'un Hameau, dans lequel habitoient quatre familles exilées de Rhodes pour leur malheur, parce que l'Iſle étoit enchantée, & que la terre ne pouvoit rien produire. Le Chevalier le conjura de leur donner quelque choſe à manger, l'aſſurant qu'en reconnoiſſance ils l'aideroient de tout leur pouvoir. Le vieux Paſtre touché de leur état leur dit, qu'il partageroit volontiers ſa miſere avec eux. Alors il toucha ſon troupeau & les conduiſit dans ſa pauvre habitation, & leur donna de quoi manger. Le Chevalier lui demanda quel étoit celui qui avoit enchanté une Iſle dont le terrain paroiſſoit ſi bon. Seigneur, lui répondit le Vieillard, Hypocrate étoit autrefois Souverain de cette Iſle de Lango, * auſſi-bien que de celle de Crete; il avoit une fille admirablement belle, que l'on voit encore aujourd'hui dans cette Iſle ſous la forme d'un dragon de ſept

Lango, eſt le nom que l'on donne à l'Iſle de Cos, patrie d'Hypocrate, le pere de toute la Médecine. La fable que va conter l'Auteur du Roman eſt fondée ſur une tradition qui eſt encore reçuë parmi ceux de l'Iſle. *Voïez Boſchini Arcipelag. pag.* 60.

coudées de longueur, car moi qui vous parle, je l'ai vû pluſieurs fois, elle ſe dit Maitreſſe de l'Iſle, ſon habitation eſt dans les voûtes d'un vieux Château bâti ſur cette hauteur que vous pouvez voir d'ici; elle ne paroît que deux ou trois fois dans l'année ſans faire de mal à perſonne, à moins que l'on n'ait commencé par lui en faire. Une Déeſſe nommée Diane, lui a donné cette forme de dragon, & ſon enchantement ne peut finir, que lorſqu'il ſe trouvera quelqu'un aſſés courageux pour la baiſer ſur la bouche. Un Chevalier de l'Hôpital de Rhodes, dont la valeur étoit très-grande, vint ici une fois pour tenter l'avanture, il monta à cheval, & ſe rendit au Château, il entra dans la grotte, le dragon leva la tête, le Chevalier la voïant ſi terrible, prit auſſi-tôt la fuite, & ſon cheval qui l'emporta ſur une montagne, ſe précipita avec lui dans la mer où ils ſe noïerent. Une autre fois un jeune homme qui ne ſçavoit rien de cette avanture, aborda un jour dans cetre Iſle, & vint en ſe promenant à la porte de ce Château. Il entra dans la grotte, & ſe trouva après avoir marché quelque tems, dans une chambre remplie de tréſors, où il vit une Demoiſelle

moiſelle qui ſe peignoit devant un miroir, Le jeune homme ne douta point que ce ne fût une folle ou quelque femme de bonne compoſition qui n'attendoit que l'occaſion, il demeura ſi long-tems dans la grotte, que la Demoiſelle l'apperçut, & lui demanda ce qu'il vouloit. Je voudrois bien, lui répondit-il, que vous vouluſſiez m'accepter pour ſerviteur. Elle lui demanda ſi il étoit Chevalier, il lui répliqua qu'il ne l'étoit pas. Si cela eſt, continua-t-elle, vous ne pouvez me poſſeder; mais retournez à votre Vaiſſeau, faites-vous armer Chevalier, & j'irai demain matin au-devant de vous à l'entrée de la grotte, vous me baiſerez ſur la bouche ſans être épouvanté de l'état où vous me trouverez, car je ne vous ferai aucun mal, quelque terrible que je paroiſſe alors à vos yeux; un enchantement me force de paroître ſous la forme d'un dragon, ſi vous pouvez vous réſoudre à me baiſer, vous poſſederez tous ces tréſors, vous m'épouſerez & vous ſerez Maître de cette Iſle. Le jeune homme la quitta, ſe fit recevoir Chevalier, & le lendemain il partit pour achever l'avanture; mais quand il vit ſortir la Demoiſelle ſous une figure auſſi épouvantable, il prit la fuite pour retourner

retourner à ſon Vaiſſeau. Elle le ſuivit juſques au rivage ; & voïant qu'elle ne pouvoit l'arrêter, elle jetta de grands cris pour exprimer ſa douleur, & retourna dans ſa grotte ; mais le Chevalier mourut de la fraïeur qu'il avoit euë ; depuis ce tems il n'en eſt venu aucun qui n'ait eu pareil ſort. Cependant il eſt certain que ſi il en venoit un qui eût le courage de la baiſer, bien loin de mourir, il ſeroit Souverain de cette Iſle. Eſpertius demeura quelque tems à penſer au diſcours de ce Vieillard, après quoi il lui dit : Bon homme, ce que vous venez de m'apprendre, eſt-il bien vrai ? Il l'aſſura qu'il ne lui en avoit point impoſé, & que pour rien au monde il ne voudroit avoir menti. Le Chevalier devint alors plus occupé de ſes idées, qu'il ne l'avoit encore été, il ſe diſoit à lui-même qu'il vouloit tenter cette avanture, Dieu ne l'aïant point jetté ſans ſujet dans cette Iſle. D'un autre côté, il étoit au déſeſpoir de s'y trouver ſans eſpérance de rejoindre Tiran. Il réſolut donc d'aller tout ſeul à la grotte, ſans en rien dire à ſes Compagnons, dans la crainte que n'oſant y venir eux-mêmes, ils ne vouluſſent l'en empêcher. Il s'informa avec ſoin du Vieillard

lard, en quel endroit le Château étoit ſitué. Ils paſſerent toute la nuit dans cette mauvaiſe maiſon.

Le Chevalier rempli de ſon projet ne dormit gueres; il ſe leva devant le jour. Quand il fut dehors du Village, il prit un bâton à la main, car il n'avoit aucune ſorte d'armes, & marcha promtement au Château : il y arriva au lever du ſoleil. Quand il apperçut l'entrée de la grotte, il ſe mit à genoux, & demanda à Dieu avec la plus grande dévotion, de le préſerver de tous maux, & de lui donner le courage ſuffiſant pour ne pas craindre le Dragon, afin de pouvoir tirer cette ame de peine, & la conduire à la ſainte Foi Catholique. Après qu'il eut fait ſa priere, il ſe recommanda encore à Dieu, fit un ſigne de croix, & entra dans la grotte. Quand il fut dans l'obſcurité, il fit un grand cri, afin d'avertir le Dragon, qui ſortit en faiſant beaucoup de bruit. Le Chevalier commença pour lors à trembler, & ſe mettant à genoux, il fit pluſieures bonnes prieres; mais quand il découvrit cette horrible figure, ſon courage faillit à l'abandonner; il ferma les yeux, & tout ce qu'il put faire, fut de ne pas prendre la fuite. Le Dragon l'appercevant dans cet état, s'approcha

s'approcha de lui d'un air flatteur & careſſant, comme pour le raſſurer; mais le Chevalier ne voïoit rien & demeuroit immobile : Alors le Dragon l'embraſſa & le baiſa à la bouche ; ce fut alors que le peu de courage qu'il avoit conſervé l'abandonna tout-à-fait, il tomba ſans connoiſſance. Cependant le charme étoit rompu, la fille d'Hypocrate reprit ſa figure naturelle, & devint une belle Demoiſelle. Elle ſe jetta à terre ; elle le mit ſur ſes genoux, & par ſes diſcours & ſes careſſes, elle cherchoit à le faire revenir. Il fut plus d'une heure en cet état : Enfin il ſortit de ſon évanoüiſſement & ſe trouva entre les bras d'une belle fille qui l'accabloit de baiſers ; il fut ébloüi de ſa beauté, & conçut pour elle la plus vive paſſion ; il la lui déclara en lui racontant ce qu'il avoit fait pour la délivrer de l'enchantement. Il lui demanda s'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire pour achever l'avanture ; que depuis qu'il l'avoit vûë, il s'expoſeroit avec joïe aux plus grands périls pour la ſervir. La Demoiſelle lui dit en le prenant par la main pour le faire lever : Non, Chevalier, il ne vous reſte plus rien à faire qu'à prendre poſſeſſion des tréſors qui vous appartiennent ſi légitimement ; en même-

tems

tems elle le conduiſit dans une chambre dont la richeſſe l'ébloüit : elle étoit parée des plus ſuperbes ameublemens, des piles de riches étoffes, des monceaux d'or & de pierreries la rempliſſoient. Chevalier, lui dit la Demoiſelle, tous ces tréſors ſont à vous, & ſi ma perſonne peut ajouter quelque choſe à votre bonheur, comptez ſur l'amour le plus tendre & le plus conſtant. Le Chevalier ne lui répondit qu'en l'embraſſant avec tranſport. Il la prit dans ſes bras & la porta ſur un lit où ils paſſerent le reſte de cette journée & toute la nuit ſuivante. Le lendemain matin le Chevalier ſongea à l'inquiétude où devoient être ſes Compagnons, il en parla à la fille d'Hypocrate: Ils ſortirent enſemble de la grotte, & prirent le chemin de la Cabanne. Ses Compagnons furent étonnés de le voir revenir en ſi bonne compagnie ; l'inquiétude qu'il leur avoir causée, ſe convertit en une joïe extrême. Ils vinrent ſaluer la belle Dame, dont le port majeſtueux, & le maintien prouvoient combien elle étoit conſidérable, & remercierent Dieu d'un auſſi grand bonheur. La Dame les embraſſa, & leur témoigna beaucoup de bontés ; après quoi ils entrerent dans la maiſon du vieux Paſtre, auquel elle promit,

mit, auſſi-bien qu'à ſa femme, de leur faire beaucoup de bien. Eſpertius fit apporter dans cet endroit tous les meubles, & l'argent monnoïé qui ſe trouvoient dans le Château ; ils firent venir beaucoup de monde pour habiter l'Iſle, qui dans peu devint très-peuplée : ils y firent bâtir une grande Ville qui fut nommée *Eſpertina*, du nom du Chevalier *Eſpertius*, ſans oublier des Châteaux, des Bourgs, & des Villages ; mais tous ces bâtimens ne furent pas ſi recommandables, que les Egliſes & les Couvents, où l'on chantoit ſans ceſſe les loüanges de Dieu, & de ſa ſainte Mere. On aſſigna de grands revenus à ces Maiſons : ils vêcurent heureux & tranquiles ; ils laiſſerent pluſieurs enfans, qui leur ſuccederent dans cette Souveraineté.

Lorſque Tiran ſe trouva avec ſon Armée dans le Canal de Romanie, il fit route vers le port Sigée, autrefois l'ancienne Troïe. Là il attendit que ſes Vaiſſeaux fuſſent tous raſſemblés. Pour lors il tint Conſeil avec les Rois de Sicile & de Fez, tous les Barons & les Chevaliers qui ſe trouvoient ſous ſes ordres, pour délibérer ſur le parti qu'ils auroient à prendre ; car il avoit appris que l'Armée des Turcs, forte de plus de trois cens Bâtimens de

toute

toute grandeur, étoit dans le port de Conſtantinople. On réſolut de débarquer un homme à terre, qui ſçavoit bien la langue Turque, & de l'envoïer à Conſtantinople pour avertir l'Empereur que Tiran étoit arrivé avec ſon armée, & qu'il n'étoit éloigné de la Ville que de cent mille. On convint de ne lui point donner de Lettre, de crainte qu'il ne fût découvert & arrêté ; mais on l'inſtruiſit de vive voix de tout ce qu'il avoit à dire. Tiran chargea de cette commiſſion un Chevalier de Tunis, de ſang roïal, & qui avoit été Maure. Il s'appelloit Sinegerus, il avoit autant d'eſprit que de valeur ; & comme il avoit été autrefois Eſclave à Conſtantinople, il en connoiſſoit tous les chemins. Pour que l'on ajoûtât foi à ce qu'il diroit, il lui remit ſon Cachet. Sinegerus s'habilla comme un ſimple Soldat ; un Brigantin le débarqua pendant la nuit à une lieuë de l'Armée des Maures, qui faiſoient le ſiége. Il prit le chemin de la Ville, mais il ne put éviter d'être pris par les Gardes du Camp. Comme il parloit leur langue, & qu'il leur dit qu'il étoit de leurs troupes, ils le laiſſerent paſſer.

Quand il fut arrivé à une des portes de la Ville, ceux qui faiſoient la garde l'arrêterent,

rêterent, le prenant pour un Maure. Il leur dit qu'il venoit parler à l'Empereur de la part de Tiran. On le conduisit sous une bonne escorte: il arriva comme l'Empereur finissoit son souper. Sinegerus se mit à genoux devant lui, & lui remit le Cachet de Tiran après lui avoir baisé les pieds & les mains. A la vuë du Cachet, dont il reconnut les armes, l'Empereur l'embrassa, lui fit toutes les caresses imaginables, en lui marquant la joïe que lui causoit son arrivée. Le Chevalier Sinegerus lui dit: Seigneur, je suis envoïé auprès de V. M. de la part du Grand Tiran le Blanc, qui se recommande à vous, & qui vous prie de prendre courage: car il espere, avec l'aide de Dieu, de vous délivrer incessamment de vos Ennemis. Il vous mande de tenir votre Cavalerie prête, & de redoubler la garde de la Ville, parce que Dimanche matin il attaquera l'Armée des Maures. Il craint qu'ils n'attaquent la Ville avec plus de vigueur, si leur Flotte est battuë: c'est une précaution qu'il est toujours bon de prendre. Tiran commande une Armée puissante, & s'il peut détruire leur Flotte, il y a grande apparence qu'aucun de vos Ennemis ne pourra se sauver. Mon Ami, lui

lui répondit l'Empereur, ce que vous me dites me fait un grand plaisir, il faut espérer que le Seigneur nous accordera la victoire que vous m'annoncez. Nous avons eu toujours une grande espérance dans le courage & les talens de Tiran. Il envoïa sur le champ chercher Hyppolite son Général : il lui apprit les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir ; & lui donna les ordres en conséquence. Hyppolite l'assura qu'avec le retour de Tiran, il pouvoit se croire délivré de ses Ennemis, & partit pour tout disposer. Il courut à la grande Place, assembla tous les Officiers, & leur dit qu'il leur répondoit de leur liberté, puisque Dieu avoit bien voulu permettre que Tiran fût arrivé avec une grande Armée, & que le lendemain il attaqueroit les Turcs. Soïez donc tous à vos postes, mais sans faire du bruit, afin de ne donner aucun soupçon aux Ennemis. Charmés de cette heureuse nouvelle, ils rendirent des graces infinies à Dieu, & passerent la nuit dans la plus grande joïe du monde, sans cependant oser la faire éclater.

Sinegerus demanda à l'Empereur la permission d'aller saluer l'Impératrice & la Princesse. Elle lui fut accordée. Il trou-

va toutes les Dames dans le même lieu. Le Chevalier leur baisa la main, & leur dit, le genoüil à terre : Mon Général Tiran le Blanc se recommande à vous, dans peu il viendra vous secourir. La Princesse entendant cette nouvelle, fut prête à s'évanoüir ; la joïe qu'elle ressentit ne se peut exprimer. L'Impératrice & elle l'embrasserent, & lui firent autant de caresses que de questions. Elles voulurent sçavoir quels étoient ceux qui composoient son Armée. Il satisfit leur curiosité en leur nommant tous les Rois, & les Chevaliers qni venoient de France, d'Espagne, de Barbarie, & d'Italie, se soumettre à ses ordres, à cause de sa grande réputation. Il leur apprit aussi l'arrivée de Plaisir de ma Vie, qui venoit célébrer ses nôces auprès d'elles. Ces nouvelles remplirent toutes les Dames d'admiration, & leurs yeux répandirent des larmes de joïe, en pensant que Dieu permettoit que Tiran mît fin aux malheurs de peuple & de l'Empire Grec. Elles passerent une grande partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. Enfin, la Princesse sortit pour passer dans sa chambre ; le Chevalier lui donna le bras. Alors elle lui demanda pourquoi il lui avoit baisé la main trois fois. Il lui répondit

dit que Tiran lui en avoit donné l'ordre, & qu'il la ſupplioit de lui pardonner ; qu'autrement il n'oſeroit jamais paroître devant elle. La Princeſſe lui répondit qu'il ne l'avoit point offenſée, qu'ainſi elle n'avoit point de pardon à lui accorder ; & qu'au cas que la choſe fût ainſi, il pouvoit en être certain, ſi elle le voïoit bientôt, ce qu'elle déſiroit plus qu'elle ne le pouvoit dire. Après cela l'Ambaſſadeur ſe retira au logement que l'Empereur lui avoit fait préparer. Le Général Hyppolite paſſa la nuit ſous les armes.

La Veuve Repoſée aïant appris ces nouvelles, fut dans une agitation & dans une inquiétude qui ne ſe peuvent imaginer ; elle feignit de ſe trouver incommodée, & paſſa dans ſa chambre. Ce fut-là qu'elle ſe livra aux plaintes & aux regrets : car elle ſe voïoit perduë ſans reſſource, n'ignorant pas que ſes méchancetés alloient être découvertes. Cependant l'amour qu'elle avoit pour Tiran la tourmentoit encore. Elle paſſa toute la nuit dans cet état, ne ſçachant à qui pouvoir demander conſeil. Enfin, pour éviter le ſupplice qu'elle méritoit, elle avala du poiſon, ouvrit la porte de ſa chambre, & s'étant remiſe au lit, elle pouſſa de

grands cris, en disant qu'elle alloit mourir. Toutes les Dames accoururent à elle. L'Empereur ne douta pas à ce bruit, ou que les Maures n'eussent pris la Ville, ou qu'il ne fût arrivé malheur à la Princesse ; il tomba évanoüi. L'on envoïa chercher les Médecins. L'Impératrice & la Princesse quitterent la Veuve pour accourir à lui. Ils le trouverent sans connoissance. Ce spectacle devint très-affligeant. Enfin les Médecins le firent revenir. Il demanda le sujet du bruit qu'il avoit entendu ; on lui dit qu'il avoit été causé par les cris de la Veuve Reposée qui se mouroit. Il envoïa ses Médecins pour la secourir ; mais ils arriverent au moment qu'elle expiroit dans des convulsions horribles. La Princesse en fut très-affligée ; elle l'aimoit tendrement, elle avoit été sa nourrice. Elle ordonna qu'on l'enterrât honorablement. Le lendemain l'Empereur avec toute sa Cour, l'Impératrice, la Princesse, & tous les Magistrats de la Ville accompagnerent son corps à la grande Eglise de sainte Sophie, où on lui fit un magnifique enterrement, après lequel l'Empereur revint au Palais.

Lorsque Tiran eut fait mettre à terre le Chevalier Sinegerus, il disposa toute son armée,

armée, & donna les ordres aux Vaiſſeaux qu'il deſtinoit contre ceux des Ennemis, & à ceux qu'il vouloit envoïer contre les Galeres. Il ordonna aux Commandans de chaque Vaiſſeau de faire un grand bruit de trompettes, de clairons & d'autres inſtrumens, il en avoit fait une ample proviſion ; ce qui joint aux cris & au bruit du canon, devoit épouvanter les Turcs. Il fit enſuite mettre à la voile. Tous les Vaiſſeaux partirent ſans faire de bruit, & marcherent tout le jour & toute la nuit ſuivante. Pendant tout ce tems-là le Ciel fut couvert & il fit un broüillard très-épais ; en ſorte que ni les Turcs, ni ceux de la Ville ne purent appercevoir la Flotte. Elle arriva auprès de celle des Turcs deux heures avant le jour, ſans qu'ils en euſſent eu la moindre nouvelle. Ils ſe trouverent attaqués avec le bruit que Tiran avoit ordonné. Chacun de ſes Vaiſſeaux alluma par ſes ordres deux fanaux qui ſervoient à ſe reconnoître. Les Maures ſurpris & ſans armes, ne firent pas une grande défenſe. Tous leurs Vaiſſeaux furent pris, mais le carnage fut affreux : car on coupa la tête à tous ceux que l'on prit. Ceux qui ſe jetterent à la mer, & qui purent gagner la terre, por-

terent au Turc & au Soudan la nouvelle du combat. Tout le Camp en fut bien-tôt informé ; mais le bruit qu'ils entendoient, les lumieres qu'ils voïoient, & l'ignorance où ils étoient de ceux qui les attaquoient, les épouvanterent tellement, qu'ils s'armerent, monterent à cheval, & se mirent en bataille, pour garder le rivage, afin d'empêcher le débarquement. Lorsque Tiran eut pris tous les Vaisseaux ennemis, dans le transport de sa joïe, il se mit à genoux, & fit une priere à Dieu avec la plus grande dévotion.

Cette victoire fut si promte, que tout étoit pris avant le grand jour. Ceux de la Ville entendant le bruit du combat, & voiant ces lumieres, ne douterent point que Tiran n'attaquât alors la Flotte des Infidéles, comme il les en avoit fait avertir ; & quoique cette diversion dût occuper les Turcs, ils prirent les armes, & se préparerent à la défense. A ce bruit l'Empereur se leva de son lit, & suivi de ceux qui se trouverent au Palais, il monta à cheval, & se promena dans la Ville, recommandant à tout le monde de veiller à son poste, & de le bien défendre. En même-tems il rassuroit les habitans de la Ville, en leur disant qu'ils alloient être délivrés, & recouvrer tous leurs

leurs biens. Mais les Maures ne penſoient à rien moins qu'à les attaquer. Ils étoient ſi fort épouvantés de la perte de leurs Vaiſſeaux, qu'ils ne ſongeoient qu'à empêcher la deſcente. Lorſqu'il fut tout-à-fait jour, Tiran emmenant avec lui tous les Vaiſſeaux Maures qu'il avoit pris, fit mettre à la voile, & ſortit du port de Conſtantinople avec toute ſon Armée, & paſſant par le bras de ſaint George, il prit la route de la mer Majeure, perſuadé que s'il s'emparoit du paſſage de la terre ferme avant les Ennemis, ils ſeroient abſolument ſoumis à lui. Auſſi les Maures le voïant partir avec leurs Vaiſſeaux, ſe crurent-ils perdus. Tiran continua la route de la grande mer juſques à ce que la nuit empêchât les Maures de le ſuivre de vûë. Ce qu'il faiſoit pour leur perſuader qu'il partoit, & afin qu'ils ne miſſent point d'oppoſition à ſon débarquement; mais quand la nuit fut venuë, il fit tourner l'Armée du côté de terre. Il faut ſçavoir que la Ville de Conſtantinople eſt très-belle, bien environnée de bonnes murailles, & qu'elle eſt bâtie en triangle ſur le bras de mer nommé Saint George, qui renferme deux des parties de la Ville, & que le côté qui demeure à découvert regarde la

Thrace. Tiran marcha de ce côté, & débarqua à quatre lieuës du Camp des Maures avec toute ſon Armée, ſon artillerie, ſes vivres, & ſes munitions, ſans que les Maures en fuſſent inſtruits. Il laiſſa les Vaiſſeaux avec une bonne garde, & tout ce qui leur étoit néceſſaire. Après qu'il eut donné tous ſes ordres, il marcha environ une demi-lieuë, en remontant une grande riviere juſqu'à un grand pont de pierre. Tiran fit faire alte à ſes troupes en cet endroit, laiſſant la riviere entre lui & les Ennemis; & pour que les Maures ne vinſſent pas le ſurprendre, & l'inquiéter pendant la nuit, il fit mettre ſes tentes ſur le pont, afin que perſonne ne le paſſât ſans ſon conſentement; mais en même-tems il plaça ſur ce même pont beaucoup d'artillerie, afin de recevoir les Ennemis, au cas qu'ils paruſſent de ce côté-là. Il envoïa ſes gardes avancées ſur le Camp des Maures, pour être averti de leurs mouvemens. Après cela il fit partir à pied un des ſiens vêtu en Maure, pour aller à la Ville de Conſtantinople porter une Lettre qui contenoit:

Je puis témoigner à préſent ma joïe à V. M. puiſque Dieu a permis que nous euſſions une victoire complette ſur les Ennemis,

nemis, en prenant plus de trois cens Vaiſſeaux chargés de vivres & de butin, auſquels nous n'avons pas encore touché. Nous n'avons fait aucun quartier à ceux que nous avons pris. J'attens les ordres de V. M. pour ſçavoir ce que je ferai de ces Bâtimens. Mais ſi elle me le permettoit, je renvoïerois ceux du Roi de Sicile, & des autres Amis qui ont bien voulu me ſecourir, auſſi-bien que ceux que j'ai naulizés pour cette entrepriſe, & je me ſervirois de ceux des Maures; car il me ſemble qu'avec près de quatre cens Vaiſſeaux, pendant qu'ils n'en ont aucun, nous ſommes en état de les empêcher d'avoir des vivres & des ſecours. Je mande encore à V. M. que j'ai débarqué à l'embouchure de la riviere, & que je ſuis campé ſur le pont de pierre, afin que perſonne ne paſſe, & que je puiſſe tenir les Turcs enfermés de tous les côtés; & je ſuis certain qu'avant leur départ, j'aurai affaire à eux. Je conjure V. M. de doubler la garde la Ville, & de prendre plus de précaution que jamais; car je crains le déſeſpoir dans lequel ils ſe trouvent. Ils ſont ſans vivres, & ſans eſpérance d'en avoir; par conſéquent ils ſeront bien-tôt obligés de ſe rendre priſonniers. Je voudrois

drois bien ſçavoir l'état de vos vivres; car j'en ai apporté pour plus de deux ans; & d'abord que j'aurai reçu vos ordres, je vous envoïerai des Vaiſſeaux chargés. J'attens les ordres de V. M. ſur tous ces articles. Si vous avez beſoin de troupes pour défendre la Ville, aïez la bonté de m'en donner avis. Au reſte, je compte envoïer des Vaiſſeaux le long de la côte, pour incommoder les Ennemis, & leur ôter toute eſpérance de ſecours. Après cela, j'eſpere que nous réüſſirons, & que Dieu nous aidera. Je demande une prompte réponſe. Il remit cette Lettre à celui qu'il avoit choiſi pour la porter. C'étoit un Grec nommé Charille, qui connoiſſoit parfaitement le Païs. Il arriva ſans rencontrer aucun Maure. On le conduiſit devant l'Empereur, auquel il remit la Lettre. Il la reçut, & la lut avec grand plaiſir. Charmé de ce qu'elle contenoit, il remercia Dieu; après quoi il en fit part à l'Impératrice, à la Princeſſe, auſſi-bien qu'au Général Hyppolite, qui lui dit qu'il l'avoit toujours aſſuré, que tant que Tiran ſeroit au monde, il ne devoit pas perdre l'eſpérance.

L'Empereur lui répondit qu'il étoit dans l'admiration de ſes grandes actions, &

jura

jura par ſa Couronne qu'il le récompenſeroit, de façon que lui & tous les ſiens auroient ſujet d'en être contens. Enſuite il le chargea d'examiner ce qu'il y avoit de vivres dans la Ville & dans le Palais, afin de pouvoir en rendre compte à Tiran. Hyppolite trouva qu'il y en avoit encore pour trois mois. Il revint aſſurer l'Empereur que les ennemis auroient levé le Siege avant que leurs vivres fuſſent conſommés, qu'il pouvoit s'en repoſer ſur Tiran. L'Empereur fit venir ſon Sécretaire auquel il fit écrire une Lettre à Tiran, dans laquelle il lui rendit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit demandé. Il fit enſuite appeller Sinegerus, & le pria de porter cette Lettre. Le Chevalier lui baiſa le pied & la main, prit la Lettre & fut prendre congé de l'Impératrice & de la Princeſſe qu'il trouva encore dans ſa chambre. Elle le chargea de faire toutes les amitiés poſſibles à Tiran ſon Seigneur, en le priant de ne la point oublier, & de penſer à tout ce qu'elle avoit ſouffert depuis ſon abſence; enfin de ne rien négliger pour la voir le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Le Chevalier lui promit de s'acquitter de ſa commiſſion, il voulut en s'en allant lui baiſer la main, mais elle l'embraſſa,

l'embraſſa. Il s'habilla en Maure, & prenant avec lui Charille qui avoit apporté la Lettre de Tiran, il partit de la Ville à minuit. Ils ne rencontrerent aucun Maure. Les Gardes du Camp qui les connoiſſoient les laiſſerent paſſer, ainſi ils furent droit à la Tente de Tiran qu'ils trouverent déja levé. Il fut charmé de les voir, il fit mille queſtions à Sinegerus ſur l'état où étoient la Ville, l'Empereur, l'Impératrice, & ſurtout ſa chere Princeſſe; il lui fit un récit fidéle de tout ce qu'il avoit vû & de tout ce qu'on l'avoit chargé de lui dire. Tiran fut quelque tems ſans parler, & ſes yeux ſe remplirent de larmes au récit de ce que lui mandoit Carméſine. Il lui remit enſuite la Lettre de l'Empereur qui lui mandoit :

Le plaiſir que nous fait votre arrivée eſt extrême, Tiran mon cher fils, & nous rendons ſans ceſſe des graces à Dieu, de ce qu'il nous ſecoure dans la grande adverſité où nous étions réduits. Nous eſperons que J. C. vous permettra l'exécution de vos bons déſirs. Quant à moi je ne déſire que de pouvoir vous donner des marques de ma reconnoiſſance. Au reſte je vous dirai que les ſoins & la valeur d'Hyppolite, que j'ai fait mon Général,

néral, m'ont prouvé qu'il étoit un des bons Chevaliers qui ſoient au monde ; ſans lui la Ville eût été priſe il y a pluſieurs jours, & par conſéquent il ne ſeroit rien demeuré de l'Empire Grec ; on ne peut compter la quantité de Maures qu'il a tués. De plus, nous vous donnons avis que nous avons au moins pour trois mois de vivres & de choſes néceſſaires pour nous défendre, notre Cavalerie eſt en bon état. Ne vous expoſez donc point inutilement, faites la guerre à votre aiſe, & donnez la Bataille ſans vous preſſer, quand l'occaſion vous paroîtra favorable. Faites débarquer les vivres des Vaiſſeaux, mettez-en une partie dans le fort Château de Sinople, vous les emploïerez pour votre Armée, & pour les Places dont vous ferez la Conquête ; & l'autre vous la mettrez dans la Ville de Pera, afin que nous en puiſſions prendre quand nous en aurons beſoin ; vous y laiſſerez cinq cens hommes d'armes de garniſon. Vous pourrez renvoïer les Vaiſſeaux que vous voudrez à votre diſcretion. J'approuve le deſſein que vous avez d'envoïer les quatre cens Vaiſſeaux à Conſtantinople, & de les mettre en état, ils nous ſerviront à incommoder les Ennemis que

nous

nous ſommes sûrs d'enfermer de tous côtés. Si vous avez beſoin d'argent pour les Vaiſſeaux que vous avez naulizés, notre tréſor eſt ouvert, envoïez ici une Galere ou deux, & nous vous envoïerons tout ce que vous demanderez.

Quand le Soudan & le Turc apprirent que Tiran avoit débarqué, & qu'il s'étoit campé au pont de pierre, ils furent conſternés, & ſe crurent perdus ſans reſſource; ne ſe voïant aucun moïen d'échapper ni par terre ni par mer ſans tomber entre les mains de Tiran. De plus ils ſe voïoient à la veille de mourir de faim, car ils n'avoient pas des vivres pour deux mois; mais ſans témoigner leur inquietude, ils aſſemblerent un Conſeil pour voir le parti qu'ils avoient à prendre. Il étoit compoſé des Rois d'Alep, de Sourie, de Trato, d'Aſſyrie, d'Hircanie & de Raſten, du fils du grand Caraman, du Prince de Sis & de pluſieurs grands Seigneurs, dont les noms ſeroient trop longs à rapporter. Les avis furent très-partagés, les uns vouloient que l'on fît ſes efforts pour emporter la Ville, diſant qu'après cette expédition ils auroient le tems de ſe mettre en défenſe, & d'attendre du ſecours, d'autant qu'elle ne devoit pas être

trop

trop bien munie ; les autres vouloient que l'on marchât à Tiran, assurant qu'il étoit si brave qu'il ne refuseroit pas le combat ; qu'il étoit vrai qu'il avoit une très-bonne Cavalerie, mais qu'elle n'enfonceroit pas leur prodigieuse Armée, & que quand il leur arriveroit d'être battus, il valoit mieux mourir en braves gens & en Chevaliers, que de se laisser prendre comme des moutons ; & que si la fortune leur donnoit la victoire, ils seroient les maîtres ou de s'en aller ou de continuer le Siége. Il y en eut qui préférerent à cet avis, celui d'envoïer une Ambassade à Tiran pour lui proposer une Paix ou une Tréve, en lui demandant passage pour s'en retourner dans leur Païs après avoir abandonné tout l'Empire Grec, évacué toutes les Places & rendu tous les Esclaves & tous les prisonniers. Cet avis l'emporta. On résolut d'envoïer une Ambassade à Tiran, ajoutant que si il leur refusoit le passage, ils pourroient alors attaquer la Ville de toutes leurs forces, & que si ils ne la pouvoient prendre, il seroit toujours en leur pouvoir de mourir les armes à la main en vendant cherement leur vie. On nomma pour Ambassadeurs le fils du grand Caraman, & le

Prince

Prince de Sis, tous deux fort ſages & fort éloquens, & de plus expérimentés dans la guerre. Ils promirent d'examiner le nombre des troupes que Tiran pouvoit avoir. On leur donna leurs inſtructions, & ils partirent ſuivis de deux cens Cavaliers, ils étoient magnifiquement vêtus & ſans armes. Ils envoïerent devant eux un Trompette à Tiran, pour lui demander le ſauf-conduit qui leur fut accordé.

Auſſi-tôt après que Tiran eut lû la Lettre de l'Empereur, il avoit appellé le Marquis de Lonzanne ſon Amiral, & lui avoit ordonné d'aſſembler tous les Patrons des Vaiſſeaux, de leur païer tout ce qui leur étoit dû & de faire exécuter tout ce que l'Empereur lui avoit mandé ſur les vivres, après quoi il pourroit renvoïer les Bâtimens. Il lui dit encore de faire équiper pour la guerre ceux qu'ils avoient pris ſur les Turcs, avec ordre de croiſer ſur la côte, & de harceler les Ennemis. L'Amiral exécuta ces ordres, paya tous les Patrons & leur donna à chacun mille ducats de plus qu'il ne leur étoit dû, ſans compter le butin qu'ils avoient fait ſur les Vaiſſeaux Turcs. Quand ils eurent tranſporté les vivres à leur deſtination, ils retournerent chacun chez eux.

Les

Les Bâtimens que l'Amiral fit équiper, ſe trouverent au nombre de quatre cens trente-cinq. Tiran ne garda que deux Galeres bien armées, qui demeurerent dans la riviere auprès du Camp, pour les envoïer où il ſeroit néceſſaire. Quand tous les autres furent en état de tenir la mer, l'Amiral fut au Camp, & dit à Tiran que tout ce qu'il lui avoit ordonné étoit exécuté. Pour lors Tiran fut à la tente de la Reine de Fez, & la pria de s'en aller ſur cette Flotte à Conſtantinople pour conſoler & tenir compagnie à la Princeſſe; car, ajouta-t-il, en quel état ſerois-je, ſi il lui arrivoit le moindre malheur! Je ne puis quitter le Camp pour l'aller voir, vous ſerez plus à votre aiſe auprès d'elle, vous pourrez lui parler & l'entretenir de moi avec cette façon agréable que vous poſſedez ſi bien, aſſurez-la que je la verrai bien-tôt, que c'eſt la choſe que je déſire le plus, que je compte tous les momens, & qu'après Dieu il n'y a qu'elle au monde que je déſire de voir & de ſervir. La Reine lui répondit qu'elle n'oublieroit jamais les grandes obligations qu'elle lui avoit, & que puiſqu'elle avoit eu autrefois tant d'envie de le ſervir, à moins que d'être ingrate, elle ne pou-

voit alors s'en diſpenſer. Une créature auſſi belle & auſſi parfaite que la Princeſſe, ajouta-t-elle, ne peut être poſſedée que par le plus brave & le plus généreux des Chevaliers. Elle lui demanda ſi il n'avoit point d'autres ordres à lui donner, l'aſſurant qu'elle lui ſacrifieroit mille vies, ſi elle les avoit. Alors Tiran l'embraſſa, & la baiſa à la jouë, l'aſſurant qu'il voudroit avoir plus fait pour elle, tant il étoit reconnoiſſant de ſon amitié; il lui conſeilla de ſe préparer au départ. Tiran prit congé d'elle & retourna à ſa tente; il envoïa chercher l'Amiral, & lui ordonna de s'embarquer, d'exécuter tout ce dont ils étoient convenus, & de mettre à la voile auſſi-tôt que la Reine ſeroit ſur ſon bord. L'Amiral prit congé de lui, & monta dans ſon Vaiſſeau. La Reine s'embarqua le lendemain, le Roi de Sicile & Tiran l'accompagnerent juſques à ſon Vaiſſeau avec cinq cens hommes d'armes, & retournerent au Camp, pendant que l'Amiral mit à la voile, & fit route à Conſtantinople.

Quand les Ambaſſadeurs des Turcs furent auprès du pont de pierre, Tiran fit ſortir un Capitaine ſuivi de cinq cens hommes d'armes armés d'une façon très-brillante, & montés

montés sur de grands chevaux de Sicile bien bardés, pour les recevoir & leur faire honneur. Cette troupe les accompagna jusques à l'endroit où étoit Tiran. Il avoit fait tendre un pavillon superbe de brocard cramoisi le plus riche qui fût au monde, on l'avoit fait à Paris. Les Ambassadeurs mirent pied à terre, & trouverent Tiran avec les Rois de Sicile & de Fez & beaucoup d'autres Barons & Chevaliers qui leur rendirent ce qu'ils devoient à leur rang. Tiran ne voulut pas qu'ils expliquassent si-tôt ce qu'ils avoient à dire; mais il les fit entrer sous des tentes magnifiques qu'il leur avoit fait préparer, il leur fit servir un grand repas avec toutes sortes de différens vins. Les Ambassadeurs furent dans l'admiration à la vûë de la grandeur des chevaux qui les avoient escortés, & des Panaches à la mode d'Italie, que portoient les hommes d'armes. D'un autre côté ils virent quatre mille chevaux aussi bardés, qui voltigeoient & manœuvroient comme ils auroient fait dans un combat. La grande quantité de Cavalerie qu'ils apperçurent dans le Camp de Tiran, les étonna. Ils se dirent entr'eux, que tous les Maures rassemblés ne pourroient résister à d'aussi belles troupes que

celles des Chrétiens, non-seulement à cause de leur belle Cavalerie, mais encore par la bonne discipline qu'ils observoient. Ils comptoient avoir fait un voïage inutile, & que Tiran ne leur voudroit accorder ni Paix, ni Tréve, ni leur faire aucun quartier, & considérant la position du Camp, ils convenoient qu'il leur étoit impossible d'éviter la mort ou l'esclavage; ils passerent le reste du jour & la nuit suivante à faire ces tristes réflexions. Le lendemain Tiran fit assembler les Rois & tous les Chevaliers considérables du Camp pour entendre la Messe dans son superbe pavillon. Quand elle fut dite, il envoïa demander aux Ambassadeurs si ils vouloient avoir leur Audience. Ils vinrent sur le champ avec beaucoup de gravité. Tiran les reçut comme il convenoit à leur naissance. Quand ils se furent assis, il leur demanda ce qu'ils avoient à lui dire. Le fils du grand Caraman, comme étant le plus considérable, se leva, & dit après avoir fait la révérence au Général: Que sans doute sa grande sagesse lui avoit souvent fait penser combien l'on devoit éviter de faire périr des hommes quand on le pouvoit empêcher, & que le cas présent exigeoit cette réflexion, que l'on

étoit

étoit à la veille de voir couler tant de ſang que les eaux du Fleuve en changeroient de couleur ; qu'il devoit ſe laiſſer toucher en imaginant l'horreur & la cruauté d'un tel combat ; que les grands courages comme le ſien, étoient capables de pitié. Pour éviter, continua-t-il, une auſſi grande barbarie, le Soudan & le grand Turc nous envoyent pour ſçavoir ſi vous voulez faire la Paix ou leur accorder une Tréve au moins de trois mois; ſi vous voulez faire une Paix de cent & un an, ils ſeront charmés d'être de vos amis, ils abandonneront l'Empire Grec, vous remettront toutes les Places de ſon étenduë, & qui plus eſt, tous les Priſonniers Chrétiens qui ſont en leur puiſſance, & ſe ſoumettront enfin tout autant qu'ils le pourront ſans bleſſer leur honneur: mais ſi n'acceptant point ces propoſitions, vous les venez attaquer, vous éprouverez malheureuſement pour vous, quelle eſt la force de leurs armes. Alors il ſe tut. Tiran charmé de ſe voir au moment qu'il avoit tant déſiré, fut très-content de ce diſcours, mais il leur dit qu'il leur donneroit inceſſamment ſa réponſe.

Les Ambaſſadeurs toujours bien accompagnés, retournerent dans leurs tentes.

Le lendemain Tiran fit ſçavoir à tous ceux qui s'étoient trouvés au premier Conſeil qu'après la Meſſe ils délibéreroient ſur la propoſition des Ambaſſadeurs. Comme ils avoient tous beaucoup d'attachement pour lui, ils ſe rendirent à ſon Pavillon après la Meſſe. Tout le monde ſe plaça ſuivant ſon rang, & Tiran dit : Vous avez entendu, mes freres & mes amis, ce que vous ont fait propoſer le Soudan & le grand Turc. Nous pouvons juger de la ſituation où ils ſe trouvent ; mais nous devons faire attention à la gloire que cette victoire nous donnera, & à la récompenſe que nous mériterons dans le Ciel, en délivrant une ſi grande étenduë de Païs Chrétiens de l'eſclavage, & du danger de changer de Religion. Nous avons encore une conſidération à faire, c'eſt le grand étonnement où ſera tout le Païs des Maures, en apprenant qu'ils ſont tous tués ou pris, & quelle eſt la vengeance que l'Empire Grec en a tirée par notre moïen. Nous vengerons auſſi tous les Chevaliers qui ont péri dans cette guerre. Quand ceux-ci ſeront détruits, la Paix ſera plus aſſurée, & la terreur que nous cauſerons aux autres, procurera une Paix plus ſolide à l'Empire Grec : Il me paroît donc

que

que le plus grand ſervice que nous puiſſions rendre à l'Empereur, c'eſt de n'accorder ni Paix ni Tréve, & de conſentir à les recevoir à notre diſcretion, ſans leur répondre ni de leurs vies, ni de leurs biens. Si ils ne veulent pas accepter ces conditions, que nous importe? Ne ſommes-nous pas ſûrs de les faire mourir de faim, pendant que d'un autre côté nous ſommes les maîtres de leur livrer bataille? Et quoique nous ſoïons plus forts qu'eux, ce ſeroit une grande folie à nous, de nous battre contre des gens au déſeſpoir, & de riſquer nos troupes, pendant que nous n'avons qu'un poſte à garder. De plus en les prenant à diſcretion, quel butin ne ferez-vous pas, au lieu qu'il eſt perdu, ſi vous les laiſſez aller? Je crois donc que nous devons les renvoïer, ne pouvant leur faire aucune réponſe ſans conſulter l'Empereur, qui nous rendroit garands de l'événement: Donnez-moi donc votre avis, mes freres & mes amis, comme à un homme qui ſe confie abſolument à vous, dans une choſe qui vous regarde comme moi, ſi vous la faites ſans l'avis de l'Empereur. Après le diſcours de Tiran, le Roi de Sicile ſe tourna du côté de celui de Fez, pour l'engager à parler: mais celui-

ci l'ayant assuré qu'il ne le feroit pas avant lui, de plus pressé par tous les Barons de dire son avis, il dit en saluant l'Assemblée : Avons-nous besoin de donner des conseils au miroir de la sagesse divine, à ce nouveau Salomon, à cette étoile qui éclaire tous les autres, à ce brave Général auquel nous obéïssons ? Mais enfin pour donner mon avis, puisqu'on le veut sçavoir, je crois qu'il faut consulter l'Empereur, afin que l'on ne puisse nous rien reprocher ; cet événement l'intéresse encore plus qu'aucun de nous ; mais je suis persuadé qu'il prendra le parti que vous proposez ; car il est non-seulement le plus honorable, mais le plus avantageux pour le repos de l'Empire Grec ; de plus tous vos avis étant fondés sur la raison, & sur toutes les regles de la Guerre, il n'est pas possible de n'être pas de votre sentiment. Je n'ai plus rien à dire, sinon que je soumets mon sentiment à celui du Conseil. Après ce discours, tout le monde pria le Roi de Fez de donner son avis. Après un peu de tems, il dit : La connoissance du monde nous apprend à éviter les choses qui peuvent nous nuire, & jamais on ne se répent des choses faites, après y avoir bien pensé ; mais comme toute l'Assem-

blée

blée me charge de répondre en ſon nom, & que nous avons trop peu de tems pour répondre aux Ambaſſadeurs, je ſuis de l'avis du Roi de Sicile, & crois que l'on doit conſulter l'Empereur. Envoïez donc promtement l'informer de ce qui ſe paſſe, afin de pouvoir rendre réponſe au Soudan & au grand Turc. Tiran ſe chargea de l'en informer, & chacun retourna à ſa tente.

Les Vaiſſeaux qui partirent du Camp de Tiran eurent le vent ſi favorable, qu'avant le coucher du ſoleil, ils arriverent à Conſtantinople, en donnant toutes les marques de joïe que donnent ordinairement ceux qui apportent du ſecours à ceux qui en ont beſoin, après avoir triomphé de leurs ennemis. Le canon tira, les trompettes & les cris ſe firent entendre pour ſaluer la Ville. Tout le monde étoit ſur les murailles pour voir arriver ce ſecours ſi long-tems déſiré, qui entroit dans le port avec les bannieres déploïées de l'Empereur, & celles du valeureux Général Tiran. La Ville donna de ſon côté des marques de ſa joïe. L'on ſonna les cloches, & l'on chanta les loüanges de Dieu. Le vieil Empereur monta à cheval, & vint ſur le bord de la mer, il apprit que la Reine de Fez étoit ſur ces Vaiſſeaux. Il manda cette nouvelle

velle à l'Impératrice & à la Princeſſe, qui ſur le champ monta à cheval, & ſuivie d'Hyppolite, de ſes Dames, & de pluſieurs autres Chevaliers, accourut auprès de l'Empereur; elle ordonna à Hyppolite d'aller dans le Vaiſſeau ſur lequel étoit la Reine, pour la faire débarquer : ils ſe firent mille amitiés à cauſe de ce qui s'étoit autrefois paſsé entre eux. La Reine lui demanda après cela des nouvelles de la Princeſſe. Hyppolite lui répondit qu'elle attendoit le plaiſir de la voir ſur le bord de la mer avec une extrême impatience. Sur le champ elle deſcendit dans un canot couvert d'étoffes d'or, & deux jeunes rameurs la conduiſirent à terre avec Hyppolite en fort peu de tems. La Princeſſe qui vit paroître dans tout l'équipage d'une Reine Plaiſir de ma Vie qui avoit été à ſon ſervice, deſcendit de cheval pour lui faire honneur, & la Reine ſe jetta à ſes pieds pour les baiſer; mais ſans vouloir le ſouffrir, elle la baiſa pluſieurs fois, & la conduiſit à l'Empereur; elle lui baiſa le pied & la main; il l'embraſſa & ils prirent enſemble le chemin du Palais; ils y trouverent l'Impératrice, qui fit mille amitiés à la Reine, & à tous les autres. L'Empereur ordonna à Hyppolite de faire promtement

décharger

décharger les Vaiſſeaux, afin qu'ils retournaſſent au Camp. Il l'aſſura que l'on y travailloit déja, & que les ordres étoient donnés; cependant il y retourna lui-même, & fit continuer toute la nuit avec une ſi grande diligence, que le lendemain au matin avant le lever du ſoleil, ils ſe trouverent en état de partir. L'Empereur envoïa prier ce jour-là l'Amiral, & tous ceux qui étoient venus avec la Reine, de dîner avec lui. Ils s'y rendirent tous avec des habits magnifiques. Le dîner fut ſomptueux, & malgré la ſituation dans laquelle la Ville ſe trouvoit, on ſervit beaucoup d'oiſeaux, & des vins exquis de toutes les façons; ils paſſerent la journée dans les Fêtes & les plaiſirs. Le ſoir l'Amiral prit congé de l'Empereur, parce qu'il vouloit s'embarquer, & continuer de tenir l'armée des Turcs bloquée. L'Empereur l'aſſura qu'il ne pouvoit lui faire plus de plaiſir, & lui donna ſa main à baiſer en lui diſant adieu. Tous les Chevaliers lui firent la révérence auſſi-bien qu'aux Princeſſes. Après cela ils furent s'embarquer, & toute la flotte prenant le chemin du Camp des Maures, mit à la voile à la premiere Garde. Quand ils furent auprès de leur Camp, ils firent pluſieurs décharges d'artillerie,

qui

qui les firent courir aux armes, croïant qu'on les vouloit attaquer, & l'on peut dire qu'ils étoient dans la plus grande consternation.

La Princesse voulut que la Reine de Fez passât avec elle dans son lit la nuit même qu'elle arriva, afin de pouvoir l'entretenir à son aise. Quand elles furent couchées, la Princesse lui dit : J'ai ressenti vivement, ma chere sœur, le tems de votre absence, & je n'ai pas douté que la mer ne m'eût séparée de vous pour jamais; à ces tristes idées il se joignoit le souvenir cruel de Tiran qui m'avoit quittée sans me rien dire; son procedé me faisoit douter de son amour, & j'aurois préféré la mort à la vie que je passois sans aucune consolation, séparée de tout ce que j'aimois, & sans avoir d'autre ressource que celle des larmes & des soupirs. Le malheur de l'état dont cette même absence de Tiran étoit aussi la cause, augmentoit encore mes peines. Je m'attendois à devenir esclave; plus je m'examinois, & plus je me trouvois innocente; je ne pouvois me reprocher que les obstacles que j'avois opposés par mes larmes & par mes prieres aux entrepriſes de son amour; enfin je me jettai dans les bras de la Sainte Vierge qui n'abandonne

pas

pas les malheureux, & j'entrai dans le Couvent de ſainte Claire, où je priai ſans ceſſe pour obtenir quelque conſolation pour l'Empereur mon pere & pour moi. Je ſuis à préſent la plus contente du monde, puiſque vous m'êtes renduë, vous que j'aime de tout mon cœur; & j'ai toute l'obligation poſſible à Tiran de ce qu'il ne vous a point oubliée, & de ce qu'il a fait pour vous; mais je vous conjure, ma chere ſœur, de m'apprendre en quoi je l'ai pû offenſer, & pourquoi il m'a quitté comme il a fait, moi qui l'aimois plus que ma propre vie, & qui n'ai jamais démenti les ſentimens que j'ai pour lui; croïez que je l'aime encore plus que je ne faiſois quand nous avons été ſéparés; mon amour eſt au comble, & je ne pourrai vivre longtems ſans le voir. Pour lors donnant un libre cours à ſes larmes & à ſes ſoupirs, elle donna le tems à la Reine de lui dire qu'elle ne la vouloit point affliger en lui diſant ce qui s'étoit paſſé, qu'elle étoit ſûre que cet aveu la feroit évanoüir, & mettroit tout le Palais en allarmes; qu'il valoit mieux remettre cette converſation au lendemain, qu'il lui devoit ſuffire de ſçavoir qu'elle n'avoit aucun tort, non plus que ſon Amant; qu'ils avoient été

trompés

trompés, & que jamais on n'avoit été plus aimé qu'elle l'étoit par Tiran, qui n'étoit pas un moment ſans penſer à elle, & ſans la déſirer, & qu'ainſi elle ne pouvoit mieux faire que d'avoir pour lui les plus tendres & les plus vifs ſentimens; les grandes actions qu'il a faites en Barbarie, le rendent encore plus digne de vous. Comptez ſur la parole que je vous donne, moi qui ne vous ai jamais manqué, que vous le verrez inceſſamment. Qu'avoit-il beſoin de revenir ici pour conquérir l'Empire Grec, ſi ce n'étoit pas par rapport à vous? Si il ne vous étoit pas fidéle, n'étoit-il pas le maître d'épouſer la fille du Roi de Tremecen, qui joignoit un grand Roïaume à la beauté, & qui l'auroit rendu maître de toute la Barbarie: vous jugerez vous-même du mérite de cette Princeſſe, car elle vient ici uniquement pour vous ſaluer, à cauſe des éloges que Tiran lui a faits de vous, & de la reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour elle: elle arrive pour ſe trouver à vos nôces; conſolez-vous donc, ſoïez tranquille, & que les chagrins n'alterent pas votre beauté; ſongez à paroître avec tous les dons que la nature vous a faits, aux yeux de Tiran & des Rois qui ſont à ſa ſuite,

avec

avec tant de Princes & de Chevaliers. La Princeſſe lui dit qu'elle vouloit ſuivre ſes conſeils, & qu'elle s'étoit trop ſouvent reproché de ne les avoir pas ſuivis. Elles paſſerent une partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. La Princeſſe éprouva une grande conſolation en retrouvant une auſſi bonne amie que la Reine de Fez.

Après le Conſeil que l'on avoit tenu ſur la réponſe que l'on devoit faire aux Ambaſſadeurs, où l'on avoit déterminé d'attendre les ordres de l'Empereur ; le brave Tiran ſe trouva au point qu'il déſiroit depuis ſi long-tems ; c'eſt-à-dire, qu'il avoit un prétexte valable pour aller voir celle qu'il aimoit plus que ſa propre vie ; & comme cette affaire étoit très-importante en elle-même, mais qu'elle l'intéreſſoit plus que les autres, il réſolut d'aller ſeul, & ſans qu'on en fût informé, à la Ville de Conſtantinople pour entretenir l'Empereur, & ſçavoir quel étoit ſon avis ſur une choſe d'où dépendoit le repos de l'Empire Grec ; auſſi-bien que l'heureux moment qui devoit le mettre dans les bras de ſa chere Princeſſe. Quand la nuit fut venuë, il parla au Roi de Fez. Il lui remit le Commandement du Camp ; & s'étant embarqué ſur une des Galeres,

il

il fit route vers Conſtantinople, qui n'étoit éloignée du Camp que de vingt milles. Il arriva dans le port à deux heures de nuit. Il débarqua ſeul & déguiſé, en ordonnant au Patron de ne point parler de lui. Quand il fut à la porte de la Ville, il dit à la Garde de lui ouvrir, qu'il appartenoit à Tiran, & qu'il venoit parler de ſa part à l'Empereur. On lui ouvrit, & il alla promtement au Palais. Ceux qu'il trouva à la porte lui dirent, qu'il étoit couché. Pour lors il alla à la chambre de la Reine de Fez, qu'il trouva en prieres dans un petit cabinet. Elle courut à lui, ſi-tôt qu'elle l'apperçut, le baiſa, l'embraſſa, & lui témoigna le plaiſir qu'elle avoit de le voir. Je ſuis bien obligée à Dieu, continua-t-elle, de ce qu'il a bien voulu exaucer mes prieres. Venez, Seigneur, qui méritez toute la gloire de ce monde, venez joüir de la récompenſe de vos peines, & goûter dans les bras de celle que vous aimez une ſatisfaction que vous méritez par tant de belles actions. Ne me contredites point à préſent. Si vous ne faites pas ce que je veux, je vous jure que je partirai ſans que rien m'en puiſſe empêcher. Tiran l'interrompit, & lui dit : Ma chere ſœur, je

vous

vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours obéï : je vous jure par l'Ordre de Chevalerie de faire à l'avenir tout ce que vous m'ordonnerez, quand même je devrois en mourir. Nous verrons bien-tôt, dit la Reine, ce que vous ſçavez faire ; car je vais vous ouvrir le champ, & je ne vous tiens pas pour Chevalier, ſi vous ne ſortez vainqueur du combat. Demeurez dans ce cabinet, continua-t-elle, je vais prier la Princeſſe de venir coucher avec moi. Auſſi-tôt elle le quitta, pour aller dans la chambre de la Princeſſe, qu'elle trouva prête à ſe mettre au lit, & qui lui demanda pourquoi elle venoit avec tant d'empreſſement. Elle lui répondit tout bas, qu'elle la prioit de lui faire le plaiſir de venir coucher avec elle, parce qu'elle avoit beaucoup de choſes à lui dire, & qu'il venoit d'arriver une Galere de la part de Tiran, dont il étoit ſorti un homme qu'elle avoit entretenu. La Princeſſe y conſentit ; car elles étoient alors dans l'habitude d'aller coucher ou chez l'une, ou chez l'autre, quand elles avoient quelque choſe à ſe dire. La Reine prit donc la Princeſſe ſous le bras, & la mena dans ſa chambre, qu'elles trouverent bien parfu-

mée, ſuivant l'ordre qu'elle en avoit donné en ſortant. La Princeſſe ſe coucha promtement, tant elle avoit envie de ſçavoir des nouvelles de Tiran, & les Demoiſelles l'aiderent à ſe déshabiller. Quand elle fut couchée, elles lui ſouhaiterent une bonne nuit, qui lui étoit préparée, ſans qu'elle en eût le moindre ſoupçon. Quand les Demoiſelles furent ſorties, la Reine ferma le verroüil en dedans, diſant à ſes Demoiſelles d'aller ſe coucher, qu'elle avoit quelques prieres à faire avant de s'endormir, & qu'elle n'avoit beſoin d'aucune d'elles. Elles rentrerent toutes dans leur chambre. Alors la Reine entra dans le cabinet, & dit au brave Tiran : Allons, Chevalier, mettez-vous en chemiſe, & faites votre devoir, votre ennemi vous attend. Point de diſcours, je n'en écoute aucun. Si vous ne m'obéïſſez maintenant, je jure foi de Reine, puiſque vous m'avez fait telle, que du reſte de vos jours vous ne vous trouverez en pareille occaſion. Tiran tranſporté de joïe, ſe voulut jetter à ſes pieds, & la remercia de tout ce qu'elle faiſoit pour lui ; mais la Reine l'interrompit, en lui diſant : Il n'eſt pas queſtion de paroles, il faut le mériter par des effets. Déshabillez-vous.

Le Chevalier le fut bien-tôt. Alors elle le conduiſit au lit de la Princeſſe, en lui diſant : Le voici celui après qui vous ſoupiriez depuis ſi long-tems, accordez-lui le prix de toutes ſes ſouffrances ; il eſt votre époux, vous ſçavez quels ſont ſes droits. Profitez du préſent, & laiſſez l'avenir aux ſoins de la Providence. Peut-être cette occaſion ne ſe retrouvera plus. Ah ! fauſſe ſœur, s'écria la Princeſſe, vous m'avez trahi ; mais je me confie en la vertu de mon Seigneur Tiran, elle réparera votre faute.

Ne croïez pas que Tiran perdît ſon tems pendant ce diſcours. Ses mains n'étoient pas oiſives. La Reine les laiſſa, & s'alla coucher ſur un lit de repos. Après qu'elle fut partie, la Princeſſe dit à Tiran, qui déja la ſerroit de près : Mon cher Tiran, ne diminuez point l'extrême plaiſir que me fait votre vûë, n'emploïez point vos forces contre une fille qui ne peut vous réſiſter. Quelle gloire trouverez-vous dans la défaite de celle qui vous eſt ſoumiſe, & qui vous adore ? Faites-moi donc part de votre force & de votre courage, pour que je puiſſe réſiſter. Eſt-ce par la violence que l'on témoigne ſon amour ? Seigneur, je vous conjure par votre ver-

tu, par la nobleſſe de vos ſentimens, de m'accorder ce que je vous demande. Aïez pitié d'une fille qui ſe trouve ſans ſecours. Cruel & faux Chevalier, je vais crier, ajoutoit-elle, comptez que je vais crier. Eh quoi ! Vous n'avez aucune pitié de moi ? Vous m'aimez, & vous me faites ſouffrir ? Non, vous n'êtes plus ce Tiran dont j'ai tant déſiré le retour, qui devoit faire mon bonheur, & qui ſe déclare mon ennemi. Pendant ce diſcours, les forces & la réſiſtance de la Princeſſe s'affoibliſſoient, & le Chevalier ſe trouva vainqueur. Elle demeura ſans ſentiment ; & comme elle ne revenoit point, Tiran ſe leva fort effraïé, croïant l'avoir tuée. Il appella la Reine, & ils lui jetterent au viſage une bouteille d'eau-roſe. La Princeſſe ouvrit les yeux, en pouſſant un grand ſoupir, & dit : Ah, Tiran ! je vois à préſent que ce n'eſt pas moi que vous aimez, ce n'eſt que votre ſatisfaction. Si ce ſont-là des témoignages d'amour, faut-il les donner avec tant de violence & de barbarie ? Eh quoi ! un plaiſir ſi court, vous a-t-il fait oublier votre vertu ? Encore ſi vous aviez attendu le jour de notre Mariage ! mais vous n'avez pas eu plus d'égard à ce que vous deviez à votre Princeſſe,

ceſſe, qu'à ce que vous vous deviez à vous-même. Ce jour fera le malheur du reſte de ma vie. Vous faites bien la dolente, lui dit la Reine en riant, comme ſi l'on ne ſçavoit pas que jamais armes de Chevalier ne bleſſerent Pucelle à mort. Que Dieu m'envoïe le mal dont vous vous plaignez. Si vous n'en êtes guérie demain matin, je conſens à mourir de la même mort. La Princeſſe ſans répondre à ces folies, continuoit à ſe plaindre, Tiran ſe remit à ſes côtés, & la Reine retourna ſur ſon lit. Le Chevalier vint bien-tôt à bout d'appaiſer la Princeſſe. Ils ſe rendirent un compte mutuel de ce qu'ils avoient ſouffert pendant la longue abſence qui les avoit ſeparés; mais la douceur qu'ils goûtoient à ſe trouver réünis, leur fit ſouvent perdre de vûë leurs ſouffrances paſſées.

La Reine voïant que le jour approchoit, penſa aux précautions qui n'occupent gueres les Amans. Elle ſe leva, & vint leur ſouhaiter le bon jour après une nuit qui avoit été ſi bonne. Ils badinoient enſemble, & paroiſſoient fort contens l'un de l'autre. La Reine dit à Tiran: Souverain de l'Empire Grec, il eſt tems de vous lever, voilà le jour qui paroît, il faut ſortir, ſans que perſonne vous apperçoive.

Tiran eût voulu que cette nuit n'eût point eu de fin. Il supplia la Princesse, en la baisant mille fois, de lui vouloir pardonner. La Princesse lui répondit : Mon cher Tiran, l'amour me force à vous pardonner, pourvû que vous soïez bien-tôt de retour ; car je ne puis vivre sans vous, sur tout à présent que je sçai ce que c'est que l'amour ; & puisque vous m'avez vaincuë par la force, ne me refusez point le secours que vous demande celle qui n'a plus rien à elle, & qui est à vous toute entiere. Tiran lui répondit : Vous êtes le bonheur de ma vie ; & puisque vous me pardonnez ce qui s'est passé, c'est ajoûter des faveurs à celles que je viens d'obtenir. Tout ce que je désire au monde, c'est de vivre dans les bras de V. M. Vous en jugerez par la façon promte dont la Guerre va se terminer, afin que celui qui vous est attaché, ne soit occupé que de votre amour. Après les plus tendres baisers, ils se separerent. La Reine le prit par la main, & le fit descendre dans le jardin par une fausse porte. Il lui voulut baiser les mains ; mais elle l'en empêcha, & lui dit : Eh bien, votre maîtresse me paroît bien contente ; vous voïez qu'elle n'a pas tenu sa colere. Vous repentez-

vous

vous d'avoir ſuivi mes conſeils ? Adieu, Seigneur, retirez-vous. Que l'on ne vous voïe pas ici. Il l'embraſſa ; & après les plus tendres proteſtations de reconnoiſſance, ils ſe ſeparerent.

Tiran alla chez Hyppolite, & la Reine vint ſe mettre auprès de la Princeſſe à la place de Tiran. Elles dormirent juſques au grand jour. La joïe d'Hyppolite fut extrême, en voïant ſon cher Maître ; il ſe jetta à ſes pieds pour les baiſer ; mais le brave Tiran ne le voulut pas permettre, & l'embraſſa. Ils ſe firent l'un à l'autre beaucoup de careſſes. Tiran l'envoïa au Palais annoncer à l'Empereur qu'il étoit arrivé, & qu'il voudroit l'entretenir en particulier. Hyppolite s'acquita de ſa commiſſion. L'Empereur charmé de ſon arrivée, lui manda qu'il étoit le maître de venir comme il le voudroit. Mais comme il imaginoit qu'il n'étoit pas venu ſans en avoir des raiſons importantes, il le fit prier de venir ſur le champ. Hyppolite vint promtement avertir Tiran, & les deux parens arriverent enſemble déguiſés au Palais. Ils trouverent l'Empereur qui finiſſoit ſon habillement, & qui l'embraſſa, ſans lui donner le tems de ſe jetter à ſes pieds, comme il en avoit envie. Enſuite il le fit

passer dans une autre chambre; & quand il fut assis à ses côtés, le souvenir de ses malheurs passés, & la joïe de son bonheur présent, lui firent répandre une grande quantité de larmes. Quand elles furent un peu sechées, avec une gravité digne de lui, il lui dit : Mon fils, & mon brave Général, la joïe que me cause le plaisir de vous revoir, est extrême. Les services que vous m'avez rendus, & ceux que je ne puis attendre que de vous seul, me font croire que, puisque vous avez quitté le Camp sans m'en avertir, vous avez d'importantes raisons pour en agir ainsi, & quelque chose à me communiquer. Je laisse donc pour une autre fois toutes les questions que j'aurois à vous faire, & toutes les marques d'amitié que j'aurois à vous donner, pour ne vous demander que le sujet de votre venuë. Tican lui apprit aussi-tôt le détail de l'Ambassade du Soudan, & du Grand Turc, sur laquelle il avoüoit qu'il n'avoit jamais osé décider, ni rendre de réponse, sans l'ordre exprès de S. M. Aïez donc la bonté, Seigneur, continua-t-il, d'examiner cette grande affaire dans votre Conseil, & de décider sur le parti que vous voulez prendre, afin que je ne me trouve chargé de

rien,

rien. L'Empereur lui répondit : Mon brave Général, & mon fils, j'ai tant de confiance en vous, que tout ce que vous ferez, ſera bien fait ; mais puiſque vous le voulez ainſi, je vais faire aſſembler mon Conſeil, afin que vous puiſſiez retourner promtement au Camp. Tiran prit congé de l'Empereur pour aller faire la révérence aux Princeſſes. Il les trouva toutes chez la Reine de Fez, où l'Impératrice s'étoit renduë ; parce que Carméſine diſoit qu'elle étoit incommodée. L'Impératrice fit beaucoup d'accüeil à Tiran, parce qu'elle en avoit beſoin ; & la Princeſſe affecta plus de froideur, pour cacher ce qui s'étoit paſſé. Ils s'entretinrent de pluſieurs choſes. La Princeſſe demanda à Tiran, s'il étoit vrai que la Reine d'Ethiopie vînt à Conſtantinople, & s'il n'en avoit aucune nouvelle. Tiran lui répondit, qu'il avoit reçu depuis trois jours une Lettre du Roi Eſcariano, qui lui mandoit qu'il ſeroit dans quinze jours au plus tard à Conſtantinople, & qu'il lui demandoit en graces de ne point donner la Bataille aux Turcs avant ſon arrivée. La Princeſſe témoigna l'envie qu'elle avoit de voir cette belle Reine. Tiran l'aſſura qu'après elle, on ne pouvoit rien voir de plus beau

&

& de plus aimable ; que de ſon côté elle avoit la plus grande impatience de la voir, & que le long voïage dont elle avoit voulu eſſuïer la fatigue, en étoit une preuve.

Ils s'entretenoient ainſi quand la triſte Ducheſſe de Macédoine entra dans la chambre. Elle étoit vêtuë en Religieuſe ; car elle en avoit pris l'habit, & s'étoit jettée dans un Couvent pour n'en ſortir que le bienheureux jour auquel elle pourroit revoir ſon cher Diofébo. Elle ſe jetta aux pieds de Tiran, en lui diſant avec un torrent de larmes : Toutes les Veuves vous parlent par ma voix, Seigneur, conſolez-nous ; aïez pitié de la douleur où nous ſommes, attendriſſez avec moi par nos cris le cœur de ce Grand Général, qui ſeul, après Dieu, peut terminer nos malheurs. Le Duc de Macédoine eſt dans l'eſclavage, vous devez rougir de le ſçavoir dans une telle ſituation. Vengez, Seigneur, une offenſe qui vous regarde. Tiran releva la Ducheſſe & l'embraſſa, en lui diſant qu'il n'avoit jamais oublié Diofébo ; mais qu'il n'avoit pu juſqu'ici faire autrement ; qu'il la prioit de ſe conſoler, parce qu'il lui promettoit ſur l'Ordre de Chevalerie, avec l'aide de Dieu, de lui rendre libres, avant qu'il

fût un mois, le Duc de Macédoine, & tous les autres Prisonniers. La Duchesse un peu consolée par ces paroles, l'embrassa de nouveau; & quand ils furent assis, ils s'entretinrent réciproquement de leurs malheurs.

Pendant que le brave Tiran étoit avec les Dames, l'Empereur tenoit son Conseil. Il rendit compte de l'Ambassade du grand Turc & du Soudan. Ces bonnes nouvelles firent un grand plaisir à toute l'Assemblée. Les uns disoient que Tiran devoit les attaquer, & qu'il avoit un si grand nombre de troupes, qu'il n'en reviendroit pas un seul, & que jamais aucun Turc ne penseroit à les venir attaquer; les autres, qu'il ne falloit pas donner la bataille, dans la crainte d'exposer inutilement tant de braves gens & de bons Chevaliers, d'autant que les Turcs pourroient se battre en désespérés; mais qu'il étoit plus sûr de les faire tous esclaves, ce qu'ils aimeroient mieux que de mourir de faim. Quelques-uns vouloient que l'on fît la Paix, & qu'on les laissât aller, en gardant seulement le Soudan, le Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs en ôtages, jusques à ce qu'ils eussent remis toutes les Places & les Prisonniers; que cet

avis

avis étoit préférable aux autres, parce que s'ils périssoient au combat dans leurs Païs, on éleveroit d'autres Princes sur le Trône, qui se croiroient obligés de venger ceux-ci, & de faire une Guerre qui seroit encore plus cruelle, & dont on ne verroit jamais la fin. Après tous ces différens avis, on résolut enfin pour assurer une vieillesse tranquille à l'Empereur, & pour réparer les maux que ses Sujets avoient soufferts, aussi-bien que pour recouvrer l'Empire, de faire la Paix aux conditions que le Turc & le Soudan se rendissent prisonniers, sans espérance d'obtenir jamais la liberté, & que tous les Turcs s'en allassent à pied & sans armes. L'Empereur approuva cet avis. Le Conseil se sépara. Ce Prince passa chez l'Impératrice, où il trouva le brave Tiran qu'il fit asseoir auprès de lui pour lui faire sçavoir ses intentions; il lui dit le résultat du Conseil, l'assura qu'il s'en rapportoit à lui pour l'exécution, & convint cependant de ne faire que ce qu'il lui conseilleroit. Tiran l'instruisit alors du Conseil qu'il avoit tenu dans son Camp, & que l'avis qu'il préféroit étoit celui qui l'avoit emporté sur les autres. Je crois donc, ajouta-t-il, que Dieu veut que nous suivions la

pluralité

pluralité des voix. L'Empereur le pria de retourner promtement au Camp pour donner la réponſe aux Ambaſſadeurs. Ce qui lui fit prendre ſur le champ congé de lui, & des Princeſſes qui le prierent de travailler le plutôt qu'il le pourroit à délivrer l'Empire de ſes Ennemis. La Reine de Fez le ſuivit juſques à la porte de la chambre pour lui dire de venir chez elle par la porte du jardin d'abord que la nuit ſeroit venuë, & qu'il s'entretiendroit avec la Princeſſe. Tiran l'aſſura qu'il obéïroit à un ordre auſſi agréable. Il attendit chez Hyppolite & ſe déguiſa; il paſſa par le jardin, & arriva dans la chambre de l'aimable Reine, qu'il trouva avec la Princeſſe qui l'attendoit, & qui lui fit toutes les careſſes imaginables. Ils paſſerent tous les trois dans la garde-robe de la Reine, où ces Amans ſe dirent les choſes les plus tendres juſques à ce que l'heure de ſe coucher fût venuë. La Reine ſe mit au lit, & dit à ſes femmes de ſe retirer. Après cela elle ſe releva, & donna ſa place au brave Tiran, qui fut reçu de la Princeſſe avec plus d'amour que la nuit précédente. Tiran ne lui laiſſa pas fermer l'œil de toute la nuit. Quand le jour approcha, il dit à la Princeſſe: Mon bien, ma vie, il faut que je

vous

vous quitte ; car j'ai promis à l'Empereur d'être au lever du ſoleil dans mon Camp. Je voudrois, lui dit la Princeſſe, que jamais vous ne fuſſiez ſéparé de moi ; pour une peine que je ſentois, j'en vais éprouver mille ; il m'eſt impoſſible de vivre ſans vous : ſi vous voulez m'empêcher de mourir, revenez promtement, mon cher Tiran, le ſalut de l'Empire & la liberté me peuvent ſeuls faire conſentir à votre départ. Tiran ſe leva, s'habilla promtement, & partit après le plus tendre des baiſers mêlé des larmes de la Princeſſe. Paſſant par le jardin, il ſe rendit chez Hyppolite qui ſe leva ſur le champ, & le conduiſit à la porte de la Ville pour la lui faire ouvrir. Tiran s'embarqua, ſortit du Port ſans faire de bruit, & ſe trouva dans ſon Camp une heure après le lever du ſoleil. Les Rois de Sicile & de Fez ſçachant ſon arrivée, furent au-devant de lui avec beaucoup de troupes, & le conduiſirent en grande pompe à ſon ſuperbe Pavillon. Ils paſſerent le jour dans la joïe & dans les plaiſirs. Tout ce qu'il leur apprit de la réſolution de l'Empereur ne les diminua point.

Le lendemain matin le généreux Tiran, les Rois, & les grands Seigneurs de ſon Armée

Armée s'étant aſſemblés dans ſon Pavillon, entendirent la Meſſe, après laquelle on fit avertir les Ambaſſadeurs de venir recevoir leur réponſe. Lorſqu'ils furent entrés dans le Conſeil avec les honneurs dus à leur rang : Seigneurs, leur dit Tiran, vous ſçavez que la lenteur à réſoudre, & la promtitude à exécuter, ſont deux qualités également requiſes dans ceux qui commandent ; ainſi vous ne ſerez point ſurpris du tems que nous avons pris pour déliberer ſur vos propoſitions : Je n'ai pas cru que dans une affaire qui intéreſſe l'Empereur que nous ſervons, il nous fût permis de rien conclure ſans avoir pris ſes ordres. Il eſt touché de l'état auquel vous êtes réduits ; car vous n'ignorez pas que votre vie eſt en ſes mains, & que nous ſommes les maîtres de faire tout ce que nous voudrons de vous ; il eſt très-aſſuré de la cruauté que vous auriez exercée ſur lui & ſur ſes Sujets, ſi la fortune eût ſecondé vos projets ; mais afin que vous aïez des preuves de ſa douceur & de ſa bonté, il conſent à vous donner la vie, à condition que le Soudan & le grand Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs de votre Camp ſeront ſes Priſonniers juſques à ce qu'on lui ait remis toutes les Places de

ſon

ſon Empire, comme vous l'avez offert, & qu'on lui ait amené généralement tous les Chrétiens que vous avez dans vos Païs. L'Empereur veut donc bien donner la liberté aux Maures, mais ils s'en iront à pied & ſans armes ; en ce cas il accorde la Paix au Soudan & au grand Turc pour cent & un an, & promet de le ſecourir contre les Maures, mais non contre les Chrétiens. Si vous n'acceptez pas la grace qu'il vous accorde, n'attendez que la mort ; & je jure par l'ordre de Chevalerie que j'ai reçu, de ne faire grace à aucun de vous. Les Ambaſſadeurs remercierent beaucoup Tiran de la réponſe qu'il leur faiſoit, & lui demanderent trois jours pour lui rendre une réponſe dont il ſeroit content. Tiran conſentit à leur demande ; ils prirent congé de lui, & monterent à cheval fort contens de ce qu'ils avoient obtenu ; car ils s'attendoient à n'avoir point de quartier. Ils arriverent à leur Camp, & rendirent compte au grand Turc & au Soudan, de la favorable réponſe que leur avoit rendu Tiran : ils en furent très-contens ; ils leur firent auſſi le détail de la magnificence, & de la nombreuſe Armée des Chrétiens, de la belle Cavalerie qu'il avoit à ſes ordres, & des honneurs qu'on

qu'on leur avoit rendus. Tous les Maures qui trembloient au récit qu'on leur avoit fait de Tiran, furent consolés en apprenant le bon parti qu'il vouloit bien leur faire. Le lendemain matin ils tinrent Conseil. Il y fut résolu d'accepter les propositions de Tiran, & de lui faire sçavoir que l'on feroit tout ce qu'il ordonneroit. Les Ambassadeurs revinrent donc encore une fois à son Camp. Ils y furent d'autant mieux reçus, que les vainqueurs comme les vaincus désiroient également la Paix. Lorsque Tiran eut appris qu'ils se soumettoient à lui, il leur répondit : Quand le grand Turc, le Soudan, les autres Rois, & les grands Seigneurs de votre Armée se seront rendus à moi, je donnerai passage à vos troupes, vous promettant de ne leur faire aucun mal, & de les laisser en pleine liberté. Les Ambassadeurs retournerent encore porter cette réponse, & tous ceux qui devoient demeurer pour ôtages, monterent à cheval au nombre de vingt-deux, dont les noms seroient trop longs à rapporter. La faim dont ils commençoient à ressentir les horreurs dans leur Camp, leur fit hâter leur marche vers un lieu où regnoit l'abondance. Tiran les fit recevoir avec tous les honneurs qu'ils auroient pû

attendre de leurs propres Sujets, & les conduisit en arrivant à un grand repas qui fut servi avec autant de magnificence que s'il eût été dans une Ville. Après le repas il s'embarqua avec eux sur deux Galeres, & se rendit à Constantinople.

Lorsque l'Empereur apprit que son Général arrivoit avec les Prisonniers, il fut au comble de sa joïe, & manda à l'Impératrice & à la Princesse de se préparer pour recevoir Tiran qui leur amenoit le Soudan, le grand Turc, & vingt autres Prisonniers considérables. La Princesse fut transportée en apprenant le dégré de la gloire de son Amant, peu s'en fallut qu'elle ne perdît connoissance : Elle se para de ce qu'elle avoit de plus magnifique, en imaginant qu'elle alloit paroître devant une aussi superbe Assemblée. L'Empereur ordonna à Hyppolite de faire tendre la grande Place qui étoit devant le Palais, des plus belles tapisseries, de la couvrir de draps de couleur, & de faire dresser à l'une des extrémités de cette même Place un échaffaut très-élevé, orné des draps d'or les plus magnifiques, auprès duquel il en feroit élever un autre plus bas & couvert seulement d'étoffes de soïe. Au pied de ces échaffauts, il voulut qu'on en élevât un troisiéme,

me, ſur lequel devoit être placé un buffet garni de vaſes d'or & d'argent en grand nombre. Tout cela fut promtement exécuté. Au bruit de l'arrivée de Tiran, tout le peuple ſortit en foule ſur le Port & dans les ruës; tout retentiſſoit des loüanges de Tiran, & des actions de graces que l'on rendoit au Ciel. Tiran ne voulut point ſortir de ſa Galere que l'Empereur ne lui eût envoïé Hyppolite accompagné de pluſieurs Chevaliers qui lui dit: Monſeigneur, l'Empereur vous prie de vouloir bien débarquer. Tiran lui répondit qu'il étoit diſpoſé à exécuter ſes ordres, & les Galeres s'étant approchées de terre, il ſortit avec tous ſes Priſonniers. Il fut reçû ſur le bord de la mer par tous les Magiſtrats de la Ville: Ils allerent enſemble au Palais ſuivis d'une foule innombrable. Quand ils furent dans la grande Place, ils apperçurent l'Empereur ſur le plus haut de ſon échaffaut aſſis dans la Chaire impériale, l'Impératrice à ſa gauche, & la Princeſſe à ſa droite, mais un peu plus bas, pour montrer qu'elle devoit ſucceder à l'Empire. Son habit étoit de damas jaune, dont les fleurs étoient tracées délicatement avec des rubis, des diamans, des ſaphirs, & des émeraudes, qui jettoient un éclat prodigieux,

digieux ; au bas de ſa juppe il y avoit un grand bordé rempli des plus groſſes perles d'Orient avec des fleurs & des feüilles formées par des pierres de couleur diſpoſées avec un art admirable. Sa tête n'étoit ornée que par ſes beaux cheveux épars & bien frisés, qui couvroient ſes épaules ; ils étoient ſéparés par une agraffe formée d'un ſeul diamant en Table ſi grand, & qui jettoit un ſi grand feu, que les yeux ne pouvoient en ſoutenir l'éclat : Elle avoit un collier de très-groſſes perles, duquel il pendoit un rubis de la plus belle & de la plus vive couleur. Sa robe étoit ouverte, & laiſſoit voir un corcet de velours noir brodé de perles, qui marquoit la fineſſe de ſa taille, & laiſſoit imaginer la forme de ſa gorge. Tiran & tous les Priſonniers mirent le genou à terre d'abord qu'ils apperçurent l'Empereur; après quoi ils marcherent à lui. Quand ils furent au haut de l'échaffaut, il lui firent une profonde révérence. Tiran voulut lui baiſer les pieds, mais il ne put que lui baiſer la main, car l'Empereur le releva, & lui donna un baiſer ſur la bouche. Tous les autres lui baiſerent les pieds ; il les reçut avec douceur & politeſſe, & les envoïa ſe placer ſur l'autre échaffaut. Auſſi-tôt après

les

les tables furent dreſſées, & chacun ſe plaça ſuivant ſon rang. L'Empereur fit mettre Tiran à ſa table & vis-à-vis la Princeſſe avec la Reine de Eez ; ils étoient cinq, & chacun avoit ſon plat & ſon Ecuïer tranchant. Hyppolite leur ſervoit de Maître-d'Hôtel. Les Priſonniers quoiqu'infidéles, furent ſervis avec honneur & diſtinction. La magnificence du repas les étonna, & ils convinrent que les Chrétiens étoient plus habiles que les Maures dans l'art des repas. Après le dîner Tiran demanda à l'Empereur la permiſſion d'aller au Camp des Maures, afin de les renvoïer en Turquie. Après avoir ſalué les Princeſſes il monta ſur les Galeres, & vogua vers la Flotte qui étoit moüillée vis-à-vis le Camp des Maures. L'Amiral le reçut avec de grands cris & au ſon des trompettes & des clairons. Il vint recevoir ſes ordres. Tiran lui ordonna de mettre tous ſes Vaiſſeaux le plus près de terre qu'il le pourroit, afin d'embarquer les Maures, & de les paſſer en Turquie. Après cela il envoïa un Chevalier du Soudan, qu'il avoit amené avec lui, pour dire à toutes les troupes qu'elles pouvoient s'embarquer ſans rien craindre. Les Maures qui n'avoient point de plus grands dé-

ſirs, & qui mouroient de faim, obéïrent très-promtement, & laiſſerent leurs armes, leurs chevaux, & leur Camp tendu. Quand les Vaiſſeaux furent chargés, ils les mirent de l'autre côté du bras de S. George, ce qui fut bien-tôt fait, car le paſſage eſt étroit. L'on peut juger de leur nombre, en diſant que plus de quatre cens Bâtimens de toute eſpece furent obligés de faire trois voïages pour les tranſporter. Les troupes du Camp de Tiran apprenant le départ des Maures, accoururent pour avoir part au butin, & ceux de la Flotte n'aïant plus perſonne à tranſporter, y coururent auſſi de leur côté. Ils arriverent en même-tems, & l'on peut dire que c'étoit le Camp le plus riche qui eût jamais été; car les Maures avoient eux-mêmes pillé tout l'Empire Grec, & tous ſes tréſors s'y trouvoient raſſemblés, de façon que les troupes devinrent riches à jamais. Après ce pillage Tiran ordonna à ſes troupes de retourner à leur Camp. Les Rois de Sicile & de Fez furent les ſeuls qui vinrent à la Ville pour ſaluer l'Empereur. Les Vaiſſeaux rentrerent dans le Port.

Après le dîner l'Empereur ordonna à Hyppolite de mener les Priſonniers dans les

les hautes tours du Palais préparées pour les recevoir : Il alla ſur leur échaffaut leur dire de le ſuivre ; ils lui obéïrent après avoir ſalué l'Empereur. Le Soudan & le grand Turc furent placés dans une chambre très-ornée. Hyppolite ajouta à ce bon traitement des excuſes de la part de l'Empereur, de ce qu'ils n'étoient pas encore mieux traités. Ils répondirent qu'ils étoient touchés des attentions que l'on avoit pour eux, & qu'ils le prioient de l'aſſurer qu'ils n'en ſeroient point ingrats, quand ils auroient recouvré leur liberté, que pour lors ils lui donneroient des preuves d'attachement & de reconnoiſſance. On eut les mêmes attentions pour les autres Priſonniers ; aucun ne manqua de rien. L'on poſa de bonnes gardes aux tours. L'Empereur revint au Palais avec les Dames, après avoir ordonné qu'on laiſsât les choſes dans la Place telles qu'elles étoient ; car Tiran lui avoit mandé que les Rois de Sicile & de Fez venoient pour le voir. Il ordonna à ſon grand Sénéchal d'avoir beaucoup de différens oiſeaux, & tout ce qu'il falloit pour leur faire bonne chere. Il chargea en même-tems Hyppolite de pourvoir à leurs logemens, ce dont il s'acquitta à merveille.

Fort peu de jours après on vint dire à l'Empereur que Tiran & les deux Rois étoient arrêtés à une lieuë de la Ville. Il envoïa Hyppolite pour les recevoir avec tous les Magiſtrats, & les Chevaliers qui ſe trouvoient alors dans la Ville. Pour lui, ſuivi de quelques perſonnes, il fut les attendre à la porte, pendant que l'Impératrice & la Princeſſe, avec la Reine de Fez ſuivies de toutes leurs Dames parées magnifiquement, deſcendirent dans la Place pour leur faire plus d'honneur, & leur témoigner le plaiſir qu'elles avoient de les voir. L'Empereur prit avec ſes nouveaux Hôtes le chemin de ſon Palais; mais quand il fut prêt d'y arriver, il tourna ſon cheval, & monta ſur ſon échaffaut impérial. Tiran & les Rois mirent pied à terre, & trouverent les Dames qui les ſaluerent, & les embraſſerent. Après cela le Roi de Sicile donnant la main à l'Impératrice, celui de Fez à la Princeſſe, & Tiran à la Reine de Fez, ils marcherent doucement ſuivis de tous les Chevaliers qui menoient chacun une Dame, & monterent à l'échaffaut, ſur lequel le vieil Empereur étoit aſſis; il les fit placer chacune ſuivant ſon rang. Ils demeurerent quelque tems à s'entretenir. Les nouveaux Hôtes étoient

dans

dans l'admiration de la beauté des Dames, & ſur tout de celle de la Princeſſe. On avertit l'Empereur que le dîner étoit ſervi. Il fit placer le Roi de Sicile entre l'Impératrice & la Princeſſe, & la Reine de Fez entre lui & le Roi ſon mari. Jamais, quelques prieres qu'on lui en fît, Tiran ne voulut ſe mettre à table ; mais il leur ſervit de Maître-d'Hôtel. Les Barons & les Chevaliers furent placés ſur un autre échaffaut ; on les ſervit magnifiquement. Les concerts d'inſtrumens rendirent le dîner charmant. Après que l'on eut ôté les tables, on commença de très-belles danſes. Le Roi de Sicile prit l'Impératrice, & quoiqu'elle eût été bien long-tems ſans danſer, elle s'en acquitta à merveille ; car dans ſon tems elle avoit été très-bonne danſeuſe. Tout le peuple étoit témoin de cette Fête. Les plaiſirs & les danſes regnoient auſſi dans la Ville. La joïe que donnoit la Paix, avoit fait exécuter ſans peine les ordres que l'Empereur avoit donnés. Les Fêtes durerent huit jours. On alloit le matin à l'Egliſe, où l'on faiſoit des Proceſſions & des Offices ſolemnels. Après le dîner on danſoit ; après la danſe on ſoupoit dans le même ordre aux lumieres ; après quoi on ſe retiroit pour s'aller repoſer.

reposer. Tiran ne quitta pas un moment le Roi de Sicile, il en étoit convenu avec la Princesse ; cependant il s'entretenoit souvent avec elle, & la pressoit de terminer son mariage, afin de pouvoir sans crainte satisfaire leurs désirs. Elle l'assura qu'elle en avoit plus d'envie que lui par amour & par Religion ; elle lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit, & lui dit que l'Empire Grec étoit à lui, & qu'elle ne doutoit pas que l'Empereur, qui n'en pouvoit plus soutenir le poids, ne le lui remît incessamment en consentant à leur mariage. Tiran l'assura qu'il ne désiroit en aucune façon d'avoir l'Empire, mais qu'il vouloit seulement que l'Empereur le regardât comme son fils & comme l'esclave de sa fille. La Princesse attendrie de ce discours, répandit quelques larmes, lui jetta les bras au col, le baisa plusieurs fois, & lui dit que jamais il n'y avoit eu sur la terre d'homme aussi accompli que lui ; elle fit ensuite des vœux pour que le Seigneur le garantît de tous les dangers, & le laissât long-tems en possession d'un Empire qu'il avoit conquis, & d'une Princesse qui ne désiroit au monde que de vivre avec lui. Après ces tendres assurances ils se séparerent.

Tiran

Tiran paſſa la nuit qui ſuivit leur converſation, dans l'agitation de ces tendres idées, & déſirant beaucoup de voir paroître le jour ; il vint enfin, & quand on put le voir il alla chez l'Empereur, auquel il dit : V. M. ſe ſouvient de la promeſſe que lui ont faite le grand Turc & le Soudan, de lui rendre toutes les Terres de ſon Empire. Si vous me le permettez, j'irai faire exécuter le Traité, & ſi il en eſt beſoin, j'emploïerai la force pour y joindre tout ce que poſſedoit Juſtinian votre prédéceſſeur. L'Empereur lui répondit qu'il voïoit avec plaiſir le zele & l'ardeur avec leſquels il vouloit étendre les bornes de ſon Empire, & que les grands & ſignalés ſervices qu'il lui avoit rendus, le mettoient hors d'état de s'acquitter envers lui, quand même il lui donneroit ſes Etats. Cependant, ajouta-t-il, je veux vous les donner à vous & aux vôtres, avec la Princeſſe Carméſine, ſi vous y conſentez. Mon âge ne me permet plus de gouverner, encore moins de défendre l'Empire ; tout ce que je connois en vous me prouve combien vous en êtes digne ; je vous regarde comme mon fils, & je vous conjure de ne pas refuſer ce que je vous offre.

Tiran pénétré de ces paroles, ſe jetta à ſes

ſes pieds, & lui dit : Monſeigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc, qui n'eſt que votre humble ſerviteur, conſente que V. M. ſe dépoüille de ſon Empire en ſa faveur. Mais ſi vous avez la bonté de m'accorder la Princeſſe, c'eſt une grace préférable à dix Empires, & qu'en ſervant V. M. toute ma vie, je n'aurai pas aſſez mérité. L'Empereur touché, le releva, le baiſa ſur la bouche, & le mena chez la belle Princeſſe, qu'il trouva dans ſa chambre aſſiſe, comme à ſon ordinaire, ſur un petit lit, qui cherchoit avec ſes Dames à amuſer le Roi de Sicile. Il s'aſſit à ſes côtés, la mettant à ſa droite, & Tiran à ſa gauche, aïant le Roi de Sicile en face ; & ſe tournant vers la Princeſſe, il lui dit : Vous ſçavez, ma fille, quels ſont les importans ſervices que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préſervés. Je n'ai rien au monde de plus cher que vous. J'ai réſolu de vous donner à lui ; acceptez-le pour époux ; ſoïez le prix des ſervices qu'il nous a rendus. Ma fille, il ſera votre bonheur, & celui d'un pere qui vous aime pardeſſus toutes choſes. La Princeſſe cachant avec peine la joïe qui brilloit dans ſes yeux, lui répondit, qu'elle étoit pénétrée des grandes

grandes obligations que tout l'Empire avoit à Tiran ; qu'elle ne se flattoit point d'en pouvoir être un digne prix ; mais que s'il vouloit s'en contenter, & la recevoir, non pour son épouse, mais pour son Esclave, elle étoit prête d'obéir. L'Empereur fit appeller sur le champ le Patriarche pour les fiancer. On peut juger de la joïe dont ils étoient remplis. A peine se pouvoient-ils parler. Le Patriarche arriva : la cérémonie se fit en présence de tout le monde. Aussi-tôt les Fêtes commencerent dans le Palais, & dans toute la Ville. On ne peut décrire ni leur magnificence, ni les transports de joïe qui éclatoient de toutes parts. Les Fêtes durerent huit jours. L'Empereur fit publier par toute la Ville, que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour son fils, & pour Empereur. Il lui fit prêter le serment en cette qualité par tous les Ordres de la Ville. Pour lors Tiran prit le nom de César, & le peuple applaudit par mille cris de joïe à tout ce que l'Empereur fit en sa faveur.

Tiran aïant été reconnu pour César, l'Empereur se retira dans son Palais, suivi de toutes les Dames, des Rois, des Chevaliers, & du nouveau César, qui voïoit avec chagrin les circonstances qui l'obligeoient à se séparer de ce qu'il aimoit,

moit, & qui retardoient la fin d'un Mariage qu'il désiroit avec tant d'ardeur. Il auroit voulu partir promtement, afin de mettre l'Empereur en possession de l'Empire Grec. D'un autre côté il ne pouvoit se résoudre à quitter la Princesse. L'incertitude des événemens de la Guerre, qui souvent ne permet pas d'exécuter tout ce que l'on se propose, le tourmentoit encore; il avoit eu nouvelle que le grand Roi Escariano avec son Armée innombrable, étoit déja sur les * frontieres de la Gréce, & qu'il n'étoit plus qu'à dix journées de Constantinople. Toutes ces circonstances l'engagerent à aller au-devant de lui, pour l'empêcher de venir saluer l'Empereur; ce qui lui feroit perdre un tems considérable, par la façon dont il voudroit le recevoir, aimant mieux emploïer ce tems à soumettre l'Empire. Il prit donc congé de l'Empereur, des Princesses, & des Dames, avec les Rois & les Chevaliers. Tiran fit écrire pendant la nuit des Lettres de créance au Grand Turc & au Soudan, qui ordonnoient à tous les Com-

* L'Espagnol dit le Pays des *Pinchenays*, on ne peut trop deviner ce qu'il entend par-là; mais la Géographie de l'Auteur est souvent de la même nature que sa Chronologie.

mandans

mandans de mettre les Places entre les mains de Tiran nouveau César de l'Empire de Gréce, & de faire tout ce que leur diroit le Prince de Sis Chevalier Maure qu'il emmenoit avec lui. Après avoir pris ces précautions, il partit pour se rendre à son Camp, suivi des Rois & d'un grand nombre de Chevaliers. D'abord qu'il y fut arrivé, il fit sonner les trompettes pour décamper le lendemain. Toutes les troupes se préparerent, & marcherent à la rencontre du Roi Escariano, auquel le nouveau César écrivit en même-tems pour le prier de l'attendre, où sa Lettre se trouveroit. Voici ce qu'il lui mandoit.

Au Grand Roi, & notre cher Frere d'Armes le Roi de Tunis, Prince de Tremecen, & Souverain de toute l'Ethiopie.

Tiran le Blanc de la Roche-Salée, César, Général & Successeur de l'Empire Grec. A notre cher Frere & Compagnon d'Armes le Roi Escariano, Salut. Remplis de la joïe de vous revoir tout autant que si nous vous devions la victoire, & désirant de vous recevoir comme il convient à un Prince tel que vous, nous vous prions de vouloir bien arrêter votre Armée,

mée, & fixer votre Cour dans le lieu où cette Lettre vous trouvera ; puiſque nous avons eu tout l'avantage que nous pouvions eſpérer ſur les Infidéles, remettant au plaiſir de vous voir un détail plus éxact.

Le Roi Eſcariano fut charmé des nouvelles qu'il apprit par cette Lettre, non ſans admirer le bonheur & la conduite de Tiran, qui l'avoit rendu vainqueur de ces peuples ſi puiſſans. Se trouvant auprès de la grande Ville d'Eſtrena, il y établit ſes troupes. Cette Ville étoit très-belle, ſituée ſur une grande riviere. Elle n'étoit éloignée que de cinq journées de Conſtantinople. Le Courier revint promtement apprendre à Tiran que l'Armée avoit fait alte. Pendant ce tems il étoit arrivé avec la ſienne devant Sinople, à laquelle il envoïa les Chevaliers Maures, & les ordres du Grand Turc, & du Soudan. Celui qui commandoit, après avoir baiſé & lu la Lettre, ſe ſoumit aux ordres de ſon Maître. Tiran en prit poſſeſſion, & reçut les hommages de tous les Chrétiens. Il fit rentrer à la Foi Catholique ceux qui l'avoient abjurée. Pendant qu'il étoit dans cette Ville, on lui apporta les clefs de dix Châteaux voiſins. Les Maures ſortirent

des

des Places, dans leſquelles il établit des Gouverneurs Chrétiens. Le Céſar ne fut pas long-tems dans cette Ville, il marcha à Andrinople, qui ſe ſoumit de la même façon, auſſi-bien que tous les Forts qui en dépendoient.

Quand il fut á une demi-lieuë de la Ville d'Eſtrena, où le Roi Eſcariano étoit campé, il le rencontra qui venoit audevant de lui, ſuivi des plus grands Seigneurs de ſon Armée. Ils s'embraſſerent; Eſcariano voulut aller voir lesRois de Sicile & de Fez, que Tiran avoit avec lui. Après toutes ces démonſtrations d'amitié, ils remonterent à cheval, & prirent le chemin de la Ville. Ils allerent deſcendre à la tente de la belle Reine d'Ethiopie. Pendant ce tems on envoïa ſommer la Ville, qui ſe rendit, comme avoient fait toutes les autres. Les Rois & les Princes y furent loger, après y avoir fait une magnifique entrée. Tiran fit camper ſon Armée devant celle du Roi Eſcariano; l'une & l'autre fut abondamment pourvûë de toutes les choſes néceſſaires pendant les huit jours de repos que Tiran voulut faire prendre au Roi, & à la Reine d'Ethiopie. Ils avoient fait plus de cent journées de marche avec une extrême diligence,

pour ſe trouver à la Bataille contre les Maures.

Tiran leur raconta ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation, & les bontés dont l'Empereur l'avoit honoré : il finit par le prier de vouloir bien l'accompagner dans la conquête de l'Empire qu'il vouloit achever, & par lui conſeiller d'envoïer la Reine à Conſtantinople, parce qu'elle y ſeroit plus commodément avec ſa chere Princeſſe, qui déſiroit ardemment de la voir. Le Roi Eſcariano aſſura Tiran qu'il le ſuivroit juſques aux enfers. Tiran commanda 500 hommes d'armes ſuperbement parés, pour eſcorter la belle Reine juſques à Conſtantinople. Les Rois & les Seigneurs l'accompagnerent pendant une lieuë. Après cela ils revinrent à la Ville.

Tiran dit au Roi Eſcariano que le déſir de revoir ce qu'il aimoit, l'engageoit à ne point perdre de tems. Ainſi il lui propoſa de partir quand les troupes ſe ſeroient repoſées. Ils prirent la route de Thrace. La forte & belle Ville d'Eſtranges ſe ſoumit ; mais celui qui en étoit Gouverneur, le pria d'agréer ſes ſervices, & de le faire bâtiſer avec ſa femme, & ſes enfans. Tiran lui laiſſa ſon Gouvernement, & lui promit d'avoir ſoin de ſa fortune.

fortune. Les Armées ſe camperent auprès de la Ville, dans laquelle Tiran & les Rois vinrent loger. Le lendemain le Gouverneur lui demanda le bâtême. Le Céſar ordonna à un Evêque qu'il avoit avec lui de conſacrer de nouveau l'ancienne Egliſe des Chrétiens, dont les Maures avoient fait une Moſquée. Ses ordres furent exécutés, & l'on fit un bel Autel, ſur lequel on plaça l'image de la très-Sainte Vierge. Tiran y fut entendre la Meſſe ſuivi de tout le monde; elle fut dite par l'Evêque & chantée par les Chantres de la Chapelle qui ſuivoit le nouveau Céſar; la muſique étoit ſi bonne, que les Maures étoient dans l'étonnement, & admiroient la Religion Chrétienne. Après l'Office on bâtiſa le Gouverneur que le Roi Eſcariano tint ſur les fonds; il fut nommé Jean Eſcariano. Tiran rendit le même ſervice à ſa femme, à laquelle on donna le nom d'Angele. Après cela on bâtiſa ſes cinq fils, dont le plus jeune avoit vingt ans; il les reçut Chevaliers, & leur donna des armes & des chevaux; par la ſuite ils devinrent de très-bons Chevaliers. L'exemple du Gouverneur qui étoit fort aimé, engagea deux mille Maures à ſe faire bâtiſer ce même jour. Après cela Tiran fit reconcilier tous

les Grecs qui avoient abjuré, & leur fit prêter ſerment comme Empereur. On chaſſa tous les Maures qui ne voulurent pas ſe faire Chrétiens. C'eſt dans cette Ville que prit naiſſance le grand Philoſophe * Ariſtote, que les Grecs regardent comme un Saint. Pendant le ſéjour que Tiran fit à Eſtranges, il envoïa les Ambaſſadeurs Maures pour faire évacuer toutes les Places; on lui envoïa les clefs, il y fit paſſer des Garniſons & des Gouverneurs.

Ils partirent de cette Ville, & prirent le chemin de la Macedoine pour ſe rendre à Olimpe, qui prend ſon nom d'une montagne voiſine fort élevée. Ils y furent mieux reçus que dans aucune autre, parce que les gens qui l'habitoient, ſçavoient qu'il étoit couſin germain de leur Duc Diofebo; ils ſe rendirent donc ſans attendre qu'on les ſommât. En peu de jours tout le Duché de Macédoine ſe trouva ſous la domination de l'Empereur. Ils en partirent pour ſe rendre à Trébiſonde, qui ſe ſoumit à leur approche, tant le ſeul nom de Tiran inſpiroit de terreur aux Maures; car il y avoit dans cette Ville

* La Patrie d'Ariſtote ſe nommoit *Stagira*, l'Auteur en a fait Eſtranges.

le plus de quatre cens mille combattans. Tout ce Roïaume fut ſoumis en moins d'un mois. Le grand Turc & le Soudan avoient envoïé leurs Priſonniers dans la Ville d'Aléxandrie; mais ils avoient ordonné qu'on les amenât à Tiran; ce fut à Trébiſonde qu'il les rencontra au nombre de cent quatre-vingt-trois Chevaliers. Tous les autres avoient péri les armes à la main, ou dans la Priſon. Le Prince Tiran demanda en les voïant lequel étoit le Duc de Macédoine. On l'amena devant lui, car il étoit ſi défiguré, que jamais il n'auroit pû le reconnoître; il étoit couvert, auſſi-bien que les autres, de ſa barbe & de ſes cheveux. Diofebo ſe jetta aux genoux de Tiran pour lui baiſer les pieds; mais il le releva, & tout attendri lui dit en le baiſant: Que rien n'égaloit la joïe qu'il avoit de le revoir, que la peine & les chagrins que lui avoit cauſé tout ce qu'il avoit ſouffert; qu'il lui demandoit pardon de n'être pas venu plutôt à ſon ſecours; qu'enfin Dieu lui avoit fait la grace d'y parvenir, auſſi-bien qu'à la conquête de l'Empire Grec, & lui donnant une Lettre de la Ducheſſe, il l'exhorta à ne penſer qu'au bonheur de ſa ſituation préſente. Le Duc de Macédoine lut la Let-

tre de la Ducheſſe ſa femme, dont il fut touché vivement. Le Marquis de S. George les interrompit, pour remercier Tiran de la liberté qu'il venoit de lui rendre. Le Duc de Pera ſon frere, & le Prieur de S. George, chacun ſelon ſon rang, lui témoignerent leur reconnoiſſance. Le Céſar leur fit toutes les amitiés poſſibles. Diofebo fut après cela ſaluer le Roi Eſcariano, & le Roi de Sicile & de Fez, qui lui firent d'autant plus d'honneur qu'il étoit couſin de Tiran. Le nouveau Céſar ſe donna les ſoins néceſſaires pour faire habiller & armer tous ces Chevaliers qui ſortoient d'eſclavage. Tandis qu'il apportoit ſes ſoins pour leur faire oublier tous les maux qu'ils avoient ſoufferts, il envoïa un Courier à la Ducheſſe de Macédoine, pour lui mander des nouvelles de ſon mari. Elle avoit beſoin de cette conſolation; la vûë du bonheur deſtiné à la Princeſſe & celle des Fêtes célebrées avec tant d'éclat, n'avoient ſervi qu'à aigrir ſes douleurs par la conſidération de ſes malheurs particuliers.

La Reine d'Ethiopie étant arrivée à Conſtantinople, l'Empereur envoïa la Princeſſe Carméſine au-devant d'elle, ſuivie de l'aimable Reine de Fez, de la Ducheſſe

Ducheſſe de Macedoine, de cent Dames d'Etat, de cent filles magnifiquement parées, & d'un grand nombre de Gentilshommes & de Chevaliers. Avant de ſortir de la Ville, elle envoïa un riche pavillon de brocard cramoiſi magnifiquement brodé de figures d'oiſeaux & d'animaux, avec ordre de le dreſſer ſur le chemin de la Reine. Ce qu'elle avoit appris de ſa beauté par la Reine de Fez lui inſpiroit une curioſité ſi vive, qu'elle alla à ſa rencontre juſqu'à une lieuë de la Ville. L'amitié que Tiran avoit pour elle, la lui rendoit chere avant même de l'avoir vûë; aſſurée du cœur de ſon Amant, elle ne regardoit les charmes de la Reine d'Ethiopie & l'amour qu'elle avoit ſenti autrefois pour le Chevalier, que comme un triomphe qui flattoit ſa vanité. Quand la Princeſſe fut arrivée au Pavillon, elle y mit pied à terre. Les Chevaliers marcherent juſqu'à ce qu'il euſſent rencontré la Reine, ils la ſaluerent, & la ſuivirent juſques au Pavillon. La Reine avertie que la Princeſſe l'attendoit en cet endroit, deſcendit promtement de cheval. La Princeſſe ſe leva & vint au-devant d'elle. La Reine mit les genoux à terre, mais la Princeſſe la releva, & l'aïant baiſée trois fois ſur la bouche, elle

la conduisit pour s'asseoir à ses côtés, elle lui parla dans sa propre Langue. La Reine lui répondit en Langue Greque. Du moment qu'elle avoit formé le projet d'aller à Constantinople, elle avoit appris ce langage. Malgré tout ce qu'elles avoient oüi dire l'une de l'autre, elles ne pûrent se défendre de la surprise qu'elles se causerent mutuellement, ni peut-être même d'un leger sentiment de jalousie & de dépit; elles en eurent honte, & s'embrasserent de nouveau comme pour s'en demander mutuellement pardon. Elles remonterent à cheval & prirent le chemin de la Ville suivies de leurs Dames. La Princesse ne put jamais engager la Reine d'Ethiopie à prendre la droite. Elles trouverent l'Empereur & l'Impératrice qui les attendoient à cheval à la porte de la Ville. La Reine s'approcha de l'Empereur pour lui baiser la main; mais sans le vouloir permettre, il l'embrassa. Elle fut après cela à l'Impératrice pour lui rendre les mêmes devoirs, elle ne lui en donna pas le tems, elle l'embrassa & la baisa trois fois sur la bouche. Ils arriverent au Palais suivis d'une foule de peuple. La Reine fut conduite dans une chambre meublée d'étoffes d'or & de soïe. On lui laissa

prendre quelque repos. Ce jour-là elle fut magnifiquement ſervie chez elle. Tous ceux de ſa ſuite furent très-bien logés. Le lendemain l'Empereur voulut qu'elle vînt dîner avec lui dans la grande ſalle, où ſur d'autres tables, les Chevaliers & les Dames de la Cour de Grece & d'Ethiopie furent magnifiquement ſervis. Un grand nombre de Muſiciens placés ſur des gradins, formoient une ſimphonie d'autant plus agréable pour la Reine, qu'elle lui étoit abſolument nouvelle. Les Princeſſes furent ſervies par des Chevaliers. Hyppolite ſervoit de Maître d'Hôtel. Le repas fut ſuivi d'un bal. La Reine d'Ethiopie portoit une veſte étroite de damas vert en broderie d'or à grands ramages, ſemés avec art des pierres les plus fines & les plus brillantes. Elle avoit par-deſſus un doliman de velours noir enrichi à toutes les extremités d'un ouvrage d'or émaillé, garni de gros diamans ; une chaîne d'or émaillée de même & couverte de rubis, ornoit ſon col, un fil de perles rattaché ſur le front par un gros nœud de diamans, formoit un diadême dont l'éclat étoit rehauſſé par la couleur de ſes cheveux bruns & naturellement friſés. Les cent Dames de ſa ſuite, magnifiquement parées, ſe ſervoient

voient mutuellement de luſtre par l'oppoſition de leur teint, & dès que l'œil étoit revenu de ſa premiere ſurpriſe, la noirceur des Ethiopiennes ne ſervoit qu'à faire regarder avec plus d'admiration la fineſſe de leur peau & la juſte proportion de leurs traits. La beauté de la Reine d'Ethiopie étoit à peine effacée par celle de la Princeſſe, & quelque prevenuë que fût la Reine de Fez en faveur de cette derniere, elle ne put s'empêcher de s'approcher de ſon oreille pour lui demander ſi elle ne ſentoit pas combien ſon Chevalier avoit eu de mérite à lui demeurer fidéle.

Au milieu du bal, il arriva un Courier avec beaucoup d'empreſſement qui demanda la Ducheſſe de Macédoine. Il fut à elle, & ſe mettant à genoux en lui donnant la Lettre dont il étoit chargé, il lui dit qu'il venoit lui apprendre que le Duc ſon mari étoit en liberté, & qu'il l'avoit laiſſé à Trébiſonde avec le Céſar & les autres Priſonniers. La joïe de la Ducheſſe fut ſi grande qu'elle ne put rien répondre, & tomba évanouïe; on quitta la danſe pour la ſecourir, on apporta de l'eau roſe qu'on lui jetta ſur le viſage, mais elle fut plus d'une heure ſans connoiſſance, aïant toujours la Lettre dans les mains.

Quand

Quand elle fut revenuë à elle, elle y lut avec transport les témoignages de son amour & de l'impatience où il étoit de la revoir ; elle fit apporter mille ducats qu'elle donna au Courier, après quoi elle se leva, fut se mettre aux genoux de l'Empereur, & lui remit sa Lettre qu'il lut avec l'Impératrice. Il ordonna que l'on sonnât toutes les cloches de la Ville, & que l'on fît de grandes réjoüissances, mêlant ensemble la délivrance des prisonniers, & l'arrivée de la Reine d'Ethiopie. Le peuple touché des idées de bonheur & de repos qu'il pouvoit envisager, se livroit avec plaisir à ces Fêtes. Leurs péchés ne permirent pas qu'elles fussent de longue durée.

Quand le César crut avoir donné assés de repos au Duc de Macédoine & aux autres Prisonniers, il leur permit de s'en aller à Constantinople, ils y furent reçus avec la plus grande joïe. Leur retour fit recommencer les Fêtes. Mais sans en entreprendre le détail, retournons à ce que faisoient Tiran & le Roi Escariano. Après le départ des Prisonniers, le nouveau César fit décamper les deux Armées pour marcher au Païs de *Bendin* distant de six journées de Trébisonde. D'abord que l'on eut signifié à ce Roïaume les ordres du

grand

grand Turc & du Soudan, il ſe rendit. Tiran reçut les hommages du Païs, laiſſa des garniſons dans les Places, & fut continuant toujours ſon chemin, prendre poſſeſſion des Provinces entieres * de Blagay, de Foxa & de Bocine, qui toutes étoient dépendantes de l'Empire Grec, & qui rentroient volontiers dans l'obéïſſance, étant mécontens du Gouvernement des Maures. Après s'être aſſuré de ces Païs, il mit garniſon dans les Villes d'Arcadie, de Megea, & de Turine; il fut s'emparer du Royaume de Perſe, qui n'étoit point de la dépendance du Turc ni du Soudan, mais qui avoit ſon Roi particulier; il ſoumit la Ville de Tauris, que ſa beauté & ſon commerce rendoient recommandable; de celle de Boterva & de celle de Segnoregante que traverſe le grand Fleuve Phriſon, avec pluſieurs autres, dont l'Auteur n'a pas fait mention, non plus que de toutes les autres Conquêtes que fit Tiran avant que de revenir en triomphe ſur les terres de l'Empire. En un

* *Blagay* eſt ſans doute le Païs des Ulaques ou Valaques. *Bocine* eſt la Boſnie, mais il ne faut pas chercher une Géographie bien exacte dans tout ceci. Le Païs des Romans fait partie du *Païs de Tapiſſerie*, décrit dans Rabelais.

mot il ſoumit par ſes grandes actions la Grece, l'Aſie Mineure, la Perſe & les Etats de Salonich qui renferment Galipoli, la Morée, le Cap de l'Arte & la Vallona. Pendant le tems qu'il étendoit par terre les bornes de l'Empire, il envoïa ordre à ſa Flotte qu'il avoit laiſſée dans le Port de Conſtantinople, d'aller s'emparer de pluſieurs Iſles. Le Marquis de Louzanne ſon Amiral exécuta ſes ordres & ſoumit toutes celles qui dépendoient autrefois de l'Empire, celles de Calliſtro, de Colcos, d'Ortigie, de Nimoche, de Flaſen, de Tesbrie, de Meclota, de Pace & de pluſieurs autres. L'Amiral, après avoir ſoumis toutes les Iſles, rentra triomphant dans le Port de Conſtantinople. Le peuple accourut ſur les murailles pour voir entrer la Flotte. L'Amiral débarqua, & avec ſes Chevaliers alla ſaluer & baiſer la main & le pied de l'Empereur. Ce Prince donna à l'Amiral le Gouvernement de toutes les Iſles qu'il venoit de ſoumettre, & le déclara ſon grand Amiral avec cent mille ducats de rente pour lui & pour les ſiens, en lui faiſant épouſer une Demoiſelle qui ſe nommoit Elyſée, fille unique du Duc de Pera, qui lui-même étoit veuf, & avoit

fait

fait avant l'arrivée de Tiran, tout ce qu'il avoit pû pour épouſer la Princeſſe. Le brave Amiral remercia beaucoup l'Empereur, lui baiſa encore une fois le pied & la main, en l'aſſurant qu'il préferoit la belle Dame qu'il lui donnoit, aux cent mille ducats de rente. Sur le champ l'Empereur les fit épouſer, & ordonna de grandes Fêtes, dans leſquelles la Princeſſe ne négligea rien de ce qui pouvoit amuſer les deux Reines. L'Empereur, pour récompenſer les Chevaliers qui avoient été priſonniers, leur fit épouſer des filles de l'Impératrice & de la Princeſſe avec de grands revenus qu'il leur aſſigna. On ſuſpendit la célébration de ces Mariages juſqu'à celui de Tiran avec la Princeſſe. Mais ſon bonheur auroit été trop grand, la fortune ne permit pas qu'il en joüît. Dieu n'a pas voulu que les hommes pûſſent goûter ſur la terre des plaiſirs parfaits, ils ne ſont déja que trop diſpoſés à perdre de vûë la fin vers laquelle ils doivent tendre. Tiran comblé de gloire par ſes exploits, élevé à la premiere dignité de l'Univers, deſtiné à régir un grand Empire qui étoit l'ouvrage de ſa ſeule valeur, auroit-il eu quelque choſe encore à déſirer, ſi la poſſeſſion de ſa Princeſſe eût mis le comble à ſon bonheur.

Il

Il revenoit à Conſtantinople plein d'ardeur & d'impatience ; on préparoit tout pour ſon triomphe, on avoit fait abattre vingt toiſes des murailles de la Ville, afin qu'il pût entrer à la tête de ſon Armée. Il n'étoit plus qu'à une journée de la Ville. L'Empereur lui envoïa dire de ſéjourner où il étoit pour donner le tems d'achever les préparatifs. Les Rois d'Ethiopie, de Fez & de Sicile étant avec lui, il les entretenoit de ſon bonheur ſur le bord d'un fleuve où ils étoient campés, lorſqu'il fut frappé d'une violente douleur de côté, ſes forces l'abandonnerent, ſes amis le porterent dans ſa tente ; les Médecins de l'Armée accoururent. Les ſecrets de leur art furent bien-tôt épuiſés ; le mal redoublant à chaque inſtant, ils perdirent toute eſpérance. Tiran avoit vû ſouvent la mort de près, mais jamais elle ne s'étoit préſentée à lui dans un tems où il eût tant de motifs de déſirer la vie ; ſon courage n'en fut point ébranlé, la Religion qui avoit été le motif de toutes ſes entrepriſes, ne l'abandonna pas dans ces inſtans ; il envoïa chercher un Moine de ſaint François qu'il avoit amené avec lui ; il ſe confeſſa & remplit tous ſes autres devoirs, avec les ſentimens de la pieté la plus édifiante, après quoi il

dicta

dicta ſon teſtament. Il y chargeoit la Princeſſe Carméſine & le Duc de Macédoine de le faire exécuter ; il ordonnoit que ſon corps fût porté en Bretagne dans le ſépulchre de ſes peres. Il prioit l'Empereur de partager entre ſes parens, ſes amis & ſes ſerviteurs, ce qui lui revenoit pour ſa part du butin immenſe fait ſur les Maures. Il nommoit le brave Hyppolite ſon parent pour ſon héritier. Il dicta enſuite une Lettre pour la Princeſſe, il la ſupplioit de vivre & de combattre ſa douleur ; il la prioit de proteger ſes parens & ſes amis, de les regarder comme les reſtes d'un homme qui n'avoit vêcu que pour elle & que par elle.

Dès le commencement du mal de Tiran, le Roi de Fez avoit dépêché un Courier avec une Lettre à l'Empereur, pour lui demander ſes Médecins, lui marquant qu'il craignoit qu'ils n'arrivaſſent trop tard. L'Empereur les fit partir ſecretement, & cacha la douleur que lui cauſa cette nouvelle ; il craignoit qu'elle ne donnât la mort à la Princeſſe. Il fit ſeulement partir le Duc de Macédoine & Hyppolite, auſquels il en fit part.

Tiran ſentoit cependant ſon mal redoubler à chaque inſtant ; ſes forces s'éteignoient

gnoient & l'abſence de ſa Princeſſe pénétroit ſon ame de la douleur la plus amere ; il auroit voulu mourir du moins entre les bras de ce qu'il aimoit, qu'elle eût pû recevoir ſes derniers regards & recüeillir ſes derniers ſoupirs. Il demanda à ceux qui l'entouroient d'être porté à Conſtantinople ; & pour l'obtenir d'eux, il les aſſura que la vûë de ſon épouſe étoit le ſeul remede dont il pût attendre du ſecours. Malgré ſa foibleſſe exceſſive, on ne crut pas lui devoir refuſer une choſe qui ne pouvoit hâter que de quelques inſtans une mort inévitable ; on le mit ſur un brancard, & des hommes le porterent. Diofebo & Hyppolite avec les Médecins de l'Empereur, le rencontrerent à quelques lieuës du Camp, accompagné des Rois & des principaux Officiers ; le reſte étoit demeuré pour contenir l'Armée qui étoit dans le plus violent déſeſpoir.

Tiran fit arrêter ſon brancard à la vûë de deux hommes qu'il cheriſſoit tendrement : Il les embraſſa en leur diſant que ce moment ſeroit le dernier où ils ſe verroient. Ils fondoient en larmes & pouſſoient les cris les plus douloureux. Tiran les exhortoit à rappeller leur courage, les conjuroit de vivre pour ſervir, honorer

& défendre celle qu'il avoit adoré pendant ſa vie, & pour laquelle il auroit ſacrifié mille vies. Le Duc de Macédoine voulut lui dire que ſon mal n'étoit pas ſans eſpérance : Non, mon Couſin, répondit Tiran d'une voix foible, je meurs, je ne la verrai plus. En ce moment la violence de la douleur lui arracha un cri aigu ; il voulut parler encore pour implorer le ſecours de Dieu, & lui recommander ſa chere Princeſſe ; mais ſes forces l'abandonnerent, la parole mourut dans ſa bouche, il tomba ſur ſon lit en pouſſant un ſoupir, & ſes yeux ſe fermerent pour jamais.

La douleur que reſſentirent en ce moment ceux qui l'accompagnoient, ne ſe pourroit exprimer. Après les premiers tranſports il fallut ſonger aux meſures que l'on devoit prendre pour annoncer cette fatale nouvelle à l'Empereur, & pour y préparer la Princeſſe, on conduiſit lentement le brancard pour n'arriver à la Ville qu'à la nuit fermée. On dépoſa le corps dans une maiſon où les Médecins & les domeſtiques demeurerent pour le garder & pour ſe préparer à l'embaumer. Eſcariano n'oſant ſe préſenter à l'Empereur & à la Princeſſe dans une ſemblable circonſtance,

rance, & pénétré lui-même de la douleur la plus amere retourna au Camp.

Hyppolite, Diofebo, & le Roi de Fez allerent au Palais. L'Empereur étoit ſeul. Dès qu'il les vit, il lut ſur leur viſage la nouvelle qu'ils apportoient; il ſe jetta à terre, déchirant ſes habits, & fondant en larmes, il paſſa la nuit entiere dans cet état, & dès le matin il voulut aller voir le corps de ſon Général. On l'avoit porté avant le jour dans l'Egliſe de Sainte Sophie.

Malgré les ordres précis que l'on avoit donnés, de cacher tout ce qui s'étoit paſſé à la Princeſſe, la triſteſſe qu'elle apperçut ſur le viſage de ſes femmes, l'agitation & le mouvement qu'elle entendit dans le Palais, lui fit craindre pour les jours de ſon pere, ou pour ceux de l'Impératrice. Un ſilence morne regnoit autour d'elle; on ne répondoit point à ſes queſtions. Elle entendit pouſſer des cris perçans dans la Place ſur laquelle donnoient ſes fenêtres; elle y courut, elle apperçut Diofebo dans les tranſports d'une douleur furieuſe; il revenoit de l'Egliſe où l'on avoit placé Tiran ſur un lit de parade. Alors une de ſes femmes voïant qu'on ne lui pouvoit plus rien cacher, lui apprit la perte qu'elle avoit faite. A ce récit el-

le reſta immobile dans un ſaiſiſſement qui ne lui permettoit ni de ſe plaindre, ni de verſer des pleurs. Après quelques momens de ſilence, elle ordonna à ſes femmes de lui apporter les habits préparés pour la cérémonie de ſon mariage: elle s'en fit revêtir ſans prononcer une parole. Pendant que l'on y fut occupé, la plus ancienne de ſes femmes voulut lui demander raiſon de ce qu'elle faiſoit, mais ſans lui répondre, ſans même l'avoir entenduë, elle lui dit : Ne l'a-t-on pas porté dans Sainte Sophie ? Et ſans attendre ſa réponſe, elle ſortit de ſa chambre & du Palais ſuivie de ſes femmes ; elle marcha vers l'Egliſe d'un pas précipité, courut à l'échaffaut où étoit le corps de ſon époux, & ſe jetta deſſus : elle le tenoit embraſſé, le moüilloit de ſes larmes, & rempliſſoit l'Egliſe de ſes gémiſſemens & de ſes cris.

On courut annoncer à l'Empereur ce qui ſe paſſoit ; il ordonna qu'on l'arrachât de ce lieu funeſte, & qu'on la ramenât au Palais ; on la porta ſur un lit ; dès qu'elle y fut, elle demanda l'Empereur & l'Impératrice ; ils voulurent la conſoler. Non, leur dit-elle, je vais rejoindre mon époux ; ma douleur va me réünir à lui pour toujours ; je ſens appro

cher

cher ce moment heureux, rien ne peut le retarder ; en même-tems elle demanda ſon Confeſſeur, très-ſçavant homme, & Gardien d'un Couvent de S. François. Lorſqu'il fut arrivé, on voulut ſe retirer. Non, dit-elle, que tout le monde demeure. Votre préſence ne m'empêchera pas de découvrir des choſes que la préſence du Dieu que j'adore ne ma pas empêché de commettre. Alors elle fit à haute voix une confeſſion publique de toutes ſes fautes, ſans rien cacher de ce qui s'étoit paſſé de plus ſecret entre elle & Tiran. Après avoir reçû l'abſolution, elle demanda à ſon pere la permiſſion de faire ſon teſtament : il la lui accorda ; elle nomma Diofebo & Stephanie pour ſes exécuteurs ; elle leur demanda que ſon corps ne fût point séparé de celui de Tiran, & qu'on le portât avec lui en Bretagne : Elle ordonna qu'un grand Comté qui lui appartenoit en propre, fût vendu avec tous ſes meubles & toutes ſes pierreries, pour être partagé entre les Demoiſelles qui l'avoient ſervie. Elle inſtitua l'Impératrice ſa mere héritiere des droits qu'elle avoit à l'Empire après la mort de l'Empereur. Elle leur demanda enſuite leur bénédiction d'une voix qui s'affoibliſſoit à chaque

inſtant. L'Empereur voulut ſe lever pour s'approcher d'elle ; mais dans ce cruel moment ſa douleur dont il avoit voulu cacher une partie, devint la plus forte ; il tomba ſans ſentiment, on le porta ſur un lit voiſin où il expira de ſaiſiſſement. Ce nouveau malheur fit pouſſer de grands cris à ceux qui l'entouroient. L'Impératrice y courut, mais il ne vivoit déja plus. La Princeſſe dont la douleur ne pouvoit recevoir d'accroiſſement s'étant fait relever ſur ſon lit, ordonna aux Chevaliers par l'autorité dont elle étoit revêtuë en ce moment, d'apporter à ſes côtés le corps de ſon pere & celui de ſon Amant ; elle leur recommanda d'obéir à l'Impératrice ; elle baiſa ſes Demoiſelles les unes après les autres. Ses ordres furent exécutés, elle goûta encore une fois la cruelle douceur de voir ce qui reſtoit de ſon Amant ; ſon amour ne lui fit point oublier ce que la Religion demandoit d'elle : elle expira ſur le corps de ſon époux, tenant le Crucifix entre ſes bras. A l'inſtant de ſa mort on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre ; c'étoit les Anges qui emportoient ſon ame & celle de Tiran en Paradis.

Ainſi fut éteinte l'ancienne race des Empereurs

pereurs de Gréce au moment qu'elle ſembloit devoir être plus brillante que jamais. Tel eſt le fonds que l'on doit faire ſur les grandeurs temporelles & ſur les faveurs de la fortune.

L'Impératrice touchée de tant de malheurs, demeura long-tems évanoüie. Hyppolite étoit auprès d'elle dans le dernier déſeſpoir la croïant ſans eſpérance ; à la fin elle revint à elle, on l'emporta ſur ſon lit. Hyppolite qui n'avoit plus de raiſons de ſe contraindre ne la quittoit point, lui témoignant par ſes embraſſemens & par l'ardeur de ſes baiſers, l'intérêt qu'il prenoit à elle. Les malheurs publics & les ſoins de la Guerre n'avoient point interrompu leurs amours : ils n'avoient pas même été troublés par le moindre nuage. Malgré la douleur qu'avoit reſſenti Hyppolite de la mort de ſon Maître, il avoit penſé que cet événement pourroit lui êtte favorable ; la mort de la Princeſſe & celle de l'Empereur le mettoient en état de tout eſpérer de la tendreſſe de l'Impératrice. Lorſque la premiere douleur fut paſſée, elle ſe trouva ſenſible aux careſſes d'Hyppolite ; elle lui promit de partager ſa dignité & ſon pouvoir avec celui qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie. En même-tems

elle

elle le chargea de prendre tous les soins nécessaires pour les triples funérailles. Il sortit de son appartement, fit sur le champ porter le corps de Tiran sur son échaffaut. Par ses ordres on en construisit un autre plus riche & plus élevé pour l'Empereur. Il fit placer la Princesse aux côtés de Tiran. Après cela il fit publier dans la Ville que l'on délivreroit dans une maison qu'il indiqua, le deüil à tous ceux de l'un & de l'autre sexe qui voudroient le porter; il fit avertir tous les Moines & les Prêtres à deux journées aux environs, pour se rendre aux Obseques.

Après avoir ainsi donné tous les ordres nécessaires, Hyppolite retourna chez l'Impératrice; il ne la quitta point; il passa la nuit avec elle, & cette nuit redoubla l'impatience où elle étoit de partager son Trône avec lui. Il la quitta dès le matin pour ordonner la pompe funebre. Tous les Barons & les Chevaliers qui avoient été avertis, s'y trouverent. Le premier jour on rendit les derniers devoirs à l'Empereur avec une quantité prodigieuse de lumieres. Le lendemain on satisfit à ce que l'on devoit à la Princesse, & le jour suivant fut emploïé pour Tiran. On pleura tant pendant les trois jours, que perſonne

ne n'eut envie de pleurer de plus d'un an. On mit l'Empereur dans un tombeau de jaſpe enrichi d'or & de pierres de couleur qui repréſentoient ſes armes, & celles de l'Empire. Pour Tiran & la Princeſſe, on les mit dans un cercuëil de bois de cedre, parce qu'on devoit les tranſporter en Bretagne. Après ces triſtes cérémonies, les Rois de Sicile & de Fez allerent avec le Duc de Macédoine trouver le Roi Eſcariano, pour lui dire qu'ils avoient réſolu d'élever Hyppolite à l'Empire. Il en fut très-content, le connoiſſant pour un bon & brave Chevalier; il ſe chargea d'en faire la propoſition à l'Impératrice: elle reçut à merveilles cette ſuperbe Ambaſſade; cependant elle fit d'abord quelques difficultés pour la forme; elle allegua pluſieurs raiſons qu'elle ſçavoit bien qui ſeroient détruites. Mais enfin elle ſe rendit à leurs prieres. Ils la quitterent fort contens pour aller rendre compte à Hyppolite de la converſation qu'ils venoient d'avoir. Hyppolite, charmé de ſon bonheur, les remercia; ils le menerent ſur le champ chez l'Impératrice avec un Evêque de la Ville qui les fiança en préſence de la Ducheſſe de Macédoine, de la Reine de Fez & de toutes les Dames de la Ville qui virent

cette

cette cérémonie avec quelque plaiſir. Le deüil les ennuïoit, & elles craignoient qu'il ne durât encore long-tems. On célebra enſuite les nôces de la Reine de Fez & du Roi Agramont, mais ces nôces ne furent accompagnées d'aucunes réjoüiſſances. La fortune favoriſa le brave Empereur Hyppolite; il étendit conſidérablement les bornes de l'Empire Grec; il amaſſa de grands tréſors, il fut aimé & craint de ſes Sujets, auſſi-bien que des Princes voiſins de ſes Etats. Peu de jours après ſon élevation à l'Empire, il donna la liberté au grand Turc & au Soudan, & il conclut avec eux une Tréve pour cent & un an. Il accompagna leur liberté de tant de politeſſes, qu'ils lui firent en le quittant toutes les offres de ſervice imaginables. Hyppolite vêquit long-tems, mais l'Impératrice ne ſurvêquit que trois ans à la Princeſſe ſa fille. Devenu veuf, il épouſa la fille du Roi d'Angleterre, Princeſſe belle, ſage & très-bonne Chrétienne; il en eut deux filles & trois fils, qui devinrent d'excellens Chevaliers. L'aîné porta le nom de ſon pere; l'Hiſtoire rapporte ſes hauts faits d'armes. L'Empereur avant ſa mort récompenſa magnifiquement tous ſes parens & ceux

qui

qui lui avoient été attachés, il mourut fort vieux, & le même jour que sa derniere femme. Ils furent mis dans le même tombeau, que l'Empereur avoit fait préparer. Il se conduisit si bien, que nous devons croire qu'il est en Paradis.

Fin de la quatriéme & derniere Partie de Tiran le Blanc.